

L'ESPRIT
DES
JOURNAUX.

VOYAGE dans les mers de l'Inde, fait par ordre du roi, à l'occasion du passage de Vénus sur le disque du soleil, le 6 juin 1761, & le 3 du même mois 1769; par M. LE GENTIL, de l'académie royale des sciences. Imprimé par ordre de S. M. Tome Ier. *In-4to.* de 707 pages, avec 13 planches gravées en taille-douce. A Paris, de l'imprimerie royale; & se trouve chez Debure l'aîné, quai des Théatins. 1779. Prix broché, 13 liv. 10 s. & 15 liv. relié.

IL y a peu de voyages qui aient le double mérite d'être écrits par un savant, & d'être le fruit d'un long séjour dans les pays éloignés. Le passage de Vénus sur le soleil, qui devoit arriver en 1761, ayant conduit M. le Gentil aux Indes orientales, & les circonstances l'ayant

empêché d'arriver à tems, il attendit celui de 1769, que le mauvais tems lui a cependant dérobé; c'eſt ainſi que M. de l'Iſle étoit allé au fond de la Sibérie pour un paſſage de Mercure qu'il ne put obſerver à cauſe des nuages. Mais un ſavant éclairé, qui porte par-tout avec lui l'activité, la curioſité, le zele & les lumieres, ſait compenſer des obſervations perdues par une foule d'obſervations bien faites. Cet ouvrage de M. le Gentil en eſt une preuve. M. le Gentil a porté ſes vues ſur tout ce qui pouvoit être utile à la perfection de la phyſique, de la marine, de la géographie & de l'hiſtoire. Ses recherches ſur l'aſtronomie des brames, ſont celles d'un aſtronome habile & d'un hiſtorien profond & éclairé, exempt des préjugés ridicules qui faſcinent, pour ainſi dire, les yeux de tant de voyageurs, & qui ſait arracher le voile dont l'orgueil & l'ignorance ſemblent s'envelopper.

Ce premier volume renferme deux parties & un ſupplément. Dans la premiere partie, M. le Gentil décrit les coutumes, les mœurs & la religion des Indiens de la côte de Coromandel, en faiſant des remarques intéreſſantes ſur la guerre & le commerce de cette partie du monde. Il donne enſuite les principes de l'aſtronomie des brames, avec un mémoire ſur la conformité & les rapports de cette aſtronomie avec celle des anciens Chaldéens, & il y fait voir comment on peut entendre les quatre cens trente-deux mille ans de regnes que les auteurs Chaldéens donnent aux dix rois, qui

selon eux, précéderent l'époque du déluge. Le long séjour que j'ai fait à Pondichery, dit M. le Gentil, m'a fourni l'occasion de prendre sur l'Inde plusieurs connoissances que j'ai cru propres à piquer la curiosité des Européens; je puis au moins certifier la vérité des faits que je rapporte, malgré les difficultés qu'un voyageur éprouve dans l'Indostan pour se procurer les éclaircissemens qu'il desire. Les brames, qui sont les dépositaires de toutes les connoissances, ne se prêtent que de la plus mauvaise grace, & même souvent avec le plus grand mépris, à répondre à nos questions; il n'est pas même jusqu'aux gens qui servent de domestiques, qui, en tendant la main pour recevoir leur salaire, ne nous fassent sentir qu'ils n'ont pour nous nulle espece de considération.

La difficulté que nous éprouvons aujourd'hui de communiquer avec les brames, rend nos connoissances fort superficielles sur tout ce qui fait partie de leurs dogmes & de leurs sciences. Ils ressemblent beaucoup à ces prêtres égyptiens, dont parle Strabon, & ce ne peut être que par une extrême constance, de l'humilité, des prieres, que l'on parvient à tirer d'eux quelques connoissances qu'ils voilent encore de tous les mysteres de l'allégorie. Ils ont la plus grande répugnance à former des éleves en fait de sciences ou de doctrine; ils ne permettent même dans aucun cas à qui que ce soit d'embrasser leur religion, qui est exclusivement attachée à la naissance. A la vérité, cette espece d'indolence produit un effet bien précieux

pour le repos de la ſociété, en laiſſant à chaque individu le choix de l'opinion qui a le plus de rapport à ſes lumieres; ils ne ſe chargent, ni de convaincre, ni de perſécuter des hommes qui n'adoptent point les maximes qu'ils profeſſent; & ſi un Indien veut embraſſer un autre religion que celle de ſes peres, ils ſe contentent alors de le regarder comme n'étant plus membre de ſa caſte ou tribu dans laquelle il étoit né.

Les peuples qui habitent la côte de Coromandel, & la côte de Malabar, ſont diſtingués, comme tous les peuples de l'Indoſtan, en différentes *caſtes*, c'eſt-à-dire, familles ou tribus. La côte de Coromandel eſt habitée par des *Tamoults*, que nous confondons preſque toujours, ſous le nom de *Malabar*, avec les habitans de l'autre côte. Ces Tamoults ſont originaires du Tanjaour & du Maduré, d'où ils ſe répandirent jadis le long de la côte du Carnate, & dans l'intérieur des terres. Ils ſe rendirent inſenſiblement maîtres de tout le pays, en civiliſant les peuples qui l'habitoient, & les forçant, en quelque ſorte, par la voie de la perſuaſion, à quitter les bois où ils vivoient comme des bêtes. Mais l'état de mépris où les deſcendans de ce peuple ſont reſtés aux yeux des Tamoults, eſt bien propre à leur faire regretter ſans ceſſe les cavernes & les forêts qui ſervoient de retraites à leurs peres. Quoiqu'ils faſſent aujourd'hui partie de la nation, ils n'en compoſent que la claſſe la plus vile & la plus malheureuſe; ſans ceſſe employés dans

les travaux les plus pénibles & les plus méprisés, ils n'ont pas même l'espoir d'en sortir jamais, car chez ces peuples les castes sont immiscibles. M. le Gentil fait ici plusieurs remarques sur la confusion qui se trouve dans les dénominations que nous donnons aux habitans de la côte de Malabar & de Coromandel; confusion qui est générale dans presque toutes nos relations, & même dans nos cartes géographiques les plus estimées. Cela le conduit nécessairement à relever les erreurs dans lesquelles sont tombés plusieurs auteurs modernes, soit en parlant des cérémonies religieuses ou des dogmes des brames; il examine ce que l'on doit croire des conquêtes d'Alexandre exagérées par Quinte-Curce, & du peu de confiance que l'on doit accorder à la relation qu'il nous a transmise, comme l'avoit déja remarqué Guy-Patin dans ses lettres, & Holwell, dans son histoire de la religion des Gentils. Les Indiens conservent encore, dit-il, une traduction des conquêtes d'Alexandre; mais ils donnent au guerrier une épithete bien différente de celle de Grand, dont nous l'honorons, car ils l'appellent un jeune éventé, un voleur de tout le monde. On voit encore dans l'Indostan, une ville bâtie dans le tems de son invasion, & qui porte le nom de *Scander-Abad*, composé d'Alexandre & de ville. M. le Gentil ne balance point à croire que les conquêtes de Gengis-Kan, de Tamerlan & de Aureng-Zeb, sont infiniment au-dessus de celles du héros Grec, & il appuie son opinion à cet égard du témoignage de

l'auteur de l'*Esprit des loix*. Gengis-Kan, semblable à un torrent impétueux, inonde & couvre de ses armes les campagnes de l'Asie avec une rapidité qui étonne, & trace à ses successeurs la route de l'Inde; mais bientôt la mollesse asiatique, les charmes du sérail les énervent & terminent de si vastes projets. Tamerlan pénetre dans l'Indostan; il y fonde cet empire, jadis si fameux, connu sous le nom de Grand-Mogol : le luxe asiatique, la vie molle & délicieuse de cette charmante contrée, rend ses descendans aussi peu capables de s'opposer à l'ambition de nouveaux vainqueurs, que ces peuples l'avoient été de s'opposer à ses armes; & deux siecles s'étoient à peine écoulés, lorsque Aureng-Zeb les soumit à son tour. Nous avons vu de nos jours la cour de Delhi, la plus voluptueuse & la plus efféminée de toutes celles de l'Asie, tomber sous la puissance de Thamas-kouli-kam, & cette conquête ne lui coûta que la peine de faire le voyage de l'Indostan. Peut-être, dit M. le Gentil, verronsnous incessamment les Marattes & les Patanes délivrer à leur tour l'Inde de l'oppression des Mogols, s'ils ne sont précédés par une invasion de Tartares, car ce pays semble être destiné à éprouver des vicissitudes continuelles, & inviter les conquérans du nord à s'en rendre les maîtres. Il n'est point étonnant qu'une contrée qui éprouve de tems en tems des révolutions si considérables, ne soit point aussi peuplée que la beauté du climat, & la fécondité du sol sembleroient l'annoncer; des causes morales y

arrêtent sans doute le cours de la population; car tous les voyageurs s'accordent à nous peindre, avec enthousiasme, la douce & ravissante ardeur dont on se sent embrasé en abordant sur ces côtes. L'air même qu'on y respire porte dans les sens la plus douce volupté, & l'amour y soumet tout au pouvoir de ses loix. C'est à cette impression du climat que se rapporte un fait dont notre auteur a été témoin; & il s'agit des moineaux francs : après avoir fait construire un observatoire au milieu des ruines du palais de M. Dupleix, à Pondichery, dit M. le Gentil, je me présentai avec mes instrumens pour en prendre possession; mais je fus obligé de disputer le terrein à une grande quantité d'oiseaux de toutes especes qui s'étoient retirés dans ce bâtiment; il me fut assez facile de me débarrasser de la plus grande partie de ces animaux, à l'exception des moineaux, qui ne cessoient de rentrer dans le logement astronomique, malgré toutes les persécutions que leur suscitoit l'astronome; enfin lassé, après plusieurs jours, de leur constance & de leur opiniâtreté à rentrer par la porte ou par la fenêtre, je pris le parti d'entrer en accommodement. Je fis donc chercher des pots de terre, propres à recevoir leurs nids, que l'on posa dans le haut du logement; ils s'en emparerent aussi-tôt, & dès-lors ils ne dérangerent plus les instrumens, & toutes les hostilités cesserent. Ce fut même dans la suite un sujet d'amusement pour M. le Gentil, qui prenoit un soin particulier de leur faciliter tous les moyens de se reproduire, en

faisant des observations sur leur fécondité. Orus dit que dans une heure on a vu de ces oiseaux s'approcher jusqu'à sept fois; M. de Buffon assure qu'il y a peu d'oiseaux si ardens & si puissans en amour; mais un fait certain, est que M. le Gentil les a vus souvent se joindre neuf fois de suite en moins de trois minutes, toujours avec le même empressement, les mêmes mouvemens de trépidation & les mêmes expressions de plaisir. Enfin, si l'on ajoute à toutes les causes du climat, causes puissantes & presque toujours invincibles, que la croyance même des Indiens tient singuliérement à l'idée de la réproduction de leur espece; on ne sera plus étonné de la mollesse d'un peuple que tout invite à l'amour, ni de toutes les recherches voluptueuses que l'on emploie dans les Indes.

L'éducation d'un tel peuple doit nécessairement se ressentir de la mollesse des instituteurs; aussi la jeunesse indienne croit avoir surmonté les dégoûts de l'école, dès que les hommes sont parvenus à savoir lire, écrire, & sur-tout calculer. On voit en se promenant dans les rues, leurs écoles publiques, sous des especes d'avant-toît qui tiennent aux maisons; là les jeunes garçons se rangent en files, accroupis comme nos tailleurs, tenant d'une main un petit livre fait de feuilles de latanier, attachées ensemble par les extrêmités, ayant à-peu-près 9 à 10 pouces de longueur: de l'autre main ils tiennent un petit stylet dont ils se servent pour écrire: ce stylet forme, sur la feuille de latanier, un trait léger en déchirant la premiere pellicule;

Les brames chargés de ces sortes d'instructions sont à côté armés d'un rotin, pour imposer silence & pour corriger leurs éleves. L'éducation des filles est encore infiniment plus bornée que celle des garçons : on ne leur apprend que les choses qui concernent la religion, & cette instruction se fait dans l'intérieur des maisons. Ainsi tout semble concourir à laisser ce peuple dans l'ignorance où il est plongé ; les Indiens ont pour maxime, que l'on doit négliger toutes les sciences qui ne sont pas nécessaires à la vie ; ils disent que les connoissances rendent, à la vérité, les hommes plus éclairés, mais presque toujours aussi plus malheureux & plus vains. L'indolence, si naturelle dans les climats chauds ; le repos qu'ils regardent comme un des grands biens de la vie, leur ôte toute espece d'énergie, & l'on ne trouve d'activité parmi eux que pour augmenter ou faire sentir la douceur de ce repos par des plaisirs qui l'interrompent. Aussi, seroit-il difficile de recontrer sur la terre un pays qui offrît plus d'objets de sensualité.

Les Européens qui ne tiennent point à la couleur du sexe, mais seulement à la régularité des traits, à des tailles élégantes & sveltes, dont les contours moëleux retracent toutes les graces d'une nature que rien n'a déformée, trouvent les femmes indiennes beaucoup plus belles que celles que nous admirons ; elles ont généralement l'œil noir, vif & rempli de feu & d'esprit, & l'auteur n'est point étonné des éloges pompeux & de l'enthousiasme avec lequel tous nos voyageurs en parlent.

Ajoutons à ce portrait des femmes indiennes, qu'elles paſſent dans le pays pour être de la plus grande fidélité, & qu'il eſt rare de voir celles des caſtes diſtinguées manquer à la foi conjugale. L'empire de la religion, les ſuperſtitions, les uſages auxquels ces peuples tiennent ſi fortement; l'attention où ſont les peres d'unir leurs enfans dès l'âge le plus tendre, c'eſt-à-dire, à 3 ou 4 ans; l'affection mutuelle qu'on leur inſpire comme un des devoirs les plus ſacrés de la religion, les fortifient ſi bien dans cette idée de vertu, que les maris n'ont rien à craindre des ardeurs du climat.

Chaque caſte indienne ſe trouve diſtinguée par les honneurs qu'on lui rend dans les fêtes publiques, & par des marques extérieures, relatives à la dignité de ſon origine, & auxquelles on ne peut faire des changemens. M. le Gentil rapporte un fait bien ſingulier au ſujet de l'habillement qui eſt fixé pour telle ou telle caſte. Leur habillement, dit-il, n'a ſouffert aucune variété depuis Alexandre juſqu'à nos jours, & cette maniere extérieure de diſtinguer chaque famille étoit déja invariable fort antérieurement à cette époque. Lorſqu'il arrive à une caſte de vouloir innover quelque choſe, toutes les autres ſe réuniſſent pour l'accabler, & les hoſtilités ne ceſſent pas que celle-ci ne ſoit rentrée dans les bornes preſcrites. Notre auteur raconte à ce ſujet une révolte dont il fut témoin, & qui ne s'appaiſa qu'au moment où l'Indien qui en étoit l'objet

eut renoncé à toutes ſes prétentions de s'élever au-deſſus de ceux de la caſte dont il tiroit ſon origine; quoique la compagnie & le conſeil ſupérieur de France ſe fuſſent déclarés ſes protecteurs, & qu'ils témoignaſſent le vouloir protéger de leurs armes, on ſe vit forcé à l'abandonner.

Les ſeules femmes qui puiſſent porter des habillemens particuliers, & qui ne ſont point fixés par l'uſage, ſont des courtiſannes ou danſeuſes que l'on nomme *Bayaderes* : celles-ci ſont, en quelque ſorte, deſtinées à être l'ornement des fêtes & des aſſemblées publiques. Ce ſont preſque toujours de belles femmes qui portent au dernier point l'art de la danſe & des attitudes voluptueuſes qui en augmentent le charme. A toutes les cérémonies religieuſes, elles paroiſſent dans la plus grande pompe; elles accompagnent la divinité que l'on révere, & ſont un objet d'admiration pour les Indiens ou les Mogols qui les ſuivent. Ils n'attachent point, comme nous, une idée de mépris à la conduite de ces femmes, & cela ſans doute parce que elles ſont employées au culte des dieux. Leur habillement, dont M. le Gentil nous donne une exacte deſcription, eſt un des plus voluptueux que l'on puiſſe imaginer; elles ajoutent à cette élégance une richeſſe incroyable de pierreries & de bijoux précieux qu'elles ſavent arranger avec art; elles portent au col des colliers fort riches; elles ont des braſſelets, & à la cheville du pied des chaînes d'or ou d'argent, ſouvent enrichies de pierres pré-

cieuſes ; quelques-unes portent même des pierreries, des perles ou des anneaux d'or aux narines, & celles-là ſeules nous paroiſſent ridicules au premier abord. Il eſt certain, dit M. le Gentil, que ces filles, dans leur habillement, ont quelque choſe de majeſtueux & de noble que l'on ne trouve point dans nos danſeuſes d'Europe ; & leurs attitudes, quoique plus voluptueuſes & plus ſéduiſantes, ſont cependant beaucoup plus décentes. Ajoutez à cela que leur coquetterie & l'art dont elles ſavent uſer pour ſéduire, eſt voilé par un ton de modeſtie & de candeur qui réunit toutes les forces de l'enchantement pour faire des conquêtes.

Qui croiroit que dans un climat où l'on attache tant de plaiſir aux danſes des Bayaderes, les hommes ſoient d'un flegme & d'une gravité qui ne varie jamais ? Les Mogols & les Indiens ſont plus choqués de voir nos femmes danſer dans nos fêtes, que nous ne paroiſſons l'être de tout ce que nous remarquons dans leurs uſages ; car il ſemble leur être impoſſible de ſéparer l'idée de femme publique de celui de femme qui ſe permet de danſer.

M. le Gentil examine enſuite ce que l'on doit croire de la ſupériorité que l'on accorde aux joueurs de gobles indiens, ſur les nôtres. Il décrit, comment on fait une partie de leurs tours d'adreſſe & ſur tout par quel moyen ils parviennent à faire danſer le *ſerpent Capele*, dont la morſure eſt ſi dangereuſe, & à ſe faire lécher, en quelque ſorte, par ce reptile,

ſans avoir recours, comme on l'a dit plu-ſieurs fois, à la vertu de quelque ſimple pour leur faire perdre leur venin.

L'uſage établi dans l'Inde, & ſur tout à la côte de Coromandel, de *maſſer*, eſt une choſe aſſez ſinguliere & qui peut donner une idée des mœurs indiennes comparées aux nôtres. Cette opération, qui eſt peut-être une des plus voluptueuſes que l'amour du plaiſir ait pu faire inventer, leur fait éprouver des momens d'ivreſſe & de langueur, tels qu'ils s'évanouiſſent ſouvent dans ces ſituations entre les bras de leurs *maſſeurs*. On aſſure que l'uſage de maſſer eſt néceſſaire dans l'Inde, & qu'il rétablit la circulation des fluides, qu'une trop grande chaleur tend à ralentir au point d'ôter preſque la liberté du mouvement. On ſe couche ſur un ſopha ou ſur un canapé, ayant une certaine quantité de petits oreillers, que l'on place ſous la tête, les coudes, les poignets & ſous les genoux. L'on ne conſerve dans cette attitude qu'une légere draperie; les perſonnes chargées de maſſer pêtriſſent les membres les uns après les autres, à-peu-près comme l'on pêtrit de la pâte; tirent les extrêmités des membres aſſez pour faire craquer toutes les jointures des poignets, des genoux, &c. & tout cela ſans que l'on éprouve la moindre ſenſation de douleur; car ces perſonnes ſont d'une dextérité incroyable pour toutes ces opérations. Il y a même à la côte de Coromandel des perſonnes dont le métier eſt d'être *maſſeur*. On croit que les Romains

avoient anciennement connu cet uſage de faire maſſer, comme ſemble l'annoncer ce paſſage de Martial :

Percurrit agili corpus arte tractatrix,
Manumque doctam ſpargit omnibus membris.

Séneque, en s'élevant contre le luxe des Romains, ſemble auſſi leur reprocher cet uſage oriental.

Après avoir parlé des délices qui ſemblent être le ſeul objet après lequel ſoupire un peuple voluptueux, M. le Gentil nous retrace par combien d'oppreſſions les Mogols leur font ſentir l'eſclavage dans lequel cette vie ſi douce en apparence les a plongés : oppreſſion, dit-il, qu'ils n'ont pas le courage de repouſſer, malgré le nombre prodigieux d'Indiens qui pourroit s'oppoſer aux Mogols, s'ils oſoient prendre les armes, car on aſſure qu'il y auroit plus de cinquante Indiens contre un Mogol.

Outre la tyrannie du gouvernement, les diſſentions continuelles qui regnent entre les princes Mogols, ſur-tout depuis que les Européens y prennent part, contribuent encore à rendre l'oppreſſion plus grande & plus deſtructive. La paix n'y eſt jamais qu'apparente, & le fléau de la guerre eſt encore plus déſaſtreux dans l'Inde que dans nos climats ſeptentrionaux, & toutes les puiſſances d'Europe, qui ſucceſſivement ſe ſont attachées aux princes Mogols, ſoit pour les ſoutenir dans leurs conquêtes, ſoit pour envahir de nouveaux comptoirs, n'ont jamais réuſſi qu'à enrichir quelques par-

ticuliers en ruinant leur commerce ou leur compagnie. Je ſais, dit-il, que les princes ou nabab, ſont dans l'uſage d'implorer l'aſſiſtance des Européens contre leurs ennemis, lorſqu'ils ſe ſentent les plus foibles, & qu'ils nous font alors mille promeſſes; mais comme la fourberie tient lieu de tout dans ce pays, c'eſt être dupe que d'y compter un ſeul inſtant. M. le Gentil cite pour exemple la derniere guerre des Anglois dans l'Inde; guerre qui leur coûtoit près d'un milion & demi par mois pour entretenir trois mille hommes au plus de troupes d'Europe, quinze mille cipayes, un petit corps de cavalerie de trois cens hommes au plus, & un train d'artillerie. Or, je ne ſais, continue-t-il, s'il eſt de la politique des puiſſances européennes de détacher chaque année de leurs tréſors dix-huit à vingt millions, pour les enfouir à trois mille lieues en protégeant un prince qui nous mépriſe, & qui profitera toujours de la premiere circonſtance favorable pour ſe débarraſſer de ſes bienfaiteurs par toutes ſortes de perfidies. D'après toutes ces obſervations, il conclut que le ſyſtême de M. Dupleix, qui avoit pour objet d'étendre nos conquêtes & de ſoumettre des provinces à la France, pouvoit tendre à dévaſter le plus beau pays du monde, en abſorbant toujours au moins les revenus qu'il auroit pu en tirer, & finiſſant toujours par ruiner le commerce de ſa nation.

Je ne vois, dit M. le Gentil, qu'une puiſſance capable de faire la conquête de l'Inde &

de la conſerver; mais elle eſt encore purement imaginaire. Cette puiſſance ſeroit celle qui s'établiroit à Madagaſcar, & qui feroit de cette iſle un royaume policé, comme ſont ceux de France ou d'Angleterre; cette puiſſance, dis-je, ſera, ſi elle le veut, la maîtreſſe de l'Inde & de tout l'Indoſtan. Mais lorſqu'il faudra envoyer de nos ports & tirer de notre continent tout ce qui eſt néceſſaire pour ſoutenir une colonie capable de ſe faire reſpecter & de s'oppoſer même, s'il le faut, à toutes les guerres que des voiſins ambitieux ou des peuples jaloux peuvent leur ſuſciter, on ſera toujours forcé à faire des dépenſes énormes qui abſorberont peut-être au-delà de ce que l'on pourroit retirer d'un pareil établiſſement. Les Indiens ſont pour nous, à bien des égards, ce que les Parthes étoient jadis à l'égard des Romains. La difficulté, dit M. de Monteſquieu, en parlant de ceux-ci, conſiſtoit, & dans la ſituation des deux empires, & dans la maniere de faire la guerre: prenoit-on le chemin de l'Arménie, l'armée étoit à moitié ruinée avant d'arriver. Ainſi l'immenſité des mers qui nous ſépare de ces peuples, les rend pour nous plus invincibles que ne feroit la valeur & le courage s'ils étoient près de nos ports.

Les deſcriptions & les remarques que fait enſuite M. le Gentil ſur la religion des Indiens Talmoults, ne ſont ni moins inſtructives, ni moins intéreſſantes que les deſcriptions & les remarques judicieuſes dont nous venons de parler; nous nous contenterons donc de citer quelques lignes de ce chapitre.

Le ſyſtême de ces peuples ſur la nature de Dieu eſt le même que celui de Platon, c'eſt-à-dire, qu'ils croyent à cette ame univerſelle répandue dans toutes les parties de l'univers que Virgile peint dans ces deux vers.

Spiritus intus alit, totamque infuſa per artus,
Mens agitat molem & magno ſe corpore miſcet.

Holwell, qui nous a donné une traduction du *Shaſtah* & du *Vedam*, prétend que les Egyptiens, les Grecs & les Romains avoient emprunté leur mythologie, leur coſmogonie, & même leurs cérémonies religieuſes & leurs idoles des brames : d'où il paroît que ce ſyſtême eſt de la plus haute antiquité, & qu'il nous vient vraiſemblablement de l'Aſie. Il y avoit cependant jadis dans cette partie de l'Inde, & principalement à la côte de Coromandel & à Ceylan, un culte dont on ignore aujourd'hui les dogmes. Le dieu *Baouth* étoit l'objet de ce culte ; mais il eſt tout-à-fait mépriſé aujourd'hui, & il n'y a plus que quelques Indiens des caſtes les plus viles qui lui rendent encore des hommages. Voici comment les brames lui firent perdre ſon crédit pour établir leur religion. Ils commencerent d'abord par tâcher d'engager le prince à changer de culte & à adopter leurs dogmes par la voie de la perſuaſion & par la politique ; mais comme les miniſtres de *Baouth* oppoſerent tout leur crédit aux innovations des brames, ceux ci employerent des miracles ; ils demanderent qu'on

leur amenât un hommme qui eût la fievre; & ils guérirent en partie le malade en préfence du roi. Ils commanderent, dit-on, à la fievre d'abandonner une moitié du corps & de fe retirer dans l'autre moitié; la fievre obéit fur le champ. Alors les brames propoferent aux miniftres du dieu Baouth de guérir cette autre moitié; mais ceux-ci qui ne favoient point faire de miracles, demeurerent confus & furent obligés de reconnoître la fupériorité du dieu des brames fur le leur. Le prince & la plus grande partie du peuple abandonnerent dès-lors Baouth, pour fuivre la religion des brames.

D'après toutes les traditions qui reftent encore dans l'Inde de ce dieu Baouth, & une de fes ftatues de granit d'environ 3 pieds de hauteur, qu'on voit encore affez près de Pondichery dans la plaine de Vizapatam, ftatue fort reffemblante au *Sommonacodum* des Siamois, M. le Gentil conjecture que les Egyptiens pourroient bien être fortis d'une colonie de Chinois qui pouffa le commerce jufques fur les bords de la mer-rouge. Les Chinois venoient commercer à la côte de Coromandel, avoient au tems de Baouth une colonie à l'endroit où eft actuellement Negapatnam, & l'on y voit encore aujourd'hui une tour faite dans le même goût que les tours chinoifes, & que l'on dit avoir été bâtie par eux. La ftatue de Baouth, dont nous venons de parler, ne femble être qu'un modele du Foé des Chinois. Les Tamoults conviennent qu'ils n'ont point cherché à faire des profélytes hors de leur pays, ni porté en

Chine les dogmes de leur dieu ; ils assurent que ce sont les Chinois eux-mêmes qui, en commerçant dans l'Inde, ont emmené en Chine avec eux cette divinité qu'ils disent originaire de Ceylan ou de Nagapatnam. Ainsi, quoiqu'il parût vraisemblable, en admettant cette tradition, que le dieu Baouth est Indien, il pourroit être aussi un établissement de ces mêmes Chinois établis de tems immémorial à Ceylan ou à la côte de l'Inde.

La doctrine des brames, & par conséquent celle de la plus grande partie des peuples de l'Inde, consiste à reconnoître d'abord un premier être indépendant dont ils personnifient les attributs, & des dieux subalternes qui forment parmi eux une quantité de sectes. Selon presque tous les docteurs, il y avoit au commencement une femme nommée *Paraxacti*, ce qui signifie très-excellente & très-sublime puissance. Cette femme eut trois fils. Le premier, qui vint au monde avec cinq têtes, fut nommé par sa mere, *brama*, qui veut dire science ; il reçut d'elle le pouvoir de créer seul toutes les choses visibles & invisibles. Le second de ses fils fut appelle *Vixnou ;* sa mere lui accorda le pouvoir de conserver tout ce qui avoit été créé par son frere. Le troisieme enfin, qui, comme le premier, avoit cinq têtes, se nomma *Rutren*, & sa mere lui conféra le pouvoir d'anéantir tout ce que ses freres avoient créé & conservé. Ces trois freres, qui sont les trois dieux supérieurs, eurent pour femme, di-

ſent ces docteurs, la mere qui les engendra. Ce ſyſtême des trois principes eſt aſſez généralement reçu; mais la maniere de le commenter a donné naiſſance à cinq ſectes principales. Les uns veulent que Paraxati ſoit ſeule la cauſe de toutes choſes, & qu'elle ſoit adorée en cette qualité comme le ſeul dieu véritable. D'autres prétendent que ce doit être *Brama ;* le plus grand nombre ſoutient que c'eſt à *Vixnou* que l'on doit rendre cet hommage; quelques-uns diſent que ce doit être *Rutren :* enfin, il y en a qui diſent qu'aucun de ces trois freres en particulier n'eſt dieu, mais que l'être ſuprême eſt la réunion de toutes les vertus des dieux précédens. On trouve dans l'ouvrage de M. le Gentil des gravures faites avec ſoin de ces divinités, de leurs pagodes ou des temples conſacrés au culte de ces dieux Il y a ſur-tout pluſieurs cartes géographiques de la route de M. le Gentil, dont les giſſemens & les poſitions ſont déterminés par des obſervations aſtronomiques faites avec toute la préciſion que l'on devoit attendre d'un aſtronome habile. Si nous ne donnons poit ici un extrait des excellentes remarques que l'on trouve dans cet ouvrage pour les marins qui veulent naviguer dans ces parages, c'eſt que nous croyons que celui que nous pourrions faire ici ſeroit inſuffiſant, & qu'il eſt en quelque ſorte indiſpenſable pour eux d'avoir entre les mains l'ouvrage même que nous annonçons. Revenons à la deſcription des *pagodes.* Il n'y a point de petite ville, de petit village dans lequel on ne rencontre de ces édifices; ils ſont

même très-fréquens dans les campagnes & au milieu des champs. A la vérité, les pagodes que l'on y trouve ſont communément ſi petites, qu'elles peuvent à peine contenir quatre à cinq perſonnes. Les Tamoults aſſurent que leur grandeur & la hauteur de leurs tours dépend du rang de la divinité que l'on y révere. La diſtribution & la forme de ces pagodes eſt preſque toujours uniforme; elles n'ont de variétés que par les ornemens extérieurs, dont le travail eſt quelquefois d'une richeſſe ſinguliere, comme on peut le voir dans les gravures que donne M. le Gentil de celle de Vilnous. Les quatre faces de celle-ci ſont chargées de figures ſculptées au trois quarts du relief, fort reſſemblantes à celles que nous voyons autour de nos égliſes gothiques, & preſque toutes dans des attitudes ſingulieres. La hauteur de la principale des piramides eſt de 83 pieds, & ſa baſe de 53 pieds du nord au ſud, & 37 ſeulement de l'eſt à l'oueſt.

L'oracle qui indique aux Indiens le lieu où ils doivent poſer ces monumens de leur piété eſt aſſez ſingulier. L'on conduit une vache dans l'endroit à peu-près où l'on veut conſtruire la pagode, après quoi on ſe retire & on la laiſſe errer pendant la nuit; & le lendemain matin, les brames ſe rendent au même lieu, viſitent exactement tous les environs en cherchant avec ſoin l'endroit où la vache a fait ſes excrémens, & cet endroit, eſt ſelon eux, le point marqué par la divinité; dès-lors on y trace une ligne méridienne qui ſert à orienter la pagode.

La persuasion où sont les brames qu'un lieu obscur est capable d'inspirer une religieuse horreur, paroît être la cause de l'obscurité de leurs temples, qui n'ont de lumiere que celle que peut y répandre une porte fort basse & fort étroite, & une espece de soupirail. Quand on entre dans ces pagodes, l'on croit être dans le plus affreux cachot; l'odorat y est frappé d'une vapeur désagréable, qui est occasionnée par les lampes qui les éclairent, & par des chauves-souris qui se retirent en grande quantité dans ces sombres demeures. Au fond de ces pagodes se trouvent des niches dans lesquelles on entrevoit des figures dans des attitudes que la délicatesse de notre langue ne permet point de décrire.

M. le Gentil traite de la forme piramidale qu'on donne exclusivement à ces édifices; de la conformité qui existe entre ces pagodes & les piramides égyptiennes; de la situation exacte qu'elles ont vers les mêmes points de l'horizon, ce qui lui fait conclure que ces piramides ont une origine plus noble que celle de renfermer quelques restes de cadavres, comme on le croit communément. Il discute ensuite le sentiment des auteurs des *Cérémonies religieuses*, qui affirment que les Bracmanes tiroient leur origine d'une colonie égyptienne; il entreprend de prouver qu'ils n'étoient fondés dans cette assertion ni sur des faits certains, ni sur des témoignages concluans, & qu'il est tout au moins aussi probable de croire que les Egyptiens descendent au contraire de ceux-ci, comme il se

propose

propose de le prouver dans la suite de son ouvrage.

Après avoir parlé des fêtes & des cérémonies en usage dans l'Inde, l'auteur nous retrace quelques traits des préjugés de religion & des fables qui les accompagnent : par exemple, de celle qu'ils racontent relativement à leur terreur lorsqu'ils voient une éclipse.

Les brames, chargés d'annoncer ces phénomenes, ne manquent pas de publier tous les ans les résultats de leurs calculs : le jour indiqué ces peuples se rendent sur les bords des rivieres ou de la mer; & là, si-tôt que l'éclipse commence, ils implorent les Dieux par leurs prieres & leurs gémissemens, afin de hâter les souffrances qu'un dépit jaloux fait éprouver à ces astres brillans. La fable ridicule qu'ils racontent à ce sujet, & que rapporte notre auteur, étant liée à des principes de religion, leur est sans doute enseignée dès leur enfance comme une chose sacrée qu'ils n'osent se permettre d'examiner. Il est sans doute singulier que dans une contrée où l'on trouve des connoissances astronomiques si exactes, & des savans capables de calculer avec tant de précision les révolutions des corps célestes, le peuple y conserve des idées aussi fausses sur la cause des phénomenes qui résultent de leurs mouvemens. Mais si l'on réfléchit un moment sur le caractere des Indiens, sur l'intérêt que les brames, seuls dépositaires de ces connoissances, ont de les tromper ; intérêt d'autant plus grand, que l'autorité qu'ils conservent sur

les autres caftes, la fortune & la religion dont ils font les miniftres, y font intéreffés, on fentira que ceux-ci font des efforts continuels pour éternifer l'ignorance & la fuperftition de la multitude ; & ils ont d'autant plus d'avantage fur les philofophes qui cherchent au contraire à éclairer leur pays, que les chimeres les plus ridicules trouvent plus de profélytes que les vérités les plus fublimes.

On trouve dans ce chapitre la defcription des *chauderies*, qui font de petits bâtimens élevés par la magnificence ou la piété des gens riches, & dans lefquels ils entretiennent à leur frais un Indien ou même un brame pour donner des rafraîchiffemens ou des fecours aux voyageurs ; ces lieux de repos font fi multipliés parmi eux, qu'il eft rare de faire une demi-lieue fans en rencontrer ; ils fervent même de maifon de campagne aux Européens qui veulent y paffer quelques jours. La defcription des pompes funebres & le refpect religieux qui s'obferve dans ces lugubres cérémonies, forment le dernier article de ce chapitre.

Le 3e. chapitre eft employé à des recherches intéreffantes fur différens points de l'aftronomie des Indiens de la côte de Coromandel. Il ne falloit rien moins que la fagacité d'un habile aftronome, joint à la conftance la plus infatigable pour pénétrer des hommes qui ne fe communiquent prefque jamais, & dont toute la fcience fe trouve renfermée dans des vers ou des fignes allégoriques, inintelligibles à ceux même des autres caftes de la nation qui

voudroient les apprendre. Ajoutons à toutes ces difficultés, celle qui provenoit encore des interpretes dont il falloit se servir pour se faire entendre, & qui, manquant ou de connoissances ou d'habitude pour les termes des sciences, rendoient mal les idées d'un savant à l'autre; ensorte qu'il ne pouvoit y avoir qu'un homme capable de retrouver en quelque maniere l'astronomie des brames, qui pût nous instruire de leurs méthodes. Ce que j'avois entendu raconter à Pondichery de l'astronomie des Indiens Tamoults, dit M. le Gentil, avoit piqué ma curiosité; mais ce qui acheva de l'aiguillonner, fut la facilité avec laquelle je vis calculer devant moi par un de ces Indiens une éclipse de lune que je lui proposai au hasard. Ce phénomene, avec tous les élémens préliminaires, ne lui coûta pas trois quarts-d'heure de travail, pendant que les astronomes d'Europe ne peuvent faire ce calcul en moins d'une heure. Je lui proposai de me mettre en état d'en faire autant; il y consentit; mais quoiqu'il m'eût fait espérer qu'avec des dispositions je serois en état d'en faire autant en peu de tems; soit qu'il y eût de sa faute, ou que ce fût la mienne, j'eus besoin de plus d'un mois de travail, à une heure par jour, pour être en état de calculer une éclipse de lune, quoique la méthode m'ait paru depuis très-simple & très-facile.

Malgré cette facilité que l'on trouve parmi les brames pour les calculs astronomiques, il semble que cette science n'a acquis aucun de-

gré de perfection depuis plus de dix-sept cens ans; il semble même qu'ils n'imaginent point que l'on puisse la perfectionner davantage par des observations & des recherches. Leur astronomie se réduit à cinq points principaux; savoir, l'usage du gnomon, la longueur de l'année, la précession des équinoxes, la division du zodiaque en vingt-sept constellations, & le calcul des éclipses de soleil & de lune. M. le Gentil a déterminé, d'après la longueur du gnomon rapportée par les brames, les latitudes de plusieurs points intéressans de cette partie de l'Inde, & qui peuvent être d'un grand secours pour rectifier nos cartes géographiques. L'année tropique des brames, réduite à notre maniere de compter, est de 365 j. 5 h. 50′ 54″. Ils supposent la précession des équinoxes de 54″ par années; ainsi les Indiens avoient des connoissances plus exactes de la longueur de l'année que celle que nous ont transmis Hipparque & Ptolomée, qui la supposoient beaucoup plus longue. M. le Gentil en conclut que les savans de cette partie de l'Asie connoissoient le mouvement de précession, tandis que les philosophes grecs ne faisoient que le soupçonner cent vingt-huit ans avant J. C. M. le Gentil fait voir que les âges du monde dont parlent les brames, & dont personne avant lui n'avoit trouvé l'application, ne sont autre chose que la révolution du ciel, ou la période du mouvement des étoiles en longitude, qui est de vingt-quatre mille ans, en supposant le mouvement de précession de 54″ par an. L'analogie que notre auteur re-

marque entre plusieurs périodes employés par les brames, telle que l'époque qu'ils nomment *Calyougam*, qui répond à la grande période de six cens ans, dont on voit quelques vestiges dans Josephe, peut faire conjecturer que les anciens Chaldéens avoient eu connoissance du mouvement des étoiles en longitudes; qu'il y a bien de l'apparence que les brames calculent aujourd'hui sur des mouvemens célestes, établis long-tems avant eux, soit par les Chaldéens, soit par les anciens Bracmanes, dont les brames eux-mêmes semblent descendre; qu'il est vraisemblable que la longueur de l'année solaire est un peu plus courte aujourd'hui qu'elle n'étoit du tems des premiers Chaldéens, & la précession des équinoxes plus lente. On trouve dans ce chapitre toutes les tables nécessaires pour réduire les époques indiennes à celles de notre ère; les divisions du zodiaque; les noms qui répondent aux constellations, & des préceptes de tous les calculs nécessaires pour former ces tables; la description de vingt-sept constellations des brames, & l'explication du calcul des éclipses de lune & de soleil par la méthode des brames, avec leurs tables des mouvemens de ces astres.

A la suite de ces calculs est un mémoire sur la conformité de l'astronomie des brames de nos jours avec celle des anciens Chaldéens; c'est un supplément dans lequel l'auteur développe plus particuliérement toutes ses recherches sur les connoissances de l'un & l'autre peuple. Ce mémoire fut lu à la rentrée publique de l'académie des sciences en novembre 1777,

& c'eſt par-là que M. le Gentil termine cette premiere partie de ſon ouvrage.

La ſeconde partie de ce volume renferme un très-grand nombre d'obſervations aſtronomiques & phyſiques, faites ſur-tout à Pondichery. M. le Gentil y donne d'abord une deſcription de ſon obſervatoire, des inſtrumens dont il s'eſt ſervi, & des méthodes employées pour les vérifier. Ce recueil précieux pour les aſtronomes, contient non-ſeulement de bonnes obſervations, mais encore les réſultats que l'on devoit en obtenir, ſoit pour la perfection des tables, ſoit pour la détermination des longitudes des différens lieux où elles ont été faites. On y trouve des recherches ſur les réfractions horizontales au bord de la mer, avec des remarques ſur l'obſervation des Hollandois dans la Nouvelle-Zemble, qu'il croit s'être trompés. M. le Monnier eſt perſuadé cependant qu'ils obſerverent véritablement une réfraction de plus de quatre degrés. M. le Gentil termine ſes travaux ſur les réfractions par nous donner une table utile & commode, dans laquelle on trouve les réfractions depuis l'horizon juſqu'à 90 degrés de hauteur. Les obſervations du pendule ſimple & de la comete de 1769, terminent le premier chapitre. On trouve enſuite un journal raiſonné ſur la température du climat de Pondichery, ſur les variétés des ſaiſons, ſuivi d'une deſcription des environs de cette ville, du ſol & des différentes productions du pays, avec des expériences très-intéreſſantes ſur les eaux des environs.

Le ſupplément qui termine le premier volume, contient la relation de pluſieurs traverſées dans ces mers, avec pluſieurs remarques intéreſſantes ſur la navigation, de Manille à Pondichery par le détroit de Mulacca, ſuivi d'un mémoire ſur les vents généraux & ſur les vents aliſés, ſur les mouſſons des mers de l'Inde, & ſur les routes que l'on doit tenir pour aller dans l'Inde lorſqu'on a doublé le cap de Bonne-Eſpérance. Cette partie ſera ſur-tout intéreſſante ou plutôt néceſſaire à tous les navigateurs inſtruits & zélés pour la perfection de leur art.

Nous terminerons ici l'extrait de cet ouvrage, qui intéreſſe également les aſtronomes, les phyſiciens, les érudits, & ſur-tout les philoſophes. M. le Gentil n'a porté dans l'Inde aucun préjugé d'aucune eſpece : ni la vanité de dire des choſes extraordinaires, ni l'attachement excluſif à un ſyſtême qui y fait rapporter les choſes qui s'y rapportent le moins, ne ſe montrent dans l'ouvrage de M. le Gentil. On y voit au contraire à découvert cette naïveté, cette franchiſe, cette exactitude même minutieuſe qu'on aime tant dans un voyageur, parce qu'elles inſpirent la confiance. D'ailleurs, les connoiſſances de M. le Gentil dans les ſciences phyſiques, ſont connues depuis long-tems ; & il étoit intéreſſant que l'Inde, obſervée par des philoſophes érudits, le fût auſſi par un philoſophe phyſicien. Nous n'oſons prononcer que les aſtronomes ſe croient dédommagés par le morceau ſur l'aſtronomie des brames, de la

perte de deux obſervations ſur le paſſage de Vénus ; mais toutes les autres claſſes de lecteurs regarderont comme un bonheur l'accident qui a empêché M. le Gentil d'obſerver le premier paſſage, & ſans lequel tout ce que ſon ouvrage renferme d'obſervations piquantes dans tous les genres, auroit été perdu pour eux. La ſuite de ce voyage traitera des iſles Philippines & de Madagaſcar, & de celles de France & de Bourbon. L'impreſſion du deuxieme volume eſt fort avancée ; & il paroîtra inceſſamment chez les mêmes libraires.

(*Journal des ſavans ; Mercure de* France; *Journal général de* France.)

DÉCOUVERTES de M. MARAT, docteur en médecine & médecin des gardes-du-corps de Mgr. le comte d'Artois, ſur le feu, l'électricité & la lumiere, conſtatées par une ſuite d'expériences nouvelles, qui viennent d'être vérifiées par MM. les commiſſaires de l'académie des ſciences. A Paris, chez Clouſier, imprimeur-libraire, rue Saint-Jacques, 1779.

LE feu, ce puiſſant agent de la nature, dont les effets ſont ſi variés, & dont l'énergie tient ſi fort du prodige, fixa de tout tems l'attention des philoſophes ; quelques-uns même en firent l'objet particulier de leurs recherches.

Nous ne dirons rien ici des anciens ; leurs

ouvrages de phyſique ne furent jamais qu'un tiſſu de rêveries ; quant aux modernes, tous ſe ſont efforcés d'arracher à la nature ſon ſecret.

Comme le feu eſt, pour ainſi dire, ſans ceſſe ſous nos yeux, la facilité extrême d'obſerver ſes effets ſembloit donner celle de connoître ſa nature ; cependant tout ſe réduiſoit encore à de ſimples hypotheſes. Au lieu de conſulter l'expérience, les phyſiciens s'étoient abandonnés à leur imaginative ; & leurs efforts n'avoient abouti qu'à d'ingénieuſes ſpéculations, ſuivies de réſultats obſcurs. Pour ceux même qui avoient le plus étudié ce ſujet, le feu étoit une émanation du ſoleil, & la chaleur un attribut de la lumiere. Tel étoit l'état de cette belle branche de la phyſique, lorſque M. Marat entreprit d'y porter le flambeau de l'expérience.

De l'examen réfléchi des phénomenes connus, il avoit inféré que la chaleur & le feu ſont des modifications du mouvement d'un fluide particulier ; mais pour connoître la nature de ce mouvement, au plutôt celle de ce fluide, il falloit le rendre viſible au moment où il s'échappe avec violence des matieres inflammables qu'il conſume, ou qu'il ſe dégage paiſiblement des corps qu'ils a pénétrés. Notre auteur en forma le deſſein. On ſent bien que pour l'exécuter, il a dû ſe frayer une route nouvelle. Avant lui l'uſage du microſcope ſolaire étoit fort reſtreint : perſonne n'ignore que, par la maniere ordinaire de s'en ſervir, l'objet

eſt placé au foyer; on ne pouvoit donc examiner que de petits objets ; encore falloit-il qu'ils fuſſent diaphanes; mais entre les mains de M. Marat, le microſcope ſolaire eſt devenu l'inſtrument de phyſique le plus univerſel. Egalement propre à examiner les corps d'une grande étendue ou d'une petite étendue, opaques ou tranſparens, il ſert encore à rendre viſibles leurs plus fertiles émanations ; & pour cela il ne s'agit que de l'armer de ſon objectif ſeul, & de placer l'objet dans un point convenable du cône lumineux.

L'auteur prouve d'abord que le feu ou la chaleur n'eſt qu'une modification d'un fluide particulier, & que c'eſt le mouvement de ce fluide & non ſa préſence, qui produit la chaleur & le feu.

» Quand on adapte le microſcope ſolaire, » monté du ſeul objectif, dit-il, au volet d'une » chambre obſcure, & qu'on place la flamme » d'une bougie dans un point convenable (à » pluſieurs pieds du foyer) du cône que for» ment les rayons du ſoleil, devenus diver» gens, on voit ſur la toile s'élever autour » de la mêche, un cylindre allongé, diaphane, » ondoyant. Dans ce cylindre on diſtingue » l'image de la flamme; elle paroît ſous la for» me d'une navette rouſſe qui en circonſcrit » une autre moins colorée, au centre de la» quelle brille un petit jet fort blanc. Ce cy» lindre eſt bordé d'une raie brillante, à l'ex» ception du ſommet, qui ſe diviſe en pluſieurs » jets tourbillonnans, bordés chacun d'une raie

» plus petite ». Le charbon allumé, le fer rou-
» ge, &c., préſentent tous des phénomenes
» analogues, & qui conduiſent néceſſairement
» à conclure que la chaleur n'a lieu que lorſ-
» que le fluide ignée eſt mis en mouvement «.

M. Marat diſſeque, pour parler ainſi, l'impreſſion qui ſe fait ſur la toile; & il rapporte, à cette occaſion, pluſieurs expériences analytiques & comparatives, qui jettent un grand jour ſur les objets de ſes recherches. Il prouve que les effluves brillans qu'on voit ſur la toile, ſont des flots du fluide ignée même, & non pas quelque vapeur légere, échappée des corps incandeſcens, deſtinée à tranſmettre la chaleur, & que les exhalaiſons d'un corps enflammé ou incandeſcent, loin de ſervir à tranſmettre l'action du fluide ignée, ne font toutes que l'affoiblir.

De là il paſſe à l'examen des propriétés du fluide ignée. Celui-ci eſt tranſparent & lumineux Il a d'autant plus d'éclat qu'il eſt plus denſe. C'eſt pour cette raiſon que cet éclat eſt plus vif aux bords de ſa ſphere d'activité, ſur-tout au centre de la flamme, où la figure des jets ignées approche de la ſphérique. Le fluide ignée eſt en outre peſant, d'une étonnante mobilité, compreſſible; cependant, ajoute notre phyſicien, il n'eſt point élaſtique. Il nous paroît difficile de comprendre qu'une fluide ſoit compreſſible, & comme M. Marat le dit ailleurs, *doué d'une force expanſive*, ſans être élaſtique. L'élaſticité conſiſte dans la faculté de ſe remettre dans ſon premier état auſſi-tôt que la

force compressive ou extensive cesse d'agir M. Marat rapporte lui-même des expériences qu'il ne semble pas s'être rappellées, & qui ne sont pas favorables à son assertion. » Si l'on suspend, » dit-il, un petit boulet rouge sous un réci» pient de glace, on verra dans la chambre » obscure l'athmosphere ignée *s'étendre* à me» sure qu'on fait le vuide, & *revenir à ses di» mensions primitives* à mesure qu'on fait ren» trer l'air. Après avoir enlevé le récipient, » si l'on abaisse ce boulet, on verra la partie » inférieure de cette athmosphere se resserrer » à mesure qu'il plonge, c'est-à-dire, à mesure » qu'elle est plus fortement comprimée par l'air » qu'il déplace «.

Cette expérience nous paroit décisive en faveur de l'élasticité du fluide ignée. En voici une autre qui, suivant M. Marat, constate qu'il n'est pas élastique, &, selon nous, fait seulement connoître l'uniformité de son action, lorsqu'il est abandonné à lui-même. » Lors» qu'on suspend une boule rouge, vuidée & » percée d'un trou, on ne voit pas celui (le » fluide ignée) dont elle est remplie, s'échap» per en plus grande quantité par cette ou» verture que par tout autre point de la su» perficie. (Qu'est-ce qui pourroit le forcer » à s'échapper ?) Mais lorsqu'on introduit un » peu d'air dans la cavité ; violemment dilaté » par la chaleur, il entraîne notre fluide au» dehors (c'est-à-dire, qu'il cherche à se ré» tablir dans son premier état, lorsqu'il est » comprimé, & qu'il se laisse volontiers entraî-

» ner par l'air auquel il s'incorpore, c'eſt-à-dire,
» qu'il eſt vraiment élaſtique;) auſſi l'en voit-
» on ſaillir à grands jets. «

Pour ne pas affoiblir les preuves qui ſe fortifient mutuellement dans une ſuite d'expériences, nous invitons à lire dans l'ouvrage même celles de ces expériences, par leſquelles il conſte que la matiere ignée differe eſſentiellement de la matiere lumineuſe & du fluide électrique; mais nous nous arrêterons encore un moment ſur celles qui font connoître les loix & les propriétés du mouvement du fluide ignée, lorſqu'il eſt mis en action.

» Ce fluide, dit M. Marat, qui s'échappe
» des corps enflammés ou incandeſcens, for-
» me autour d'eux une ſphere d'activité dont
» l'aire eſt d'autant plus grande, que le volu-
» me de ces corps eſt plus conſidérable; mais
» l'intenſité de la chaleur ne s'y déploie pas
» en raiſon inverſe du quarré de la diſtance de
» ces corps, d'où il émane. Une lame de plomb
» extrêmement mince, fond à ſix lignes au-
» deſſus d'un boulet rougi à blanc, & ne fond
» pas à trois lignes des côtés. Une allumette
» s'allume à ſix pouces du ſommet de la flam-
» me d'une chandelle, & ne peut s'allumer à
» quatre lignes de ſa baſe. Cette ſphere d'ac-
» tivité varie beaucoup, par ſa forme, des
» corps enflammés aux corps incandeſcens; ce
» qui dépend de l'inégale preſſion de l'air qui
» l'environne. Dans le vuide cette ſphere d'ac-
» tivité s'étend d'une maniere uniforme au-
» tour des corps chauds, d'où le fluide ignée
» s'échappe. «

Notre phyficien paffe à la figure de la fphere d'activité de ce fluide, confidere le befoin que le feu a de l'air, &c. Voici des expériences qui prouvent cette néceffité de l'air pour fournir au feu un milieu compreffible, où il puiffe librement étendre fa fphere d'activité.

» Lorfqu'on fait entrer la flamme d'une bou-» gie dans un tube de verre d'un pouce de » diametre fur fix de longueur, à peine eft-» elle introduite qu'elle occupe tout l'efpace. » Or, le tube agiffant comme réverbere, bien-» tôt la chaleur raréfie l'air ambiant; le ref-» fort de l'air diminué de la forte, la flamme » s'étend & s'allonge. Mais fi l'on vient à fer-» mer le bout fupérieur du tube, l'air, vio-» lemment dilaté par la flamme, ne pouvant » s'échapper, la comprime violemment à fon » tour & l'étouffe. Ainfi c'eft en la compri-» mant, ou plutôt en rétreciffant peu-à-peu la » fphere de notre fluide qu'un air trop dilaté » éteint la flamme. Cet effet, ajoute l'auteur, » eft bien fenfible dans la chambre obfcure. » Placez une bougie fous un récipient de gla-» ces, fixé fur fon fupport par un écrou; & » a mefure que la chaleur augmentera l'ex-» panfion de l'air contenu, vous verrez cette » fphere fe refferrer par degrés. «

M. Marat explique enfuite pourquoi, prête à s'éteindre, la flamme d'une bougie quitte la mêche pour s'élever. De-là il paffe à des confidérations fur les différences qu'on remarque dans la faculté qu'ont les corps de fixer l'action du fluide ignée. Cette différence dépend de la

plus ou moins grande quantité de phlogiſtique qui s'y trouve (& qui n'étant pas aſſez intimement uni avec les principes incombuſtibles, peut en être détaché par l'action du fluide ignée.) La déflagration & les phénomenes du refroidiſſement occupent enſuite notre phyſicien, ainſi que les diſcuſſions relatives à la lumiere que répand la flamme, les diverſes couleurs de celle-ci, les degrés de pureté du fluide ignée que cette diverſité de couleurs indique, enfin la raiſon pour laquelle la flamme affecte la figure d'un cône allongé.

» Si la flamme, dit-il à cette occaſion, mon-
» toit en vertu du principe de gravitation,
» comme on l'avance, loin de prendre une
» forme à-peu-près conique, elle affecteroit
» toujours la forme contraire, celle d'un cône
» renverſé ; puiſque le poids de l'air augmente
» avec la hauteur de la colonne. Le principe
» ne rend donc pas raiſon du phénomene. Au
» poids ſubſtituons le reſſort, & nous verrons
» s'expliquer de lui-même cet effet auquel on
» n'a point encore aſſigné de vraie cauſe. A
» l'aide de la force attractive, le fluide ignée
» fixe ſon action ſur les ſubſtances inflamma-
» bles, où leurs effluves agités dans la ſphere
» d'activité forment la matiere de la flamme.
» Au centre de cette ſphere la force expanſive
» du feu a le plus d'énergie : l'effet de la preſ-
» ſion de l'air eſt donc moins ſenſible ; mais
» cette force s'affoiblit à la circonférence, &
» la preſſion de l'air augmente d'autant : que
» ſi la flamme a toujours une direction verti-

» cale, c'eſt que l'air plus denſe, conſéquem-
» ment plus élaſtique dans ſes couches infé-
» rieures, la comprime davantage, & l'empê-
» che plus efficacement de s'étendre. Ne pou-
» vant donc pouſſer en bas, elle pouſſe en haut.
» Voilà comment la flamme prend toujours la
» forme d'un cône allongé. «

Cent ſeize expériences, toutes plus intéreſſantes les unes que les autres, viennent à l'appui du ſyſtême ingénieux de M. Marat. Ce phyſicien a ſenti la néceſſité de l'étayer de faits; car dans un ſiecle éclairé autant que le nôtre, il n'y a plus de fortune à eſpérer pour la théorie, même la plus belle, ſi elle ne marche de concert avec l'expérience.

Nous nous garderons bien de devancer le jugement de l'académie des ſciences ſur cet ouvrage. C'eſt aux commiſſaires qu'elle a chargés de vérifier les expériences de M. Marat, d'en apprécier le mérite. Mais en attendant leur déciſion, nous croyons ne pas trop haſarder en diſant que les réſultats nouveaux qu'elles préſentent, ſemblent devoir intéreſſer tous les phyſiciens. Au reſte, cette brochure n'eſt que le precis d'un traité plus conſidérable que M. Marat publiera bientôt ſous le titre de *Recherches phyſiques ſur le feu.* On conçoit avec quelle impatience les ſavans doivent attendre un ouvrage de nature à faire époque dans l'hiſtoire des ſciences.

(*Journal encyclopédique ; Mercure de France ; Journal de* Paris.)

HISTOIRE - NATURELLE des oiſeaux, in-4to. Tome Ve. A Paris, de l'imprimerie-royale; & ſe trouve à l'hôtel de Thou, rue des Poitevins. 1779.

ANNONCER un nouveau volume de l'*Hiſtoire-Naturelle*, n'eſt-ce pas dire au public qu'une nouvelle ſource de lumieres & de plaiſirs lui eſt ouverte? La fortune de cet ouvrage eſt trop bien établie pour exiger déſormais qu'on entre dans de longs détails ſur les objets qu'il renferme, & ſur la maniere dont ils y ſont préſentés. Il ſuffira d'obſerver que cette ſuite d'oiſeaux a toujours pour hiſtoriens MM. de Buffon & de Montbeillard. Les efforts de ces deux naturaliſtes ſemblent croître avec la conſidération que l'Europe entiere leur accorde, & avec l'empreſſement qu'on a pour lire tout ce qui ſort de leur plume. On jugera par les morceaux que nous allons tranſcrire au haſard, ſi ce volume eſt digne de figurer à côté des précédens.

La Fauvette. » Le triſte hiver, ſaiſon de » mort, eſt le tems du ſommeil, ou plutôt de » la torpeur de la nature; les inſectes ſans » vie, les reptiles ſans mouvement, les végé» taux ſans verdure & ſans accroiſſement, tous » les habitans de l'air détruits ou relégués, » ceux des eaux renfermés dans des priſons de

» glace, & la plupart des animaux terreftres
» confinés dans les cavernes, les antres & les
» terriers; tout nous préfente les images de
» la langueur & de la dépopulation ; mais le
» retour des oifeaux au printems eft le premier
» fignal & la douce annonce du réveil de la
» nature vivante ; & les feuillages renaiffans
» & les bocages revêtus de leur nouvelle pa-
» rure, sembleroient moins frais & moins tou-
» chans fans les nouveaux hôtes qui viennent
» les animer & y chanter l'amour.

» De ces hôtes des bois, les fauvettes font
» les plus nombreufes, comme les plus aima-
» bles : vives, agiles, légeres & fans ceffe re-
» muées, tous leurs mouvemens ont l'air du
» fentiment; tous leurs accens, le ton de la
» joie; & tous leurs jeux, l'intérêt de l'amour.
» Ces jolis oifeaux arrivent au moment où les
» arbres développent leurs feuilles & commen-
» cent à laiffer épanouir leurs fleurs; ils fe dif-
» perfent dans toute l'étendue de nos campa-
» gnes; les uns viennent habiter nos jardins,
» d'autres préferent les avenues & les bof-
» quets; plufieurs efpeces s'enfoncent dans les
» grands bois, & quelques-unes fe cachent au
» milieu des rofeaux. Ainfi les fauvettes rem-
» pliffent tous les lieux de la terre, & les ani-
» ment par les mouvemens & les accens de
» leur tendre gaîté.... C'eft un petit fpec-
» tacle de les voir s'égayer, s'agacer & fe
» pourfuivre; leurs attaques font légeres, &
» ces combats innocens fe terminent toujours
» par quelques chanfons. La fauvette fut l'em-

» blême des amours volages, comme la tour-
» terelle de l'amour fidele; cependant la fau-
» vette, vive & gaie, n'en eſt ni moins ai-
» mante ni moins fidèlement attachée; & la
» tourterelle triſte & plaintive, n'en eſt que
» plus ſcandaleuſement libertine (*). Le mâle
» de la fauvette prodigue à ſa femelle mille
» petits ſoins pendant qu'elle couve; il partage
» ſa ſollicitude pour les petits qui viennent
» d'éclore, & ne la quitte pas même après l'é-
» ducation de la famille : ſon amour ſemble du-
» rer encore après ſes deſirs ſatisfaits » .....
Quelle ſenſibilité! quelle imagination! quel ſty-
le! quelle douce mélodie! Trouveroit-on dans
nos poëtes, chez nos peintres même, un ta-
bleau d'une compoſition plus ingénieuſe, d'un
deſſin plus élégant, d'un coloris plus ſuave &
d'un effet plus enchanteur?

La Meſange. » En général toutes les méſan-
» ges, quoiqu'un peu féroces, aiment la ſo-
» ciété de leurs ſemblables, & vont par trou-
» pes plus ou moins nombreuſes. Lorſqu'elles
» ont été ſéparées par quelque accident, elles
» ſe rappellent, & ſont bientôt réunies. Ce-
» pendant elles ſemblent craindre de s'appro-
» cher de trop près, ſans doute que jugeant
» des diſpoſitions de leurs ſemblables par les
» leurs propres, elles ſentent qu'elles ne doi-
» vent pas s'y fier : telle eſt la ſociété des mé-
» chans. Elles ſe livrent avec moins de défiance

(*) *Voyez* l'Art. de la Tourterelle, vol. 2.

» à des unions plus intimes qui se renouvellent » chaque année au printems, & dont le pro» duit est considérable (*); car c'est le propre » des mesanges d'être plus fécondes qu'aucun » autre genre d'oiseaux, & plus qu'en raison » de leur petite taille. On seroit porté à croire » qu'il entre dans leur organisation une plus » grande quantité de matiere vivante, & qu'on » doit attribuer à cette surabondance de vie » leur grande fécondité, comme aussi leur ac» tivité, leur force & leur courage. Aucun » autre oiseau n'attaque la chouette plus har» diment; elles s'élancent toujours les premie» res, & cherchent à lui crever les yeux; leur » action est accompagnée d'un renflement de » plumes, d'une succession rapide d'attitudes » violentes & de mouvemens précipités qui » expriment avec énergie leur acharnement & » leur petite fureur; lorsqu'elles se sentent pri» ses, elles mordent vivement les doigts de » l'oiseleur, les frappent à coups de bec redou» blés, & rappellent à grands cris les oiseaux » de leur espece, qui accourent en foule, se » prennent à leur tour, & en font venir d'au» tres qui se prennent de même. Aussi M. Lot» tinger assure-t-il que sur les montagnes de » Lorraine, lorsque le temps est favorable, il » ne faut qu'un appeau, une petite loge & un » bâton fendu pour en prendre quarante ou » cinquante douzaines dans un matinée. «

(*) Elles produisent jusqu'à dix-huit ou vingt œufs.

L'Alouette. » Elle eſt du petit nombre des oiſeaux » qui chantent en volant ; plus elle s'éleve, plus » elle force de voix, & ſouvent elle la force à un » tel point, que quoiqu'elle ſe ſoutienne au haut » des airs & à perte de vue, on l'entend en- » core diſtinctement, ſoit que ce chant ne ſoit » qu'un ſimple accent d'amour ou de gaîté, » ſoit que ces petits oiſeaux ne chantent ainſi » en volant que par une ſorte d'emulation pour » ſe rappeller entre eux. Un oiſeau de proie » qui compte ſur ſa force & médite le carnage, » doit aller ſeul, & garder dans ſa marche » un ſilence farouche, de peur que le moindre » cri ne fût pour ſes pareils un avertiſſement » de venir partager ſa proie, & pour les oi- » ſeaux foibles, un ſignal de ſe tenir ſur leurs » gardes ; c'eſt à ceux-ci à ſe raſſembler, à » s'avertir, à s'appuyer les uns les autres, & » à ſe rendre, ou du moins à ſe croire forts » par leur réunion.... On m'avoit apporté, dans » le mois de mai, une alouette qui ne man- » geoit pas encore ſeule; je la fis élever, & elle » étoit à peine ſevrée lorſqu'on m'apporta d'un » autres endroit une couvée de trois ou quatre pe- » tits de la même eſpece ; elle ſe prit d'une » affection ſinguliere pour ces nouveaux venus, » qui n'étoient pas beaucoup plus jeunes qu'elle ; » elle les ſoignoit nuit & jour, les réchauffoit » ſous ſes aîles, leur enfonçoit la nourriture » dans la bouche avec le bec ; rien n'étoit ca- » pable de la détourner de ces intéreſſantes » fonctions ; ſi on l'arrachoit de deſſus ces pe- » tits, elle revoloit à eux dès qu'elle étoit li-

» bre, ſans jamais ſonger à prendre ſa volée,
» comme elle l'auroit pu cent fois : ſon affec-
» tion ne faiſant que croître, elle en oublia à
» la lettre de boire & de manger ; elle ne vi-
» voit plus que de la becquée qu'on lui don-
» noit en même temps qu'à ſes petits adoptifs,
» & elle mourut enfin conſumée par cette eſ-
» pece de paſſion maternelle. «

La Bergeronette. » L'eſpece d'affection que les
» bergeronettes marquent pour les troupeaux ;
» leur habitude à les ſuivre dans la prairie, leur
» maniere de voltiger, de ſe promener au mi-
» lieu du bétail paiſſant, de s'y mêler ſans crain-
» te, juſqu'à ſe poſer quelquefois ſur le dos
» des vaches & des moutons, leur air de fami-
» liarité avec le berger qu'elles précedent &
» qu'elles accompagnent ſans défiance & ſans
» danger, qu'elles avertiſſent même de l'appro-
» che du loup ou de l'oiſeau de proie, leur
» ont fait donner un nom approprié, pour ainſi
» dire, à cette vie paſtorale. Compagne d'hom-
» mes innocens & paiſibles, la bergeronette
» ſemble avoir pour notre eſpece ce penchant
» qui rapprocheroit de nous la plupart des ani-
» maux, s'ils n'étoient repouſſés par notre bar-
» barie, & écartés par la crainte de devenir
» nos victimes. Dans la bergeronette, l'affection
» eſt plus forte que la peur ; il n'eſt point d'oi-
» ſeau libre dans les champs qui ſe montre
» auſſi privé, qui fuie moins & moins loin,
» qui ſoit auſſi confiant, qui ſe laiſſe appro-
» cher de plus près, qui revienne plutôt à por-
» tée des armes du chaſſeur qu'elle n'a pas l'air
» de redouter, puiſqu'elle ne ſait pas même fuir. «

On voit que M. de Buffon a toujours l'art, ainsi que son collégue, de fondre la morale dans ses descriptions physiques ; par-tout ils nous révelent les secrets de la nature, nous enseignent à mieux l'observer, à chérir ses ouvrages, à nous approprier ses moyens, à multiplier ou faire disparoître ses productions utiles ou nuisibles.

Le Rossignol. » Il n'est point d'homme bien » organisé à qui ce nom ne rappelle quel- » qu'une de ces belles nuits de printemps, où » le ciel étant serein, l'air calme, toute la na- » ture en silence, & pour ainsi dire attentive, » il a écouté avec ravissement le ramage de ce » chantre des forêts. On pourroit citer quel- » ques autres oiseaux chanteurs dont la voix » le dispute à certains égards à celle du ros- » signol : les alouettes, le serin, le pinçon, » les fauvettes, la linotte, le chardonneret, » le merle commun, le merle solitaire & le » moqueur d'Amérique se font écouter avec » plaisir lorsque le rossignol se tait ; les uns » ont d'aussi beaux sons, les autres ont le tim- » bre aussi pur & plus doux ; d'autres ont des » tours de gozier aussi flatteurs ; mais il n'en » est pas un seul que le rossignol n'efface par » la réunion complette de ses talens divers, & » la prodigieuse variété qui naît de cette réu- » nion ; ensorte que la chanson de chacun de » ces oiseaux, prise dans toute son étendue, » n'est qu'un couplet de celle du rossignol..... » Ce Coryphée du printems se prépare-t-il à » chanter l'hymne de la nature, il commence

» par un prélude timide, par des tons foibles, » presqu'indécis, comme s'il vouloit essayer » son instrument & intéresser ceux qui l'écoutent; mais ensuite prenant de l'assurance, il » s'anime par degré, il s'échauffe, & bientôt » il déploie dans leur plénitude toutes les res- » sources de son incomparable organe : coups » de gosier éclatans, batteries vives & légeres, » fusées de chant, où la netteté est égale à la » volubilité; murmure intérieur & sourd qui » n'est point appréciable à l'oreille, mais très- » propre à augmenter l'éclat des tons plus harmonieux; roulades brillantes & rapides, ar- » ticulées avec force, & même avec une dureté » de bon goût; accens plaintifs cadencés avec » mollesse, sons filés sans art, mais enflés avec » ame; sons enchanteurs & pénétrans, vrais » soupirs d'amour & de volupté qui semblent » sortir du cœur, & font palpiter tous les » cœurs, qui causent à tout ce qui est sensible » une émotion si douce, une langueur si tou- » chante; c'est dans ces tons passionnés que » l'on reconnoît le langage du sentiment qu'un » époux heureux adresse à une compagne ché- » rie, & qu'elle seule peut lui inspirer; tandis » que dans d'autres phrases plus étonnantes » peut-être, mais moins expressives, on re- » connoît le simple projet de l'amuser & de » lui plaire, ou bien de disputer devant elle » le prix du chant à des rivaux jaloux de sa » gloire & de son bonheur..... «

Tous les rossignols ne chantent pas également bien. En Angleterre on préfere ceux de la

la province de Surry à ceux de Middlessex. Cette diversité de ramage dans les oiseaux d'une même espece, a été comparée, avec raison, aux différences qui se trouvent dans les dialectes d'une même langue. » Un rossi» gnol aura entendu par hasard d'autres oi» seaux chanteurs, les efforts que l'émulation » lui aura fait faire, auront perfectionné son » chant, & il l'aura transmis ainsi perfectionné » à ses descendans ; car chaque pere est le maî» tre à chanter de ses petits ; & l'on sent com» bien dans la suite des générations, ce même » chant peut être encore perfectionné ou mo» difié diversement par d'autres hasards sem» blables. «

M. Barrington, & avant lui le jésuite Kirker, ont essayé de noter le chant du rossignol ; mais exécutés par les plus habiles joueurs de flûte, leurs airs ne ressembloient point au chant de cet oiseau. C'est qu'avec nos signes de musique on ne peut exprimer au juste ni la durée relative de chaque note, ni saisir ce rhythme si varié dans ses mouvemens, si nuancé dans ses transitions, si libre dans sa marche, si indépendant de toutes nos regles de conventions, & par cela même si convenable au chantre de la nature.

Quoique la voix du rossignol n'ait qu'environ une octave d'étendue, son timbre est aussi puissant que celui de l'homme ; il remplit une sphere d'un mille de diametre : phénomene bien remarquable dans un oiseau qui pese à peine une demi-once.

L'auteur a vu un roſſignol âgé de dix-ſept ans ; il avoit commencé à griſonner à ſept , & à quinze il avoit des pennes entiérement blanches aux aîles & à la queue ; ſes jambes avoient beaucoup groſſi ; il avoit aux doigts des eſpeces de nodus comme les goutteux : on étoit obligé de lui rogner de tems en tems la pointe du bec ſupérieur.

M. de Montbeillard obſerve que ce roſſignol n'avoit jamais été apparié : » l'amour , » dit-il, ſemble abréger les jours , mais il les » remplit , il remplit de plus le vœu de la na- » ture; ſans lui, les ſentimens ſi doux de la » paternité ſeroient inconnus; enfin il étend » l'exiſtence dans l'avenir , & procure , au » moyen des générations qui ſe ſuccedent , une » ſorte d'immortalité; grands & précieux dé- » dommagemens de quelques jours de triſteſſe » & d'infirmités qu'il retranche peut-être à la » vieilleſſe. «

(*Mercure de* France ; *Gazette univerſelle de littérature.*)



ANNALES poétiques, depuis l'origine de la poésie françoise. Tome XIII. A Paris, chez les éditeurs, rue de la Juſſienne, à la maiſon neuve; & chez Delalain l'aîné, libr. rue St. Jacques, petit in-12. de 262 pag., avec le portrait de Malherbe, 1779.

DE ſix auteurs, dont les meilleures poéſies ont été recueillies dans ce treizieme volume, trois ſont remarquables : *Jean Bertaut*, *Gilles Durant de la Bergerie* & *François de Malherbe*. *Bertaut* eſt un de nos vieux poëtes dont on a retenu le plus de vers juſqu'à nos jours. C'eſt qu'il a ſouvent de la correction & de la clarté. Le cantique de *Félicité paſſée qui ne peut revenir*, ſe chante encore depuis deux cens ans. On retrouve dans beaucoup de recueils modernes ces quatre jolis vers :

> On ne ſe ſouvient que du mal;
> L'ingratitude regne au monde :
> L'injure ſe grave en métal,
> Et le bienfait s'écrit en l'onde.

Enfin, nos plus fameux poëtes n'ont rien fait de plus harmonieux, de plus agréable, de mieux ſenti que ce quatrain qui termine quelques ſtances du même auteur :

> Tous les ſoucis humains ſont pure vanité;

D'ignorance & d'erreur, toute la terre abonde,
Et conſtamment aimer une jeune Beauté,
C'eſt la plus douce erreur des vanités du monde.

Cependant Bertaut, en genéral, n'eſt point intéreſſant : il n'eſt pas à beaucoup près ſans talent; mais il eſt froid & monotone : ſa marche eſt preſque toujours trop didactique. Nous croyons que les lecteurs des *Annales poëtiques* lui préféreront *Gilles Durant de la Bergerie*, quoiqu'il ſoit beaucoup moins connu. Ce dernier avoit une imagination plus riante, plus d'abandon, plus de ce qui conſtitue le poëte. A un ſeul mot près, la chanſon ſuivante pourroit paſſer pour être de notre tems :

J'AI couru tous ces bocages,
Ces prez, ces monts, ces rivages :
Mais je n'ai trouvé pourtant
Celle que j'ai pourſuivie :
Hélas ! qui me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant ?

PASTOURELLES joliettes,
Qui de vos voix *déliettes* (*)
Vos ardeurs allez chantant,
Selon qu'Amour vous convie,
Dites, qui me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant ?

AH ! c'en eſt fait, c'eſt fait d'elle :
Un Dieu la voyant ſi belle
Parmi ces bois l'écartant,

(*) *Déliettes* déliées.

Epris d'amoureuſe envie,
Au ciel me l'aura ravie
La nymphe que j'aimois tant.

Adieu, forêts déſolées;
Adieu, monts, adieu vallées;
Adieu, je vous vais quittant:
Puis-je plus reſter en vie,
Puiſque l'on me l'a ravie
La nymphe que j'aimois tant?

Pluſieurs autres pieces de Durant de la Bergerie peuvent être regardées comme de charmantes odes anacréontiques. Il a fourni quelques jolis morceaux à la fameuſe *Satyre Menippée*, entr'autres des *Regrets funebres ſur un âne ligueur*, badinage que l'abbé Goujet compare avec raiſon à ce que Voiture a fait de plus agréable. Mais ce qui nous a le plus frappé dans le choix que les éditeurs des Annales nous donnent des poéſies de cet auteur, c'eſt une ode intitulée : *Diérose*, ou *la Conſécration des chênes*. Le poëte y invite un de ſes amis à venir faire la conſécration de deux chênes ſous leſquels leurs bergeres les ont rendus heureux. Il veut que le tems ne puiſſe pas en détruire la mémoire :

Cueillons force fleurettes blanches,
Et tiſſons-en des ceinturons;
Puis de ces chênes entourons
A trois tours le trônc & les branches;
Gravons nos chiffres ſur l'écorce,
Et ceux de nos nymphes auſſi,
Afin que le tems n'ait la force
De les déſaſſembler d'ici.

Je veux au bas du chiffre encore
Que ces deux petits vers ſoient mis :
» L'arbre de *Charlotte* je ſuis ;
» Courbe-toi, paſteur, & m'adore. «
Il faut au bas du tien encore
Que ces deux mêmes vers ſoient mis :
» Courbe-toi, paſteur, & m'adore,
» L'arbre de *Flamine* je ſuis. «

Debout, avançons notre affaire ;
Oys-tu comme ils ont retenti ?
Je vois bien qu'ils ont reſſenti
L'honneur que nous leur voulons faire.
Déja leurs têtes ils ſecouent
D'orgueil, de gloire & d'aiſe épris :
A les voir, je crois qu'ils ſe louent
Du deſſein qu'avons entrepris.

Nous ne dirons rien des ouvrages de *Malherbe* : ſa célébrité nous diſpenſe d'en parler. On a réuni dans ce volume en une centaine de pages les chef-d'œuvres de ce pere de notre poéſie lyrique. La vie que les éditeurs ont miſe à la tête de ce choix, eſt une des plus ſoignées de toutes celles qu'ils ont publiées juſqu'à préſent, & qui forment l'hiſtoire abrégée de la poéſie françoiſe. Ils y préſentent Malherbe ſous un double aſpect : ils font connoître d'abord, dans un aſſez long détail, les obligations que notre poéſie & notre langue ont à cet écrivain, les changemens qu'il a faits, les principes qu'il a établis, &c. Ils jettent enſuite un coup-d'œil ſur ſa vie privée.

Ce volume eſt terminé, comme les précédens, par une notice des auteurs dont on n'a point recueilli de vers.

On souscrit pour les *Annales poétiques* moyennant 24 livres pour douze volumes, chez les *Editeurs*, rue de la Jussienne, à la maison neuve, & chez *Delalain* l'aîné, lib., rue S. Jacques, presque vis-à-vis la rue du Plâtre.

(*Journal de* Paris.)

REGIÆ bibliothecæ Matritensis, &c. *Catalogue des manuscrits grecs de la bibliotheque royale de Madrid, rédigé avec des notes, des éclaircissemens, &c. Par M. JEAN IRIARTE, garde de cette bibliotheque, ci-devant préposé au cabinet des manuscrits, interprete intime du roi. Ouvrage publié sous les auspices & aux frais de S. M. vol. Ier. in folio.* Madrid, 1769, de l'imprimerie d'Antonio Perez de Sotto.

SECOND EXTRAIT. (*)

NOus avons déja indiqué dans notre précédent journal une partie des articles contenus dans ce catalogue; en voici la suite que nous avons promise.

72. *Incerti de aliis tropis & figuris commentatio.* (Pag. 376, col. 2.)

73. Manuelis Moschopuli *libellus de dialectis.* (Pag. 376, col 2.)

(*) Voyez notre journal dernier, page 182 & suivantes.

74. Theodoriti *libellus de ſpiritibus.* (Pag. 376, col. 2.)

75. Georgii Chæroboſchi, *de ſpiritibus libellus.* (Pag. 376, col. 2.)

76. Tryphonis *grammatici de ſpiritibus libellus.* (Pag. 376, col. 2.)

77. *Antiquum, incerti que auctoris, de ſpiritibus opuſculum.* (Pag. 377, col. 1.)

78. *Ignoti auctoris libellus de figuris ſolæciſmi ſpeciem habentibus.* (Pag. 377, col. 1.)

79. Emmanuelis Moſchopuli *paſſiones* (Nempe *dictionum.*) (Pag. 377, col. 1.)

80. Hephæſtionis *grammatici enchiridion de Metris*, Conſtantini Laſcaris, *tum notis & animadverſionibus, tum ſcholiis auctariis que illuſtratum.* (Pag. 380, col. 2.)

81. *Proverbia CLXXI ordine litterarum digeſta, cum ſuis pleraque explanationibus, quæ* Conſtantinus Laſcaris *e variis auctoribus collegit.* (Pag. 381, col. 2.)

82. Maximi Planudæ *dialogus de grammatica.* (Pag. 388, col. 1.)

83. Choricii *ſophiſtæ gazei orationes, ſeu declamationes variæ.* (Pag. 395, col. 1.)

84. Petri *Hiſpani logica compendiariaa* Georgio ſcholario *in græcum ſermonem, Byzantii tranſlata.* (Pag. 410, col. 1.)

85. S. Baſilii Magni *aſceticæ conſtitutiones a cardinali* Beſſarione *in compendium redactæ* (Pag. 411, col 2.)

86. S. Baſilii *exorciſmus adverſus ſpiritus immundos.* (Pag. 421, col. 2.)

87. S. Gregorii Thaumaturgi *deprecatio ad*

vexatos ab immundis spiritibus. (Pag. 422, col. 2.)

88. *Ejusdem exorcismus ad vexatos a malis dæmonibus.* (Pag. 422, col. 2.)

89. Salomonis *exorcismus adversus immundos spiritus.* (Pag. 423, col. 1.)

90. S. Epiphanii *precatio & exorcismus ad immundum spiritum ejiciendum.* (Pag. 423, col. 2.)

91. S. Gregorii Theologi *precatio & exorcismus ad immundos spiritus ejiciendos.* (Pag. 423, col. 2.)

92. *Narratio colloquii strygem inter & S. Michaelem archangelum.* (Pag. 423, col. 2.)

93. *SS. Apostolorum lachmeterion sive sortitio.* (Pag. 424, col. 1.)

94. *Etymologicum parvum.* (Pag. 427, col. 1.)

95. Harpocrationis *liber medicinalis ex Syriâ.* (Pag. 432, col. 1.)

96. *Ejusdem ad* Cæsarem Augustum *epistola.* (Pag. 435, col. 1.)

97. Pithagoræ Archicestoris *prognosticon ad augiam maxime honorandam.* (Pag. 438, col. 2.)

98. Constantini Lascaris *in rhetoricæ prolegomena ex diversis.* (Pag. 441, col. 2.)

99. *Excerpta duo ex libro* Demetrii Triclinii *de metris.* (Pag. 446, col. 1.)

100. Thomæ Magistri & Manuelis Moschopuli *scholia, sive explanationes in Pindari olympia.* (Pag. 457, col. 1.)

101. Georgii Cyprii, *patriarchæ Constantinopolitani, sermo antirrheticus contra* Becci *blasphemias.* (Pag. 457, col. 2.)

102. Georgii Scholarii *monodia in* Marcum Eugenicum *Ephesi metropolitam.* (Pag. 458, col. 2.)

103. Plethonis *monodia de imperatrice* Cleope *Italâ.* (Pag. 459, col. 2.)

104 *Altera ejusdem monodia de celebri ac beatâ dominâ* Hypomone. (Pag. 459, col. 2.)

105. Joannis Argyropuli *oratio consolatoria ad* Constantinum *imperatorem e Peloponeso venientem*, & Joannis *demortui sceptra capientem.* (Pag. 460, col. 1.)

106. *Alia ejusdem ad eumdem consolatoria in ipsius imperatoris matris obitu.* (Pag. 460, col. 1.)

107. *Ejusdem monodia in imperatorem* Joannem (Nempe *Palæologum.*) (Pag. 460, col. 1.)

108. *Ejusdem ad* Constantinum *oratio regia, sive de regno aut imperio.* (Pag. 460, col. 2.)

109. Apostolii *oratio funebris in cardinalem* Bessarionem. (Pag. 460, col. 2.)

110. Procopii *sophistæ Gazei Monodia in sanctam Sophiam terræ motu collapsam.* (Pag. 460, col. 2.)

111. Choricii *Sophistæ Gazei oratio funebris in* Mariam *matrem* Marciani, *Gazæ*, & Anastasii, *Eleutheropoleos, episcoporum.* (Pag. 461, col. 1.)

112. *Ejusdem oratio nuptialis in* Zachariam *unum ex suis discipulis.* (Pag. 465, col. 1.)

113. *Ejusdem oratio nuptialis in* Procopium & Joannem & Eliam *ejus discipulos.* (Pag. 465, col. 1.)

114. Pii II, *Romani pontificis litteræ ad* Alexandrum Aranem, *nobilem civem Constantinopolitanum.* (Pag. 466, col. 1.)

115. Procopii *Cæsariensis sententiose dicta, sive sententiæ.* (Pag. 466, col. 1.)

On trouve de plus dans ce volume un grand nombre d'opuscules qui n'avoient pas encore vu le jour, & que le savant éditeur a jugé à propos de rapporter en entier. Nous croyons faire plaisir aux savans & aux bibliographes en indiquant les plus intéressans de ces opuscules. Ce sont les suivans.

Hymni, Procli, Hecates, & Jani & in Minervam Polymetin.

Complura epigrammata græca, latinis expressa versibus.

Cointi Smyrnæi in Homeri paralipomena XIV librorum argumenta.

Constantini Lascaris ad discipulos suos epistola, latine reddita.

Polybii Sardiani opuscula de solæcismo & acyrologia.

Libanii ad Constantinum imp. pro admissa ab eo oratione, quam ipse de illo ad senatum scripserat, gratiarum actionis protheoria latine reddita.

Constantini Lascaris epistolæ, & opuscula plura.

Fragmentum ineditum germanici Cæsaris prognosticon, prout in MS. Cod. legitur, e versibus Constans LI.

Claudiani Gigantomachiæ græce conscriptæ fragmentum, Constans versibus LXXVII præmissa hujus fragmenti inventionis enarratione, inserta que Petri Bembi ad Angelum Politianum ea de re epistola, & annotationibus subjectis.

Hephæstionis Thebani ex Dorothei scriptis astrologicis carmina XCVIII.

Maximi Planudis laus Ptolemæi, verſibus Conſtans heroicis XLVII.

Procopii Sophiſtæ Gazei Monodia in S. Sophiam terræ motu collapſam.

S. Athanaſii de azymis opuſculum.

Joannis geometræ prototbroni de malo oratio.

Pythagoræ ad Telaugem epiſtola.

Incerti de claris montibus, fluminibus atque inſulis fragmentum.

Elogium, ſeu epitaphium Conſtantinæ imperatoris.

Mauricii uxoris ejuſque liberorum elegiacis verſibus.

Dioſcoridis de Lapidibus commentarius.

Magni maris ſtadiaſmus, ſive periplus, incerti auctoris.

Monodia, ſive oratio funebris in reginam Cleopam a ſacerdote Joanne Elucubrata.

M. Iriarte a encor enrichi ce volume de pluſieurs ſavantes diſſertations ſur divers ſujets. Voici les tires de quelques-unes.

De Philagatho, ſive Theophane Ceramitâ, ejuſque homiliis, accedente eatumdem catalogo alphabetico.

Pro aſſerendâ Gundiſalvo Pereſio Homeri Odiſſeæ interpretatione, verſibus hiſpanis expreſſâ.

Disquiſitio de hermogenis progymnaſmatis adhuc extantibus, &c.

Ce catalogue & celui des manuſcrits arabes de la bibliotheque de l'Eſcurial ne tiendront certainement pas le dernier rang parmi les monumens glorieux du regne de Charles III, déja célebre à tant de titres. Ces deux importans ouvrages peuvent être regardés comme d'heu-

reux présages de la gloire littéraire que l'Espagne peut acquérir un jour, lorsqu'elle se sera peu à peu dégagée des entraves du pédantisme & de la superstition. Il faut commencer par connoître ses richesses, avant de songer à les augmenter.

(*Novelle letterarie.*)

RÉGLEMENT donné par Mme. la duchesse DE LIANCOUR à Mlle. DE LA ROCHE-GUYON sa petite-fille, pour sa conduite & pour celle de sa maison, avec un autre réglement que cette dame avoit dressé pour elle-même; suivi du devoir des Grands de Mgr. le prince DE CONTY, avec son testament. In 12. A Paris, chez Saugrain & Lamy, libraires, quai des Augustins; & chez la veuve Méquignon & fils, libraire, rue de la Juiverie, 1779. (Prix, broché, 2 livres.)

CEt ouvrage édifiant & plein d'excellentes maximes sur l'éducation des enfans de l'un & de l'autre sexe, fut publié en 1698, vingt-quatre ans après la mort de son auteur, par l'abbé Boileau, chanoine de St. Honoré, sous le titre de *Réglement donné par une dame de haute qualité, à M..., sa petite fille, pour sa conduite & pour celle de sa maison*. Il étoit devenu fort rare; & la nouvelle édition qu'on vient d'en

publier, ne peut manquer d'être bien accueillie. On trouve à la tête une notice de la vie de cette femme célebre & vertueuse.

Jeanne de Schomberg, duchesse de Liancour, sut pratiquer toutes les vertus au milieu des grandeurs & du monde : unie à un époux jeune, livré à toutes les dissipations de son âge, occupé des plaisirs, du jeu, du luxe & de la galanterie, qui dominoient dans la cour la plus brillante de l'univers, elle parvint, par son exemple & ses conseils, à l'arracher de ce tourbillon. Il lui fallut 18 ans de patience & de soins pour y réussir. Le duc aimoit heureusement la campagne; elle embellit sa maison de Liancour, dont elle fit un lieu délicieux, où elle rassembla toutes les commodités nécessaires pour les exercices de force & les jeux d'adresse, qu'il aimoit beaucoup, & par lesquels elle le fixa dans cette retraite charmante. Elle eut peu de peine, lorsqu'il fut loin du monde & de la contagion de l'exemple, à lui faire perdre ses anciens goûts, & à lui inspirer ceux qui conviennent à une vie chrétienne.

Le duc & la duchesse, pendant leur séjour à la campagne, se lierent étroitement avec les solitaires de Port-royal, auxquels ils donnerent ensuite un asyle contre leurs persécuteurs. Ces liaisons contribuerent sans doute à un refus d'absolution que fit au duc un prêtre de la paroisse de St. Sulpice, sous prétexte qu'il ne croyoit pas que les cinq propositions de Jansénius fussent dans le gros livre de ce prélat Flamand. Le fameux docteur Arnaud écrivit, à cette occa-

ſion, ſes deux *lettres à un duc & pair*, dont la Sorbonne cenſura deux propoſitions, qui furent la cauſe de ſon excluſion.

Mme. de Liancour n'avoit eu qu'un fils, qui mourut jeune, & laiſſa une fille, Mlle. de la Roche-Guyon, pour laquelle elle compoſa le réglement de conduite que nous annonçons. » Puiſqu'une perſonne qui a pouvoir ſur moi, » veut, ma chere fille, lui dit elle en com» mençant, que je vous repréſente les obliga» tions particulieres de votre condition, & que » l'on croit que ce que vous en pourriez ap» prendre des autres perſonnes ou des livres, » ne vous toucheroit pas tant que ce qui vien» dra de moi, quelque défectueux qu'il puiſſe » être; je vous dirai le mieux que je pourrai, » ce que j'en ai appris par l'inſtruction & par » l'expérience, demandant à Dieu qu'il lui » plaiſe d'y ſuppléer par ſes ſaintes inſpira» tions. «

Ces réglemens ſont partagés en 19 articles, dont tous les objets ſont également importans & intéreſſans. L'uſage du tems eſt le premier ſur lequel s'arrête Mme. de Liancour. C'eſt dans le monde, & ſur-tout dans les premieres claſſes des citoyens que l'emploi en eſt fort négligé, & qu'il ſeroit cependant facile de le remplir d'une maniere également utile à ſoi-même & aux autres. Les maximes de l'auteur paroîtront quelquefois ſéveres, ſur-tout lorſqu'elle parle de l'uſage du plaiſir & du repos, de celui du bien, des devoirs d'une femme envers ſon mari, de la conduite qu'elle doit tenir dans le

monde, parce qu'elles ſont préciſément l'oppoſé de celles que l'on ſuit aujourd'hui. Elles ſont toutes fondées ſur la connoiſſance de la foibleſſe, & ſur la néceſſité de veiller avec ſoin ſur ſoi, & d'éviter toutes les occaſions du mal, pour ne pas s'expoſer à le commettre. » Ne ſouffrez point chez vous de viſites » d'hommes qui ſoient d'âge & de ſorte à de» venir ſuſpects ; & s'il y en vient durant que » vous n'aurez point d'autre compagnie, ne » faites aucune difficulté de faire mettre vos » chevaux au carroſſe, & de les quitter, en » leur faiſant excuſe de ce que vous avez af» faire à ſortir ; & s'ils ſe doutent pourquoi, » il n'importe, pourvu que vous ne leur diſiez » rien qui le puiſſe faire connoître «.

C'eſt ainſi qu'elle eſſaie de prémunir ſa petite-fille contre les ſurpriſes de l'ambition & de la vanité. » Fuyez auſſi la tentation de vous » aſſujettir à voir ſouvent & familiérement les » grandes princeſſes, pour être plus en crédit » & en plus grande conſidération dans le mon» de : car, outre la peine que vous auriez de » les contredire dans les choſes que vous ju» geriez mauvaiſes, vous vous attireriez de » l'envie ; vous vous trouveriez quelquefois » d'un parti, & votre mari de l'autre ; vous » auriez peine à refuſer de les ſuivre par-tout ; » & même, après vous être aſſujettie à les voir » ſouvent, elles tiendroient votre ſujétion com» me une choſe due, & vous haïroient, ſi » vous manquiez de continuer à les voir & à » leur complaire toujours. «

Les conseils à une femme sont suivis de ceux qui conviennent à une mere; l'une & l'autre ont des devoirs à remplir; la religion est la base de l'éducation qu'on doit à ses enfans; ceux qu'on éleve pour le monde, & ceux qu'on destine à l'église exigent quelques soins différens. Parmi les préceptes de Mme. de Liancour sur ce sujet, nous citerons celui-ci, que l'on ne sçauroit trop mettre sous les yeux des peres & des meres. » Dites bien aux précepteurs & » aux gouvernantes de vos enfans, que vous » ne voulez point qu'on les destine les uns au » monde, les autres à l'église, les autres à être » chevaliers; mais qu'ils essaient de les rendre » savans & vertueux, ces deux choses étant » nécessaires en toutes les conditions. Pour le » choix de leur profession, c'est à Dieu seul à » le faire, & aux peres & meres à considé» rer l'inclination qu'il donne à leurs enfans, » pour la suivre à mesure qu'elle se découvre, » & non pas pour la prévenir ou pour en » précipiter la résolution, quand ils semblent » pencher du côté qu'ils desiroient «.

L'auteur ne s'est pas bornée à faire une bonne femme, une excellente mere; elle a voulu former une économe. C'est peut-être dans les premiers rangs que cette qualité si négligée seroit le plus nécessaire. C'est dans les maisons où il y a le plus de fortune, qu'il seroit important que les femmes prissent une connoissance juste des affaires, & qu'elles entreprissent de les conduire elles-mêmes; elles n'en iroient certainement que mieux. Le plan de con-

duite qu'on trouvera ici ſur ce ſujet, & celui que Mme. de Liancour s'étoit tracé pour elle-même, peuvent être adoptés aiſément; il ne faut qu'avoir de la raiſon, & le vouloir.

A la ſuite de ces réglemens, on a joint le petit traité des *Devoirs des Grands*, par le prince de Conty. Il avoit été déja imprimé, mais d'une maniere incorrecte, ſur une copie imparfaite & ſurpriſe. Cette nouvelle édition a été faite de l'aveu des auguſtes héritiers de ce prince, ſur une copie originale, que la princeſſe ſa veuve a bien voulu donner.

Il ne convenoit qu'à un grand prince de traiter des devoirs des Grands; ſon ouvrage doit être lu & médité par la claſſe à laquelle il eſt ſpécialement deſtiné. « La grandeur eſt » une grace extérieure que Dieu fait à quel» ques hommes, qu'il éleve au-deſſus des au» tres pour les gouverner. Cette grandeur n'eſt » point donnée pour la perſonne qui en eſt re» vêtue, mais elle eſt toute pour les autres; » & ce n'eſt qu'un moyen dont Dieu ſe ſert » pour attirer les peuples au reſpect néceſſai» re, afin que les Grands exécutent avec plus » de facilité & d'autorité les fonctions de leur » miniſtere, qui eſt de gouverner ceux qui » leur ſont ſoumis avec piété & juſtice; & Dieu » leur demandera un compte ſévere de l'uſage » qu'ils en auront fait «.

Ces réflexions, qui ont été faites pluſieurs fois, acquierent ſans doute un degré de force de plus dans la bouche de leur illuſtre auteur. Le teſtament de ce prince eſt du 24 mai 1664;

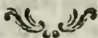
il avoit été destiné à l'état ecclésiastique; après la mort de son pere, il le quitta pour prendre les armes; il eut part aux troubles de la Fronde, dont il fut le généralissime, & opposé en cette qualité à son frere, le grand Condé, qui défendoit alors la reine & le cardinal de Mazarin, & qui dans la suite se réunit avec lui contre elle & contre le ministre. Lorsque le prince de Conty écrivit son testament, il regrettoit ce tems d'égarement & de fureur. » J'ai un très-grand regret, disoit-il, » d'avoir été assez malheureux pour me trouver, en ma jeunesse, dans une guerre contre mon devoir, pendant laquelle j'ai toléré, » ordonné & autorisé des violences & des désordres innombrabes; & quoique le roi ait » eu la bonté d'oublier ce manquement, je suis » demeuré toutefois devant Dieu solidairement » redevable envers les communautés & les particuliers qui ont souffert pendant ce tems, » soit en Guienne, Saintonge, Berri, la Marche, soit en Champagne & au voisinage de » Damvilliers; sur quoi j'ai fait restituer en » Guienne & en Berri quelques sommes dont » le S. Jasse, mon trésorier, a une particuliere » connoissance; & j'ai souhaité avec beaucoup » de passion de pouvoir vendre tout mon bien » pour satisfaire plus largement; mais m'étant » soumis sur cela à plusieurs prélats & docteurs très-savans & très-pieux, ils ont jugé » que je n'étois pas obligé de me réduire à » une vie privée, mais que je devois servir » Dieu dans ma condition, dans laquelle tou-

» tefois j'ai retranché autant que j'ai pu toutes
» les dépenses de ma maison, afin de restituer
» pendant ma vie chaque année ce que je pour-
» rois épargner de mes revenus. «

Ce prince recommandoit à ses héritiers de faire la même chose jusqu'à la réparation entiere des dommages qu'il s'accusoit d'avoir causés. Il vouloit que ses enfans & leurs descendans, s'ils venoient à avoir d'autres biens pour vivre, vendissent tous ceux qui provenoient de sa succession, & en appliquassent le produit à cet objet. Il leur laissa même un mémoire détaillé, qu'on joint ici, pour régler la maniere dont les distributions devoient être faites.

On voit avec plaisir ces deux morceaux intéressans d'un grand prince réunis à l'ouvrage de la duchesse de Liancour : ce recueil ne sauroit être plus intéressant, plus édifiant, ni plus utile. Il ne faut pas y chercher l'élégance ni la pompe du style; mais on y trouvera certainement des leçons de sagesse, de piété, de prudence ; ce qui suffit pour engager les gens de condition qui n'ont point fait divorce avec la religion intérieure, d'en faire emplette.

(*Journal encyclopédique ; Journal de litérature, des sciences & des arts.*)



JACOB JONAS BJOERNSTAOHL, profeſſors der philoſophie zu Upſala Briefe, &c. *Lettres de M. BJOERNSTAOHL, profeſſeur de philoſophie à Upſal, écrites pendant le cours de ſes voyages, à M. GJOERWELL, bibliothécaire du roi de Suede à Stockholm, traduites du ſuédois en allemand par M. GROSKURD.* Ier. vol. contenant les voyages en France & dans l'Italie inférieure. A Stralſund, chez Struck, 1777. *in-8vo.*

PREMIER EXTRAIT.

NOus n'avons pu nous procurer que depuis peu ce 1er. vol. que nous n'avons qu'annoncé dans notre journal du mois d'août 1778. De là par une eſpece de renverſement de l'ordre, nous avons rendu quelque compte du ſecond vol. dans le journal de décembre 1778, ſans avoir donné l'extrait du premier. C'eſt pourquoi nous revenons à un ouvrage recommandable par ſon mérite & la célébrité de l'auteur, que la mort vient d'enlever à Theſſalonique, dans le cours de ſon voyage en Orient, où le roi de Suede l'avoit envoyé.

M. Bjoernſtaohl, Suédois, ayant achevé ſes études à Upſal, ſa patrie, s'eſt attaché en qualité de gouverneur au baron Charles-Frédéric Rudbeck, jeune ſeigneur Suédois, qu'il a accom-

pagné pendant huit ans dans ses voyages en France, en Italie, en Suede, en Allemagne, en Hollande & en Angleterre. Durant son séjour à Paris, M. Bjoernstaohl s'est appliqué avec ardeur aux langues orientales, & y a fait des progrès incroyables sous la conduite de Mrs. de Guignes, Cardonne & le Grand. L'académie des inscriptions l'a pris en 1770 pour correspondant. Il a voyagé assez lentement pour se donner le loisir de bien observer: en quoi il a un grand relief sur les voyageurs qui n'ont fait que jetter un coup d'œil rapide sur la superficie des objets.

Toutes les lettres de ce 1er. vol. sont adressées à M. Gjoerwell, dont le zele pour le progrès des sciences & du goût dans sa patrie, est connu par le grand nombre de ses bons ouvrages. M. Gjoerwell en avoit déja inséré dans ses journaux Suédois une partie qui faisoit desirer le reste, dont il a bien voulu gratifier le public. Nous suivrons l'ordre des 46 lettres en repassant, mais légérement, sur le 2e. volume.

1. La Iere. lettre, datée de Paris le 7 avril 1769, présente la situation de la littérature en cette capitale, comme M. Bjoernstaohl l'y a vue. En décrivant le college royal, il en nomme avec honneur la plupart des professeurs: il distingue M. Cardonne, professeur d'arabe, qui a donné en 1765, *l'histoire de l'Afrique & de l'Espagne sous la domination des Arabes, composée sur différens manuscrits arabes de la bibliotheque royale*, en 3 vol. in-8vo. duquel il dit

qu'il a demeuré 20 ans en Orient, qu'il parle très-bien l'arabe & le turc, & qu'il a ſuccédé en 1768 à M. de Fiennes, déplacé & éloigné par ordre du feu roi. Il n'y a que Mrs. des Hauterayes & de Guignes, diſciples de feu M. Fourmont, qui entendent le chinois. M. de Guignes ſurpaſſe ſon maître en ordre & en clarté. Son hiſtoire des Huns, qui lui a coûté dix ans de travail, ſuffit pour l'immortaliſer. M. le Beau, ſecrétaire perpétuel de l'académie des inſcriptions, avoit coutume de dire de M. de Guignes, auſſi membre de cette académie : *il eſt notre tréſor*. M. de Guignes a le bonheur de poſſéder une épouſe d'un grand ſavoir & d'un goût exquis. Elle eſt capable de l'aider dans ſon travail, lit le chinois, & en cherche les mots dans le dictionnaire. Il n'avoit qu'environ 40 ans en 1769. Il eſt petit de taille comme M. d'Alembert, ſimple, ſans apprêt, & n'a pas grande apparence ; mais il a un beau génie & un excellent cœur. Le ſavant abbé Barthélemi, qui s'eſt fait connoître par ſes explications des inſcriptions palmyriennes & phéniciennes, a abandonné une penſion du roi de 1000 l. pour la lui faire paſſer ; ſacrifice rare même à l'amitié !

Voici une anecdote tirée de cette lettre. M. Garnier, continuateur de l'*Hiſtoire de France*, commencée par M. Velly, étant devenu profeſſeur d'hébreu, qu'il ſavoit peu & n'aimoit point, il repréſenta au comte de St. Florentin, qu'il étoit inutile d'entretenir au college royal deux profeſſeurs d'hébreu qui n'avoient preſque

point d'éleves, & qu'il vaudroit bien mieux changer une des deux places, en une chaire d'hiſtoire de France qui manquoit. Le comte de St. Florentin, miniſtre d'état, fit le changement ſans qu'on en eût rien appris au college royal, avant que la gazette l'annonçât. L'académie des ſciences & le college en ont témoigné leur déplaiſir à M. Garnier. Il y a des gens qui voient avec déplaiſir ébranler les établiſſemens de François I, pere des lettres en France. Le dégoût des langues anciennes & ſavantes, ſembleroit pronoſtiquer le retour de la barbarie. A peine y a-t-il en France une autre chaire d'hébreu que ces deux, & celle de Sorbonne, fondée par le feu duc d'Orléans. On peut bien lire l'hiſtoire ſoi-même. D'ailleurs n'y a-t-il pas quelque danger d'enſeigner magiſtralement celle du pays?

Il n'y a point de lieu au monde, qui offre autant de facilités que Paris, pour apprendre tout gratuitement. Les études y ſont en honneur. Ce qui paſſeroit pour pédanterie en Suede, d'aller le livre à la main & de lire dans une promenade publique, y eſt ordinairement pratiqué, même par des cordons bleus & quelquefois auſſi des dames. On lit juſques dans les rues & dans les carroſſes.

M. Bjoernſtaohl fut ſpectateur le jeudi-ſaint à Verſailles, du lavement des pieds à 13 garçons. Il dit que le roi ne les lava point, mais les baiſa après qu'ils eurent été lavés & eſſuyés par un officier qui étoit à ſes côtés. Le dauphin & les autres princes du ſang, porterent les

les plats de bois au nombre de 13 fois 13, qui furent mis dans 13 corbeilles. Chaque garçon en emporta une, avec une bourse de 13 écus. Aucun ne mangea au château. Après cette cérémonie accompagnée d'un bon sermon, le roi alla dans une chapelle, où il y avoit une représentation du tombeau de J. C. en superbe porcelaine, orné des plus belles fleurs du jardin de Trianon. On ne croit pas jusqu'où va la crainte de Dieu, dans une cour aussi brillante. Tous les matins le roi, dès qu'il est habillé, fait sa priere à genoux avec ses aumôniers, dans sa chambre, entouré des courtisans debout. M. Bjoernstaohl dit y avoir assisté plusieurs fois. Ensuite, S. M. va à la messe qu'il entend ordinairement tous les jours. Toute la cour suit l'exemple du roi.

M. Bjoernstaohl se trouva à Fontainebleau, en même tems que le roi de Danemarc. Il s'y entretint avec le comte de Bernstorff, son premier ministre, qui déploroit beaucoup la mort prématurée du savant professeur Forskaol. Les moines de Fontainebleau conservent la cotte de mailles & le sabre de l'infortuné Monaldeschi, que la reine Christine fit tuer dans la galerie des cerfs : ce qui parut une curiosité aux Suédois.

IIe. LETTRE. *Paris, 6 octobre 1769.*

M. Bjoernstaohl a rendu visite à M. Anquetil, qui préparoit alors son ZEND-AVESTA. M. Anquetil a voyagé dans l'Inde, y a demeuré plusieurs années, pendant lesquelles il a fréquenté les bramines, & il a appris des

Guebres, l'ancien perſan, appellé *Zend*, qui eſt la langue dans laquelle Zoroaſtre a écrit. Tous les ouvrages de ce ſage, il les a apportés avec lui en France, avec pluſieurs autres livres, auſſi en ancien perſan, & il les a déposés à Paris, dans la bibliotheque du roi, reliés en velours bleu. Ce ſont les ſeuls qu'il y ait en Europe auſſi complets. L'Angleterre ne les a pas tous, & Hyde n'étoit pas en état de tenir la promeſſe qu'il avoit faite, de publier un pareil ouvrage, qu'on a attendu en vain pendant ſoixante ans : car Hyde ne ſavoit ni la langue *Zend*, ni la langue *Pehlvi*, mais ſeulement *le nouveau perſan.* Non-ſeulement il n'avoit pas tous les livres rapportés par M. Anquetil, mais même on ne trouve aucuns livres écrits en langue *Pehlvi*, ni en Angleterre, ni même en Europe, autre part qu'à Paris. Il étoit réſervé à M. Anquetil, de les faire connoître & de les habiller en françois, pour les rendre plus agréables. C'eſt ſans doute quelque choſe de ſurprenant, que de voir ainſi revêtus les premiers & les plus anciens monumens d'un peuple anéanti depuis plus de 1200 ans, & qui ne peut manquer de piquer fort la curioſité des amateurs de l'hiſtoire humaine & des archives de l'antiquité : mais il eſt plus merveilleux encore que M. Anquetil ſoit l'unique en Europe, qui connoiſſe une langue entiérement morte aujourd'hui, & qui n'eſt entendue de perſonne dans l'Inde, & même dans la Perſe, ſi ce n'eſt de quelques Guebres, qui s'en ſont fait une étude particuliere.

M. Bjoernſtaohl ſe félicite auſſi d'avoir fait connoiſſance avec M. Berteraud, Bénédictin, occupé à un ouvrage qu'il ſe propoſoit d'intituler : *Rerum à Francis in Oriente geſtarum Scriptores*, en 3 ou 4 vol. in-folio. Ce devoit être une collection de mémoires, tirés des manuſcrits arabes, touchant les croiſades & les exploits des croïſés en Orient. M. Berteraud auroit deſiré de placer l'arabe à côté de la verſion latine, s'il eût été facile de ſe procurer aſſez de caracteres arabes; mais il n'y en a preſque plus à Paris, ni ailleurs en France, le goût pour l'arabe s'y étant perdu depuis le miniſtere du cardinal de Richelieu, ſous lequel on a imprimé pluſieurs livres arabes. Cet ouvrage de M. Berteraud eſt une eſpece de ſupplément aux *Rerum Gallicarum & Francicarum Scriptores*, qu'il a recueillis avec d'autres Bénédictins, au travail deſquels il préſide ſous les auſpices du gouvernement, qui leur fait pour cela une penſion de 1200 liv. Joſeph Schahin, Arabe, venu à Paris, après s'être ſauvé du naufrage dans la Méditerranée, aide M. Berteraud à déchiffrer les manuſcrits arabes les plus difficiles.

Il n'y a pas diſette à Paris d'interpreres dans l'arabe, mais ils ont leurs occupations. Outre M. Cardonne, M. le Grand l'a étudié dans les écoles mêmes des Arabes & des Grecs; il a paſſé 40 ans tant en Egypte, qu'en Syrie & à Conſtantinople; il écrit & parle arabe, turc, & perſan, avec une facilité ſi extraordinaire, qu'il n'a guere ſon pareil en Europe dans ce

genre, & qu'il a saisi d'admiration un envoyé d'Alger à Paris. C'est de même pour lui de parler arabe, turc & françois. On en a une *Controverse sur la religion chrétienne & celle des Mahomètans, in-12.* traduite d'un manuscrit arabe. C'est un petit homme maigre qui a le cœur bon & beaucoup de crainte de Dieu.

M. Fourmont est aussi interprete des langues orientales. Il a resté quatre ans en Egypte, & a publié une *Description historique & géographique des plaines d'Héliopolis & de Memphis*, Paris, 1755, où il détruit l'erreur des modernes qui ont presque tous pris Babylone ou le Caire pour Memphis : il est neveu du savant Fourmont, & pour le distinguer on le nomme le gros Fourmont, à cause de sa corpulence.

Il y a à Paris huit ou neuf savans attachés à la bibliotheque du roi pour les langues orientales, & pensionnés du roi : ensorte qu'on n'est jamais à Paris dans le cas que j'ai lu de Stockholm dans une gazette avec désagrément, dit l'auteur : savoir, qu'il y étoit arrivé un Turc ou un Arabe, sans que dans cette capitale du Nord il se fût trouvé quelqu'un qui pût conférer avec lui, ou seulement distinguer s'il parloit turc ou arabe.

Le roi de France entretient continuellement une école où l'on apprend le turc à des enfans grecs ou françois qui sont connus sous le nom d'*enfans des langues*. Ils vont continuellement habillés à la maniere des Orientaux, afin de s'y accoutumer. Leur éducation finie à Paris, on les envoie à Constantinople, au Caire, & à

Smyrne pour se perfectionner & se rendre capables de devenir consuls, agens, drogmans ou secrétaires de légation dans le Levant.

L'émulation est excitée à Paris entre la jeunesse par des récompenses distribuées avec impartialité. A cette occasion M. Bjoernstaohl applaudit au concours établi entre les dix colleges de l'université, & il fait mention de M. d'Ansse de Villoison, d'une ancienne famille, qui après avoir été couronné dans toutes ses classes, avoit lu à l'âge de 19 ans [en 1769] tous les auteurs classiques latins, & 80 grecs, avoit fait en six mois des progrès étonnans dans l'arabe, l'hébreu, le syriaque, & s'étoit acquis l'amitié générale par sa bonne conduite.

Un savant qui réussit à entrer dans une des académies de Paris, ne tarde pas d'être pensionné de deux mille livres au moins, sans pour cela être obligé à aucun travail, s'il ne lui plaît. Ainsi la mort n'a pas plutôt enlevé un habile homme qu'il est remplacé; sa mémoire est perpétuée par des éloges qui sont un puissant aiguillon pour les vivans.

Tous les six mois on prononce en latin, dans la Sorbonne, le panégyrique de quelque grand homme. M. Bjoernstaohl y a assisté à ceux de Fénelon & de Bossuet, avec un brillant auditoire composé du nonce du pape & de plusieurs évêques, entr'autres illustres personnages. Ces honneurs excitent à l'imitation de ceux qui les ont mérités, comme les lauriers de Miltiade enflammoient Thémistocle, ou comme les grenadiers aiguisent leurs épées au tombeau du maréchal de Saxe.

De la Sorbonne M. Bjoernſtaohl nous conduit avec lui au ſallon du Louvre, où des chef-d'œuvres de peinture, ſculpture & gravure, ſont tous les deux ans offerts à l'admiration publique. Un Suédois dut être flatté d'y en voir de ſes compatriotes, Mrs. Roſlin & Taravall, peintres du roi, & de Mr. Hall, peintre des enfans de France, fameux en mignature.

Minerve ne vend point ſes leçons à Paris; l'on peut y apprendre tout ce qu'on veut ſans qu'il en coûte; & le baron de Holberg a eu raiſon de dire qu'à Paris, il n'y a rien qui ſoit à meilleur marché que la ſageſſe, ni de plus cher que les folies. La paſſion d'inſtruire les autres domine certains ſavans, au point que ſans recevoir pour cela aucuns appointemens du gouvernement, ils donnent *gratis* des cours publics d'inſtruction. Dans ce nombre, M. Philippe de Prétot eſt un de ceux qui ſe diſtinguent le plus. Depuis 22 ans il conſacre deux heures tous les dimanches & tous les jours de fêtes à enſeigner dans ſa maiſon l'hiſtoire & la géographie aux perſonnes des deux ſexes qui veulent s'y rendre. Il y vient des gens de qualité. Je lui ai entendu raconter des anecdotes ſuédoiſes que je n'aurois jamais cru parvenues juſqu'à lui, dit M. Bjoernſtaohl. Il eſt auteur de l'*Analyſe chronologique de l'hiſtoire univerſelle, depuis le commencement du monde juſqu'à l'empire de Charlemagne incluſivement*, *in-4to.* imprimé à Paris en 1756, pour la ſeconde fois. Il a auſſi mis au jour un bon *Atlas*.

M. la Foſſe, médecin vétérinaire, auteur

du *Guide du maréchal*, tient auſſi à Paris une école gratuite de maréchallerie ; il a fait conſtruire à ſes frais un grand amphithéatre, où il donne ſes leçons. Un Suédois, M. Herrnquiſt, qui demeure avec lui, & s'y forme avec ſuccès à l'art vétérinaire, lui a arrangé ſon jardin de botanique ſuivant la méthode de Linné. Ici M. Bjoernſtaohl comparant M. la Foſſe avec M. Bourgelat, rabaiſſe beaucoup le ſecond. Nous ſupprimerons ce déſagréable parallele.

Perſonne ne ſurpaſſe M. d'Anville dans la géographie. Il a fait l'*Atlas* des hiſtoires ancienne & romaine de Rollin, & la *Géographie ancienne & moderne*, in-8vo. 3 vol. ou in-fol. un volume, afin d'y pouvoir joindre les cartes. M. Niebuhr ayant vérifié ſa carte d'Arabie ſur les lieux, en a rendu un témoignage favorable.

Indépendamment du comte de Kreutz, miniſtre de Suede, & du baron de Sparre, ſecrétaire de légation ; il ne laiſſe pas d'y avoir des Suédois en France, la plupart officiers au régiment Royal-Suédois, comme le comte Sparre, colonel de ce régiment, d'origine ſuédoiſe, avec deux de ſes freres, quoiqu'il ne connoiſſe ni la Suede ni ſa langue ; le baron Sinclair, capitaine, qui a ſervi ſous Charles XII, & bien d'autres. Il y en a auſſi dans le régiment royal de Baviere, qui a pour colonel le comte de Lewenhaupt, Suédois.

On rencontre par forme d'addition l'extrait d'une lettre du 22 ſeptemb. 1775, de M. d'Anſſe de Villoiſon à M. Bjoernſtaohl, qui fait connoître la liaiſon de ces deux ſavans. M. de

Villoiſon mande qu'une des plus illuſtres connoiſſances qu'il ait faites dans ſon voyage en Allemagne, eſt celle du duc régnant de Saxe-Weimar, âgé de 18 ans, avec qui (en 1775) il entretient une correſpondance réglée. Ce prince étant ſur le point d'épouſer une fille du landgrave de Heſſe-Darmſtadt, M. de Villoiſon a compoſé à ce ſujet un épithalame de 120 vers latins. On plaiſantoit un jour devant le prince ſon frere, qui n'a que 17 ans : après tout, dit-il, un prince ne doit avoir d'autre maîtreſſe que ſes ſujets. M. de Villoiſon, lui demandant s'il aimoit la chaſſe? Croyez-vous, répondit-il, que les animaux ſoient faits pour ſervir de jouets à la cruauté des hommes? Il vit auſſi à la cour de Weimar, M. Wieland, célebre poëte Allemand, ami & ſujet du duc.

» M. Oberlin, bibliothécaire de Strasbourg, » continue M. de Villoiſon, va faire imprimer » ſon ouvrage ſur les canaux de communica- » tion : il m'a fait l'honneur de me le dédier ; » comme M. Schneider, auſſi de Strasbourg, » m'a fait l'honneur de me dédier une édi- » tion de Marcellus Sidites, poëte grec & » médecin. M. Aeske m'a auſſi dédié ſon De- » nis d'Halicarnaſſe. Le pauvre M. Caperon- » nier eſt mort; il ne tenoit qu'à moi d'a- » voir ſes places. J'ai repréſenté au miniſtere » que M. Caperonnier laiſſoit un fils qui n'a- » voit d'autre patrimoine que les bontés du » roi. Je vais donner à l'impreſſion dans un » même volume in-4to. : 1°. une édition du » philoſophe Stoïcien Cornutus; 2°. un ou-

» vrage purement de ma composition que j'ai
» intitulé, *Theologia physica Stoicorum*, &c. «

IIIe. LETTRE. *De Paris*, *3 février* 1770. M. Bjoernstaohl y poursuit sa relation des savans qu'il a connus à Paris, & revenant d'abord à M. de Guignes, il annonce l'apparition du Chou-king, livre révéré comme divin par les Chinois, qui contient leur religion, leurs mœurs, leur ancienne histoire, & qui a été composé par Confucius, mort âgé de 73 ans, 478 ans avant l'ére chrétienne. Le Jésuite Gaubil en avoit fait une traduction qui étoit conservée à la bibliotheque du roi. M. de Guignes l'ayant comparée avec l'original chinois, y a apporté les corrections nécessaires pour la rendre un ouvrage fort intéressant. Il devoit publier ensuite dans le même volume la tactique des Chinois, & un poëme mis en françois en Chine, par le P. Amyot, Jésuite, d'après le chinois de l'empereur régnant Rjenlong. Ce monarque l'a composé dans son voyage aux tombeaux de ses ancêtres en Tartarie, pour s'exciter à suivre leurs vertus, & à les prendre pour modeles dans l'art de gouverner. Il s'y plaint de son impuissance à rendre ses sujets aussi heureux qu'il le desire; il exhorte ses conseillers à venir à son secours, & il se propose d'avoir continuellement sous les yeux les exemples de ses peres (*). On dit que ce prince a écrit lui-mê-

(*) *Le chou-king*, traduit en françois par le feu P. Gaubil, a été publié par M. de Guignes en 1771, in-

me 38 volumes, & qu'il fait bien des vers latins.

M. Cardonne ne se repose pas dans son office d'interprete des langues orientales. A l'histoire des Arabes il a joint 2 vol. in-8vo. de mêlanges de littérature orientale, parmi lesquels il a eu l'attention d'écarter ce qui se rencontre dans la *Bibliotheque orientale* de d'Herbelot, ou qui est imprimé ailleurs. Il travaille à une histoire des Califes, qui nous manque en Europe, & qui doit répandre beaucoup de jour dans l'histoire du moyen-âge. M. le Grand a aussi écrit des *Mêlanges orientaux*. Ceux de M. Cardonne sont fort curieux; mais M. le Grand le surpasse. On remarque dans ces deux messieurs, une différence proportionnée à leur séjour en Orient, où M. le Grand a demeuré quarante ans, au-lieu que M. Cardonne n'y est resté que vingt.

M. Keralio, major à l'école royale militaire, n'a pas échappé au voyageur suédois, ne fût-ce qu'à cause de sa *collection de différens morceaux sur l'histoire-naturelle & civile des pays du nord*, vol. *in-8vo.* qu'il se propose de porter jusqu'à 8 vol. dans lesquels l'histoire de Suede est son objet principal. Il entend presque toutes les langues d'Europe, & traduit le suédois promptement. Son épouse aussi est savante, & on a

---

4to. de 56 pages; & l'*Art militaire des Chinois*, traduit aussi en françois par le P. Amyot, a été publié aussi par M. de Guignes en 1772, in-4to. de 65 pages.

d'elle des traductions de l'anglois en françois : car à Paris il y a des femmes réellement lettrées. On en voit d'assises à la bibliotheque du roi faire des extraits. Qui ne connoît pas Mlle. Basseporte, qui a dessiné & peint si élégamment pour les ouvrages de M. de Buffon ; demoiselle qui possede tous les agrémens qu'on peut conserver dans un grand âge ? Elle se souvenoit d'avoir vu à Paris le chevalier de Linné, & chargea l'auteur de complimens pour lui. Mlle. Biheron, qui n'est peut être pas aussi connue, mérite autant de n'être pas oubliée : elle a imité des squelettes si parfaitement qu'on croit en voir de véritables avec les nerfs & les muscles. Personne ne sait quelle matiere elle emploie à ses anatomies. Elles ressemblent à de la cire, quoiqu'on puisse les tenir auprès du feu, & même les laisser tomber sur le plancher sans les endommager. Elle en nomme toutes les parties en grec & en latin, & a des éleves qui étudient l'anatomie sous elle. Elle a travaillé pour plusieurs cours d'Europe; particuliérement pour le roi de Danemarc.

IVe. Lettre. *De Paris, le 13 Mai 1770.* M. Bjoernstaohl y découvre de plus en plus son goût pour l'Orient, en s'étendant sur la réponse de M. Niebuhr, aux questions de l'académie royale des inscriptions & des belles-lettres, touchant l'Arabie, & en donnant le plan d'une *société royale des études orientales*, imaginé par les capucins, disciples de l'abbé de Villefroi. Elle devoit être composée de trente-six savans dans les langues orientales, partagés en

quatre claſſes ; l'hébraïque, l'arménienne, l'arabe & la chinoiſe, ſuivant les quatre principales langues de l'Orient. Huit membres dans la claſſe d'hébreu auroient cultivé neuf langues : l'hébreu, le ſyriaque, le caldéen, le ſamaritain, le rabbinique, l'eſpagnol, l'allemand, l'anglois & l'italien. Neuf dans la claſſe de l'arménien auroient appris ſept langues : l'ancien arménien, le nouveau, le perſan, le turc, l'ibérien ou géorgien & le caſpien ; avec une langue à peu près ſemblabe qu'on parle auſſi ſur les bords de la mer Caſpienne. Six dans la claſſe arabe, ſe ſeroient diſtingués en arabe, en éthiophien & en cophte. Huit ſe ſeroient particuliérement appliqués au chinois, à l'indien, au ſiamois, au tartare, au ruſſe, à l'eſclavon & au polonois. Deux ſe ſeroient rendus forts dans le grec ancien & moderne, outre l'hébreu & le ſyriaque ; deux dans l'hiſtoire ſacrée & profane, la chronologie & la géographie ; un auroit été capable de faire honneur à la ſociété par ſon ſtyle latin : total ; vingt-ſix langues & trente-ſix hommes. Un préſident auroit gouverné chaque claſſe.

Cette ſociété ſe ſeroit occupée à completter & à perfectionner la bible polyglotte d'Angleterre, à rechercher tout ce qui a rapport à la religion, aux mœurs & à l'hiſtoire des peuples d'Aſie, & à former pour eux de bons miſſionnaires. Il manque à la polyglotte d'Angleterre la verſion ſyriaque faite ſur le grec ; la traduction éthiopienne de tout l'ancien teſtament ; l'arménienne, remarquable par une addition au cantique des

cantiques qu'on ne trouve que là, de laquelle l'abbé de Villefroi a publié une verſion; la cophte; la géorgienne; des obſervations ſur les différentes traductions arabes: car il y en a au moins trois, l'une faite ſur l'hébreu, l'autre ſur le grec, & la 3eme. ſur le ſyriaque, que les Anglois ont mêlées & confondues dans leur polyglotte; la perſane; & à chacune de ces verſions une traduction littérale plus exacte que celles d'Angleterre. Quel vuide ne reſte-t-il pas encore à remplir dans l'hiſtoire des égliſes chrétiennes d'Aſie, dont on ne connoît pas même le nom!

M. l'abbé de Villefroi eſt le ſeul connu de M. Bjoernſtaohl, qui ſût l'arménien; & qui pût profiter des manuſcrits que la bibliotheque du roi poſſede en cette langue ſi riche que, ſon dictionnaire auquel on travailleroit, contiendroit 80000 mots. Voilà de vaſtes projets que le pere Louis de Poix, capucin, eſpéroit réaliſer avec la protection du gouvernement, qui ſembloit promiſe par le duc de la Vrilliere: le pape en avoit témoigné ſa ſatisfaction. On prétend que le feu grand-aumônier a contribué à le faire échouer, en diſant qu'il n'étoit pas néceſſaire que les capucins fuſſent ſi ſavans, qu'ils devoient plutôt pratiquer la ſévérité de leur regle & châtier leur corps. Nous ſupprimons la réflexion de l'écrivain ſur cette maxime.

En abrégeant la lettre ſuivante, nous lui conſerverons ſa forme de lettre.

Ve. Lettre. *De Paris, le 7 juin 1770.* » J'ai reçu hier la viſite d'un maître de lan-

gues qui jamais de sa vie n'a dit une parole. Cet homme singulier, c'est M. Saboureux de Fontenai, natif de Versailles, fils d'un maréchal-de-logis des chevaux légers de la garde du roi, place qui donne le rang de colonel. Malgré qu'il soit entiérement sourd & muet de naissance, il a appris plusieurs langues & plusieurs sciences, & il les possède assez éminemment pour en donner lui-même des leçons aux autres sourds & muets. Quand on n'est pas accoutumé à ses signes des doigts, on ne peut s'entretenir avec lui que par écrit. Il m'apporta une lettre de M. Duchesne, garde-sacs du parlement, auteur *du Manuel de Botanique*, ami de Linné, laquelle m'apprenoit que M. de Fontenai avoit reçu de M. la Perere, les premiers élémens de lecture & d'écriture; mais qu'il ne doit qu'à ses propres talens le fonds très-étendu de connoissances qu'il a d'ailleurs acquises en tout genre; qu'après avoir épuisé les langues d'Europe, il vouloit tâter de l'oriental; qu'il comprenoit l'hébreu & le syriaque, & qu'il souhaitoit d'entamer l'arabe : c'est pourquoi il me recommandoit de le guider dans cette nouvelle étude. Je prêtai plusieurs livres à M de Fontenai, propres à seconder son dessein; & lui ayant demandé quel fruit il prétendoit tirer de l'arabe, il me répondit que c'étoit de connoître la métaphysique des langues primitives. Je le priai d'expliquer sa pensée un peu davantage, ce qu'il fit en ces termes. » J'appelle la métaphysique » des langues, cet esprit qui applique des sig-

» nes ſenſibles aux idées, qui arrange ces ſig-
» nes d'une certaine maniere, qui en rend rai-
» ſon, & qui avec ces ſignes, peint les pen-
» ſées & les images, d'une maniere noble &
» pleine de feu. «

Je lui demandai s'il n'avoit rien écrit pour le public. Il me dit que feu M. le duc de Chaulnes l'avoit engagé à rendre publique ſa diſſertation en forme de réponſe à une queſtion ſur la maniere dont il avoit appris la langue & la religion; & que ſa réponſe étoit dans le *journal de Verdun*, octobre & novembre 1765. Il eſt merveilleux de voir un homme, dont la langue n'a jamais pu articuler un mot, écrire néanmoins ſur les langues, & monter juſqu'à leur origine. C'eſt préciſément la même choſe que de voir l'aveugle Saunderſon, écrire ſur les couleurs & les étoiles qu'il n'a jamais apperçues des yeux. «

» J'ai été encore honoré de la viſite de M. Brun de Lubec, célébré dans les ouvrages de M. Kennicot. Il venoit d'Angleterre, où il avoit paſſé un an, tant à Londres qu'à Oxford, toujours avec M. Kennicot, qui l'a renvoyé ici conſulter & comparer des manuſcrits hébreux, & autres de l'ancien teſtament, & pourſuivre la recherche d'un manuſcrit hébreu, de plus de mille ans. Ce manuſcrit a été décrit en 1743, dans le *Journal de Trévoux*, comme appartenant au feu duc d'Orléans, premier prince du ſang, mort à Ste. Genevieve. M. Brun n'a pu le découvrir, mais j'ai été plus heureux que lui. Après avoir parcouru à

Paris, avec M. Liden, environ quarante bibliotheques, j'allai à celle des Jacobins, qui eſt dans mon voiſinage. J'y trouvai ſur une table un papier, contenant la deſcription du manuſcrit, copiée des *Mémoires de Trévoux.* Je le demandai auſſi-tôt, parce que je ſavois que les Dominicains avoient hérité de tous les livres du duc d'Orléans, comme les Chanoines de Ste. Genevieve, de ſon riche cabinet de monnoies & de médailles. Ils me répondirent qu'ils ne ſavoient point où étoient les manuſcrits. Dans la ſuite, j'ai trouvé celui-là dans la bibliotheque du roi, & je l'ai mandé à M. Kennicot, qui m'en a marqué une joie extrême. «

» Paris cache tant de tréſors dans toutes les branches des ſciences & des arts, qu'il s'en ſouſtrait toujours beaucoup à la recherche la plus ſoigneuſe. C'eſt pourquoi je ne m'étonne pas de ce que M. le baron de Heinecke, conſeiller de l'électeur de Saxe, y a fait à grands frais trois voyages en huit ans, parce que, diſoit-il, chaque fois il oublioit quelque choſe de ce qu'il avoit à y voir, & qu'auſſi toutes les fois il faiſoit de nouvelles découvertes, auxquelles il ne ſe feroit jamais attendu. Il y a peu de tems qu'il en eſt parti avec ſon épouſe & ſon fils unique, dans l'eſpérance d'y revenir une quatrieme fois, quoiqu'il ſoit âgé de ſoixante ans. Il eſt l'auteur des *Mémoires ſur les artiſtes & les arts*, 2 vol. *in-8vo.* 1768 & 1769, en allemand, de la *Galerie de Dreſde*, dont l'exemplaire coûte 400 livres, & de l'*idée générale d'une collection d'eſtampes.*

» Il n'eſt pas toujours facile à Paris d'y trouver les choſes qu'on deſire d'y voir. Les Pariſiens ordinairement ne ſont pas propres à les indiquer, les étrangers les connoiſſant ſouvent mieux qu'eux-mêmes ; ce qu'on croit pouvoir répéter ſans injure après M. d'Angerville, qui dit dans ſon voyage pittoreſque de Paris : *cette deſcription ne ſera pas inutile à beaucoup d'habitans de la capitale, qui ſont étrangers dans leur propre ville.* «

» Il n'y a point de deſcription complette de Paris. D'ailleurs, tout y eſt trop changeant, pour qu'on puiſſe aſſigner une place fixe à un livre. «

» Je découvre fréquemment à Paris des raretés que je n'y aurois pas même ſoupçonnées, c'eſt pourquoi, mes amis me nomment *l'eſpion littéraire.* Entr'autres, j'ai rencontré dernièrement les coins fabriqués à Padoue par Alexandre & par Jean Cavineus, pour contrefaire les anciennes médailles. Ils ſont dépoſés à l'abbaye de Ste. Genevieve, à laquelle Thomas le Cointe, antiquaire du roi, en a fait préſent en 1670. On me dit que le roi de Pruſſe en avoit offert 40000 écus ; mais que le roi de France avoit défendu aux chanoines de Ste. Genevieve de les laiſſer ſortir de leur cabinet. Peut-être y a-t-il des livres qui font mention du lieu de ce dépôt, mais ou je ne les ai point lus, ou je ne me le rappelle pas ; ainſi je n'avois pas même la penſée de demander à les voir. «

» L'antiquaire de Ste. Genevieve, eſt lui-mê-

me un morceau d'antiquité pour notre ſiecle poli. Il ne reſſemble pas au bibliothécaire M. l'abbé Mercier, qui prévient tous les étrangers avec beaucoup de courtoiſie. Cet illuſtre bibliothécaire, n'a point ici ſon pareil en beaucoup de parties. Il ſaiſit un jour que l'antiquaire étoit allé en campagne, pour me faire voir lui-même le médailler & les autres curioſités. La plus ancienne médaille ſuédoiſe que j'y remarquai, étoit un Eric XIV. J'ai obtenu une autre fois, d'examiner dans le même cabinet, une pierre qui portoit une inſcription. M. l'antiquaire me diſoit qu'elle n'étoit point grecque, que depuis 12 ans qu'il en avoit la garde, on ne l'avoit point remarquée, & que perſonne ne lui avoit fait de queſtion à ce ſujet. Je ne pus m'empêcher de lui témoigner que cela me paroiſſoit un peu étrange, d'une pierre de pluſieurs pieds de long, qui d'un côté offre aux regards des caracteres bien formés. On la tira de l'armoire qui la renfermoit. C'étoit autant que deux hommes en pouvoient porter. Je fis une copie de l'inſcription, portant que c'étoit la pierre ſépulchrale de Popilius Aelius de Smyrne; & je pris la liberté enſuite de prier M. l'antiquaire, de ne plus douter que l'inſcription ne fût grecque, &c. «

Ve. LETTRE. *De Paris, le* 16 *juin* 1770. Les académies de Paris en font le principal ſujet. La francoiſe tient trois aſſemblées par ſemaine, celles des ſciences & des belles-lettres deux chacune auſſi par ſemaine. Il y a pour chaque aſſemblée, 40 jettons, chacun de 40 ſols

de France à diſtribuer entre les membres préſens : ce qui fait 280 jettons qu'il en coûte au roi toutes les ſemaines, ou 560 livres de France, qui équivalent à 140 rixdales, ſans compter les riches penſions. Le roi deſtine 72000 francs par an à ſa bibliotheque, ſur laquelle on renvoie à la deſcription qui s'en lit dans l'*hiſtoire de l'acad. des inſcr.* 29eme. vol. On aſſure que le *Mercure de France*, tous frais acquittés, rapportoit au roi 30000 livres, qu'il repartiſſoit entre pluſieurs ſavans, poëtes, & beaux-eſprits. Le *journal des ſavans*, ne rendoit pas au roi plus de 4800 livres, qui étoient partagés entre les ſix principaux auteurs.

VIIe. LETTRE. *Paris*, *24 juin 1770.* L'hiſtoire de Chulichan, ayant été traduite du perſan en françois, par M. Jonas, & imprimée à Londres en 1770, on a paru ſurpris de cette préférence donnée à la langue françoiſe en Angleterre. La ſurpriſe ceſſera, en apprenant que le manuſcrit perſan appartient au roi de Danemarc, qui l'avoit fait venir d'Orient. Ne trouvant aucun Danois qui le pût traduire, il s'adreſſa pendant ſon ſéjour en Angleterre, à M. Jonas, ſavant de l'univerſité d'Oxford, pour en obtenir une traduction, qu'il fit en françois, parce que cette langue eſt plus familiere au monarque que l'angloiſe.

VIIIe. LETTRE. *Paris*, *1er. ſeptembre 1770.* Il s'y agit de la connoiſſance que M. Bjoernſtaohl a faite de Jean-Jacques Rouſſeau. Ce philoſophe, qui s'appliquoit alors à la botanique, demanda au Suédois s'il l'avoit appriſe;

Le Suédois lui répondit qu'il en avoit reçu quelques leçons de M. de Linné. Au nom de Linné, Rouſſeau ſe leva & hauſſant la voix : » Vous connoiſſez, dit-il, mon maître le grand » Linné ! quand vous lui écrirez, mettez-moi » à genoux devant lui, « ce furent ſes propres paroles, » & dites-lui, que je ne connois point » de plus grand homme ſur la terre. « En montrant la *Philoſophia botanica* qu'il avoit ſous la main, il ajouta : » Il y a plus de philoſo» phie dans ce livre, que dans les plus gros » in-folio. « Dans la ſuite de la converſation, il blâma l'ingratitude d'Adanſon & de Crantz, d'avoir eſſayé de ravaler le mérite de leur maître. Il nomma pluſieurs de ſes diſciples à Lyon & à Montpellier, auxquels M. Bjoernſtaohl en joignit un autre fort habile de Rouen, (M. d'Angerville vraiſemblablement.)

IXe. Lettre. *Paris, 14 ſeptembre 1770.* Pluſieurs curioſités de cette capitale & des environs y ſont rappellées; en particulier le tombeau de Léon de Luſignan, dernier roi d'Arménie, enterré en 1393 aux Céleſtins; le monument où le cœur de Caſimir, roi de Pologne, eſt conſervé à l'abbaye de St. Germain-des-Prés; & le lieu de la ſépulture de Zaga Chriſtos, ſoi-diſant, roi d'Ethiopie, décédé à Ruel, en 1638, à l'âge de 24 ans, & inhumé dans le cœur de l'égliſe paroiſſiale, ſans qu'il en reſte d'autre veſtige que ſur les regiſtres, où il eſt qualifié de prétendu roi. Il eſt auſſi fait mention du chariot de l'invention de M. Cugnot, qui devoit aller au moyen du feu &

de la vapeur de l'eau, & être chargé d'autant que douze chevaux en peuvent ordinairement traîner. Il eſt dit encore un mot en paſſant de M. l'abbé Mercier, à l'occaſion des remercîmens qu'il a fait faire à Mrs. Wilde & Gjoerwell, qui lui avoient envoyé des livres, à la place deſquels ils en promet d'autres, pour la bibliotheque du roi du Suede, dont M. Œſterdam, habile chirurgien a dû ſe charger en retournant en Suede.

Xe. LETTRE. *Geneve, 7 octobre 1770.* La relation du voyage de Paris à Geneve, par la Bourgogne & la Franche-Comté, ne contient preſque que des obſervations rebattues.

XIe. LETTRE. *Geneve, 10 octobre* 1770.
» J'allai le 3 de ce mois faire viſite à M. de
» Voltaire, à un mille de Geneve, dans ſon châ-
» teau de Ferney, où j'eſpérois rencontrer M.
» d'Alembert, qui malheureuſement étoit ſorti
» avec madame Denis, fille de la ſœur de
» M. de Voltaire. On m'annonça au maître qui
» me fit dire qu'il étoit malade. Cependant on
» me préſenta par ſes ordres des rafraîchiſſe-
» mens conſiſtans particuliérement en ſyrop de
» capillaire, dont on fait grand uſage en ce
» pays. Je remontrai que toutes les douceurs
» ſe changeroient en amertume pour moi, ſi
» j'étois privé de l'honneur de voir M. de
» Voltaire, & que ſa vue me feroit plus agréa-
» ble que les mets les plus délicieux. Il prit
» bien ce compliment qui lui fut rapporté par
» ſes gens, & il m'envoya ſon ſecrétaire M.
» Vanniere pour me tenir compagnie. Je re-

» mis à M. Vanniere la lettre de recomman-
» dation de M. d'Alembert, qu'il porta à M. de
» Voltaire, qui vint aussi-tôt lui même en s'ex-
» cusant de nous avoir si long-tems fait
» attendre; mais, disoit-il, il avoit la fievre.
» Cela ne l'empêcha pas de nous offrir de nous
» promener dans le jardin. Nous y parlâmes
» de Charles XII... & de la reine de Sue-
» de : *Elle m'honore*, reprit-il, *de sa protection.*
» Je lui marquai combien je devois de re-
» connoissance à M. d'Alembert, qui m'avoit
» procuré l'avantage de voir un si grand hom-
» me. Il repartit : *M. d'Alembert est vraiment un*
» *grand homme, je ne suis plus qu'une ombre.* A
» quoi M. Rudbebeck repliqua : *il n'appartient*
» *qu'aux grands hommes d'apprécier leurs sembla-*
» *bles* : & il récita à propos plusieurs vers de
» la *Henriade*, ce qui plût fort à M. de Vol-
» taire, qui lui adressa cet oracle : *Vous serez*
» *une ressource pour votre patrie.* «

» M. de Voltaire témoignoit se réjouir beau-
» coup des victoires des Russes. L'impératrice
» de Russie a coutume de lui écrire de lon-
» gues lettres de sa propre main, presque tou-
» tes les semaines. Dans la derniere qu'il ve-
» noit de recevoir, elle disoit qu'elle ne trou-
» voit aucun plaisir à la guerre; mais, que
» puisqu'elle étoit attaquée, elle en suivroit la
» fortune aussi loin qu'elle peut aller.

» M. Rieu, qui recueille soigneusement tout
» ce qui a rapport à M. de Voltaire, m'a
» montré deux médailles frappées à sa mémoire.
» Sur la premiere on voit d'un côté son buste

» avec ce vers de la *Henriade* au-dessous : *il*
» *ôte aux nations le bandeau de l'erreur ;* & au
» revers un autel, aux pieds duquel on apper-
» çoit les génies de l'épopée & du théatre,
» des trompettes, des casques, des armes,
» des instrumens de musique & des masques ;
» avec cette inscription au-devant de l'autel :
» *Car. Theod. electori Palatino offererebat G. C.*
» *Wechter jun.* M. D. CC. LXIX, & au bas :
» *Voltaire, né le 20 fév.* M. DC. XCIV. Le
» vers, *il ôte, &c.* n'a plu, ni au clergé, ni à
» l'électeur Palatin qui n'a pas voulu qu'on
» y mêlât son nom ; c'est pourquoi on n'a tiré
» que huit pieces de cette médaille qui est par
» conséquent très-rare. L'autre médaille ressem-
» ble à la premiere, sinon que d'un côté, au
» lieu du vers, il y a une guirlande, & de
» l'autre côté, au-lieu de l'inscription du de-
» vant de l'autel, on a mis : *Tiré d'après na-*
» *ture, au château de Ferney. G. C. Wechter,*
» M. DCC. LXX. «

XIIe. LETTRE. *Geneve, 24 octobre 1770.* Quand M. Bjoernstaohl arriva à Geneve, le feu des dissensions entre les représentans ou grimauds, & les négatifs ou partisans des magistrats, paroissoit encore caché sous la cendre, malgré que les principaux des mécontens eussent été bannis ou se fussent eux-mêmes expatriés. Un ton d'amertume remarquable dans le discours manifestoit encore assez l'ulcération des cœurs & la contrariété des sentimens, quoiqu'il y fût défendu de parler en aucune sorte du gouvernement & des partis : ce qui ne pouvoit

qu'augmenter la défiance dans une république où l'on n'étoit pas accoutumé à ſe taire comme à Veniſe.

Il ne parut pas au voyageur Suédois que ni la ville de Geneve, ni ſon univerſité répondiſſent à leur renommée. Il y a neuf baſſes-claſſes au college : avant d'arriver à celle de grammaire, qui eſt la ſixieme, il faut avoir paſſé par celles de lecture, d'écriture & d'ortographe. On lit dans les *nouveaux mémoires* ou *obſervations ſur l'Italie & ſur les Italiens, par deux gentilshommes Suédois : ſuppoſés traduits du ſuédois*, tome Ier. page 18 de l'édition de Londres, in-8vo. 1764; qu'à Geneve *le premier prix eſt pour l'écriture : le thême le plus mal fait, mais le mieux écrit, emporte le premier prix.* Ce galimathias eſt inintelligible ; car on n'accorde de prix pour l'écriture à Geneve, que dans la claſſe d'écriture. C'eſt avec auſſi peu de fondement qu'on trouve, page 14, que la ville a garniſon Suiſſe. M. Groſley de Troyes eſt proprement l'auteur de cet ouvrage, qu'il a attribué à deux Suédois pour le faire valoir; malheureuſement on prétend qu'il n'eſt pas plus exact que ſon *Voyage de Londres.*

On diſtingue à Geneve l'académie du college : ſous le nom d'académie, on y comprend les hautes claſſes, philoſophie, théologie, droit, médecine. L'académie n'a que douze à treize profeſſeurs, trois en théologie, Mrs. Vernet, Maurice, & Claparede; deux en philoſophie, deux en droit, un en médecine, un en grec, un des langues orientales, un d'hiſtoire, un de

de mathématique. M. Claparede, qui a écrit contre Rousseau, passe pour orthodoxe [au sens des calvinistes] : Mrs. Vernet & Maurice ont la réputation d'être sociniens. M. Bjoernstaohl demanda un jour à Mrs. Vernet & Maurice, ce qu'ils pensoient de la divinité de J. C. s'ils étoient de l'avis des sociniens. Au-lieu d'une négation simple, ils s'embarrasserent dans de longs subterfuges. (*)

M. de Saussure, professeur de physique, a l'avantage rare pour un savant d'être riche, & de pouvoir faire venir les meilleurs instrumens de France, & d'Angleterre. Laborieux, avec de grands talens, il promet beaucoup : il reconnoît Linné & Wallerius pour ses principaux maîtres. En 1774, il a publié un projet de perfectionner les études à Geneve. M. Perdriau, professeur de grec & de belles-lettres, est un autre Eckermann pour sa latinité exquise. M. Mallet, infatigable professeur d'histoire, continue son *Histoire de Hesse*, & son *Histoire de la maison de Brunswick*.

Indépendamment des professeurs, Geneve contient encore des savans illustres, comme M. Tronchin, ancien procureur-général, auteur des

(*) Nous aurions omis cet article, s'il ne nous avoit pas paru plus généreux de faire connoître à Mrs. de Geneve, cette imputation d'un Suédois qui ne paroît pas l'avoir copiée simplement dans l'article *Geneve* de l'*Encyclopédie*, puisqu'elle paroît résulter, selon lui, de sa conversation avec eux. N. D. R.

Lettres de la campagne; M. Bonnet, auteur de la *Palingénéſie philoſophique;* Mrs. de Luc, freres, qui travaillent enſemble ſur l'Hiſtoire-naturelle. L'aîné a imaginé un nouveau barometre avec lequel il meſure ſûrement la hauteur des montagnes & des tours. Il a le premier obſervé que la chaleur de l'eau bouillante n'eſt pas la même dans les élévations comme dans les lieux bas. Le cadet poſſede un nombre incroyable de coquillages & de pétrifications.

Parmi les principaux perſonnages qui ont le plus contribué à rendre à M. Bjoernſtaohl ſon ſéjour de Geneve agréable, il nomme honorablement le prince Frédéric-François de Mecklenbourg-Schwerin, héritier préſomptif des états de ſon oncle, qui n'ayant point d'enfans, l'a envoyé vivre pluſieurs années dans une république libre, afin qu'il s'y nourrît long-tems des ſentimens patriotiques, & ſe les rendît propres. Il a demeuré deux ans à Lauſanne, deux ans à Geneve, & y reſtera peut-être encore deux ans. Mylord Stanhope y a paſſé ſix ans avec ſon épouſe, afin d'y donner une bonne éducation à ſon fils. Mylord Stanhope a lu huit fois Homere en grec, & pluſieurs fois Demoſthene. On ſait que depuis que ſon pere a conquis Mahon, le fils fils-aîné de cette famille porte le titre de comte de Mahon. M. Hennin, réſident de France à Geneve, y poſſede une bibliotheque de 8 à 9000 volumes, entre leſquels il y en a de ſuédois; car il entend le ſuédois, ayant été en Suede en 1756. Il a auſſi des manuſcrits ſuédois pleins d'anec-

dotes ſecretes touchant les états, & d'autres manuſcrits qui traitent des mines. La bibliotheque de la ville de Geneve eſt compoſée d'environ 50000 volumes, ſans compter les manuſcrits. Un des bibliothécaires, M. Cointe, eſt peu communicatif; le plus ancien, M. Lullin, eſt ſavant, & connoît bien ſa bibliotheque : on travaille au catalogue.

XIIIe. Lettre. *Marſeille, 18 novembre.* Lyon, Avignon, Orange, Aix étant aſſez connus, nous n'en tranſcrirons qu'une anecdote qui fait autant d'honneur à l'abbé Barthelemy, que ſa générosité envers M. de Guignes. Le jeune abbé Baudiſſon, avide d'apprendre, mais d'une famille trop peu fortunée pour le ſeconder, partit un jour d'Aix ſa patrie, ſans en avertir ſes parens, & ſe rendit à Paris. Il y alla voir l'abbé Barthelemy, pour le prier de lui obtenir une place dans quelque maiſon où il pût ſubſiſter. L'abbé Barthelemy, qui crut reconnoître dans lui une ardeur extraordinaire pour l'étude, l'exhorta à la continuer ſans ſouci, lui promettant de pourvoir à tout. En effet, il lui donne deux louis par mois, ſans compter les livres & les habits. Quoique le ſecret fût recommandé à l'abbé Baudiſſon, il n'a pu s'empêcher de faire connoître ſon bienfaiteur à ſon oncle maternel, qui l'a publié par reconnoiſſance.

XIVe. Lettre. *Marſeille, le 30 novembre.* M. Sieuve y eſt fort vanté pour ſes machines, avec une deſquelles il prépare une huile ſi fine & ſi bonne qu'elle a l'odeur & le goût d'un

baume. Son ſecret conſiſte ſur-tout à ôter les noyaux des olives, avant de les preſſer. Il ſait auſſi préſerver les olives des inſectes, ſécher les figues & les conſerver avec leur goût naturel, par une méthode qui lui eſt propre. Mais le plus important, c'eſt qu'il a trouvé l'art de garantir la laine des teignes & des vers, d'une maniere qui la rend en même-tems plus douce & plus moëlleuſe, & qui en releve les couleurs, enſorte qu'elle reſſemble à de la ſoie. Il a auſſi découvert une mouche qui file une ſoie forte, élaſtique, de couleur argentine, ſur les ſapins. Si elle peut réuſſir en Suede, on tirera la ſoie du Nord, comme de l'Orient.

LE LIVRE de tous les âges ou *le Pibrac moderne, quatrains moraux, par M. SYLVAIN MARECHAL, avocat en parlement.* A Coſmopolis, & ſe trouve à Paris, chez Cailleau, imprimeur-libraire, rue St. Séverin, 1779. Petit *in-12.* de 206 pages.

LEs talens que M. Maréchal annonce pour la poéſie, ſont déja connus par quelques opuſcules que le public a favorablement accueillis. Mais quels éloges ne mérite pas ce jeune poëte, lorſqu'on le voit conſacrer ſon loiſir à recueillir des maximes de ſageſſe & de vertu, & à les rendre plus propres à être

fixées dans la mémoire, ſoit en les revêtant du charme des vers, ſoit en les reſſerrant dans les bornes étroites d'un quatrain ! Ceux de Pibrac, que deux ſiecles n'ont pu faire entiérement oublier, que les vieillards citent encore dans nos provinces ; mais qu'on ne lit plus dans la capitale, ont ſervi de modeles à M. Maréchal. Il accompagne les ſiens d'une gloſe ou petit commentaire, dans lequel il développe, par quelques réflexions, le point de morale qu'il a traité dans les vers. Quelques morceaux, que nous allons détacher de ce petit ouvrage, mettront à portée d'apprécier le travail & la méthode de l'auteur. Il expoſe ainſi le précepte de la bienfaiſance :

Les faits du grand Condé, les vers du grand Rouſſeau,
Les marbres du Puget, les concerts de Rameau,
Tous ces beaux monumens de notre intelligence,
Mortels, ne valent pas un trait de bienfaiſance.

Il recommande aux jeunes gens le reſpect pour la vieilleſſe :

Sur le front du vieillard tes devoirs ſont écrits,
Jeune homme ! du vieillard honore la préſence :
Ouvre une oreille avide à ſes prudens avis,
Et ſur ta bouche alors mets le doigt du ſilence.

Le jeune homme, ajoute l'auteur, ne devroit approcher du vieillard, qu'avec le ſaint reſpect dont il eſt pénétré en voyant ces bronzes antiques qui tranſmettent à nos yeux les traits vénérables d'un Socrate ou d'un Titus. Les vieillards devroient être les ſeuls livres de

la jeunesse. Les leçons vivantes qu'elle en recevroit, feroient sur elle une impression bien plus profonde & plus durable. Un jeune homme persisteroit-il dans ses projets de vengeance, après avoir entendu un vieillard lui dire avec la dignité que donne l'expérience : Mon fils, » toutes les fois que j'ai pardonné, j'ai goûté » un plaisir beaucoup plus grand, que lorsque » je me suis laissé emporter à mon ressentiment; » j'ai vu le vindicatif consterné, repentant & » déchiré par les remords; je l'ai vu plus d'u» ne fois pleurer sur la victime qu'il venoit » de s'immoler. «

L'homme laborieux est rarement méchant; l'amour du travail prévient les passions ou les amortit : aussi le poëte cherche-t-il à en inspirer le goût.

Mets le travail au rang de tes dieux domestiques :
C'est le gardien des mœurs, l'ami de la santé;
L'univers est rempli de ses bienfaits antiques;
Il distrait les chagrins & mene à la gaîté.

L'auteur proscrit avec justice les discours licentieux.

Immole une saillie aux loix de la décence :
Que ta langue soit chaste, organe d'un cœur pur;
Jamais dans un discours malignement obscur,
Ne prépare de piege à la simple innocence.

» La société, dit-il dans sa glose, est infestée » de ces beaux-esprits, qui s'étudient, par des » paroles à double sens, à décontenancer leurs » auditeurs honnêtes; qui ne savent point dis-

» tinguer la gaîté innocente de plaiſanteries groſ-
» ſieres, & qui aiment mieux couvrir le front
» d'une rougeur pénible, que de faire naître
» ſur les levres le ſourir naïf.... C'eſt ſur-tout
» parmi les vieillards qu'on rencontre ce vice
» honteux. Parce que l'âge & la raiſon leur
» défendent les plaiſirs qu'ils ont goûtés, ils
» veulent en prolonger la jouiſſance, en ra-
» contant leurs antiques proueſſes; ils en par-
» lent juſqu'à la ſatiété, ſans égard pour le
» cercle qui les écoute par condeſcendance.
» L'embarras qu'ils cauſent eſt pour eux une
» ſorte de triomphe qui les enhardit; ils croient
» plaire & ne ſont que ridicules. «

Nous citerons encore, ce quatrain ſur l'*urbanité*:

Le fer le plus groſſier ſe polit par l'uſage :
Des graces & des arts le commerce innocent,
A l'auſtere vertu donne un front plus riant....
Mais crains-tu pour tes mœurs ? reſte plutôt ſauvage!

On voit que cette bagatelle morale annonce un ami de la ſageſſe, & mérite l'accueil des familles honnêtes. Il ſeroit à deſirer que ce petit ouvrage devînt élémentaire, & fût mis entre les mains de tous les jeunes gens, auxquels il pourroit offrir des avantages rarement réunis, de bons vers & de ſages maximes.

(*Journal de littérature, des ſciences & des arts; Mercure de France; Affiches & annonces de* Paris.

C. Vellei Paterculi quæ ſuperſunt ex hiſtoriæ romanæ voluminibus duobus cum integris animadverſionibus doctorum curante Davide Ruhnkenio. *Ce qui reſte des deux volumes de l'hiſtoire romaine de* C. Velleius Paterculus, *avec les obſervations entieres des ſavans : le tout revu par M. Ruhnken.* A Leide, chez Sam. & J. Luchtman, 1779. 2 vol. *in-8vo.*

APrès les travaux de pluſieurs doctes perſonnages, cet ancien auteur reſtoit encore fort obſcur & défiguré. Les éditions ne ſont pas même d'accord ſur ſon nom propre, étant nommé P. dans certaines, & C. dans d'autres : mais M. Ruhnken prouve fort bien que c'eſt le même Caius Velleius, dont il eſt fait mention au troiſieme liv. *des Annales de Tacite*, c. 39. où il s'eſt gliſſé, P. Velleius au lieu de C. par la négligence des copiſtes.

On a paru ſurpris que Paterculus ayant manifeſté un eſprit libre & ſublime dans ſa premiere partie, il ſe ſoit abaiſſé dans la ſeconde à flatter ſervilement Tibere. M. Ruhnken rend raiſon de cette différence, en alléguant ce paſſage de Tacite : *Tiberii, Caiique, & Claudii, ac Neronis res, florentibus ipſis, ob metum falſæ, &c.* La crainte plutôt que la vérité a conduit la plume des auteurs contemporains de Tibere. En vain quelqu'un objecteroit avec Lipſe, *Epiſt.*

Quæst. V. 11, que s'il n'a pas été permis d'écrire ce qui étoit vrai, on n'a pas dû pour cela écrire des mensonges, personne ne rendant compte de son silence? On peut répondre qu'il n'y a pas toujours une sûreté entiere à pratiquer cette maxime. Le peuple n'a pas toujours eu impunément le droit de se taire; des tyrans ont exigé des éloges & des acclamations. Qui ignore assez l'histoire des Césars, pour ne pas savoir qu'on a fait un crime à des hommes doctes & vertueux de leur taciturnité, & que Valere-Maxime, Seneque, Curce, les deux Plines, Quintilien & d'autres ont cédé à la nécessité de louer.

Beatus Rhenanus publia, en 1520, à Basle chez Froben, la premiere édition de C. V. Paterculus sur un manuscrit de l'abbaye de Murbach, tronqué & mutilé, comme en sont aujourd'hui toutes les éditions qui dérivent de celle-là. Burer a pris soin d'ajouter à la fin de cette édition, les propres leçons du texte, tel qu'il étoit dans le manuscrit, dont Rhenanus avoit cru quelquefois devoir s'écarter. C'est sans sujet que Gruter, suivi par Fabricius & Burmann, a soupçonné Burer de fraude.

L'édition de Froben fut suivie de celles de Junte à Florence en 1525, de Vascosan à Paris en 1538, & de celles de Bonhommæus, & de Gryphius, qui tous se permirent des corrections utiles. Cependant les éditeurs qui ont précédé M. Ruhnken, ont négligé les éditions de Vascosan & de Junte. En 1546, Velleius fut aussi imprimé entre les *Scriptores Historiæ*

Augustæ, mais avec des changemens tout-à-fait téméraires, qui seuls prouvent contre l'opinion de Vossius & de Burmann, qu'ils ne sont pas d'Erasme, trop scrupuleux pour s'abandonner jusqu'à ce point à la démangeaison des conjectures. Néanmoins le texte ayant paru plus clair dans cette édition, on n'a plus fait que la copier, en négligeant celle de Rhenanus. Schegkius, Popma, Gruter, Bocler, ont chargé Velleius de notes superflues sans toucher au texte.

Il est juste de faire plus d'estime des *Variæ lectiones & castigationes in Velleium Paterculum*, d'Acidalius, qui a fort heureusement rétabli plusieurs passages entiérement inintelligibles avant lui ; des notes d'Ericius Puteanus, entre lesquelles Alde le neveu a choisi ce qu'il a de bon : & de celles de Gerard Vossius. Mais Lipse les a surpassés tous dans son édition de Velleius, quoi qu'en juge Burmann, qui défere la primauté à celle de Nicolas Heinsius, sans faire attention que Nicolas Heinsius n'a pas traité les auteurs qui ont écrit en prose, avec autant de succès qu'il a manié les poëtes. Burmann lui-même est bien inférieur dans son édition, à Lipse & à Heinsius, dont il n'a pas eu la sagacité.

Pour ce qui est de la présente édition de C. Velleius Paterculus ; dans le premier volume, on y a le texte, avec les notes de Rhenanus, de Burer & de Ruhnken au bas des pages : le second volume est rempli des notes & des observations des autres éditeurs. M. Ruhnken a voulu représenter le texte de Velleius, tel

qu'il a d'abord paru dans l'édition de Rhenanus, qui eſt l'originale, afin qu'on ne le confondît pas avec les conjectures poſtérieures. Il ne s'y eſt pas néanmoins aſſervi juſqu'à rejetter les corrections les plus claires & les plus indubitables; mais alors même il a eu ſoin de faire obſerver l'ancienne leçon. Le reſte de ſon travail conſiſte à employer l'hiſtoire grecque & romaine, pour réſoudre les difficultés hiſtoriques qui ſe ſont préſentées; à éclaircir les paſſages obſcurs; à confirmer par des autorités, la diction latine de ſon auteur, dans les cas où elle a été attaquée & paroît douteuſe; à propoſer des conjectures pour la correction des endroits corrompus. Des exemples juſtifieront nos louanges.

Livre I, 2. *Codrum cum morte æterna gloria, Athenienſes ſecuta victoria eſt. Quis enim eum non miretur, qui his artibus mortem quæſierit quibus ab ignavis vita quæri ſolet.* M. Ruhnken a fort bien vu que la particule *enim* s'étoit gliſſée là mal-à-propos, à cauſe de ſa reſſemblance avec *eum*.

I, 3. *Aletes ſextus ab Hercule, Hippotis filius, Corinthum quæ antea fuerat Ephyre*, clauſtra Peloppenenſi continentem *in iſthmo condidit.* On propoſe avec beaucoup de vraiſemblance, *clauſtra Pelopponenſi à continente.*

I, 16. *Quis enim abundè mirari poteſt, quod eminentiſſima cujuſque profeſſionis ingenia in eandem formam & in idem artati temporis* congruens *ſpatium*, &c. M. Ruhnken a bien rétabli *congruere.*

I, 18. *Una urbs Attica pluribus* annis *eloquentiæ, quam universa Græcia* operibusque *floruit.* Cet endroit avoit déja été restitué par M. Ruhnken dans son *Hist. Crit.* Orator. Gr. p. 37, ainsi : *Una urbs Attica pluribus sanæ eloquentiæ, quam universa Græcia, floruit operibus.*

II, 4. *P. Scipio Africanus* ---- *bis excisos*, &c. Au lieu de *bis*, M. Ruhnken soupçonne *binos*, à l'imitation de ce passage de Cicéron, dans son oraison pour Murena, 28. *Bis Consul fuerat P. Africanus & duos terrores hujus imperii Carthaginem, Numantiamque deleverat.*

II, 6. Au lieu d'*ultio*, on a mis *relatio.*

II, 11. *Marius* --- *natus* equestri *loco.* Toute l'antiquité convenant que Marius étoit de la plus basse extraction, il semble qu'il faille *natus extremo loco.*

II, 23. *Transgressus deinde in Asiam Sylla, parentem* ante *omnia supplicemque Mithridatem invenit.* Burmann & Wopkens ont beaucoup disputé ensemble sur ce lieu, sans voir qu'il vaudroit mieux lire *parentem ad omnia.*

II, 24. *Post victoriam*, qua, &c. L'addition d'une seule lettre dissipe l'obscurité. Lisez *quia.*

II, 125. *Ut pleraque ignavè Germanicus, ita Drusus obsidentes coercuit.* Il n'y a aucune apparence que Velleius ait blâmé ainsi Germanicus, qu'il a coutume de charger d'éloges. Il vaut mieux *ut pleraque egit navè Germanicus.*

Ibid. Lisez encore *Amputavit* au lieu d'*ancipitia sibi.*

Nous nous étendrions trop, si nous voulions rapporter toutes les excellentes corrections, les

raiſons ſolides qui les appuient, & les notes les plus ſavantes de M. Ruhnken, qui n'a point auſſi manqué les occaſions qui ſe ſont préſentées de réformer en même tems un grand nombre de paſſages des anciens auteurs Grecs & Latins, qui avoient rapport à ſon ſujet. Nous ne dirons rien des Grecs de Strabon, de Plutarque, de Diodore de Sicile, pour ne pas embarraſſer & retarder notre impreſſion; mais nous ne ſaurions nous empêcher d'en indiquer quelques-uns des Latins.

Juſqu'ici on avoit lu dans Séneque, *Controverſ.* V. 30. *M. Cicero, qua violentia in abſentiam Metelli ſtrepit.* Ce qui n'a aucun ſens fondé. Au lieu de *M. Cicero*, mettez *Macerio.* La vérité de cette correction paroîtra manifeſté en conſultant Pline. H. N. VII. 44. Dans la Xe. Satyre de Juvenal, pour *Multæ urbes*, on propoſe *Mæſtæ urbes.*

M. Ruhnken a dédié cette bonne édition à Mrs. Henri & Jacques Fagel, ſes diſciples, qui étudient à Leyde. C'eſt pourquoi ſa dédicace eſt encore remplie de préceptes propres à guider la jeuneſſe dans ſon cours académique.

(*Bibliotheca critica. 4eme. partie.* A Amſterdam, chez le Hengſt.)



HISTOIRE de l'église, dédiée au roi; par M. l'abbé DE BERAULT-BERCASTEL, chanoine de l'église de Noyon. Tome Ve. *depuis la décadence de l'empire d'Occident en 423, jusqu'à la conversion des Francs en 496; &* tome VIe. *depuis cette derniere époque jusqu'à la fin de St. Grégoire-le-Grand, en 604.* A Paris, chez Moutard, imprimeur de la reine, rue des Mathurins, à l'hôtel de Cluny. 1779.

CEtte nouvelle hiſtoire de l'égliſe, deſtinée à tenir un juſte milieu entre les abrégés & les annales trop prolixes, ſe continue avec ſuccès. Les quatre premiers volumes, qui ont paru l'année derniere (*), ont annoncé un écrivain judicieux, exact, impartial. Les tomes V & VI, que nous annonçons, portent le même caractere de ſageſſe & de franchiſe; & ſi le ſtyle de l'auteur peut paroître quelquefois trop ſimple, trop négligé, ce léger défaut eſt avantageuſement compenſé par la préciſion & la clarté avec laquelle il expoſe & préſente les faits.

Le cinquieme volume embraſſe les événemens de l'hiſtoire eccléſiaſtique, depuis la décadence de l'empire d'Occident en 423, juſqu'à la con-

(*) On en a rendu compte dans le journal de *ſeptembre* 1779, page 49–61.

version des Francs en 496. La chûte de cet empire avoit été préparée de loin ; on eût dit que tout concouroit à l'anéantir. Après la mort du grand Théodose, les rênes du gouvernement se relâcherent prodigieusement : des ministres destructeurs & perfides se succéderent, les peuples se virent opprimés par ceux mêmes qui devoient les défendre ; & livrés à la rapacité des Barbares, ils perdirent insensiblement la vénération qu'ils avoient jusques-là conservée pour le nom Romain. On vit en Italie le premier secrétaire-d'état enlever la couronne à Valentinien III, qui n'étoit âgé que de six ans, & forcer Placidie, la mere de ce prince, de se sauver avec lui à Constantinople. Pour se soutenir & intimider ses ennemis, l'usurpateur appella les Barbares à son secours ; mais il fut défait, surpris & massacré dans Ravenne, où il avoit été couronné empereur, & les Barbares évacuerent bientôt l'Italie, après l'avoir ravagée.

» Quand le calme fut rétabli en Occident, » dit M. l'Abbé Bérault, on vit porter d'A» frique à Rome une cause encore célebre au» jourd'hui par ses suites, ou par la diversité » de sentimens & de réflexions auxquelles elle » a donné lieu. C'est l'appel d'Antoine, évêque » de Fussal, au saint-siege «. Cette affaire, ainsi que celle du prêtre Apiarius, sont trop universellement connues pour que nous nous y arrêtions ; la jurisprudence canonique de France est si expresse aujourd'hui sur les appels en cour de Rome, qu'on ne peut mieux s'en instruire qu'en la consultant.

On doit lire dans ce volume l'analyse que M. Bérault fait du livre *de la Grace & du Libre Arbitre*, de celui de *la Correction & de la Grace*, que Saint-Augustin adressa aux moines d'Adrumette, qui, prenant mal le sens des écrits du saint docteur, lui attribuoient des erreurs auxquelles il ne pensa jamais. Augustin fut consulté par Hilaire & Prosper sur les difficultés que proposoient contre sa doctrine les pélagiens mitigés de Marseille & de plusieurs autres endroits de la Gaule; il répondit avec précision & avec modestie à ces deux savans. Au reste, pouvons-nous desirer de la part de Saint-Augustin une preuve plus éclatante de sa sincérité que les *Rétractations*, ouvrage dans lequel il reprend jusqu'aux expressions dont il craignoit qu'on n'abusât? Que d'auteurs modernes devroient imiter cet exemple de modestie & de franchise! On sera sans doute satisfait du jugement que le nouvel historien porte sur les ouvrages du saint évêque d'Hypone, considéré comme littérateur. » Pour ce qui est du style, observe » M. Bérault, cet illustre pere a sans doute » ses défauts, comme le plus brillant des astres » ne laisse pas d'avoir ses taches; mais tout » homme digne de le lire & capable de le goû- » ter, tout amateur de ce genre de beauté qui » résulte de la grandeur des choses & de la » justesse des proportions, sera si frappé, en » l'étudiant, de l'abondance des pensées, de » leur finesse tout ensemble & de leur no- » blesse, de leur enchaînement, de leur rapi- » dité, en un mot, de tous les grands traits de

» l'auteur, qu'à peine fera-t-il attention au co-
» loris de l'écrivain «.

On ne fera peut-être pas fâché de voir, tracé de la même main, le portrait du fameux Neftorius, dont la doctrine a causé tant de troubles & de divifions dans l'églife. » Nefto-
» rius s'étoit acquis une fi grande réputation,
» qu'on l'avoit tiré de l'églife d'Antioche pour
» le porter fur le fiege patriarchal de Conftan-
» tinople. Ses mœurs graves ou plutôt fom-
» bres & fauvages, la fimplicité affectée & la
» mal-propreté de fes vêtemens, fon vifage
» pâle & décharné, une teinture fuperficielle
» des arts & des fciences, une *grande* & belle
» voix, qui prenoit facilement le ton de la com-
» ponction & du pathétifme, une éloquence
» éblouiffante, moins occupée de l'édification
» des ames folidement chrétiennes, qu'avide
» des applaudiffemens d'un peuple volage &
» *précipité*, l'amertume de fon zele & fes dé-
» clamations perpétuelles contre les hérétiques,
» fon refpect enfin pour Saint-Chrifoftôme, qui
» étoit plus révéré de jour en jour par le peu-
» ple de Conftantinople, avoient répandu les
» préventions les plus avantageufes en faveur
» de cet héréfiarque. « Il fut fi cruellement intolérant, qu'il pouffa jufques dans le défefpoir les divers hérétiques de fon tems, ce qui occafionna par-tout des féditions; il les faifoit condamner au dernier fupplice. Il n'épargna que les pélagiens, dont il avoit befoin. Un certain Anaftafe, prêtre d'Antioche, prêcha le premier publiquement que Marie n'étant qu'une

femme, ne pouvoit être la mere d'un Dieu. Ce blaſphême indigna tellement le peuple, qu'il ſortit en foule de l'égliſe; ce qui n'empêcha pas Neſtorius de le répéter lui-même en chaire dans un jour de ſolemnité. » Tout frémit dans » l'aſſemblée, des fideles, un murmure confus » ſe répandit de toutes parts...... Alors un » ſimple laïc, qui fut dans la ſuite évêque de » Dorylée, l'avocat Euſebe, homme vertueux » & très-inſtruit des matieres de religion, ſe » leve avec aſſurance & dit, ou plutôt s'écrie » avec force: nous faiſons tous ici profeſſion » de croire, & telle eſt la foi conſtante de » l'égliſe, que le verbe éternel eſt vraiment né » de Marie. « Neſtorius ne fut point ébranlé par ce coup de hardieſſe; il brava les réclamations de ſon peuple & d'une partie de ſon clergé. Sa doctrine ſe répandit juſques dans Rome, il en infeſta les monaſteres d'Egypte & une grande partie de l'Orient. Cependant ſaint-Cyrille, patriarche d'Alexandrie, neveu & ſucceſſeur immédiat de Théophile, éleva la voix contre ce novateur & contre ſes erreurs, il s'étudia ſur-tout à détromper les ſolitaires, en qui ſouvent l'entêtement eſt d'autant plus profondément enraciné, que les lumieres ſont moins communes. Il falloit déſabuſer ſur-tout la cour impériale où Neſtorius jouiſſoit d'un grand crédit; c'eſt ce que fit Cyrille, en adreſſant à l'empereur deux traités dans leſquels le prélat expoſoit la véritable doctrine de l'égliſe. Il ménagea toujours la perſonne de Neſtorius, & ne le nomma dans aucun de ſes premiers ouvrages;

il lui écrivit même directement ; mais le patriarche de Constantinople, irrité du zele de Cyrilla, inspira au jeune empereur des préventions funestes contre ce défenseur de la foi ; il tâcha de soulever contre lui les plus orthodoxes ; Cyrille, toujours ferme & inébranlable, écrivit à Rome, où les écrits de Nestorius étoient déja connus ; celui-ci y écrivit également, afin de prévenir en sa faveur le premier évêque du monde chrétien. Mais le résultat de ces missives fut une condamnation authentique des opinions nestoriennes. On signifia même à l'auteur d'abjurer, dans dix jours, sous peine de déposition. Saint-Cyrille ayant reçu des lettres de Rome, convoqua tous les évêques de sa dépendance, pour un concile qui se tint à Alexandrie, d'où l'on écrivit une lettre synodale à Nestorius, qui n'en tint aucun compte, & qui continua à prêcher contre la maternité divine. Il fit plus, car il accusa Cyrille de renouveller les erreurs d'Apollinaire, & cette accusation enleva beaucoup de partisans d'une grande autorité au patriarche d'Alexandrie, entr'autres Théodoret, & Jean, évêque d'Antioche. Enfin le mal devint si général, si dangereux, que les orthodoxes supplierent l'empereur de convoquer un concile général, ce qu'il fit en l'indiquant à Ephese. St. Cyrille s'y rendit, accompagné de cinquante évêques de l'Egypte ; Juvénal, de Jerusalem, y vint avec ceux de la Palestine ; Flavien, de Tessalonique, avec ceux de Macédoine & des provinces circonvoisines ; il n'en vint point d'Afrique. Nestorius s'y trouva avec dix évêques.

Le patriarche d'Antioche & les évêques Cyriens ſe firent long-tems attendre ; mais on commença le concile ſans eux. Neſtorius & ſes adhérans ne manquerent pas de proteſter contre l'ouverture du ſynode, & cette proteſtation fut ſouſcrite par beaucoup d'évêques d'Aſie, de Thrace & de Syrie ; mais comme l'ordre de Théodoſe n'exprimoit point de délai, on paſſa outre ; & dès la premiere ſeſſion, à laquelle près de deux cens évêques aſſiſterent, ſa dépoſition fut ſouſcrite par 198 peres, auxquels adhérerent d'autres prélats qui arriverent après l'ouverture du concile. Neſtorius, quoique déja à Epheſe, refuſa de ſe trouver avec les peres, juſqu'à ce que Jean d'Antioche fût arrivé; on le ſomma d'y venir, mais il ſe tint clos dans une maiſon qu'il avoit fait environner de ſoldats. On paſſa outre, & ſa doctrine fut anathématiſée. Cette premiere ſeſſion occupa les évêques depuis le matin juſqu'à la nuit. Le comte Candidien empêcha les lettres du ſynode de parvenir à l'empereur, &, de concert avec le patriarche condamné, il fit paſſer à Conſtantinople une fauſſe relation de la conduite des peres du concile, qu'il faiſoit inſulter par les troupes dont il étoit commandant.

Jean, patriarche d'Antioche, étoit enfin arrivé; mais au lieu de ſe joindre aux évêques aſſemblés, il tint un conciliabule dans ſon logis, où il dépoſa les évêques d'Alexandrie & d'Epheſe. Voilà donc autel contre autel, & un ſchiſme preſque conſommé. On avoit d'ailleurs indiſpoſé l'empereur contre ſaint-Cyrille;

les choſes en étoient-là, lorſque les légats du pape arriverent. On ne voit pas que ſaint-Cyrille ait cédé ſa place de préſident aux légats; ceux-ci ratifierent ce que les peres avoient prononcé contre Neſtorius & ſa doctrine. Les Neſtoriens ne s'endormoient pas; ils corrompoient tous ceux qui approchoient le trône impérial, tout ce qui en émanoit favoriſoit les ſectaires, qui tenoient les orthodoxes enfermés à Epheſe. On pouſſa même la violence juſqu'à jetter St. Cyrille dans un cachot. On découvrit cependant la ruſe des hérétiques, & l'on parvint à faire connoître au jeune Théodoſe, au clergé & au peuple de Conſtantinople la dépoſition de Neſtorius, la condamnation de ſes erreurs, la perſécution ſoufferte par les orthodoxes, & la ſurpriſe faite à la religion du prince. Malgré les efforts des gens de bien, l'empereur étoit tellement obſédé par les amis de Neſtorius, qu'il ſe laiſſa ſéduire & indiſpoſer contre St. Cyrille & Memnon; mais Pulchérie, qui heureuſement ſavoit manier l'eſprit de ce prince, le déſabuſa & lui fit ratifier la condamnation de Neſtorius, chaſſa honteuſement Candidien, qui l'avoit trompé, & relégua Neſtorius dans un monaſtere pour y faire pénitence. On plaça ſur le ſiege de Conſtantinople le moine Maximien, qui jouiſſoit d'une grande réputation. Neſtorius, s'ennuyant dans ſon monaſtere, tenta de répandre ſa doctrine dans les environs, mais on le relégua dans la ville d'Oaſis en Egypte; quoique dépouillé de ſes biens & errant de province en province, il ne ſe rétracta jamais, & mourut d'une chûte de cheval.

On lira avec plaisir, la partie de cette ouvrage où l'auteur rapporte l'histoire des démêlés de St. Hilaire avec le siege de Rome. Il n'est pas moins habile dans l'art d'analyser les ouvrages que le pape St. Léon opposa à Eutichès, autre héréfiarque, qui troubla l'église d'Orient, & qui néanmoins, par intrigue ou autrement, parvint à se faire déclarer innocent, & rétablir dans la communion ecclésiastique & dans la supériorité de son monastere. Rien de plus tumultueux que le conciliabule tenu à ce sujet dans la ville d'Ephese. L'empereur ne voyant que par les yeux d'un eunuque, qui favorisoit ouvertement le moine Eutichès, autorisa ce synode par un édit, contre lequel s'éleva St. Léon, avec cette force & cette vigueur qui lui étoient naturelles. La disgrace de Chrisape, cet eunuque qui conduisoit à son gré l'esprit foible de Théodose, la mort de cet empereur, l'élection de Marcien à l'empire changerent la face des affaires de l'église. On tint un concile à Calcédoine, où Dioscore fut déposé & condamné. On porta aussi en faveur du patriarche de Constantinople, un célebre décret, auquel les légats & le pape ensuite s'opposerent constamment, parce qu'il paroissoit accorder au siege de Constantinople des prérogatives que celui de Rome s'attribuoit exclusivement. C'est dans ce Concile qu'on trouve l'institution des pensions sur les bénéfices; car on créa pour Domnus, patriarche déposé d'Antioche, une pension sur les revenus de cette église, laquelle Maxime, son successeur, s'engagea de lui payer avec exac-

titude. On y voit encore l'origine des coadjuteurs; l'évèché de Perre, suffragant d'Hiéraples en Syrie, fut l'objet de la discussion dont les peres de Calcédoine s'occuperent dans les dernieres sessions. » Athanase & Sabinien se disputoient ce siege, dit M. Bérault, pour lequel Sabinien avoit été ordonné par le métropolitain, à la place d'Athanase. Celui-ci » étoit accusé de plusieurs crimes : mais il n'a» voit été condamné, que pour n'avoir point » voulu comparoître devant son métropolitain, » qu'il disoit son ennemi. Cette affaire ne pa» roissant pas suffisamment éclaircie, le concile » en renvoya l'examen au patriarche du ressort, » qui étoit celui d'Antioche, avec obligation » de terminer dans l'espace de huit mois. Si » Athanase étoit convaincu d'un seul chef digne » de déposition, il devoit être traité selon la » rigueur des loix. Mais si, dans le terme donné, » l'on négligeoit de le poursuivre, ou si l'on » ne réussissoit pas à le convaincre, on le de» voit rétablir dans son siege. Sabinien, dans » ce dernier cas, ajoute le concile, conser» vera la dignité d'évêque & le droit de suc» céder à son compétiteur, avec une pension » que le patriarche proportionnera aux facul» tés de cette église. Quelques observateurs » trouvent l'institution des évêques coadjuteurs » dans ce traitement de l'évêque Sabinien. « Nous observerons, d'après l'auteur, que l'ordre des sessions du concile de Calcédoine n'est pas le même dans tous les exemplaires; cette diversité vient de ce que les évêques des grands sieges

amenoient chacun leurs notaires aux conciles géneraux, & leur faisoient transcrire ou rédiger les actes, selon le besoin qu'ils en avoient.

Ce qu'on lira avec plus d'intérêt dans ce cinquieme volume, après les matieres que nous avons déja analysées, c'est sur-tout l'histoire de l'église d'Afrique, violemment persécutée par le roi Genseric, arien fanatique, politique profond, ennemi dangereux, souverain plus cruel que courageux, moins ignorant cependant que plusieurs autres, qui laissoient flotter, au gré des caprices des favoris entreprenans ou des hérétiques adroits, le gouvernement de leurs états. M. l'abbé Bérault n'omet point de faire mention de toutes les vertus dont l'Afrique fut le théatre. Les martyrs qu'y fit l'arianisme déployerent un courage dont n'eussent point été capables tous les héros que nous vante l'histoire profane. La vertu sublime de Martinien, la fermeté héroïque de Satius, la confession franche d'Armogaste, franchise si rare dans un courtisan, sont des traits qu'on ne rencontre que dans les annales de l'église. Sous la domination d'Hunneric, la persécution devint encore plus cruelle. Les évêques ariens, maîtres de la cour de ce prince, réveillerent en lui la haine mortelle qu'il portoit dans son cœur au catholicisme; les orthodoxes les plus distingués par leurs lumieres, leurs vertus & leur fermeté, furent ou exilés ou mis à mort: entre tous les autres exemples de courage que donnerent les catholiques aux ariens, on admirera sans doute, celui que M. Bérault nous a consigné dans

dans son histoire. » Nul objet d'édification, » dit-il, ne fut plus touchant que douze en» fans de chœur, distingués entre les autres par » la beauté de leurs voix, & qui suivoient les » confesseurs dans leur bannissement. Leur ta» lent les fit regretter par les ariens, qui cou» rurent sur leurs pas, afin de les ramener : » mais les généreux enfans ne voulurent pas » quitter leurs maîtres; ils s'attachoient à leurs » vêtemens, ils se laissoient frapper à grands » coups de bâton; ils bravoient les épées nues » dont les menaçoient des clercs & des évê» ques ariens; ministres de sang & de terreur, » qui marchoient toujours armés, & ressem» bloient beaucoup mieux à des soldats ou à » des bourreaux qu'aux prêtres du seigneur. » Enfin on les détacha de force & on les ra» mena à Carthage : mais on n'en put jamais » séduire un seul par toutes les caresses & tous » les mauvais traitemens qu'on employa tour» à-tour. Long-temps après la persécution, ils » faisoient encore la consolation & la gloire de » l'église d'Afrique, demeurant ensemble à Car» thage, mangeant ensemble, chantant ensem» ble les louanges de Dieu. Toute la province » révéroit ces douze confesseurs comme autant » d'apôtres. « C'est sous le regne d'Hunneric que le célebre Vigile, évêque de Tapse, que l'on croit, avec raison, auteur du symbole attribué à St. Athanase, confessa généreusement la foi orthodoxe. Il est impossible au reste de décrire tous les genres de tourmens, ni de compter tous les martyrs & les confesseurs que pro-

duisit la persécution d'Hunneric. M. Bérault mérite d'être lu dans tout ce qu'il rapporte du regne de Zenon, dans l'empire d'Orient, & sur-tout lorsqu'il parle, quoique succinctement, de *l'hénotique* de cet empereur, sur laquelle on a calqué probablement, dans la suite des temps, le célebre *interim* de Charlemagne. Notre auteur analyse avec fidélité ce que le pape Gélase écrivit sur la distinction entre les deux puissances, celle de l'église & celle du prince. On trouvera sans doute dans la lettre de ce pape, observe M. Bérault, des expressions & des propositions fort extraordinaires; mais les circonstances où se trouvoit ce pontife ne l'étoient pas moins. La diversité des temps a amené celle des opinions sur les décrétales de ce pape.

Une des plus mémorables époques de l'histoire des Francs & du christianisme, c'est la conversion de Clovis. Quoique les circonstances en soient assez connues, on se les rappelle toujours avec un nouvel intérêt. On sait que cette conversion fut principalement due à Clotilde, niece du roi des Bourguignons, princesse pleine de piété & attachée à la foi catholique au milieu d'une cour infectée des erreurs de l'arianisme. Clovis jetta les yeux sur elle pour en faire son épouse. La beauté de la princesse, & plus encore les excellentes qualités de son ame avoient déterminé son choix, & les représentations d'Aurélien, favori de Clovis, quoique catholique, le consentement de la princesse. » Gondebaud, dit l'historien, n'osa » refuser le sien à un jeune conquérant, peu

» d'humeur à essuyer impunément un refus.
» Le Bourguignon fit partir la princesse, &
» remit à ses conducteurs des sommes assez
» considérables pour lui servir de dot, suivant
» l'usage ; mais ce prince perfide comptoit ap-
» paremment faire tout manquer en route, par
» quelqu'une de ces atrocités secretes, où il
» étoit exercé. La troupe fut en effet poursui-
» vie dès le lendemain du départ; & l'on ne
» devoit point prévoir de difficulté à l'attein-
» dre, la princesse étant montée sur un char
» attelé de bœufs ; mais elle connoissoit le gé-
» nie de son oncle : dès le premier jour, se
» voyant à peine à 4 lieues de Vienne, elle
» avoit proposé à Aurélien de la faire monter
» sur un cheval, pour être plutôt hors des ter-
» res des Bourguignons. L'argent resté en ar-
» riere fut pillé; Clotilde échappa & arriva
» heureusement à Soissons, où le mariage se
» célébra magnifiquement. Il fallut même que
» Gondebaud, malgré tous les palliatifs dont il
» entreprit de couvrir son artifice, restituât la
» dot, de peur d'une guerre, qu'il craignoit
» encore plus qu'il n'aimoit l'argent. «

» Clotilde ne manqua pas d'entretenir sou-
» vent le roi son époux de la prééminence du
» dieu qu'elle adoroit sur ses idoles de pierre
» & de bois. Son esprit juste en fut ébranlé; il
» consentit qu'elle fit baptiser leurs enfans. Le
» premier mourut dans la semaine de son bap-
» tême, & Clovis l'attribua à la colere de ses
» dieux. Un second, qu'elle nomma Clodomer,
» fut encore baptisé, & tomba dangereusement

» malade. Le roi menace de chasser tous les » chrétiens de son royaume. Le ciel rend la » santé à l'enfant aux prieres de sa mere. La » confiance prend la place du chagrin dans le » cœur du prince. Il voulut dès lors lui as- » surer un douaire digne d'elle & de lui. Sei- » gneur, lui dit la reine, qui n'avoit d'autre » ambition que d'étendre le regne de J. C., le » bonheur d'une chrétienne est pour la vie fu- » ture : je ne vous demande d'autre faveur » que la liberté de vous entretenir souvent de » cette félicité suprême que je ne desire pas » moins pour vous que pour moi. «

On sait qu'à la bataille de Tolbiac, Clovis voyant son armée plier de toutes parts, eut recours au dieu de la vertueuse Clotilde, remporta la victoire, & se fit baptiser, comme il l'avoit promis. St. Remi en fit la cérémonie dans l'église de St. Martin de Reims, le jour de Noël 496. Ce saint, qui avoit les idées grandes, dit l'historien, n'oublia rien pour en relever la pompe. Clovis demanda le baptême avec empressement. » Courbez la tête, » fier Sicambre, dit Remi, sous le joug du tout- » puissant; adorez ce que vous avez blasphêmé, » & foulez aux pieds ce que vous avez adoré » jusqu'ici. «

L'exemple de Clovis fut imité par une multitude de Francs, & ses libéralités à l'église furent telles, qu'elles suffirent entr'autres, à fonder l'évêché de Laon, jusqu'alors du diocese de Reims. » Après le baptême de Clovis, dit » l'auteur, St. Remi continua d'instruire l'illus-

» tre & fervent néophite, qui entroit avec
» l'impétuoſité de ſon tempérament tout de feu,
» dans les pieux ſentimens que le St. évêque
» cherchoit à lui inſpirer. Un jour qu'il lui
» faiſoit la lecture de la paſſion du Sauveur :
» *Ah!* s'écria le prince, *que n'étois-je là avec*
» *mes François!* Il fit publier une déclaration
» pour engager tous les peuples de ſon obéiſ-
» ſance à ſe faire chrétien : doux objet de con-
» ſolation pour l'égliſe, qui voyoit le chef de
» la nation la plus belliqueuſe & la plus puiſ-
» ſante depuis la décadence de l'empire, ſe
» déclarer pour la vraie foi; tandis que tous
» les ſouverains qui n'étoient pas idolâtres, ou
» profeſſoient ou protégeoient l'héréſie. «

M. Bérault commence le ſixieme volume de ſon hiſtoire par les lettres du pape Anaſtaſe à Clovis & à l'empereur Anaſtaſe; cet empereur vouloit faire admettre l'*hénotique* de Zénon; & ſon zele pour cette piece, réprouvée par le clergé de la premiere égliſe du monde, devint indirectement l'occaſion d'un ſchiſme de peu de durée; Symmaque & Laurent ſe porterent tous deux pour papes. Ce dernier étoit ſoutenu par la faction impériale; & ce que l'on trouvera ſans doute étrange, c'eſt que le jugement de ce différend fut déféré à Théodoric, roi & prince arien, qui jugea en faveur de Symmaque, lequel eut pour apologiſte *Ennodius*, diacre d'une réputation & d'une éloquence rares.

On trouvera auſſi, dans ce volume, une indication très bien faite des ouvrages de S. Ful-

gence, évêque de Rupſe. L'auteur s'étend beaucoup & avec juſtice ſur les événemens qui illuſtrerent le regne de Juſtinien : la réformation des loix de l'empire, la publication des *Novelles*, la victoire remportée ſur les Perſes, la converſion de *Graïtis*, roi des *Elures*, & de *Gordas*, roi des *Huns*, l'établiſſement de la puiſſance temporelle des papes à Rome, & de la regle de S. Benoît, ſont autant de faits remarquables traités judicieuſement par le nouvel hiſtorien. C'eſt en ce tems que ſe tint le fameux concile d'Orange, préſidé par S. Céſaire, où l'on foudroya les reſtes, épars dans quelques monaſteres, du ſémi-pélagianiſme expirant. La France comptoit alors un grand nombre de ſaints évêques. S. Remi avoit étendu par-tout le regne du chriſtianiſme ; & en baptiſant Clovis, le premier de nos princes connus, il avoit acquis à cette divine religion une nation puiſſante, dont la foi, depuis cet heureux moment, s'eſt inviolablement conſervée. Les peuples alors étoient fortement perſuadés que les monarques François avoient reçu du ciel le don de guérir les écrouelles. » Il eſt » certain, ajoute M. Berault, par le témoi» gnage de *Guibert*, abbé de Nogent, qui vi» voit ſur la fin de l'onzieme ſiecle, que la » confiance des peuples attribuoit dès-lors ce » privilege aux monarques François, & que » les gens éclairés en regardoient les heureux » effets comme un miracle véritable. Les ma» lades tourmentés d'humeurs froides, dit cet » abbé, accouroient par troupes au roi Louis-

» le-Gros, qui leur tendoit la main avec bon-
» té, & les guérissoit, en faisant sur eux le
» signe de la croix. On regardoit ce pouvoir
» merveilleux comme attaché à la piété héré-
» ditaire de nos rois; en sorte que la nation
» se glorifioit de ce que les princes voisins
» n'osoient rien tenter de semblable. Ce n'est
» que depuis que les rois d'Angleterre se sont
» portés pour rois de France, qu'ils ont pré-
» tendu au don de guérir la même maladie. «
Mais une prétention fausse peut-elle accorder un pouvoir réel & miraculeux? Les rois d'Angleterre ne croient plus aux miracles depuis Elisabeth; ainsi au cas qu'ils aient pu guérir les écrouelles, cette prérogative n'a pas dû outrepasser le regne de Marie.

L'empereur Justinien n'étoit pas moins heureux en généraux qu'en jurisconsultes; Bélisaire, cet immortel capitaine, reprit l'Afrique aux Barbares, & reçut les honneurs du triomphe le plus beau & le plus flatteur : tandis qu'on réunissoit à l'empire d'Orient les provinces qui lui avoient été enlevées, on divisoit la France en quatre royaumes; division malheureuse dans ses suites, & qui retarda de beaucoup les progrès des Lettres. Nous ne devons pas priver nos lecteurs de deux portraits tracés par M. Berault; ce sont ceux de deux personnages bien décriés dans notre histoire; aussi sont-ils peints avec les couleurs convenables. Il s'agit de *Frédégonde* & de *Brunehaut*,
» toutes deux d'une grande beauté, toutes deux
» non-seulement pleines d'esprit, mais de cette

» élévation & de cette étendue de génie, qui,
» loin de se concentrer dans le petit nombre
» d'affaires ou d'amusemens ordinaires à leur
» sexe, ne put jamais se renfermer dans les
» bornes des états respectifs de leurs époux.
» Brunehaut cependant avoit plus de noblesse
» dans les idées, plus de vues pour le bien
» public, plus de cette grandeur d'ame, digne
» du sang des rois d'Espagne, qui couloit dans
» ses veines, & beaucoup plus de vertus,
» ou moins de vices, au rapport même des
» auteurs, qu'on croit aujourd'hui ses calom-
» niateurs. Frédégonde étoit plus cachée, plus
» artificieuse, plus féconde en expédiens & en
» ressources, plus entreprenante, & d'autant
» plus sûre de réussir, que ni probité, ni hu-
» manité, ni pudeur, ni *le respect* de sa nais-
» sance, qui étoit des plus basses, ni enfin
» délicatesse d'aucun genre, ne mit jamais obs-
» tacle à ses desseins. « Détournons nos regards des actions de cette furie, pour les fixer sur un spectacle plus flatteur : ce sont les commencemens de St. Grégoire-le-Grand, dont M. Berault analyse les pieux ouvrages, exalte les vertus, & sur-tout l'humilité. C'est à cet illustre pontife que l'Angleterre doit la connoissance de l'évangile, que par ses ordres, St. Augustin y porta; connoissance altérée jusques dans ses principaux fondemens, par l'esprit de vertige & de libertinage de Henri VIII. St. Grégoire a beaucoup travaillé, & dans les circonstances les plus affligeantes pour l'église, qu'il gouverna avec la prudence la plus consommée;

il ſut maintenir l'ancienne diſcipline dans toute ſa vigueur : ſes exemples & ſes diſcours pleins d'onction, furent les plus fortes barrieres contre le relâchement. Il eut la douleur de voir le trône impérial ſouillé par les meurtres les plus odieux, enfin uſurpé par le plus déteſtable des hommes. *Phocas*, après avoir maſſacré le trop foible Maurice & ſes enfans, le 27 novembre 602, fit avertir Grégoire de ſon élévation, ou plutôt de ſon uſurpation. Il fallut bien ſe ſoumettre à l'ordre de la providence, qui permet quelquefois les plus étonnantes révolutions, pour éprouver la foi des juſtes. *Phocas*, incapable de procurer le bien de l'égliſe, pouvoit lui nuire & la plonger dans le trouble & la diviſion, les moines d'Orient n'attendant que l'occaſion de ſignaler leur funeſte attachement à des erreurs cent fois proſcrites, & toujours renaiſſantes. St. Grégoire ménagea ſi bien l'eſprit de ce cruel empereur, qu'il l'empêcha de faire aucun mal à l'égliſe : d'ailleurs, il étoit trop occupé des ſuites ordinaires des grands attentats, pour s'immiſcer, à l'exemple de pluſieurs de ſes prédéceſſeurs, dans les affaires eccléſiaſtiques. M. Berault cite un trait de patriotiſme à l'occaſion du meurtre de Maurice, qui mérite d'avoir place dans notre extrait.

Phocas faiſoit chercher tous les enfans de Maurice, afin de mieux s'aſſurer la jouiſſance du trône ; la nourrice du plus jeune des princes ſubſtitua ſon propre fils, pour ſauver le dernier rejetton de la race impériale. Mais Mau-

rice avertit lui-même Phocas de ce trait presqu'inoui de zele & d'affection, en disant qu'il n'étoit pas juste de faire mourir l'innocent pour le coupable. Cette femme méritoit sans doute une statue.

Nous citerons encore, de ce sixieme volume, quelques traits qui nous ont paru mériter d'être mis sous les yeux de nos lecteurs.

La 6e. novelle de Justinien proscrit la simonie, veut que les évêques ne soient pas mariés, & n'aient pas d'enfans. » Elle regle aussi, » remarque M. Berault, le nombre des prê- » tres & de toutes les personnes du clergé de » Constantinople, proportionnément à la néces- » sité du service & aux revenus de cette église. » Comme il n'y avoit pas de quoi entretenir » convenablement ce nombre de clercs, accru » sans bornes par trop de facilité de la part » des évêques, l'empereur défend de faire des » ordinations nouvelles avant que cette multi- » tude de ministres ait été réduite au pied de la » fondation. On ne verra pas sans étonnement » jusqu'où ce nombre montoit dès-lors. Il est sta- » tué que la grande église de Constantinople » en particulier, n'aura que 60 prêtres, 100 » diacres, 40 diaconesses, 90 soudiacres, 110 » lecteurs & 25 chantres, en tout, 425 eccle- » siastiques, sans compter 100 portiers, qui sem- » blent n'être pas regardés comme clercs. «

Justinien, qui avoit déja vu Graïtis, roi des Hérules, & Gordas, roi des Huns, recevoir le baptême au milieu de sa cour, » fit » aussi embrasser le christianisme aux Indiens

» nommés Auxumites, aux Zanes, qui occu-
» poient une partie de l'Arménie, & aux Abaf-
» ges, qui habitoient les environs du Caucafe.
» Il adoucit les mœurs féroces des Zanes, après
» les avoir vaincus par fes généraux, & il fit
» ceffer parmi les Abafges la coutume barbare
» d'enlever aux parens leurs plus beaux enfans,
» pour les faire eunuques, & les vendre aux
» Romains. En Ethiopie, fur la frontiere d'Egyp-
» te, les Blémiens & les Nabates, tributai-
» res des Romains, ufoient encore des prati-
» ques les plus révoltantes de l'idolâtrie. Les
» Blemiens, en particulier, facrifioient fouvent
» des hommes au foleil. L'empereur donna or-
» dre à Narfès, qui commandoit dans ces quar-
» tiers, d'arrêter les facrificateurs, d'abattre
» les temples, & d'envoyer les idoles à Conf-
» tantinople. «

» Ce fut le même zele dans le fein de l'em-
» pire, tant contre l'idolâtrie que contre l'hé-
» réfie; s'il y a quelque reproche à faire ici à
» Juftinien, c'eft d'avoir pouffé les chofes juf-
» qu'à l'excès. Il fit une multitude de parjures &
» d'hypocrites, réduifit quelques obftinés à fe
» tuer de défefpoir, occafionna même de dan-
» gereufes féditions. Il étoit fi févere contre les
» violateurs des loix publiées en faveur de la re-
» ligion, que deux évêques ayant été convain-
» cus d'impudicité peu après la publication d'un
» édit contre ce vice, il les fit dépofer, muti-
» ler enfuite, puis promener par toute la ville,
» précédés d'un crieur qui difoit: *Apprenez,*
» *pafteurs des peuples, à ne point profaner la fain-*
» *teté de votre caractere.* «

Pour achever de fixer les idées sur un prince que les uns mettent au rang des plus grands empereurs, & que MM. de Montesquieu & de Voltaire ont peint comme un mauvais politique & comme un tyran, nous rapprocherons de ce morceau le jugement qu'en porte notre historien, & qui ne s'éloigne guere de celui de ces deux grands hommes. » Malgré les taches de sa vieillesse, dit-il, comme il montra de grandes qualités & beaucoup de vertu dans la force de son âge, la postérité paroît lui avoir pardonné les maux qu'il a causés à la religion (en embrassant, entr'autres, les erreurs des incorruptibles), & dont plusieurs historiens assurent qu'il se repentit. Les Grecs l'ont placé dans leur ménologe. Il fit bâtir par-tout l'empire un grand nombre d'églises. Outre les 63 dont on fait état, il établit dix hôpitaux & 23 monasteres. L'avarice qu'on lui reprocha ne l'arrêtoit pas dans ces occasions; mais l'amour de ses sujets auroit dû le détourner d'une prodigalité qui, tout pieux qu'en est l'objet, ne sauroit être une vertu, quand elle est à charge à tant de malheureux. »

Une histoire des progrès de l'autorité des souverains pontifes seroit peut-être aussi curieuse qu'intéressante; mais cette matiere seroit bien délicate à traiter. En attendant que quelque publiciste ose l'entreprendre, voici un passage qui pourra entrer dans ses matériaux. » Sous le regne d'Athalaric, roi des Goths en Italie, qui ne traita pas les catholiques avec

» moins d'équité que ne l'avoit fait Théodo-
» ric, son aïeul, dans son plus beau tems,
» on publia une loi digne d'attention par la
» connoissance qu'elle nous donne du point où
» étoit alors l'autorité temporelle des papes à
» Rome. Athalaric, ou plutôt Amalasonte,
» mere du jeune roi & régente du royaume,
» en confirmation de l'ancienne coutume, or-
» donna que si quelqu'un vouloit actionner un
» clerc de l'église romaine, il s'adresseroit pre-
» miérement au pape, & ne pourroit recourir
» au juge séculier, qu'après avoir prouvé le
» déni de justice de la part de l'église. Ainsi
» l'autorité ou la jurisdiction temporelle des
» souverains pontifes ne s'étendoit encore que
» sur les clercs, en défendant, avec appel au
» juge séculier. «

Le travestissement des femmes en homme n'est pas rare dans les affaires du monde. On en a un exemple célebre de nos jours. S'ils sont moins fréquens dans l'église, ils ne prouvent pas moins que ce sexe, si foible en apparence, est capable de soutenir les mêmes austérités que celui qui se glorifie d'avoir le courage & la force en partage. » Une sainte
» fille, nommée Papule, nous fournit un de
» ces exemples extraordinaires, mais qu'une
» multitude de miracles fait regarder comme
» l'effet d'une inspiration spéciale, qui seule
» peut le justifier. Papule ayant long-tems sol-
» licité auprès de ses parens la permission de
» se faire religieuse, sans pouvoir l'obtenir,
» sortit enfin de la maison paternelle, prit un

» habit d'homme, & se fit recevoir en Tou-
» raine dans un monastere de religieux. Elle y
» passa trente ans sans être reconnue. Ce ne
» fut que trois jours avant sa mort, que sa
» pudeur souffrant de la seule idée de sa pro-
» chaine sépulture, elle révéla son secret, afin
» que l'on commît à des femmes le soin de
» l'ensevelir. «

Ces citations nous paroissent suffire pour donner une idée du style historique de l'auteur, & de l'intérêt qu'il sait mêler à son recit. C'est sur-tout dans l'analyse des ouvrages des docteurs de l'église, tels que les St. Augustin, les St. Grégoire-le-Grand, &c. &c., qu'il donne des preuves de sa sagacité, d'une saine critique, & de ses connoissances dans les lettres sacrées. Aussi ces deux nouveaux volumes présentent à la piété tout ce qui peut la nourrir & l'éclairer. L'auteur a sur-tout le mérite précieux de l'exactitude; il discute avec sagesse & avec modération, & ne s'écarte point des regles de la prudence, même en traitant les matieres les plus délicates. On trouve à la fin de chaque volume les tables chronologiques & critiques des souverains & des papes, des sectaires & des persécutions, des conciles & des écrivains ecclésiastiques.

(*Journal de littérature, des sciences & des arts; Journal encyclopédique.*)



Lettres d'un voyageur Anglois ; par M. Sherlock. A Berlin, chez Werther, 1779. Brochure d'environ 200 pages.

Mr. Sherlock ne s'eſt pas piqué de faire un gros livre, choſe aiſée, comme on ſait, ſurtout pour ceux qui ne penſent guere ; & même cette facilité, qui ſemble croître en raiſon de la diſette d'idées, explique aſſez naturellement ce malheur d'ennuyer, attaché aux longs ouvrages. Il avertit lui-même dans un trop modeſte avant propos, qu'il a cru témoigner plus de reſpect pour le public, en publiant cent pages qu'on pourroit relire, qu'en faiſant imprimer mille pages dont on ne liroit pas la moitié. Nous le louons à regret d'avoir donné un exemple bien rare, & le public peut ſe plaindre, pour la premiere fois, d'être reſpecté plus qu'il ne veut ; car quoiqu'un gros livre ſoit une eſpece de préjugé contre ſon auteur, ſeulement parce que c'eſt un gros livre, il y a ſans doute quelques exceptions à ce préjugé ; & M. Sherlock pouvoit en être une, s'il eût publié 200 lettres ſur ſes voyages, comme il avoue qu'il eût pu le faire; il a préféré d'être court; & c'eſt après avoir parcouru preſque tous les grands états de l'Europe, après avoir vu tous les hommes illuſtres, tous les lieux célebres, & tous les mo-

numens des arts qui honorent ces différentes contrées, qu'il s'eſt plu à réunir trois ans d'obſervations dans un recueil de 27 lettres, qui, toutes enſemble, ont de la peine à compoſer une légere brochure. Il eſt vrai qu'il uſe, on ne peut mieux, du talent anglois de penſer beaucoup en peu de mots, & de parler à l'eſprit par abréviation; bien différent de tant de voyageurs qui ont fait tant de volumes, en donnant leur itinéraire, bien plus que leurs obſervations, & qui, manquant d'yeux pour voir, comme de talent pour écrire, ſemblent ne ſe faire imprimer que pour faire partager au lecteur l'ennui, la fatigue & les frais du voyage.

Les cinq premieres lettres ſont datées de Berlin, où l'auteur s'arrêta un aſſez long-tems en 1777. Elles ſont infiniment curieuſes par des détails intéreſſans ſur le roi de Pruſſe, que M. Sherlock s'attache à faire particuliérement connoître. On ne ſoupçonnera pas aiſément un Anglois de flatter un roi, & cela ſeroit aſſez difficile, même pour un flatteur, lorſqu'il eſt queſtion du roi de Pruſſe. Il faut bien convenir avec toute l'Europe, qu'il ſait combattre & gouverner. M. Sherlock, à cet égard, eſt d'accord avec la renommée; & ſans diſſimuler que ce monarque a des défauts, il affirme qu'à tout prendre, c'eſt le plus grand homme qui ait jamais exiſté. Quant au titre de grand poëte, qu'il ajoute encore aux titres de ce prince à tous les genres de gloire, on peut ſans doute ne pas le lui diſputer, même en oubliant qu'il

commande à des légions ; mais nous sera-t-il permis de dire qu'il y a un peu d'exagération dans les éloges de M. Sherlock? » Quand un » poëte, dit-il, a une richesse d'idées & d'ex- » pression, à chaque fois qu'on le lit, on y » trouve de nouvelles beautés : c'est l'histoire » d'Horace & du roi de Prusse. Il n'y a pas, » à coup sûr, un auteur dans la langue fran- » çoise, qui ait plus de pensées, ni de pen- » sées plus vigoureuses que ce prince. Toutes » ses productions viennent d'une imagination » forte & brillante, toujours réglée par un » jugement solide, ce qui fait, à mon avis, » le comble du génie «. Voilà sans doute un éloge fortement senti, & sur-tout une belle définition du génie, de ce génie si rare, & si difficile à définir; on pourroit peut-être ajouter encore la sensibilité à cette réunion de l'imagination & du jugement.

Il ne faut souvent à M. Sherlock qu'un coup-d'œil pour voir, & qu'un trait pour peindre. Le passage qui suit en fournit une preuve : il s'agit toujours du roi de Prusse. » Dans le » commencement de sa vie, il publia son *An-* » *ti-Machiavel*, & c'est un des traits de ma- » chiavélisme le plus parfait qu'il y ait. C'é- » toit une lettre de recommandation de lui- » même, qu'il écrivoit à l'Europe, dans l'ins- » tant où il forma le projet de s'emparer de » la Silésie. « Il feroit difficile de faire une observation plus fine, & de l'exprimer d'une maniere plus piquante. M. Sherlock se croit fondé à prétendre que le caractere du siecle,

ſur lequel les hommes ſe ſont trompés le plus ; eſt préciſément ce roi, qu'il repréſente à la fois comme grand homme, & *bon homme.* Il raconte à ce ſujet un trait qui fait en effet honneur à ſa bonté. » On lui dit que quelqu'un avoit mal » parlé de lui ; il demanda ſi cette perſonne » avoit 100 mille hommes ; on lui répondit » que non. Eh bien ! dit le roi, je ne puis » rien faire ; ſi elle avoit 100 mille hommes, » je lui déclarerois la guerre. Une preuve très- » forte pour moi, ajoute M. Sherlock, que le » grand Frédéric eſt bon, c'eſt que ſes ſujets » en diſent un peu de mal, & beaucoup de » bien ; une autre preuve plus forte, c'eſt » qu'il n'a jamais fait périr un homme, & qu'il » vit ſans gardes. « Son eſprit & ſon caractere ſont ainſi peints en deux lignes : » Marc-Aurele, » Horace, Machiavel, & Céſar ont été ſes » modeles, & il les a preſque tous ſurpaſſés. «

M. Sherlock, à la maniere de Plutarque, ſuit ce prince dans ſa vie privée : » Plutar- » que, dit-il, & Shakeſpeare ont montré les » grands hommes dans leurs pantoufles, & » dans leurs bonnets de nuit. Je ne puis pas » montrer S. M. Pruſſienne dans ſon bonnet » de nuit, car Frédéric n'en porte jamais ; » c'eſt une habitude qu'il a priſe, étant jeune, » de dormir tête nue pour s'endurcir. Il n'a » point de pantoufles non plus : car en ſor- » tant du lit, il met ſes bottes. L'on ſait qu'il » ſe leve à 4 heures, qu'il ſe couche à 9, » qu'il ne *procraſtine* rien, qu'il aime à plai- » ſanter, qu'il mange beaucoup de fruit, qu'il

» joue de la flûte tous les soirs, qu'il passe » la plupart de son tems à Sans Souci dans ses » vieilles bottes, & qu'il *gouverne l'Europe* «. A l'égard de ce dernier trait d'éloge, nous observerons que la gloire du roi de Prusse, à l'époque présente, est de gouverner son royaume, & d'être respecté & admiré de l'Europe, mais sans la gouverner. Ce qui a été vrai, ne l'est plus ; mais on se passionne aisément pour un héros, & certainement ce monarque en est un assez grand pour justifier l'enthousiasme de M. Sherlock, qui, dans sa qualité d'Anglois, ne pouvoit le porter plus loin qu'il n'a fait, non pas en le comparant pour le militaire à César, pour la politique à Machiavel, & pour la *bonhommie* à Marc-Aurele, mais en le mettant, pour le génie, à côté de Shakespeare. Cet excès d'admiration est tel, qu'il peut même passer pour une impiété en Angleterre, mais, vraisemblablement, ce compliment ne sera pas entendu en France, où l'on doute un peu plus de la divinité de Shakespeare que des talens du philosophe de Sans-Souci.

Dans les autres états que M. Sherlock a visités, mille objets ont partagé sa curiosité ; à Berlin, où rien n'est plus grand que le roi, la curiosité du voyageur a dû se porter toute entiere sur ce prince, & elle a été satisfaite, en ne voyant que lui. C'est la plus grande idée qu'on puisse donner de Frédéric, & du mérite de l'observateur. Suivons M. Sherlock à Dresde : » C'est vraiment un pays délicieux, dit-il,

» & les Saxons feroient trop heureux, s'ils » n'avoient pas un héros pour voifin. « Le rapprochement que cette idée amene eft très-philofophique, & ne pouvoit fe préfenter qu'à l'efprit d'un homme éclairé & fenfible. » C'eft » un mauvais voifinage que celui d'un héros » ou d'un volcan. La fituation de Drefde ref» femble à celle de Portici ; & fes habitans » frémiffent d'une menace de Frédéric, com» me ceux de Portici d'un gémiffement du Vé» fuve. Rien ne donne une image de la guerre » fi parfaite, que la lave. Imaginez une riche » campagne couverte de vignes, de pâturages » & de bleds : vient un torrent de feu, & » dans un inftant, le payfage le plus brillant » eft changé dans le tableau le plus morne » que la nature puiffe offrir. C'eft l'hiftoire » d'une éruption du Véfuve ; c'eft celle du Pa» latinat, embrafé par Turenne. «

Si les Pruffiens font les Macédoniens de l'Allemagne, dit M. Sherlock, les Saxons en font les Athéniens. Le morceau qui fuit, eft fi beau, que nous le mettrons tout entier fous les yeux du lecteur. » C'eft au Vatican qu'on apprend » à admirer les chefs-d'œuvre de Raphaël ; » c'eft à Drefde qu'on apprend à apprécier les » tableaux du Correge. Raphaël eft prefque » univerfellement reconnu pour monarque du » regne pittorefque ; je voudrois qu'il eût le » Correge pour collegue. Je fais que j'aurai » contre moi tous les demi-connoiffeurs, & » je leur en dirai la raifon : ou ils n'ont pas » vu les beaux tableaux de ce maître, ou il

» les ont vus superficiellement. Ses meilleurs » ouvrages sont à Parme & à Dresde, & ce » sont deux villes que le voyageur voit en » poste. A Rome, on n'entend nommer que » Raphaël. Si un étranger parle du Correge, » les Romains disent qu'il a beaucoup de mé- » rite ; mais ils ne sentent pas ce qu'ils disent : » car ils n'ont vu de lui que quelques tableaux » extrêmement médiocres qui sont à Rome. Ils » comparent ces tableaux avec ceux de Ra- » phaël, & vous pouvez deviner les conséquen- » ces qu'ils en tirent. La vérité est qu'ils esti- » ment le Correge comme beaucoup de phi- » losophes modernes adorent Newton, par oui- » dire. Pour décider sainement, il faudroit met- » tre la *Nuit* à côté de la *Transfiguration ;* la » *Magdelaine* ou la *Vénus* à côté de la *Galatée*, » ou le *St. Sébastien* à côté de l'*Ecole d'Athe-* » *nes*, & des autres tableaux du Vatican. «

M. Sherlock va plus loin : il ne craint pas de dire que les Romains ne sont pas bons juges en peinture, en avouant toutefois qu'ils décident bien de certaines parties. » Dans tout » ce qui concerne la composition & le dessin, » leur tact est sûr ; & dans ces deux points, » Raphaël n'a point eu d'égal. Quant au co- » loris, ils s'y connoissent peu : accoutumés à » considérer Raphaël comme un modele parfait, » ils croient son coloris parfait aussi. Mais dans » cette partie de l'art, le Correge est sans ri- » val. La magie de son pinceau détache abso- » lument les figures de la toile, & avec ce » relief elles ont un moëlleux *inarrivable* «.

M. Sherlock a prévu que les voyageurs ne feroient pas d'accord avec lui fur la prééminence qu'il donne ici au Correge fur Raphaël, en fait de coloris feulement; mais il en dit la raifon : c'eft qu'ils forment leur goût à Rome, & qu'à Rome le Correge n'eft point connu. On aimera la comparaifon touchante que M. Sherlock fait de la fituation du Correge avec celle de Raphaël. » Pauvre & ifolé, le Correge » vivoit dans une petite ville, où il n'avoit » pour maître que fon génie, pour modele » que la nature, & que la néceffité de pro- » curer du pain à fa famille pour le *ftimuler*; » voyez Raphaël à Rome, protégé du fouve- » rain, courtifé, par conféquent, des princes » & des cardinaux, entouré d'ouvrages grecs » & de grands artiftes, fes rivaux, qui l'aiguil- » lonnoient & l'éclairoient à la fois. Que d'a- » vantages fur le pauvre & aimable Correge, » qui fut obligé d'aller à pied à Parme, por- » tant fur fon dos ces chefs-d'œuvre dont un » feul aujourd'hui fait la richeffe d'un cabi- » net! «

Après tous ces détails, attachans par l'intérêt qu'ils refpirent, vient le parallele de ces deux grands hommes, où l'on reconnoîtra l'amateur éclairé & plein de goût. » Jamais peintre » n'a deffiné comme Raphaël; jamais peintre » n'a connu le clair-obfcur comme le Corre- » ge : Raphaël eft toujours correct & noble; » le Correge a fouvent des négligences : Ra- » phaël prit beaucoup d'idées dans les ftatues » & les bas-reliefs anciens; le Correge ne pilla

» que la nature. Raphaël a toutes les graces » majestueuses; le Correge a toutes les graces » aimables : Raphaël est Junon avec la ceinture » de Vénus : le Correge est Vénus elle-même. «

Nous ne suivrons pas M. Sherlock dans sa marche; mais nous avons trouvé dans chacune de ses lettres une lecture variée & intéressante, des pensées fines, des réflexions profondes, un goût délicat, un jugement sain, enfin un esprit excellent, orné de connoissances, un sentiment exquis des arts, le caractere d'une ame honnête, la sage hardiesse d'un amateur instruit, & un style brillant d'imagination, sans qu'elle nuise à la précision des idées. Veut-il peindre Vienne? Il le fait en deux lignes. » Si vous » êtes simple dans vos manieres, & noble dans » vos procédés, vous serez enchanté de Vienne; » & si, en quittant ce pays, vous n'en faites » pas l'éloge, vous serez votre propre satyre. « Il seroit difficile d'imaginer un trait plus vif, ni un tour plus heureux. La description de la course des traîneaux est aussi des plus pittoresques. » C'est ici un des plus beaux momens de la » vie d'une Dame Viennoise : c'est le moment » dans lequel elle fait l'étalage le plus fastueux » de ses richesses & de ses charmes. Parée de » toutes ses graces, la tête étoilée de diamans, » son sein à découvert, elle paroît une Vénus » dans son char; & sachant qu'elle est l'objet » de l'admiration de quelques milliers de per- » sonnes, elle montre le contentement de son » cœur par un perpétuel sourire. En tout pays » le sexe va orné aux spectacles pour être re-

» gardé ; mais ici les femmes sont le spectacle ;
» & le plaisir que cette idée leur inspire est
» si vif qu'il leur fait oublier entiérement les
» rigueurs de la saison. Des hommes ont sou-
» vent été obligés de se retirer avant la fin
» de la fête, à cause du froid excessif ; mais
» on n'a jamais vu de femme s'en plaindre. «
On peut remarquer ici le vrai talent, dans cette maniere de peindre le cœur humain, en ne paroissant que faire la description d'une fête publique. Nous regrettons beaucoup de ne pouvoir nous arrêter sur la lettre où M. Sherlock parle du célebre Métastase, qu'il compare avec beaucoup de sagacité & de goût au Tasse & à l'Arioste. Cette lettre seule est un morceau précieux de littérature. Celle qui est datée de La Haye, fait parfaitement connoître la Hollande, & son école de peinture. » Cette école
» mérite d'être vue, pour prendre une idée
» du point auquel le mécanisme de l'art peut
» être porté. Le fini des peintres Hollandois
» est beaucoup plus parfait que celui des Ita-
» liens ; mais comme ils ne copient que servi-
» lement une nature ingrate, aucun de leurs
» tableaux n'inspire jamais l'envie de le revoir.
» Ils méprisent l'école italienne, & l'antique
» est un terme ridicule pour eux. « M. Sherlock dit que se trouvant dans un cabinet à Amsterdam, il s'est rappellé ce mot de Louis XIV sur un tableau d'une fête hollandoise, pleine de toutes ces idées dégoûtantes qui accompagnent une débauche crapuleuse : *Otez-moi ces magots-là ;* mot, ajoute M. Sherlock, digne

digne du siecle de Boileau, Moliere & Racine, où les imitations de la nature belle & noble, étoient les seules qui savoient plaire. Ce tableau étoit d'un des premiers maîtres, & parfaitement bien peint; mais M. Sherlock observe avec raison, que si la nature choisie par le peintre est dégoûtante, plus l'imitation en est parfaite, plus le tableau est choquant; & il faut convenir avec lui que les personnes qui peuvent admirer de pareilles productions ont un goût bas & dépravé.

Rome, Naples, & Ferney terminent les voyages de M. Sherlock, Rome & Naples, séjour embelli par la nature & par les arts, & Ferney alors habité par Voltaire. Nous avons lu avec un plaisir vif les trois lettres en forme de dialogues sur ce grand homme, dans lesquelles M. Sherlock est son digne interlocuteur; leur étendue ne nous permet pas de les citer, & le goût nous défend de les abréger. Les lettres sur Rome & sur Naples sont telles qu'on peut les attendre d'un observateur philosophe. Quelques traits vont le prouver. » Chaque cour » est le séjour de la dissimulation; à Rome, il » y a autant de cours que de cardinaux; » chaque cardinal est une espece de prince, & » peut devenir souverain. Cette seule raison » suffit pour nous montrer que ce pays doit » avoir plus d'hommes masqués qu'un autre. « Et dans un autre endroit: » La nation a quel- » que chose de ressemblant à l'orgueil, qui ne » m'a pas déplu; c'est cette espece de fierté que » conserve un homme d'une ancienne maison

» tombée en décadence. Vous aurez souvent
» occasion, dit encore M. Sherlock, d'admirer
» le génie de Corneille pour la vérité avec
» laquelle il a *frappé* les Romaines. L'assurance
» de leur œil, la fermeté de leur pas, cha-
» que trait de leur figure, & chaque mouve-
» ment de leur corps annoncent la hardiesse
» de leur ame. Elles ont beaucoup de noblesse
» dans leur maintien, qui est relevé par des
» robes traînantes, qu'elles portent toutes,
» jusqu'aux femmes du troisieme ordre. « Selon notre voyageur, voici un trait de distinction nationale entre la Romaine & la Napolitaine : une femme de Naples est moins modeste qu'une Romaine, & plus honteuse ; on a vu rougir des Napolitaines, mais il n'y a pas moyen de décontenancer une Romaine. Le point de vue, continue M. Sherlock, d'où l'on voit l'union la plus parfaite du sublime & du beau, dans la nature, c'est le sommet du Vésuve. Le point de vue d'où l'on voit l'union la plus parfaite du sublime & du beau, dans l'art, c'est le cortile de l'Apollon du Belvedere. C'est sur-tout en parlant de ce fameux cortile que M. Sherlock exprime avec transport sa vénération pour les chefs-d'œuvre de l'antiquité, l'Apollon, le Laocoon, l'Antinoüs, & le célebre *Torso* d'Hercule, qu'on appelle le *Torso* de Michel-Ange, à cause de son admiration pour ce précieux fragment. La plume d'un homme, d t-il, ne peut pas rendre justice aux ouvrages g recs. La supériorité des Grecs sur toutes les nations de la terre se montre dans ce Belvedere,

& la distance qui est entre l'Apollon, le Laocoon, & tous les chefs-d'œuvre françois ou italiens, est si grande, qu'il est presque ridicule de les nommer ensemble. Si ces eloges pouvoient paroître exagérés, M. Sherlock a répondu d'avance aux froids critiques, que pour être juste, il faut quelquefois paroître extravagant, & que, lorsqu'un objet est supérieurement beau ou grand, il faut lui donner des éloges proportionnés. On ne peut au moins contester à M. Sherlock le sentiment profond de cette admiration qu'il a vouée aux chefs-d'œuvre anciens, quand on le voit s'adresser au jeune voyageur pour lui dire : » Regardez » l'Apollon; songez que ce que vous voyez » a été un bloc de marbre; le premier pas pour » l'artiste étoit de créer le caractere de ce dieu. » Avant donc que le marbre ait été touché, » le sculpteur avoit fait un effort de génie. « Il semble ici que quelque chose du sublime de l'ouvrage du sculpteur ait passé dans l'ame de l'écrivain pour se communiquer à son style. Toute cette lettre est en effet admirable. L'Apollon du Bernini, & celui de Bouchardon y sont appréciés comme de belles statues; mais ce sont celles d'un homme, & l'Apollon de Belvedere est celle d'un dieu.

Voilà donc comme s'exprime un étranger dans notre langue, tandis qu'une multitude d'écrivains nationaux semble conspirer pour la déshonorer par des ouvrages où les fautes de style fourmillent. L'estime pour M. Sherlock doit encore s'augmenter, si l'on se rappelle qu'il

ne possede pas moins heureusement la langue italienne, comme il l'a prouvé dans l'ouvrage écrit à Rome même, en cette langue, & imprimé à Naples, sous le titre de *Consiglio ad un giovane poeta*, (*) ouvrage aussi élégant que judicieux, composé sur les principes d'une saine littérature, & qui seroit encore utile aux jeunes gens qui cultivent la poésie, quand même il ne leur seroit pas nécessaire. Nous croyons que M. Sherlock est le premier Anglois qui se soit fait connoître au public par des ouvrages écrits purement dans deux langues étrangeres; la publication des lettres que nous annonçons aujourd'hui est une raison de plus pour l'inviter à nous donner souvent l'occasion de lui rendre justice, comme il l'a rendue lui-même d'une maniere éclatante à nos grands écrivains du siecle de Louis XIV, dans son livre italien, en les offrant avec les auteurs grecs & latins, comme les seuls modeles du goût qui aient jamais existé chez tous les peuples.

(*Journal encyclopédique.*)

(*) Journal de *juillet* 1779, page 219.



EPITOME sur l'état civil de la France ; contenant l'origine, les usages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des empires & républiques d'Orient & d'Occident ; l'histoire chronologique, civile & politique de la France ; & l'état actuel des loix, des usages, des mœurs, des arts & des sciences en France, &c. Par M. PERCHERON DE LA GALEZIERE. A Paris, chez Knapen & fils, libraire-imprimeur de la cour des aides, au bas du pont St. Michel; les Debure, freres; & Mérigot jeune, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée. 1779. Avec approbation & privilege du roi. 2 vol. *in-12.* l'un de 516 pages & les préliminaires 12, l'autre de 551.

CE titre arrête d'abord & peut donner lieu à des observations : 1°. *Précis* ou *Abrégé* n'auroit-il pas été bien aussi françois qu'*Epitome* ? 2°. Qu'est ce que l'auteur entend par l'*état civil de la France ?* Le second titre explique sur cela le premier, & la préface explique le second titre. M. de Voltaire parle quelque part d'explications,

Que l'on explique encor, peur de s'entendre.

Pour nous, malgré les explications & du titre

& de la préface, nous devinons que l'état civil de la France est son état de civilisation, & que cet ouvrage doit être l'histoire abrégée des progrès de cette civilisation : 3°. or, pour abréger l'histoire de la civilisation françoise, on y fait entrer en passant l'origine, les loix, les usages, les coutumes, les mœurs de tous les peuples des empires & républiques d'Orient & d'Occident. C'est assez bien prendre son tournant. On voit que l'auteur va, sans rien omettre & sans prévariquer,

Compendieusement énoncer, expliquer,
Exposer à nos yeux l'idée universelle
De sa cause, & des faits renfermés en icelle.

Au reste, on ne peut pas lui dire : *Avocat, ah ! passons au déluge*, car il a la discrétion de ne partir que de cette époque, sans remonter le moins du monde au-delà ; il prend l'état civil de la France précisément à la sortie de l'arche, & l'origine de la langue françoise à la tour de Babel & à la confusion des langues. Chemin faisant, il nous avoue en confidence que Josué avoit peur des Philistins, dont il n'étoit pas question de son tems. En revanche, il nous assure que *Saül, roi des Philistins, voit, craint, évite la rencontre des Israélites.* En conscience, nous craignons qu'il n'y ait ici une faute ou de l'auteur ou de l'imprimeur, & qu'il ne faille lire : *Saül, roi des Israélites, voit, craint, évite la rencontre des Philistins.* Ce n'est pas qu'il y ait beaucoup à gagner à cette correction, car il se trouvera encore que Saül ne

craignit pas & n'évita pas aſſez les Philiſtins, puiſqu'il fut tué par eux dans une bataille avec Jonathas ſon fils.

L'auteur ajoute que Saül offrit ſa fille à David, pour qu'il la prît ſans douaire. On pourroit croire que l'auteur confond ici la dot avec le douaire; il n'en eſt rien cependant. Le texte porte : *le roi n'a pas beſoin de dot pour ſa fille : non habet rex ſponſalia neceſſe;* ce qui a un ſens très-net, & qui répond fort bien à l'objection que faiſoit David, *qu'il étoit trop pauvre pour épouſer la fille du roi.* L'auteur a voulu abréger ici, & la clarté en a ſouffert :

Brevis eſſe laboro
Obſcurus fio.

Ne traite-t-il pas un peu légérement la chronologie, lorſqu'il paroît placer Daniel entre Joſué & David, qu'il appelle, d'une maniere un peu profane, l'*Horace du monde naiſſant.*

Il traite l'hiſtoire moderne avec le même ſoin que l'hiſtoire ancienne. Après avoir dit que la loi ſalique excluoit de la couronne de France Iſabelle, mere d'Edouard III, & par conſéquent Edouard, il ajoute peu conſéquemment à ce qu'il ſemble : » Philippe V & charles IV » avoient conſervé le titre de roi de France; » ils avoient gouverné ce royaume pour Jeanne » de France, fille de Louis X. «

Nous pouvons l'aſſurer que Philippe V & Charles IV gouvernoient le royaume de France & portoient le titre de roi pour leur propre

compte, & nullement pour le compte de leur niece, qui évidemment ne pouvoit pas avoir plus de droit qu'Isabelle, d'après la loi salique. La proposition de l'auteur, si elle eût été admise dans le tems, auroit donné pour roi à la France, Charles-le-Mauvais, roi de Navarre, fils de Jeanne de France, & qui, du tems de la querelle d'Edouard III & du roi Jean, osoit bien dire en effet qu'il avoit plus de droit à la couronne de France que ceux qui se la disputoient.

Dans les petits *épitomes* du regne de chaque roi de France, rien n'est fixé. Tantôt l'auteur parle des événemens militaires, tantôt il les abrege tant qu'il les passe sous silence. On trouve néanmoins dans ces abrégés des réflexions très-singulieres.

L'auteur convient que le caractere de Louis-le-Débonnaire étoit *d'une foiblesse inouie*, & la ligne d'après, il assure qu'il avoit *toutes les qualités propres au gouvernement.* Aucun roi de l'Europe ne fut de la premiere croisade, & Philippe I, roi de France, n'y alla pas plus que les autres. M. Percheron juge à propos d'en faire un mérite à ce prince, dans lequel il suppose beaucoup de fierté philosophique. Philippe, dit-il, *placé sur son trône, promene ses regards sur les erreurs du monde qui égaroient les souverains, les héros, les guerriers & les peuples, pour les conduire dans des terres inconnues*, &c. Sous le regne de Philippe-Auguste, on lit que ce monarque, à la bataille de Bouvines, fut vainqueur *de deux cens mille Anglois.* (T. 1. p. 116)

& l'on trouve que ce ſont beaucoup d'Anglois. Le fait, c'eſt que l'armée ennemie n'étoit guere compoſée que de cent cinquante mille hommes, dont les deux tiers étoient Allemands, Flamands, &c. (V. le Pr. Hénaut, p. 215.)

Dans le ſecond volume, l'auteur paroît s'occuper plus particuliérement de la *progreſſion de l'odre civil en France*, & les détails relatifs aux arts entrent dans ſon plan. En conſéquence il ſe croit obligé de parler de la poéſie, à commencer par *Orphée & Linus ;* viennent enſuite ces réflexions ſur la poéſie en elle-même. » Les ſages de ce ſiecle, dit-il, ne veulent y » voir que la vérité, ils voient que la fable » & le menſonge y préſentent ſouvent un tiſſu » pernicieux pour les mœurs : mais il faut ſou» vent des ſituations inventées à plaiſir, pour » montrer de grands exemples, lorſque le ca» ractere des hommes y eſt développé avec » tout l'art qui montre les vérités les plus ca» pables de jetter dans les ames un ſentiment » de crainte du danger dont les effets ſont » marqués par la véhémence de l'action : auſſi » voyons-nous que l'attention que nous don» nons à ces grandes ſituations qui montrent » le cœur de l'homme vivement affecté par la » colere, la crainte ou quelque autre paſſion » violente, porte en nous une émotion qui » nous met hors de nous-même, nous afflige, » nous fait verſer des larmes que le ſentiment » propre à nos cœurs arrache malgré nous, » parce que c'eſt l'effet naturel de la ſenſibilité » & de l'harmonie qui regnent dans nos ames. »

On se souvient de la définition de Boileau, qui appelloit *galimatias simple* ce que les lecteurs ne peuvent comprendre, & *galimatias double* ce qui ne peut être compris ni par le lecteur ni par l'auteur lui-même. Celui-ci est-il simple, est-il double ? Nous croyons devoir nous en rapporter là-dessus à la bonne-foi de M. Percheron.

Nous acheverons de faire connoître l'ouvrage en citant quelques traits du parallele que l'auteur fait du regne de Louis XIV avec celui de Louis XV.

Le premier de ces monarques, dit-il, voit tous les maux de son peuple en commençant à régner ; il examine d'abord l'ordre civil ; la police publique, le commerce, les arts, les sciences sont l'objet de ses soins : tout s'avance & s'éleve pour atteindre à la perfection, tandis que le prince soutient les droits de son trône, établit sa puissance, fait des conquêtes, & se rend redoutable en Europe.... Colbert embrasse toutes les parties de l'administration qui peuvent concourir à la prospérité de l'état ; il simplifie la perception des impôts, supprime les plus onéreux, porte un œil attentif sur tous les objets de dépense, pour ne laisser subsister que ceux qui assurent la paix, l'ordre public & la défense du royaume, sans diminuer l'éclat & la dignité du trône....

Louis XIV perfectionne le régime de ses prédécesseurs. Rien de plus grand que l'ensemble de son administration civile & politique : l'ordre, la puissance, les richesses, les douceurs

de la vie y ſont aſſurés & ſoutenus par la force, la juſtice & les mœurs ; mais il ſemble que ces avantages ne ſont parfaitement ſentis que dans le tems d'une paix ſolide qui permet aux ſujets un libre uſage de leur fortune, & diſſipe la crainte de perdre dans les combats des hommes utiles à l'état ainſi qu'à leurs familles, & de voir perpétuer les dépenſes énormes dont la guerre ſurcharge néceſſairement les peuples. Sous le regne de Louis XIV, la proſperité de la France a été portée au plus haut degré, & s'eſt ſoutenue avec la vigueur naturelle du monarque pendant plus de 40 années, ſans qu'aucune puiſſance ait été capable d'arrêter ſes conquêtes; mais ſa gloire avoit fait ombrage à ſes voiſins; la crainte, l'envie, la vengeance excitent des ligues ſecretes, lorſque des événemens que la prudence humaine ne ſauroit prévoir. intéreſſent à la fois les principaux états de l'Europe, comme pour y maintenir une balance égale, mais en effet, pour remplir les vues particulieres d'une foule d'ennemis humiliés par un roi trop long-tems victorieux. Louis XIV a beſoin de toutes ſes forces; ſes peuples redoublent leurs efforts; on établit de nouveaux ſubſides; ce ſont de foibles ſecours : on crée une multitude de charges, & l'on aſſujettit les anciennes à de nouvelles finances dont le poids retombe ſur le peuple; les intérêts ſont énormes, les capitaux excedent la maſſe des eſpeces numéraires de tout le royaume; l'agriculture eſt négligée & la population preſque détruite; ce-

pendant la France échappe aux plus affreux dangers.

Sous Louis XV, après une régence éclairée par de grands hommes dont le seul systême des finances peut ternir la gloire, l'esprit de modération se montre avec la force & la dignité. Tant que le prince conserve la vigueur de l'âge, tout annonce l'ordre & l'harmonie dans les différentes parties de l'administration politique. Ses guerres n'ont pour objet que de repousser les insultes de ses voisins, d'arrêter leurs desseins ambitieux, de maintenir les traités, de soutenir les alliés & la gloire de la France, dans laquelle il fait consister la sienne propre. Ce n'est qu'à la fin de son regne, lorsque son ame est affoiblie par cette multitude d'impressions qui en ont altéré les ressorts, qu'on ose lui tendre des pieges, & lui faire partager des produits sur la subsistance du peuple.

Louis XIV aimoit la guerre; il l'entreprit avec ce sentiment de grandeur qui le rendoit trop jaloux de sa gloire pour appercevoir les maux qu'il préparoit à son peuple, & qu'il ne put écarter par ses prospérités. Ses guerres lui devinrent personnelles; l'appareil d'une vanité excessive offensa ses voisins, excita des ligues puissantes qui formerent le projet de renverser son trône : elles ne purent que l'affoiblir en ruinant plusieurs de ses provinces, le priverent de plus d'un million d'hommes, & de richesses dont la perte lui laissa des dettes immenses.

Que l'on compare les 50 années du regne floriſſant de Louis XV & le tems heureux de ſon adminiſtration avec les premiers triomphes & l'affoibliſſement de celui de Louis XIV; que l'on compare les avantages, les maux & les revers dont les peuples ont été les victimes : on remarquera que le regne de Louis XV eſt moins éclatant & moins redoutable en apparence, mais plus tranquille & mieux affermi... Tout eſt grand & majeſtueux au commencement du regne de Louis XIV, tout manifeſte une ſupériorité d'adminiſtration dans le régime politique ; mais l'Europe, en admirant le monarque, craint le conquérant, & eſt jalouſe de ſa gloire... Sous le regne de Louis XV tout eſt pendant long-tems calme & modéré; une chaîne d'événemens intéreſſans laiſſe ſes voiſins dans la plus heureuſe ſécurité; ils voient ſa puiſſance & ils la reſpectent. L'eſprit de paix ſe manifeſte par-tout dans l'adminiſtration de Louis XV ; on voit une politique habile qui ne cherche point à franchir les bornes que la nature paroît avoir miſes à la domination du prince, mais qui fait prévaloir dans l'Europe le droit commun des nations.

L'admiration ne peut naître que des grandes choſes & des actions éclatantes ; mais le vrai bonheur eſt ſenti par les dons immenſes qu'une paix ſolide aſſure, & dont les avantages ſe répandent par-tout. Ce ſentiment fut bientôt imprimé dans tous les cœurs françois ſous le dernier regne, parce que jamais le monarque ne préſuma trop de ſes forces pour combattre

ſes ennemis; il ne vouloit entreprendre que des guerres juſtes, afin que ſes triomphes ne fuſſent point ſuivis de cataſtrophes. Il laiſſoit à ſon conſeil la liberté des ſuffrages ; cependant il jugeoit preſque toujours très-bien; ſes principes étoient ſûrs; il ſavoit pénétrer, pour ainſi dire, l'eſprit des opinions, & ſe trompoit rarement dans ſes conjectures.

Les troubles de l'égliſe, qui avoient commencé, ſous le regne de Louis XIV, par des diſputes ſcholaſtiques, cauſerent moins de ravages ſous celui de Louis XV. Il ſut éviter ces grands coups d'autorité provoqués par la vengeance du parti dominant; la loi célebre qui impoſa un ſilence abſolu, ſuffiroit pour prouver ſa ſageſſe. » Si, dans les derniers jours » de ſon regne, continue M. Percheron de la » Galeziere, les *idoles de la fortune* ont ſurpris » ſa bonté naturelle, ont abuſé de ſa confian- » ce, ces écarts ne lui ſont pas perſonnels, & » la vengeance en étoit réſervée à ſon au- » guſte ſucceſſeur. Tout, dans un état, eſt ſuſ- » ceptible d'abus, quelque ſolide que ſoit le » principal reſſort qui fait mouvoir chaque par- » tie de l'adminiſtration ; mais combien de » maux ne ſont pas effacés, lorſque nous » voyons nos villes & nos campagnes beau- » coup plus peuplées, plus riches, plus com- » merçantes, plus policées & mieux éclairées » ſur les devoirs de la vie civile?... La France » eſt aujourd'hui plus riche du double qu'elle » ne l'étoit à la fin du regne de Louis XIV : » il n'y avoit alors que 900 millions d'eſpeces

» numéraires, & actuellement il y en a plus
» de 1800. Il a été acquitté plus de 1200
» millions de dettes, tant nationales qu'étran-
» geres. L'or & l'argent ouvragés ne montoient
» pas à 600 millions à la mort de Louis XIV;
» il y en a aujourd'hui pour plus de 1500
» millions, & c'est la moindre partie des ri-
» chesses mobiliaires de l'état... Pendant l'ad-
» ministration de Louis XV, le royaume n'a
» jamais été en danger; le peuple a joui libre-
» ment des productions nationales, & de cel-
» les que procure le commerce étranger... A
» tout cela il faut ajouter un grand nombre
» d'établissemens pour l'agriculture, le commer-
» ce, les arts, les sciences, la police généra-
» le, des loix pleines de sagesse sur l'adminis-
» tration politique & civile, des alliances &
» des traités avantageux «.

L'auteur, comme on a dû le prévoir, conclut de ce parallele, que le regne de Louis XV l'emporte de beaucoup sur celui de Louis XIV; conclusion qui, ainsi que certaines assertions dont elle est précédée, trouvera assurément plus d'un contradicteur.

Ceux qui desireront s'instruire davantage, doivent recourir à l'ouvrage même, qui pourra paroître assez amusant à ceux qui sauront bien prendre les choses.

(*Journal des savans; Journal* de Paris; *Journal encyclopédique.*)

INDICATION sommaire des réglemens & loix de son altesse royale l'archiduc LÉOPOLD, *grand-duc de Toscane, avec des notes.* A Bruxelles, chez Boubers. Avec approbation & permission. Vol. *in-12.* 1779.

LA Toscane présente à l'Europe, depuis quelques années, un spectacle nouveau pour elle. Parmi les princes que l'histoire a placés au rang des bons rois, on en trouvera peu sans doute, qui supérieurs à l'orgueil de leur rang & à l'amour de l'autorité, n'aient apperçu dans leur place que les grands devoirs qu'elle leur imposoit; qui aient suivi dans le gouvernement de leurs états, cette justice scrupuleuse, qu'un particulier vertueux met dans ses engagemens: qui enfin, n'aient pas cru qu'il y eût une autre morale pour les souverains que pour les autres hommes, à moins qu'on ne supposât qu'elle dût être encore plus sévere.

L'ouvrage que nous annonçons est le recueil des loix du grand-duc, & prouve que l'esquisse que nous venons de tracer peut avoir son modele.

On verra en le lisant, combien les anciens souverains, dont le nom est depuis tant de siecles l'objet de l'admiration & du respect, sont loin d'avoir laissé de pareils monumens de leurs vertus. Qu'on ne prenne point cette

observation pour une flatterie ; ce n'est pas ici Léopold que nous louons, c'est son siecle. Et pourrions-nous croire qu'un prince qui, depuis 12 ans, goûte le bonheur de faire la félicité de son peuple, pût être flatté de quelques éloges ? La gloire peut éblouir l'homme de génie, parce que sentant sa foiblesse plus fortement peut-être que les hommes ordinaires, l'aveu que les autres font de ses forces le rassure & l'encourage ; mais l'homme vertueux qui peut se rendre témoignage du bien qu'il a fait, n'a pas besoin d'être loué.

Un ouvrage comme celui-ci est peu susceptible d'extrait. Nous nous bornerons à donner une idée des changemens qui, de l'un des pays gouvernés par les plus mauvaises loix d'administration, en ont fait celui où ces loix sont les meilleures.

Ce tableau des bienfaits du grand-duc intéressera sans doute nos lecteurs, & comme homme, & comme François. Le frere d'une reine que nous chérissons n'est point étranger à la France.

Il existoit à Florence une foule d'impôts, désignés par des noms bizarres, dont la signification même étoit oubliée. Ces impôts ont été remplacés par un impôt unique, dont la somme est fixe, & que chaque canton, formé en communauté, impose de la maniere qu'il lui plaît ; on a seulement prescrit à ces communautés la condition que l'impôt ne porteroit que sur les immeubles, & qu'aucune capitation, aucune taxe ne tomberoit sur les artisans ou sur le commerce.

Les corporations dans les arts & métiers étoient établies en Toſcane; le commerce étoit ſoumis à une foule de gênes; les privileges excluſifs avoient été multipliés à l'excès, & tous ces petits objets étoient adminiſtrés par une foule de petits tribunaux qui s'arrogeoient le droit de faire les réglemens les plus favorables à leur autorité ou à leur intérêt. Ces abus ne ſubſiſtent plus.

L'induſtrie eſt libre, le commerce n'eſt plus aſſujetti qu'à quelques droits d'entrée, d'importation, d'exportation, levés ſous la forme la plus ſimple, déja réduits beaucoup, & que le grand-duc paroît ne laiſſer ſubſiſter que parce qu'il n'a pu les ſupprimer totalement, & qu'il a eu ſoin de régler de maniere à faire le moins de mal qu'il eſt poſſible à l'induſtrie & au commerce. En effet, quoique tous ces établiſſemens ſoient vicieux en eux-mêmes, ils peuvent l'être plus ou moins; des douanes ſur les frontieres ſont moins nuiſibles que les douanes intérieures; des droits d'entrée aux portes, le ſont moins que des droits ſur les conſommations, levés dans les maiſons mêmes des citoyens. Les droits d'importation nuiſent plus à l'induſtrie s'ils ſont impoſés ſur les matieres premieres, & ceux d'exportation s'ils le ſont ſur des matieres manufacturées. Enfin comme les droits ſur l'exportation nuiſent à la quantité de la réproduction, ils font d'autant moins de mal que les denrées qui y ſont ſoumiſes, ſont moins néceſſaires à la ſubſiſtance ou au bien-être des citoyens. Tels ſont les principes que le grand-duc à ſuivis.

A l'adminiſtration de tous ces tribunaux, il a ſubſtitué une adminiſtration municipale, formée par les propriétaires de chaque diſtrict: nobles, roturiers, eccléſiaſtiques, tous y entrent ſans diſtinction, tous y ont le même intérêt, parce que l'impôt porte également ſur tous.

Les travaux publics étoient négligés; ces communautés en ont été chargées, & depuis ce temps on a exécuté des travaux qui auroient paru demander un ſiecle.

Le bled, la viande, & l'huile, qui, en Toſcane, tient lieu de beurre, ſont les plus grands objets de la conſommation du pays. Des tribunaux chargés de ces trois objets multiplioient les réglemens; le grand-duc a laiſſé la liberté la plus entiere, & a ordonné de punir comme perturbateurs du repos public ceux qui troubleroient cette liberté.

Les droits de bannalité gênoient la liberté du commerce des denrées néceſſaires, & en hauſſoient le prix; ces droits ont été ſupprimés: le gibier de certains cantons reſervé pour le ſouverain, ou pour des particuliers, nuiſoit à la culture; la chaſſe a été rendue abſolument libre. Le grand-duc a offert des indemnités aux ſeigneurs qui perdoient leur chaſſe, aux propriétaires des bannalités; ils auroient rougi d'en demander à un ſouverain qui s'étoit impoſé de plus grand ſacrifices: aucun ne s'eſt préſenté.

Une légiſlation fort compliquée ſur les forêts, n'avoit d'autre effet que d'empêcher de

planter des bois ; le grand-duc a rendu à chacun la disposition la plus libre de cette espece de propriété.

Quel a été le fruit de cette législation ? Les productions de bled, de vin, de soie & d'huile ont augmenté, les plantations ont été multipliées (*), les impôts ont diminué ; & cependant les dettes de l'état ont été payées. Dans la premiere famine du regne du grand-duc, il suivit les anciens principes, n'osant agir encore d'après ses propres idées; il dépensa beaucoup en approvisionnement, & il perdit près de cinq mille hommes par l'effet de la disette. D'autres disettes sont venues dans le temps de la liberté ; elle n'étoit pas entiere encore ; il a pris ce moment pour l'étendre davantage, & la disette ne lui a coûté ni argent ni sujets. (**)

Le nombre des crimes est diminué d'une maniere sensible ; au lieu de 21 hommes condamnés aux galeres, année moyenne, il n'y en a plus que 14 ; au lieu de 17 hommes exécutés

---

(*) Le grand-duc a cru devoir, pendant quelques années, demander des états de ces productions ; mais il a senti combien cette connoissance lui étoit inutile, & il a dispensé depuis ses sujets de cette gêne.

(**) C'est par une loi du 24 août 1775, que la liberté entiere du commerce du bled, de la farine & du pain a été établie ; les communautés de Toscane en ont remercié le grand-duc par une médaille consacrée *Principi providentissimo*, & portant pour légende : *Libertas frumentaria restituta : opes auctæ.*

à mort en 10 ans, il n'y en a eu que 2 en 13 ans; mais le nombre des hommes condamnés a de petites peines pour des délits légers a augmenté : preuve évidente qu'il y a moins de crimes & moins d'impunité.

On n'a négligé ni les réformes des loix civiles, ni celle de la jurisprudence criminelle; mais l'auteur de l'ouvrage que nous annonçons s'est peu étendu sur cet objet. Nous y voyons cependant des traces de cet esprit de justice & d'humanité qui a dicté les autres loix. On ne peut plus emprisonner pour dettes que pour des sommes au-dessus de 30 liv. (*); les débiteurs sont enfermés, non dans une prison, mais dans une maison de sûreté. Les prisonniers ont chacun 28 onces de pain par jour, quel qu'en soit le prix, & 16 sols pour leur dépense; c'est la seule des dépenses de son trésor que le grand-duc ait augmentée.

La peine de la marque a été supprimée; les petits délits sont punis légérement; mais l'espece du délit, le nom du coupable & la peine restent affichés pendant un tems fixé dans un lieu public. Ce genre de punition a produit les plus heureux effets.

Il reste en Toscane encore quelques impôts, sous la forme de privileges exclusifs; tels sont les privileges de vendre le fer, le tabac & le

(*) La livre de France est à celle de Toscane, comme comme 7 à 6; ainsi 30 liv. valent 25 liv. 14 s. 3 den, & 16 sols valent 13 sols 8 den.

ſel ; ces privileges étoient à ferme, & le ſouverain les a mis en régie, en attendant qu'il puiſſe ſuivre entiérement ce que lui dictent ſes principes, ſa juſtice, & ſon amour pour ſes peuples ; mais du moins pour les délits ſimples de contrebande, toute loi pénale eſt ſupprimée, & cette ſuppreſſion n'a point diminué la recette.

Tel eſt l'ouvrage qu'a accompli juſqu'ici un prince de 32 ans. Si un peuple abſolument libre avoit été chargé de ſon bonheur, s'il eût été éclairé, s'il n'eût accordé ſa confiance qu'à des hommes vertueux, en auſſi peu de tems on n'eût pas fait mieux ; & c'eſt le plus grand éloge qu'on puiſſe donner aux loix d'un prince abſolu.

En parcourant cet ouvrage, on verra qu'il reſte beaucoup à faire, & que ſur pluſieurs objets, la légiſlation relative à l'adminiſtration de la Toſcane, eſt encore en contradiction avec les principes du légiſlateur ; mais elle s'en rapproche chaque année, chaque mois, chaque jour, pour ainſi dire.

Il reſte trois grands objets, la juriſprudence civile, la procédure criminelle, & l'établiſſement d'une éducation publique : ſur ces objets, il ne paroît encore que des loix douces, juſtes, où l'humanité eſt reſpectée ; mais on ne voit point, comme dans les loix d'adminiſtration, un ſyſtême général qui embraſſe tout & qui regle tout d'après un petit nombre de principes généraux. A la vérité, aucune nation n'en a encore donné l'exemple ; mais l'Europe a droit de l'attendre du grand-duc.

(*Mercure de France.*)

Lettre de M. l'abbé RIVES, *à M.* DE LA BORDE, *sur la formule* NOS DEI GRATIA. A Paris. *In-4to.* 1779.

CETTE lettre ne contient que huit pages d'impreſſion, & les notes dont elle eſt accompagnée, ont plus d'étendue que le texte. On avoit demandé à l'auteur des éclairciſſemens ſur la formule, *Nos Dei gratia*; il renvoie d'abord aux auteurs qui ont traité cette matiere; enſuite il préſente les recherches & des obſervations critiques qu'il a faites ſur cette formule. » Il y en a pluſieurs, dit-il, que vous ne li» rez aucune part, & qui ſont entiérement neu» ves. « En voici le précis. Dans ſon origine cette formule ne fut qu'une marque de piété, qui prit naiſſance dans l'égliſe. Des évêques du concile d'Epheſe l'employerent en ſouſcrivant à la condamnation de Neſtorius; & depuis juſqu'au 15e. ſiecle, des abbés, des abbeſſes & des eccléſiaſtiques du ſecond ordre en firent uſage dans le même eſprit. Sur la fin du 13e. ſiecle la cour de Rome profita de l'abolition des élections, pour y faire joindre, par des évêques qu'elle gagna ſous main, les mots *& ſanctæ ſedis Apoſtolicæ.* Arnoul, évêque de Bamberg, en 1287, ſe ſervit de la formule ainſi augmentée; Piganiol de la Force a donc eu tort de dire que le premier qui l'employa fut Gérard, archevéque de Nicoſie, en 1298.

Il y a eu, jusqu'à la fin du 15e. siecle des évêques, même en Italie, qui, ne se prêtant point aux vues de la cour romaine, ont retenu l'ancien usage, & ce n'est qu'à cette époque que la formule amplifiée est devenue générale.

Celle de *Dei gratia* passa de l'église dans la chancellerie de nos rois. Pepin fut le premier qui l'employa dans ses diplômes, & Charles-le-Chauve le premier qui les fit graver sur les sceaux ; exemple qui fut suivi par les empereurs d'Occident, par les ducs, les marquis, les comtes, & même par les seigneurs. Plusieurs savans ont cru qu'elle avoit toujours été employée comme une marque de souveraineté & d'indépendance. Ils se sont trompés. Ce n'étoit dans le commencement qu'une protestation religieuse qu'on faisoit de tenir de la faveur de l'être suprême toute puissance & tout titre. Dans la suite, & seulement au 15eme. siecle, il y eut en France des comtes & des ducs qui causerent de l'inquiétude à nos rois par l'abus qu'ils en faisoient. Charles VII défendit en 1442, à Jean IV, comte d'Armagnac, de s'en servir. C'est ce qu'ont reconnu les auteurs du nouveau traité diplômatique & de l'art de vérifier les dates, & qui est attesté par un écrivain du tems appellé Gille le Bouvier, surnommé Berry, premier hérault de Charles VI & Charles VII, dans une histoire que plusieurs auteurs ont mal-à-propos attribuée à Alain Chartier. Struve n'a pas fait cette faute; mais il fait deux auteurs différens de le Bouvier & de Berry. En 1449, Philippe le Bon, duc

duc de Bourgogne, fut obligé, par Charles VII, de déclarer expreſſément, qu'il ne prétendoit donner par cette formule aucune atteinte aux droits de la couronne de France ſur les poſſeſſions qu'il tenoit d'elle. Charles-le-Téméraire ſon fils s'en ſervit dans le même ſens que ſon prédéceſſeur, avant que Louis XI eût enfreint le traité de Péronne; mais il ne l'employa plus que comme un ſigne de ſon indépendance & de ſa liberté, après que le monarque françois fut déchu, par ſon infraction, de la ſouveraineté qu'il avoit ſur une partie des états du duc. En 1463, Louis XI envoya ſon chancelier à François II, duc de Bretagne, pour lui interdire l'uſage de cette formule.

Tel eſt en ſubſtance le contenu de cette lettre, où l'auteur juge qu'on trouvera peut-être plus d'ordre & plus d'obſervations que dans un mémoire de feu M. Bonamy, (Tom. XXVI des *mémoires de l'académie des belles-lettres.*)

Les notes contiennent quelques obſervations critiques, dont nous dirons un mot. Dom Vaiſſette a dit, que Catel, dans ſon *Hiſtoire des comtes de Provence*, imprimée en 1723, eſt le premier qui ait fondé la vérité hiſtorique ſur l'autorité des actes. C'eſt une erreur dans laquelle il a engagé M. de Bréquigny, & d'autres écrivains. On cite ici quelques auteurs, qui, avant 1623, ont juſtifié leur récit par l'autorité des diplômes; par exemple, Jean Bouchet, dans ſes *Annales d'Aquitaine;* Noſtradamus, dans ſon *Hiſtoire de Provence;* d'Argentré,

dans celle de Bretagne; Auguftin Dupaz, André Duchefne, &c.

Les auteurs de la nouvelle diplômatique ont dit au tome IV, pag. 76 & 571, qu'on voit l'introduction de ces mots *& fanctæ fedis*, vers la fin du 13e. fiecle ; & au tome V, p. 574, ils remarquent qu'on en voit le commencement dans une charte de 1224, ou vers le commencement du 13e. fiecle. Mais cette charte porte ces mots, *divina permiffione & apoftolica autoritate*, qu'ils ont interprétés *par l'autorité du faint fiege*, quoiqu'ils puiffent également fignifier, *par l'autorité des apôtres.*

L'auteur montre l'erreur de quelques écrivains qui ont confondu la *fuzeraineté* avec la *fouveraineté.* Un prince qui tient d'autrui les états qu'il poffede, n'en a que la *fuzeraineté* fur les vaffaux qui lui font foumis. La prééminence des rois & autres potentats, fur ceux qui tiennent d'eux, s'appelle *fouveraineté.* C'eft fans doute par inadvertance que ces mots, dont le fens eft fi connu, ont été confondus ou mal employés. La plupart des autres notes font des citations relatives au texte de la lettre.

(*Journal des favans.*)



THÉATRE à l'usage des jeunes personnes. Tome Ier. A Paris, chez Panckoucke, hôtel de Thou, rue des Poitevins, & chez M. le comte de Genlis, place Vendôme, s'adresser à M. Lebrun; A Amsterdam, chez Van Harrevelt, dans le Kalverstraat; à Liege, chez Lemarié, vis-à-vis l'hôtel-de-ville. 1 vol. *in-8vo.* de 522 pages. 1779.

SI l'on étoit venu dire à quelqu'un de nos auteurs les plus exercés dans l'art dramatique: il faut que vous nous fassiez des pieces de théatre dont tous les personnages soient de jeunes personnes ou des femmes, où il ne soit pas plus question d'amour que si cette passion n'étoit pas naturelle au cœur humain; des pieces où vous ne ferez entrer ni contrastes de vices & de vertus, ni intrigues, ni passions violentes: il n'en est pas un seul vraisemblablement qui eût osé se charger d'une tâche si difficile, & qui eût cru pouvoir intéresser, en s'interdisant tous les ressorts qui ont coutume de produire de l'intérêt. Ce que l'art & l'étude n'avoient pas même soupçonné, le goût de la vertu, le desir de le fortifier dans l'ame de jeunes princesses, dont le sang est cher à la nation, l'amour maternel, ce sentiment, pour qui rien n'est impossible, l'ont exécuté au grand étonnement des gens-de-lettres les plus

diſtingués, qui ont été témoins de cette eſpece de phénomene. L'innocence dans toute ſa pureté, la ſenſibilité avec tous ſes charmes, ont fait preſque ſeules les frais de ce nouveau théatre, ouvrage d'une femme dont le moindre avantage eſt celui d'une naiſſance diſtinguée, & que les qualités de l'ame unies à toutes celles de l'eſprit rendent célebre malgré elle.

Les pieces raſſemblées dans ce volume ſont au nombre de ſept, & elles portent toutes le nom de *Comédies*. Ce ſont en effet des comédies véritables, à l'exception de la premiere, qui eſt un petit drame du genre le plus pathétique. Il a pour titre, *Agar dans le déſert*. Les perſonnages ſont *Agar*, *Iſmaël ſon fils & l'Ange*. *Agar*, répudiée par *Abraham*, ſe trouve dans une affreuſe ſolitude, où il n'y a ni ruiſſeaux ni fontaines; l'air y eſt brûlant, & la ſoif dévore les voyageurs; elle n'a pour toute reſſource qu'un vaſe qui contient encore un peu d'eau qu'elle réſerve pour ſon fils. Accablée de laſſitude & de ſommeil, elle étend *Iſmaël* à l'ombre d'un buiſſon, ſe met auprès de lui, & place le vaſe à ſes pieds; après quelques inſtans, elle s'apperçoit que le ſoleil donne ſur la tête de ſon fils; elle veut lui former un abri avec une branche, ſe leve & fait un mouvement qui renverſe le vaſe & répand l'eau; elle retombe alors accablée de douleur : ſon fils ſe réveille mourant de ſoif, & implore une goutte d'eau de ſa pitié. Qu'on juge du déſeſpoir de cette mere malheureuſe

& de la ferveur de la priere qu'elle adresse à Dieu. Elle se rejette du côté de son fils, le visage caché. Après un long silence, on entend une symphonie douce ; la toile du fond se leve, & l'on découvre l'ange sur un nuage, une palme à la main. Le théatre change, & représente un paysage orné de fleurs & de fruits. *Agar* croit long-tems son fils mort : il ouvre enfin les yeux : l'ange touche la terre avec sa palme, & il en jaillit une fontaine abondante. La piece finit par cette belle morale que l'ange adresse à *Agar* : » Que votre » exemple, lui dit-il, serve à jamais de le» çon ; qu'il corrige les murmures des mor» tels insensés, & qu'il apprenne que Dieu sait » récompenser la patience, la soumission, le » courage & la vertu. «

Ce petit drame nous semble parfait en son genre ; l'intérêt y croît de scene en scene. Ce seul ressort du vase répandu porte la pitié & la terreur au plus haut degré ; le dénouement enfin délivre le spectateur ou le lecteur du poids qui l'oppresse, & le laisse satisfait.

La Belle & la Bête est empruntée du même conte qui a fourni à M. Marmontel l'opéra-comique de *Zémire & Azor.* D'après les loix que Mde. la comtesse de G** s'est imposées, ce conte a dû être fort simplifié. Il n'y a encore ici que trois personnages, *Zirphée*, (c'est la Belle), *Phédime*, une amie qui a été élevée avec elle, & le génie *Phanor* (la Bête).

Phanor, génie, qu'on peut appeller celui de

la laideur, & en même tems de toutes les vertus, eſt amoureux de *Zirphée*, qui ſe trouve dans ſon palais; il paroît dès la premiere ſcene, tenant *Zirphée* par ſa robe, & lui demandant un moment d'entretien; elle détourne la tête avec horreur. Cependant elle trouve ſa voix touchante; elle commence à s'attendrir, elle le fuit. *Phédime*, amie de *Zirphée*, conſole *Phanor*, en lui diſant que *Zirphée* a le cœur ſenſible. Il faut ſavoir qu'une fée a métamorphoſé ainſi *Phanor* en un monſtre de difformité, & qu'il ne pourra reprendre ſes premiers traits que lorſqu'il ſe ſera fait aimer ſous cette horrible figure. *Zirphée* ſurvient & s'entretient ſeule avec *Phédime*: un penchant ſecret, qu'elle cherche à ſe déguiſer à elle-même, l'intéreſſe pour *Phanor*; il eſt doux & bienfaiſant, il n'a contre lui que ſa laideur. Les nuances de cette paſſion naiſſante ſont très-bien graduées; l'ame de *Zirphée* s'ouvre à l'amour par la pitié; *Phanor* ſe montre le plus généreux des hommes; il conſent que *Zirphée* quitte ſon palais, ſi elle s'y déplaît; elle fait entrevoir à *Phanor* une partie de ſes ſentimens; il lui laiſſe en partant une boîte qui renferme un anneau précieux, par l'effet duquel elle peut ſe tranſporter où elle voudra, & voir réaliſer tous ſes ſouhaits. *Phédime* vient lui annoncer que *Phanor* a quitté ſon palais, en lui diſant un éternel adieu. *Zirphée* eſt déſolée de cette nouvelle; elle veut faire uſage de ſon anneau pour ſe tranſporter aux lieux qu'il habite; elle prend la boîte & l'ouvre; mais avec l'anneau elle voit une let-

tre de *Phanor*, qui lui marque que *loin d'elle il ne peut ſupporter la vie, & qu'il y renonce ſans peine. Zirphée* tombe évanouie dans les bras de *Phédime*.

PHÉDIME.

Que vois-je ? ô ciel ! *Zirphée ! Zirphée !*

ZIRPHÉE.

Il n'eſt plus...... Laiſſez-moi, *Phédime*, vos ſoins ſont ſuperflus. La vie m'eſt odieuſe..... Enfin, trop tard je lis dans mon cœur ; ô *Phanor* ! j'ai creuſé ta tombe & la mienne. La malheureuſe *Zirphée* te ſuivra de près. Oui, *Phanor*, je t'aimois ; oui, je ne puis exiſter ſans toi.

Pendant qu'elle prononce ces derniers mots, le théatre change ; *Phanor* paroît dans le fond, ſous ſa figure naturelle, aſſis ſur un trône de fleurs. Il le partage avec *Zirphée. Phédime* termine la piece par cette apoſtrophe qu'on peut regarder comme ſa concluſion morale. » Cœurs » ſenſibles & vertueux, ne vous plaignez ja- » mais du ſort ; & que cet exemple vous ap- » prenne que la bienfaiſance & la bonté ſont » les plus sûrs moyens de plaire, & les ſeuls » droits pour être aimé. «

L'idée de la comédie intitulée les *Flacons*, eſt très ingénieuſe. Pour ôter à deux jeunes perſonnes confiées aux ſoins d'une fée, le goût de la coquetterie & de la vanité, cette fée leur a fait croire qu'elle les a rendues hideuſes, afin qu'elles s'occupent à réparer cette diſgrace par de bonnes qualités, par des vertus & des ta-

lens. *Melinde* leur mere vient les voir ; elles n'ofent paroître devant elle. *Mélinde* feint de ne pas les reconnoître, & leur demande qui elles font. Elles fe jettent à fes pieds. Leur mere, après les avoir embraffées, infifte fur la néceffité où elles fe trouvent de perfectionner leurs qualités, puifqu'elles font dépourvues des charmes de la figure. Pour s'affurer de l'effet de leurs leçons, *Mélinde* & la fée leur remettent à chacune deux flacons ; l'un, couleur de rofe, doit faire difparoître leur laideur en le buvant ; l'autre, qui eft blanc, a le pouvoir de les rendre parfaites. Les voilà bien embarraffées ; on les laiffe feules pour fe déterminer. Leur perplexité a quelque chofe de très-comique ; elles fe mirent dans une glace, elles fe trouvent affreufes, elles font bien tentées d'effayer du flacon couleur de rofe.

IPHISE.

La fée a beau dire, il eft impoffible qu'avec de femblables vifages on puiffe jamais fe montrer dans le monde.

CÉNIE.

Sous un dehors fi révoltant, prendroit-on la peine d'aller chercher de l'efprit, un bon caractere...

IPHISE.

On nous laifferoit-là avec notre perfection intérieure.

CÉNIE.

D'ailleurs, fans le fecours du flacon blanc, ne pouvons-nous pas nous corriger de nos défauts? Il eft vrai que cela ne fera pas fi prompt.

IPHISE.

Mais nous ne ſommes pas ſi preſſées....

CÉNIE.

Sans doute, nous ſommes bien jeunes.

Cénie qui eſt l'aînée, arrête ſa ſœur lorſqu'elle veut boire.

CÉNIE.

Ecoutez-moi de grace, ſi nous préférons ce flacon, nous affligerons maman.

IPHISE.

Ah! ſi je pouvois le penſer, je le caſſerois plutôt.

CÉNIE.

Eh bien, ma ſœur, ſoyez-en ſûre. J'ai vu ſon inquiétude quand elle nous a quittées; elle trembloit que nous ne fiſſions un choix imprudent.

IPHISE.

En effet, je me rappelle le dernier regard qu'elle a jetté ſur nous en partant; il étoit bien triſte & bien tendre.

CÉNIE.

Ce regard nous apprenoit notre devoir, il faut le ſuivre.

IPHISE.

Notre laideur nous eſt moins cruelle, que notre maman ne nous eſt chere.

CÉNIE.

Elle & la fée ne deſirent que notre bonheur.

IPHISE.

Sacrifions-nous pour elle, tenez chere Cénie.

CÉNIE.

Je n'héſiterai pas pour celui-ci. *Elles boivent toutes deux.*

IPHISE, *après avoir bu.*

Me voilà donc accomplie!

Dans le moment elles s'apperçoivent en ſe regardant toutes deux, qu'elles ont repris leur premiere figure; elles craignent déja de s'être trompées de flacon; leur mere & la fée paroiſſent, les embraſſent avec des tranſports de joie, & leur apprennent la vérité. » Mes enfans, (leur dit Mélinde) n'oubliez jamais » que dans tous les événemens de la vie, la » réſolution la plus honnête & la plus vertueuſe eſt toujours la plus ſûre & la meilleure. «

L'Iſle Heureuſe a pour objet de faire voir combien les vertus & la bonté l'emportent ſur l'eſprit & les talens. Lumineuſe & Bienfaiſante, deux fées, ont élevé deux princeſſes, Roſalide & Clarinde, d'une maniere différente. Bienfaiſante a inſpiré ſur-tout à Clarinde, ſa pupille, les vertus qu'exprime ſon nom, le deſir de faire du bien & celui de ſe faire aimer. Lumineuſe a voulu faire de Roſalide un prodige d'eſprit & de talens; toutes deux ont réuſſi dans leurs vues. Il s'agit de ſavoir laquelle des deux princeſſes ſera reine de l'Iſle

Heureuſe. Elles ont au trône un droit égal ; mais il appartiendra à celle qui aura obtenu les ſuffrages des ſages & des vieillards de l'iſle. Le jour de l'élection eſt arrivé. Chacune des deux princeſſes doit faire un diſcours, après lequel on va aux voix. Chacune des deux fées ſe flatte que la couronne ſera déférée à ſon éleve. Lumineuſe compte ſur-tout ſur l'effet que produira le diſcours de Roſalide ; elle ne ſe trompe pas ; ce diſcours, qui a été préparé avec le plus grand ſoin, eſt accueilli avec les plus grands applaudiſſemens, & au bruit des acclamations. Lumineuſe ſe flatte déja de l'emporter ; mais Clarinde qui n'a rien préparé, & qui n'a d'autre éloquence que celle du cœur, a à peine commencé à parler, que les larmes coulent, & toutes les voix la proclament reine. Roſalide eſt la premiere à applaudir à ſon triomphe & à reconnoître ſes droits de préférence. Clarinde non moins généreuſe, ne veut du trône qu'en le partageant avec elle, & la force d'y conſentir.

La cinquieme piece a pour titre, l'*Enfant Gâté*. Elle eſt en deux actes, ainſi que les trois précédentes. *Lucie*, niece de *Mélanide*, eſt élevée par *Dorine*, maîtreſſe de muſique & de deſſin, logée chez *Mélanide*, & qui a toute ſa confiance, dont elle abuſe indignement. Elle flatte avec une baſſeſſe ſervile tous les défauts de ſon éleve, ſa pareſſe, ſon penchant à la médiſance, ſon amour-propre, & ce caractere n'eſt que trop ſouvent celui de cette

eſpece de domeſtiques à qui l'on confie l'éducation des enfans. Lucie profite très-peu des leçons de muſique & de deſſin, qu'on ne lui donne que lorſqu'elle veut bien les recevoir; mais ces mêmes leçons, aſſez inutiles pour elle, ne le ſont pas à Toinette, fille d'une femme-de-chambre de Mélanide, & qui eſt élevée avec Lucie comme une compagne & un objet d'émulation. Toinette eſt le contraſte de Dorine. Elle aime beaucoup Lucie, mais elle ne craint pas de lui dire ſes vérités: auſſi eſt-elle très-odieuſe à Dorine; mais Lucie, qui a le cœur bon & qui n'a que l'eſprit de gâté, lui pardonne ſa franchiſe en faveur de l'amitié véritable qui en eſt le principe. Ce portrait d'un naturel heureux, qu'une mauvaiſe éducation altere, mais ne peut détruire; ce contraſte d'une domeſtique qui cherche à plaire à ſon éleve en la flattant, & d'une amie qui ne lui déplaît pas en lui parlant de ſes défauts; la ſituation de la jeune Lucie, combattue entre ſa vanité & ſa foibleſſe qui la font pencher pour Dorine, & ſon cœur & ſa conſſcience qui la ramenent à Toinette, forment un tableau très-intéreſſant & très-moral; & les ſcenes ſont auſſi bien exécutées que conçues. Rien ne fait ſur-tout plus de plaiſir que les mouvemens de bonté qui échappent à Lucie, malgré tout ce qu'on fait pour la corrompre. Elle eſt médiſante & railleuſe, & portée au dangereux talent de contrefaire. Elle s'eſt moquée d'une demoiſelle de Surville, qui vient chez ſa tante, & qui eſt pleine de qua-

lités eftimables. Toinette le lui reproche. Dorine applaudit; & pour raffurer Lucie qui commence à fe repentir de fon indifcrétion, elle lui dit : « mademoifelle de Surville n'a qu'à
» vous le rendre, vous ne vous en formali-
» ferez pas.

LUCIE.

» Oh! pour cela non; au contraire, j'en
» ferai charmée. Oui, je voudrois qu'elle me le
» rendît, afin que nous fuffions quittes; car
» cette plaifanterie, je ne fais pourquoi, me
» pefe à préfent malgré que j'en aie. «

Lucie éprouve bientôt une leçon bien plus fenfible. On la fait defcendre au fallon pour montrer des effais de fes talens; elle reçoit des louanges de tout le monde; mais un moment après, en paffant dans le jardin, derriere une charmillle, elle entend ces mêmes perfonnes qui viennent de la louer, faire un réfumé exact de tous fes défauts, de fes prétentions, de fes airs, enfin la déchirer fans pitié. Une feule prend fa défenfe, & c'eft mademoifelle de Surville. Lucie vient, le cœur gros, conter fon aventure à Dorine. » Je vous
» avoue, (dit-elle en parlant de mademoifelle
» de Surville) que cette bonté de fa part
» m'humilioit autant qu'elle me touchoit, &
» me faifoit éprouver je ne fais quoi de pé-
» nible, que la méchanceté des autres ne me
» caufoit pas. La fauffeté de toutes ces per-
» fonnes m'infpiroit plus de mépris que de co-
» lere & d'émotion; mais la générofité de ma-
» demoifelle de Survile m'indignoit contre moi-

» même; & à mesure qu'elle parloit, je sentois mes larmes couler. Apparemment qu'il » est plus cruel de se voir convaincre d'injus- » tice, que d'éprouver celle des autres.

Combien la morale, mise en action & en sentiment, a d'intérêt & de pouvoir! Et que l'on doit aimer à voir dans ce premier âge ces traits d'équité naturelle qui montrent que l'homme n'est pas né méchant!

Enfin, la derniere leçon que reçoit Lucie, lui vient d'une lettre de Dorine sa gouvernante, que Toinette a trouvée à moitié écrite, & qu'elle n'a pu s'empêcher de lire, dès qu'elle a vu qu'il y étoit question de son amie. Lucie la blâme de son indiscrétion; mais Toinette, qui veut profiter de cette occasion pour démasquer Dorine & détromper Lucie, lui lit la lettre, qui est la satyre la plus cruelle & la plus injurieuse. Lucie a le cœur percé; cependant son ressentiment s'exprime d'une maniere noble. « Je ne vous sais pas mauvais » gré (dit-elle à Dorine) de m'avoir dépein- » te telle que vous me voyez & telle que » je suis peut-être; mais du moins, en détail- » lant tous mes défauts, vous ne deviez pas » vous en plaindre, puisqu'ils sont votre » ouvrage. «

Melanide, à qui Toinette a tout conté, renvoie Dorine, malgré les prieres de Lucie, qui obtient du moins de sa tante, qu'elle pourvoira aux besoins de la gouvernante congédiée. » Son imprudence, (dit-elle à sa niece) » a réparé le tort que vous faisoit sa perfidie.

» Que cette cruelle expérience vous apprenne, » mon enfant, à vous défier des flatteurs, & » à chérir la vérité, qui ſeule peut nous éclai» rer ſur nos fautes, & réprimer l'amour-pro» pre qui nous ſéduit & nous égare. «

De toutes les pieces de ce recueil, l'*Enfant gâté* eſt peut-être celle dont la morale eſt ſuſceptible de plus d'applications. Le rôle de Lucie ne pouvoit pas être mieux fait; il eſt plein de traits touchans qui font venir les larmes aux yeux.

La Curieuſe, qui eſt auſſi en deux actes, eſt d'un intérêt plus preſſant. L'action, quoiqu'elle ſoit néceſſairement derriere la ſcene, eſt très-attachante, & jamais on n'a donné un exemple plus effrayant des maux que peuvent produire la curioſité & l'indiſcrétion, défauts les plus ordinaires de la premiere jeuneſſe. La marquiſe de Valcourt a deux filles, Sophie & Pauline, & une niece nommée Conſtance, élevée avec elles. Pauline eſt d'une curioſité exceſſive, & ce défaut eſt cauſe que ſa mere, qui ne cache rien à Sophie & à Conſtance, dont elle connoît la diſcrétion, ne confie rien à Pauline, dont l'étourderie a déja eu pluſieurs fois des effets très-déſagréables. Dans le moment où la ſcene ſe paſſe, madame de Valcour eſt occupée d'un ſecret bien triſte & bien important; ſon fils, le chevalier de Valcour, eſt caché dans ſon château ſous le nom de Mirville, & ce ſecret eſt la ſuite d'un aventure aſſez extraordinaire. Il avoit quitté ſans congé

ſon régiment pour aller à Valenciennes au ſecours d'un ami qui avoit beſoin de ſes ſervices. Comme il comptoit revenir dans deux jours, il avoit pris en route le nom du chevalier de Mirville. Le malheur a voulu qu'il eût une affaire dans une auberge avec le fils du baron de Sénanges. Il l'a laiſſé pour mort, & lui-même, grièvement bleſſé, ſe trouvant à quatre lieues du château de ſa mere, a eu le bonheur d'être rencontré par Thibaut, le concierge de ce château, qui l'y a fait porter la nuit, auſſi ſecrétement qu'il a été poſſible. Il y a été ſoigné par un valet-de-chambre-chirurgien, & gardé dans un cabinet de ſa mere à l'inſu du reſte de la maiſon. Ces précautions ſont d'autant plus néceſſaires, que le baron de Sénanges, qui a entendu dire que le chevalier de Mirville a été l'aggreſſeur, a obtenu des ordres pour tous les commandans des places frontieres, d'arrêter le chevalier. Le baron lui-même ſe trouvant dans le voiſinage du château de Valcour, eſt venu rendre viſite à la marquiſe, & fait trembler à tout moment cette malheureuſe mere, en lui parlant de ſes reſſentimens & de ſes moyens de vengeance. Pauline s'eſt apperçue qu'il y avoit quelqu'un de caché dans le château, elle eſt venue à bout de faire cette découverte à force de recherches & de ſoins, & par le ſecours de Roſe, la fille du jardinier & ſa confidente. Roſe, de ſon côté, a reçu une lettre d'un inconnu pour remettre à mademoiſelle Sophie; elle & Pauline l'ont ouverte, & ont vu qu'elle étoit d'un jeune homme qui demandoit en mariage

mademoiselle Sophie, & qui ne ſignoit point: il demandoit pourtant réponſe, & prioit de la porter dans le creux d'un arbre du parc, qu'il indiquoit. Pauline prend ſur elle de faire écrire par Roſe une réponſe qui ne contient que ces mots : *vous pouvez vous montrer*. En même-tems elle redouble ſes efforts pour pénétrer le ſecret que lui cachent ſa mere, ſes ſœurs & ſa couſine, qu'elle voit également agitées. Elle entend par haſard le nom du chevalier de Mirville, & ce nom redouble ſa curioſité. Elle rencontre dans le parc le baron de Sénanges qui lui fait des queſtions; elle y répond avec la plus grande envie de dire tout ce qu'elle ſait, & le plus grand regret de n'en pas ſavoir davantage. Elle ſe plaint qu'on lui cache tout; mais elle ajoute qu'elle n'ignore pourtant pas que le chevalier de Mirville eſt enfermé dans le cabinet au bout de la grande gallerie. A ce nom le baron la quitte auſſi-tôt, frappé comme d'un trait de lumiere, & Pauline commence à croire qu'elle a fait une imprudence, & annonce déja ſon repentir. Elle ne tarde pas à s'appercevoir que ſes craintes ne ſont que trop réelles. A onze heures du ſoir, au milieu du parc, au commencement d'un orage, elle raconte à Roſe tous ſes chagrins. Sa mere eſt étonnée de la rencontrer à cette heure, & dans le même inſtant on vient apprendre à la marquiſe que le baron ſait tout, qu'il a déja dépêché deux couriers, qu'il va monter en chaiſe & faire arrêter le chevalier de Mirville. La mere au déſeſpoir ne ſait à qui s'en prendre de ce mal-

heur. Pauline avoue ſa faute & s'évanouit de douleur, lorſqu'elle entend que ce chevalier de Mirville eſt ſon frere. Madame de Valcour ordonne à Roſe de la ſecourir, & court arrêter, s'il ſe peut, le baron de Sénanges, & empêcher ſon départ. Pauline reſte avec Roſe, qui la fait revenir avec beaucoup de peine. L'orage qui redouble, la nuit, l'abandon, les remords, la punition, les alarmes de Pauline, forment un tableau très-théatral & très-intéreſſant. Elle envoie Roſe pour s'informer de ce qui ſe paſſe, & Roſe revient un moment après apporter des nouvelles conſolantes : tout eſt appaiſé, & l'inconnu qui recherchoit la main de Sophie, & le marquis de Sénanges qui vient de ſe faire reconnoître. Il eſt guéri de ſes bleſſures. Il a vu Sophie pluſieurs fois depuis que ſa convaleſcence le retient dans le pays, il en eſt devenu amoureux ; il l'obtient, & ce mariage concilie tout. Madame de Valcour embraſſe Pauline & lui pardonne.

Les Dangers du Monde, comédie en trois actes, la derniere de ce recueil, ſont d'un genre qui l'éleve au-deſſus des pieces précédentes. Quoique l'objet en ſoit le même, & que l'auteur ſe ſoit ſoumis aux mêmes loix que dans les autres, les perſonnages ne ſont plus des enfans. Les peintures ſont priſes dans la ſociété ; & ſi la bonne comédie eſt ſur-tout le portrait fidele des mœurs, il ne manque à celle-ci, pour être une des meilleures de ce genre, que d'y joindre une intrigue que l'auteur s'eſt refuſée, mais

qu'il feroit à fouhaiter qu'elle fe permît, pour achever un ouvrage qui doit lui faire tant d'honneur. La marquife de Germini eft une jeune femme très-bien née, mais qui, dans l'abfence de fon mari, s'eft liée avec une vicomteffe Dorothée, femme riche & à la mode, qui l'a entraînée dans tous les travers & toutes les dépenfes d'une vie diffipée. Juliette, femme-de-chambre de madame de Germini, voit avec douleur que la fortune de fa maîtreffe fe dérange tous les jours. Elle a été élevée avec elle, placée dans fa maifon par madame Dorizée, tante de la marquife; elle aime tendrement madame de Germini, & ne cache rien de ce qui fe paffe à madame Dorizée, qui après une abfence de dix mois, vient voir fa niece. Juliette lui fait le portrait de cette vicomteffe Dorothée. » Elle joint à fes travers mille prétentions ridicules; elle affiche une *fenfibilité* paffionnée, un goût décidé pour les arts; la mufique, la peinture lui tournent la tête. Elle paffe, dit-elle, les nuits à lire; elle fe pique auffi de *philofophie* & de *bienfaifance*. Ces deux grands mots font continuellement dans fa bouche; elle fait des cours de *phyfique*, de *chymie*, manque toutes les leçons, n'apprend rien; parle de tout, décide impérieufement, en impofe quelquefois aux fots, & fait pitié à tous les gens raifonnables. «

Le fond de cette piece n'eft autre chofe que le détail des folies & des inconféquences où la vicomteffe Dorothée entraîne fucceffivement madame de Germini, qui commence à être laffe

de ce joug, effrayée du mauvais état de ſes affaires, & touchée de l'intérêt que lui a montré ſa tante : cette femme vraiment eſtimable tire ſa niece du précipice, en payant pour elle ſoixante & dix mille livres de dettes, contractées en l'abſence d'un mari qui eſt prêt à revenir. Il n'y a point d'autre action dans l'ouvrage, dont le mérite ſur-tout conſiſte dans des ſcenes d'une vérité frappante. Nous en citerons quelques morceaux.

Par exemple, la ſcene de la toilette.

LA MARQUISE.

Bon jour, Mlle. le Doux; vous ſerez bien mécontente de moi, car je ne vous acheterai décidément rien.

Mlle. LE DOUX.

Eh, mon Dieu! Madame, ce n'eſt pas l'intérêt qui me guide; mais je ſais que perſonne n'a plus de goût que madame la marquiſe, & je voulois ſeulement lui faire voir que je ne ſuis pas tout-à-fait indigne d'obtenir ſa protection.

LA MARQUISE.

La vicomteſſe Dorothée m'a ſouvent parlé de vous.

Mlle. LE DOUX.

Elle a mille bontés pour moi... & puis il y a un ſi grand plaiſir à travailler pour elle; ſa figure feroit valoir l'ouvrage le plus médiocre... (*Tout en parlant, Mlle le Doux étale différens chiffons.*) Pour moi, madame, j'ai une fantaiſie qui m'empêchera de faire fortune; c'eſt que je n'ai d'adreſſe que pour les jolies perſonnes; & jamais je n'ai cherché la pratique des laides.

JULIETTE *à part.*

Elle ſait ſon métier.

LA MARQUISE, *examinant tous les chiffons.*

Ah! voilà un drôle de bonnet!...

Mlle. LE DOUX.

Je l'ai inventé & fait cette nuit : je l'ai nommé l'*eſpiegle*. Il ſiéroit bien à madame.

LA MARQUISE.

Vous êtes très-aimable, Mlle. le Doux... Juliette, venez-donc voir l'eſpiegle. Il eſt joli, au vrai.

JULIETTE.

Mais, fi donc, madame, il eſt hideux.

LA MARQUISE *le plaçant au-deſſus de ſa tête & ſe regardant dans le miroir*

Oh, la bonne figure!... Regardez-donc, Mlle. le Doux, j'ai l'air d'une folle avec votre eſpiegle.

Mlle. LE DOUX.

Ah! madame, je voudrois que vous fuſſiez peinte comme cela. En vérité, ce bonnet vous va ſi bien, que ſi vous ne le prenez pas, je ſerai véritablement inconſolable. Ce n'eſt aſſurément pas pour la conſéquence du bonnet; car ce matin madame de Larcé a voulu me l'acheter...

LA MARQUISE.

Madame de Larcé!... Ah! par exemple, elle eſt un peu vieille pour prétendre encore à l'eſpiéglerie.

Mlle. LE DOUX.

Auſſi n'ai-je jamais voulu le lui vendre. Te-

nez, madame, il ne peut convenir qu'à vous.... Madame la Vicomteſſe eſt bien jolie; mais elle n'a pas la vivacité, la phyſionomie de madame; & ce bonnet-là ne lui ſiéroit ſûrement pas autant.

LA MARQUISE.

De quel prix eſt-il?

Mlle. LE DOUX.

Madame remarquera qu'il eſt d'une blonde comme ſûrement elle n'en a jamais vu, & qu'il y a beaucoup d'ouvrage; malgré cela il n'eſt que de ſix louis.

LA MARQUISE.

Ah! par exemple, je l'aurois eſtimé plus cher.

JULIETTE.

En effet, une aune de blonde & une demi-aune de gaze pour ſix louis, cela eſt bien bon marché!...

LA MARQUISE.

Ah! j'entends la voix de la Vicomteſſe...

JULIETTE.

Allons, bon; tous les chiffons vont reſter ici.

LA MARQUISE.

Ah! c'eſt-elle.........

LA VICOMTESSE.

Quel prix, mon cœur, vous attachez à une attention ſi médiocre!... (*) *Elle l'embraſſe.*

(*) Un préſent de porcelaine.

LA MARQUISE.

Oh! cela eſt charmant! tenez la voilà encore ſur ma toilette; car je ne l'ai découverte que dans l'inſtant.... Juliette prenez-la & portez-la dans mon cabinet...

JULIETTE.

Quoi, madame?...

LA MARQUISE.

Cette figure de biſcuit; mais prenez bien garde de la caſſer.

JULIETTE *à part.*

La perte en effet ſeroit grande.... *Elle prend la figure & s'en va.*

LA VICOMTESSE.

A préſent occupons-nous un peu de Mlle. le Doux. (*A la Marquiſe.*) N'eſt-ce pas, mon cœur, qu'elle eſt aimable.... Mlle le Doux, avez-vous des pouffs?...

Mlle. LE DOUX.

Oui, madame; tenez en voilà un d'une grande fraîcheur.

LA VICOMTESSE.

C'eſt un monſtre... Montrez-moi autre choſe; apportez-nous ce grand carton. (*A la marquiſe*) Aſſeyons-nous. (*Elles s'aſſeyent.*)

LA MARQUISE.

Oui, donnez-le nous ſur nos genoux.... là, fort bien. (*La vicomteſſe & la marquiſe tirent du carton différens chiffons.*)

LA VICOMTESSE.

Voilà un aſſez joli chapeau.... Il eſt commun pourtant. Mlle. le Doux, il faut que je faſſe un travail avec vous ſur les chapeaux; je vous donnerai des idées.

Mlle. LE DOUX.

Madame a tant d'imagination!

LA MARQUISE.

Mlle. le Doux, tenez mettez tout ceci à part pour moi.

LA VICOMTESSE.

Ah! mon cœur, prenez encore ce bonnet; en voici un tout pareil dont je m'empare.

LA MARQUISE.

Allons, volontiers.

LA VICOMTESSE.

A l'exception des deux chapeaux, je prends tout ce qui reſte dans le carton. Mlle. le Doux, faites-le porter dans ma voiture. . . . .

LA MARQUISE.

J'eſpérois, ma chere amie, que vous dîneriez avec moi.

LA VICOMTESSE.

Eh! ne ſuis-je pas engagée à une lecture, à un thé... Ah! j'ai oublié mon ſac à parfiler; que je ſuis étourdie! Je m'ennuierai à la mort.... Je ne puis entendre lire ſans parfiler....

LA MRQUISE.

Quel eſt l'ouvrage qu'on doit vous lire?

LA

LA VICOMTESSE.

C'eſt un poëme.

LA MARQUISE.

Ah! du chevalier d'Herbain, je parie?

LA VICOMTESSE.

Juſtement. Il avoit quelque envie de le faire imprimer; mais vous connoiſſez le chevalier, il eſt d'une modeſtie, d'une ſimplicité!... Le nom d'auteur lui fait une peur affreuſe; comme il le dit lui-même, il n'écrit que pour l'amuſement de ſes amis.

LA MARQUISE.

Cependant l'autre jour je l'ai entendu lire ſon poëme à ſoixante perſonnes.

LA VICOMTESSE.

Bon! aujourd'hui nous ſerons plus de cent; mais c'eſt qu'il eſt ſi répandu; il a beaucoup d'amis.... Je ſuis outrée que vous ne veniez pas à cette lecture; mon cœur, ſavez-vous que nous ne nous verrons guere aujourd'hui?

LA MARQUISE.

A propos, dites-moi donc pourquoi vous êtes ſi parée dès le matin?

LA VICOMTESSE.

Eh! mon Dieu, c'eſt que je ne rentrerai pas chez moi de la journée. A cinq heures je vais à la comédie françoiſe, de-là je reviens vous prendre, nous allons voir le ballet nouveau; nous faiſons deux ou trois viſites, & puis ſouper chez l'ambaſſadeur. Nous jouerons au pharaon; j'y ſuis ruinée, n'importe; j'ai pour lui une paſſion auſſi conſtante que malheureuſe.... Je finirai par quitter le jeu & le monde, tout

cela m'excede : au vrai, je ne ſuis bien qu'avec vous, ou abſolument ſeule ; je deviens miſanthrope, je vous en avertis ; ſi vous ſaviez toutes les méchancetés que j'éprouve... & puis, je m'affecte d'un rien. On eſt bien à plaindre d'être douée d'une certaine ſenſibilité, c'eſt un préſent du ciel bien funeſte.... Mon cœur, avez-vous là du rouge? C'eſt que le mien eſt un peu pâle.

Le détail de la journée de la Vicomteſſe eſt remarquable.

LA VICOMTESSE.

Je ſuis excédée de la fatigue de ma journée.... & tout ce que je ſuis obligée de faire demain... A midi, nos expériences ſur l'air fixe ; à une heure, la courſe.... delà à l'académie françoiſe, pour entendre le diſcours de réception, & puis à la foire voir la danſe des chiens ; & puis à Verſailles.... Véritablement je ne conçois pas comment avec ma ſanté délicate & foible, & mes criſpations de nerfs, je puis avoir la force de mener un tel genre de vie, &c.

N'eſt-ce pas là le ton de l'excellente comédie qui nous manque aujourd'hui ? Y a-t-il un dialogue plus agréable, plus naturel, un tableau plus fidele, plus vrai, plus piquant des travers & des ridicules à la mode ? La ſenſibilité & le rouge pâle, les pouffs & les criſpations de nerfs, l'académie françoiſe & la danſe des chiens ! ce n'eſt pas là une peinture chargée, c'eſt la choſe même.

L'Ouvrage de Mde la comteſſe de G ** en fera faire beaucoup d'autres. Elle n'a point eu de modele, mais elle aura beaucoup d'imita-

teurs ; & c'eſt le ſort de quiconque a ſu créer un genre nouveau.

On ne connoiſſoit guere juſqu'à préſent d'ouvrages dramatiques dont le but moral fût auſſi marqué que dans ces nouvelles comédies, & cependant les leçons qu'elles offrent continuellement ſont bien loin d'avoir l'air de l'affectation : c'eſt qu'elles ſortent toujours du fond du ſujet. On peut regarder ce théatre comme une eſpece de traité de morale en action : mais l'ame qui l'a dicté, le ſtyle facile & naturel de l'auteur, la profonde connoiſſance du monde & du cœur humain, la délicateſſe d'une infinité de traits différens, les ſentimens de bonté & de bienfaiſance qui y ſont répandus avec profuſion, rendent cette morale attrayante. C'étoit un grand ſervice à rendre aux jeunes perſonnes que de ne jamais leur préſenter la vertu ſous des formes trop auſteres : madame la comteſſe de G** va plus loin : elle la fait adorer. Enfin, comme le dit très-bien l'éditeur dans une courte préface, en jouant ces pieces, en les apprenant par cœur, les jeunes perſonnes y trouveront l'avantage d'exercer leur mémoire, de former leur prononciation, d'acquérir de la grace & un bon maintien, & pardeſſus tout, de graver dans leur ſouvenir des principes excellens. On ne peut que ſouhaiter ardemment de voir bientôt paroître le ſecond volume d'un ouvrage où brille un talent ſi aimable, & qui réunit tant d'agrément à tant d'utilité.

(*Journal de* Paris ; *Mercure de France ; Année littéraire ; Journal encyclopédique.*)

THE works of English poets, &c. *Œuvres des poëtes Anglois, avec des préfaces biographiques & critiques ; par M. SAMUEL JOHNSON. Edition enrichie des portraits des poëtes, gravés par MM.* Bartolozzi, Caldwall, Hall, Sherwin, Walker, &c. *60 vol. petit in-8vo.* Londres, 1779, chez Bathurſt, & chez les principaux libraires de cette ville.

CEtte magnifique édition eſt une des plus belles entrepriſes typographiques qu'on ait encore faites en Angleterre ; & le nom de l'éditeur univerſellement reconnu pour le critique le plus judicieux de ce royaume, ne doit laiſſer aucun doute ſur le mérite de l'exécution. Les journaliſtes Anglois ne nous apprennent pas à quel point cette édition eſt avancée. Ils s'étendent ſeulement ſur quatre volumes de préfaces biographiques, que nous ferons connoître d'après eux dans un certain détail, pour donner à nos lecteurs une idée des beautés & des défauts des fameux poëtes Anglois, & les familiariſer avec cette branche de littérature, ce qui eſt un des principaux objets de notre travail. On n'a généralement en France que des notions fort vagues à cet égard ; & on n'y connoit guere que deux ſentimens pour tout ce qui eſt étranger, le mé-

pris ou l'admiration que l'on adopte indifféremment ſur parole. C'eſt contre l'un ou l'autre de ces deux écueils que ſont allés échouer tous ceux de nos écrivains qui ſe ſont occupés de la littérature angloiſe. Les uns, trop prévenus de la ſupériorité littéraire de leur nation, & trouvant chez eux des modeles auxquels ils ont voulu tout rapporter, n'ont pu goûter des formes abſolument étrangeres ; les autres, jaloux de ſe diſtinguer de la multitude, trouvant peu de gloire & de mérite à louer ce que d'autres avoient loué avant eux, & égarés peut-être par cet eſprit de parti dont il eſt bien difficile de ſe défendre au milieu des diſſentions de la république des lettres, ont été chercher au loin les objets de leur culte, ſe ſont paſſionnés fortement pour ces divinités de leur choix, & ſans trop ſe mettre en peine, dans leur enthouſiaſme factice, de diſtinguer le bon du mauvais, & l'excellent du médiocre, ont parlé à-peu-près du même ton d'eſtime & d'admiration, de Cowley & de Milton, du *Paradis perdu* & du *Lycidas*. Entendons maintenant un littérateur Anglois auſſi impartial qu'éclairé, prononcer avec connoiſſance de cauſe & après un mûr examen, ſur le mérite des hommes célebres de ſa nation, & nous apprendrons à nous défier également des cenſeurs indiſcrets & des panegyriſtes outrés.

De ces quatre volumes de préfaces, le premier eſt conſacré à Cowley & à Waller ; le ſecond à Milton & à Butler ; le troiſieme à

Dryden ſeul ; le quatrieme à pluſieurs poëtes d'un ordre inférieur, tels que Denham, Sprat, Roſcommon, Rocheſter, Yalden, Otwai, Duke, Dorſet, Halifax, Stepney, Walsh, Garth, King, J. Philips, Smith, Pomfret & Hugues.

La vie de Cowley eſt très-courte, mais l'examen de ſes ouvrages eſt très-étendu. Il eſt précédé d'une digreſſion intéreſſante ſur les écrivains qui floriſſoient en Angleterre au commencement du dix-ſeptieme ſiecle, & que M. Johnſon appelle *poëtes métaphyſiciens.*

» Ces poëtes, dit-il, étoient des hommes d'un » grand ſavoir, & leur unique objet étoit de » montrer leurs connoiſſances ; mais malheu» reuſement ils voulurent les revêtir de la » rime ; & au lieu de faire de la poéſie, ils » ne firent que des vers dont on pouvoit » mieux juger par les doigts que par l'oreille ; » car la modulation étoit alors ſi imparfaite, » que pour ſavoir ſi c'étoient des vers, il fal» loit compter les ſyllabes.

» Si le pere de la critique a donné une idée » juſte de la poéſie en l'appellant un art imi» tatif, ces écrivains ſe trouveront déchus de » toute prétention au titre de poëtes ; car on » ne peut pas dire qu'ils aient rien imité ; » ils n'ont copié ni la nature ni la vie hu» maine ; ils n'ont ſu ni peindre les formes de » la matiere, ni repréſenter les opérations de » l'ame.

» Cependant ceux qui leur refuſent le titre » de poëtes, leur accordent celui de *beaux-*

» *esprits ;* Dryden convient que ses contem-
» porains & lui-même sont au-dessous de Don-
» ne pour l'esprit, mais il soutient avec rai-
» son qu'ils sont au-dessus pour la poésie.

Cowley adopta la maniere métaphysique des hommes célebres de son tems ; mais il eut le mérite d'y mêler plus de sentiment, & d'y joindre plus d'harmonie. M. Johnson cite comme son meilleur ouvrage sa premiere piece, dont le vrai titre, suivant ce judicieux critique, est *Epître à ma muse.* Il loue aussi son ode *à l'esprit* (*To wit.*) Quant à son poëme intitulé la *Davidéide*, le plus considérable de ses ouvrages, & en même tems le plus négligé & le plus obscur, voici le jugement qu'il en porte.

» Dans la *Davidéide*, comme dans les au-
» tres ouvrages de Cowley, on trouve de
» l'esprit & du savoir prodigués en pure perte.
» On n'est pas dédommagé de l'attention qu'on
» y donne ; rien n'intéresse le cœur ; on est
» quelquefois surpris, mais jamais flatté ; on
» trouve beaucoup à admirer, mais peu de
» choses qu'on puisse approuver. Cependant on
» y reconnoît toujours l'ouvrage de Cowley,
» d'un esprit naturellement vaste, & rempli
» de connoissances acquises par l'étude.....
» On peut assurer sans trop donner à l'enthou-
» siasme, dit plus bas M. Johnson, que Cow-
» ley, en entrant dans la carriere de la poésie,
» y apporta un esprit plein de savoir & d'idées,
» & que ses ouvrages sont embellis de tous
» les ornemens que les livres peuvent fournir;

» qu'il fut le premier qui imprima à la ver-
» ſification angloiſe le grand caractere du genre
» pindarique, & qui lui donna la gaîté du
» genre anacréontique; qu'il étoit fait pour ſe
» diſtinguer également par les ſaillies de l'eſ-
» prit, & par les élans d'une imagination for-
» te; qu'il fut un de ceux qui effacerent de
» la traduction les anciennes traces de ſervi-
» tude, & qui au lieu de ſe traîner ſur les
» pas de leur auteur, ſurent marcher à ſon
» côté; & que s'il laiſſa la verſification ſuſcep-
» tible d'une plus grande perfection, il donna
» de tems en tems d'excellens modeles dont ſes
» ſucceſſeurs profiterent pour perfectionner ce
» qu'il n'avoit qu'ébauché.

Waller a laiſſé une réputation plus brillante que Cowley, du moins chez les étrangers; mais les plus eſtimables de ſes ouvrages pour le fonds, ſes poéſies ſacrées, ſont ceux qui ſont les moins eſtimés, & M. Johnſon développe d'une maniere très-judicieuſe les cauſes de leur peu de ſuccès.

» Les perſonnes pieuſes ſe plaignent ſou-
» vent de ce qu'on s'eſt trop peu occupé d'ap-
» pliquer l'art des vers aux ſujets de dévotion;
» & on a fait beaucoup de tentatives pour em-
» bellir les ſentimens religieux des charmes de
» la poéſie; on ſait aſſez que ces tentatives
» ont été pour la plupart infructueuſes, & il
» n'eſt pas hors de propos d'en chercher la
» raiſon. «

» Que les oreilles pieuſes ne s'offenſent point,
» ſi j'avance, malgré tant d'autorités contraires

» à mon sentiment, que des vers dévotieux
» doivent rarement plaire. On peut certaine-
» ment défendre dans un poëme didactique les
» dogmes de la religion ; & celui qui a l'heu-
» reux talent de raisonner en vers, ne doit
» pas renoncer à cet avantage en traitant un
» sujet sacré. Un poëte peut décrire la beauté
» & la grandeur de la nature, les fleurs du
» printems, les fruits de l'automne, les vicissi-
» tudes de la mer, les révolutions du ciel,
» & louer l'auteur de ces merveilles en vers
» dignes d'attacher tous les lecteurs. Le sujet
» de la discussion n'est pas la piété, mais les
» motifs de la piété ; le sujet de la description
» n'est pas Dieu, mais les ouvrages de Dieu. (*)
» La piété contemplative ou le commerce en-
» tre Dieu & l'ame humaine ne peut pas être
» poétique. L'homme admis à implorer la mi-
» séricorde de son créateur, & à discuter avec
» lui les mérites de son rédempteur, est déja
» dans un degré d'élévation fort au-dessus de
» celui où la poésie peut le porter.

» L'essence de la poésie est l'invention, &
» l'invention telle qu'il en résulte une surprise
» agréable & un plaisir inattendu. Les princi-
» pes généraux, & si l'on peut le dire, les lieux
» communs de la dévotion sont en petit nom-
» bre & universellement connus ; ce petit

(*) Ceci doit servir de réponse aux objections qu'on pourroit tirer d'*Esther*, d'*Athalie*, & des odes sacrées de Rousseau.

» nombre ne peut pas s'augmenter, la nou-
» veauté des ſentimens ne peut y ajouter au-
» cune nouvelle grace, & celle de l'expreſ-
» ſion n'y en peut ajouter que fort peu.....
» Toutes les méditations pieuſes ſe réduiſent
» à quatre points, croire, remercier, ſe re-
» pentir & prier. La foi, invariablement uni-
» forme, n'eſt pas ſuſceptible des ornemens
» qu'invente l'imagination. La reconnoiſſance le
» plus agréable de tous les ſentimens religieux,
» mais s'adreſſant à un être ſans paſſions, ad-
» met peu de modifications, & eſt faite pour
» être ſentie plutôt qu'exprimée. Le repentir
» tremblant en la préſence du juge ſuprême,
» ne s'occupe point du choix des épithetes &
» de la cadence des phraſes. Les prieres que
» l'homme adreſſe à l'homme peuvent être for-
» tifiées de tous les moyens de perſuaſion,
» mais celles qu'il fait à Dieu ſe bornent à crier
» miſéricorde.... Les idées de la théologie chré-
» tienne ſont trop ſimples pour exercer l'élo-
» quence, trop ſacrées pour admettre le mê-
» lange de la fiction, trop majeſtueuſes pour
» avoir beſoin d'ornement; vouloir les relever
» par des tropes & des figures, c'eſt comme
» ſi l'on vouloit agrandir le firmament à nos
» yeux par le moyen d'un miroir concave.

Indépendamment de ces raiſons générales, il y en a une autre particuliere du peu de ſuccès de Waller dans les poéſies ſacrées, c'eſt le genre même de ſon talent.

» Le caractere général de ſa poéſie eſt l'é-
» légance & la gaîté. Il n'eſt jamais pathétique

» & rarement ſublime. Il ne paroît pas qu'il » ait eu l'eſprit naturellement élevé, ni qu'il » ait cherché à l'agrandir par l'étude. Ses pen- » ſées ſont celles d'un homme d'une converſa- » tion agréable & qui a beaucoup vécu. Elles » peuvent cependant avoir eu autrefois la grace » de la nouveauté, dont elles manquent main- » tenant aux yeux de ceux qui les ayant trou- » vées dans des ouvrages poſtérieurs, ne pren- » nent pas la peine d'examiner quel eſt le pre- » mier en date. Cette maniere de juger eſt » injuſte. Les imitateurs ne doivent rien faire » perdre à l'auteur original.... Quoiqu'on puiſſe » beaucoup retrancher des titres de Waller à » nos éloges, cependant il lui en reſte encore » beaucoup. On ne peut nier qu'il n'ait ajouté » chez nous à l'élégance de la diction, & mê- » me à la juſteſſe de la penſée; & il mérite » qu'on lui applique ce que le Taſſe diſoit avec » autant de raiſon que d'eſprit, de lui-même & » de Guarini, après avoir lu le *Paſtor fido* de ce » dernier; *s'il n'avoit pas lu l'Aminte, il ne l'au-* » *roit pas ſurpaſſé.*

Dans la vie de Milton, M. Johnſon ne nous donne pas une idée bien avantageuſe des qualités morales de cet homme célebre. A l'égard de ſes ouvrages, il les apprécie avec autant de goût que d'impartialité. Il trouve ſes poéſiés latines élégantes, mais ſans invention & ſans chaleur. Son *Lycidas* lui paroît un fort mauvais poëme, dont perſonne ne pourroit ſoutenir la lecture, ſi l'auteur en étoit inconnu. Il eſt plus content des deux morceaux intitu-

lés *l'Allegro* & *il Penseroso*. Mais le *Masque de Comus* eſt, à ſon avis, la meilleure de toutes les productions de la jeuneſſe de Milton, & celle dans laquelle l'auteur du *Paradis perdu* s'eſt le mieux annoncé. Pour les ſonnets, il ſe contente de dire que les meilleurs ne ſont pas mauvais. Il fait à l'occaſion de toutes ces bagatelles, que le nom de Milton a conſacrées, une réflexion très-juſte & ſuſceptible de bien des applications. » Ceux qui admirent les beau» tés de ce grand poëte, s'en impoſent à eux» mêmes dans le jugement avantageux qu'ils » portent de ſes petites pieces; ils font vio» lence à leurs propres lumieres, pour trou» ver admirable ce qui n'eſt que ſingulier. » Tout le mérite de ces petits ouvrages con» ſiſte dans la netteté & l'élégance. Milton » n'a jamais connu l'art de dire de petites cho» ſes avec grace; il regardoit de la hauteur » de ſon génie, l'humble mérite de la douceur » & de la délicateſſe; c'étoit un lion qui ne » ſavoit pas danſer comme un épagneul.

Le *Paradis perdu* eſt le véritable titre de la gloire de Milton; c'eſt par-là qu'il eſt immortel chez les étrangers comme dans ſa nation; c'eſt auſſi ſur cet ouvrage, auſſi ſingulier qu'admirable, que M. Johnſon s'étend avec le plus de complaiſance, & l'examen qu'il fait de ſes beautés & de ſes défauts, eſt un morceau de critique ſi intéreſſant, que nous ne pouvons nous refuſer au plaiſir d'en tranſcrire une grande partie.

» Les ſentimens conſidérés comme analogues » aux mœurs, ou appropriés aux caracteres,

» ſont pour la plupart dans ce poëme, d'une
» juſteſſe inconteſtable.

» On y trouve rarement des paſſages frap-
» pans, qui offrent des leçons de morale, ou
» des préceptes de prudence. Telle eſt la na-
» ture de ce poëme, que comme les paſſions
» humaines en ſont exclues juſqu'au moment
» de la chûte de nos premiers parens, il ne peut
» fournir que peu de regles de conduite. Sa
» fin eſt d'élever l'eſprit au-deſſus des ſoins
» & des plaiſirs du monde ſublunaire. Cepen-
» dant l'exemple du courage, avec lequel Ab-
» diel perſiſte dans ſes ſentimens de fidélité
» & de vertu, malgré les inſultes des anges
» rebelles, eſt applicable dans tous les tems,
» & les reproches que Raphaël fait à Adam
» de ſa curioſité indiſcrete ſur les mouvemens
» des planetes, peuvent, ainſi que la réponſe
» de notre premier pere, le diſputer aux plus
» belles leçons de morale qu'aucun poëte ait
» jamais données..... Milton avoit conſidéré la
» création dans toute ſon étendue ; ſes deſcrip-
» tions ſont par conſéquent ſavantes. Il avoit
» accoutumé ſon imagination à ne point con-
» noître de bornes, & par conſéquent ſes con-
» ceptions étoient vaſtes. Le caractere diſtinc-
» tif de ſon poëme eſt la ſublimité. Il deſcend
» quelquefois juſqu'à l'élégance, mais la gran-
» deur eſt ſon élément. Il a quelquefois de la
» grace ; mais ſon port naturel eſt giganteſque.
» Il peut plaire quand il le faut ; mais ſon ta-
» lent particulier eſt d'étonner.... Quelque ſu-
» jet qu'il traite, il ne manque jamais de rem-

» plir l'imagination. Mais ses images & ses descriptions des scenes & des opérations de la » nature, ne paroissent pas toujours exactement copiées de l'original, & n'ont pas toujours la fraîcheur, la pureté, l'énergie que » produit l'observation immédiate des objets. » Il voyoit la nature, comme Dryden l'a dit, » au travers des livres, & dans beaucoup d'occasion il appelle son savoir à son secours. » Le jardin d'Eden rappelle à l'esprit la vallée » d'Enna, où Proserpine cueilloit des fleurs » avec ses compagnes....... Il n'y a dans son » poëme que deux êtres humains. Mais ce » sont les auteurs du genre humain, vénérables avant leur chûte, par leurs prérogatives & leur innocence, aimables après leur » disgrace par leur repentir & leur soumission. » Dans leur premier état, leurs affections sont » tendres sans foiblesse, & leur piété sublime » sans présomption. Après leur péché, ils nous » montrent comment la discorde prend sa source » dans la fragilité humaine, comment l'union se » rétablit par une indulgence mutuelle, comment le péché détruit la confiance en Dieu, » comment on peut recouvrer l'espoir du pardon par le repentir & la priere. Nous ne » pouvons qu'imaginer un état d'innocence, si » encore dans notre état actuel d'abaissement » & de misere, il nous est possible de nous élever à cette idée ; mais les sentimens de piété » propres à un être déchu & coupable, nous » avons tous à les apprendre, parce que nous » avons tous à les mettre en usage....

» Le plan du *Paradis perdu* a cet inconvé-
» nient qu'il n'eſt relatif ni aux actions ni aux
» mœurs humaines. L'homme & la femme qui
» agiſſent & ſouffrent dans ce poëme, ſont
» dans un état qu'aucun autre individu de leur
» eſpece ne connoîtra jamais. Le lecteur n'y
» trouve aucun événement auquel il puiſſe
» prendre part; il n'y voit point de circonſ-
» tances dans leſquelles il puiſſe ſe placer lui-
» même par l'effort de l'imagination; cet ou-
» vrage doit donc exciter peu de curioſité ou
» de ſympathie.

» Nous ſentons tous à la vérité les effets
» de la déſobéiſſance d'Adam; nous péchons
» tous comme Adam, & comme lui nous avons
» tous à gémir ſur nos péchés; nous avons
» des ennemis dangereux & infatigables dans
» les anges rebelles, & des gardiens & des amis
» dans les eſprits bienheureux; nous eſpérons
» d'être compris dans la rédemption du genre
» humain; & les deſcriptions du paradis & de
» l'enfer ont ſûrement de quoi nous intéreſſer,
» puiſque nous devons un jour habiter l'un
» ou l'autre. Mais ces vérités ſont trop im-
» portantes pour être neuves; nous les avons
» appriſes dès notre enfance; elles viennent ſe
» mêler à nos méditations & à nos entretiens
» familiers, elles ſe reproduiſent dans tout le
» cours de la vie. N'étant pas neuves, elles
» ne peuvent donc pas exciter dans l'ame une
» émotion extraordinaire : nous ne pouvons
» pas apprendre ce que nous ſavions déja; nous
» ne pouvons pas être ſurpris de ce qui n'eſt
» pas inattendu pour nous.

» Nous avons un éloignement naturel pour » les idées liées à ces vérités terribles; nous » repouſſons les unes avec reſpect, excepté » aux heures ſpécialement conſacrées à ce genre » de méditation; nous rejettons les autres avec » horreur, ou nous ne les admettons que comme » des menaces ſalutaires qui ſervent de con- » trepoids à nos paſſions. De telles images » ſont donc plus propres à abattre l'imagina- » tion qu'à l'éveiller. Le plaiſir & la terreur » ſont certainement les deux vrais pivots de » la poéſie; mais le plaiſir qu'elle cherche à » exciter doit être tel que l'imagination puiſſe » au moins le concevoir; & la terreur qu'elle » peut inſpirer, telle que les forces de la na- » ture & la fermeté humaine puiſſent ſuffire à » la combattre. L'idée de biens & de maux éter- » nels, eſt d'un poids trop fort pour les aîles » de l'imagination; l'ame ſuccombe ſous un tel » fardeau, & ne peut qu'adorer & croire.

De Milton à Butler il y a loin, ſinon pour la meſure, du moins pour le caractere du talent. L'*Hudibras* de ce dernier eſt une plaiſanterie excellente, mais qui, comme tous les ouvrages conſacrés à peindre des ridicules paſſagers, a perdu en vieilliſſant une grande partie de ce qu'elle avoit de piquant dans ſa nouveauté.

» On peut appliquer à la plaiſanterie, obſerve » très-bien notre judicieux critique, ce que » Ciceron dit de la philoſophie, que le tems » efface les rêves de l'opinion, & confirme les » déterminations de la nature. Les mœurs fon-

» dées sur des rapports stables & sur des pas-
» sions générales, sont communes à tous les
» hommes; mais ces modifications dans la ma-
» niere de vivre, ces usages particuliers, qui
» sont le fruit de l'erreur ou de l'influence
» passagere des circonstances, n'ont qu'une exis-
» tence bornée, & qui ne s'étend pas au-delà
» d'un certain lieu ou d'une certaine époque.

» Beaucoup de ces traits plaisans qui enchan-
» toient dans Hudibras les lecteurs du siecle der-
» nier, sont entiérement perdus pour nous,
» parce que nous ne connoissons pas l'aigreur
» emphatique, la sombre superstition, la gravité
» chagrine & la scrupuleuse opiniâtreté des an-
» ciens puritains; ou que si nous les connois-
» sons, ce n'est que par le rapport des livres
» ou de la tradition. Nous n'avons jamais eu
» sous les yeux de pareils personnages, & ce
» n'est qu'au moyen de l'étude & de la réflexion
» que nous pouvons entendre les vers où ils sont
» tournés en ridicule. Nos aïeux jugeoient de la
» copie par les originaux, nous, au contraire,
» nous ne pouvons juger des originaux que par
» la copie.

M. Johnson n'en regarde pas moins l'Hudibras comme un ouvrage qui fait honneur à l'Angleterre tant pour le fonds que pour le style, & comme un monument d'autant plus précieux, qu'il est en quelque sorte national & domestique, quoique le fameux roman de Don Quichotte paroisse en avoir fourni l'idée originale. Mais il ne croit pas qu'un nouvel *Hudibras* eût le même succès, quand il renaîtroit un nouveau

Butler; & il trouve la raiſon de cette différence dans la nature même du burleſque. » Le » burleſque, dit-il, conſiſte dans une diſproportion entre le ſtyle & les ſentimens, ou entre » les ſentimens acceſſoires & le ſujet fondamental. Ce mêlange ſemblable à tous les corps » composés de parties hétérogenes, contient en » lui-même un principe de corruption. Tout » ce qui eſt diſproportion n'eſt pas naturel, & » ce qui n'eſt pas naturel ne peut procurer » d'autre plaiſir que celui de la nouveauté. » Nous admirons une pareille choſe pour ce » qu'elle a d'étrange; mais dès qu'elle ceſſe » de nous le paroître, nous découvrons ſa difformité. C'eſt une eſpece d'artifice qui ſe trahit en ſe répétant; le lecteur ſachant d'abord » à quoi il doit s'attendre, jette le livre de côté, » comme le ſpectateur détourne les yeux quand » on recommence un tour d'adreſſe qu'il a compris dès la premiere fois.

On peut conjecturer que la vie de Dryden, & les obſervations ſur ſes ouvrages, ſont fort étendues, puiſqu'elles occupent un volume entier. M. Johnſon le conſidere d'abord comme écrivain en proſe.

» Tout ce qu'il a écrit en proſe eſt didactique ou polémique, à l'exception de quelques » pages conſacrées à ſes protecteurs. Ses préfaces n'ont jamais paſſé pour ennuyeuſes. Elles ne péchent point par l'uniformité d'un » ſtyle ſymmétrique, dans lequel le premier » membre de chaque phraſe fait deviner le » ſecond; ſes idées ne ſont jamais calculées,

» ni ses périodes arrangées; chaque mot semble
» se présenter par hasard & se trouver de lui-
» même à sa place. Rien n'est froid ou lan-
» guissant ; tout est léger, animé, vigoureux ;
» les petites choses ont de la grace, les grandes
» de la majesté. On peut dire qu'il parle trop sou-
» vent de lui-même ; mais sa vanité paroît fondée
» lors même qu'elle s'agite avec trop de vio-
» lence. Tout est excusé par le brillant des
» images & la vivacité de l'expression. Quoi-
» que tout soit aisé, rien n'est foible ; quoique
» rien ne paroisse travaillé, tout est fini ; &
» quoiqu'il se soit écoulé plus d'un siecle de-
» puis la publication de ses premiers ouvrages,
» on n'y trouve rien de vieilli.

» Il est difficile à un auteur qui écrit beau-
» coup d'éviter les retours fréquens d'un cer-
» tain mode d'idées & d'expressions qui peut
» en quelque sorte se noter, & qui est ce
» qu'on appelle une maniere. Dryden est tou-
» jours le même & toujours différent ; il ne
» reproduit jamais sous la même forme la
» même élégance de style ; il ne paroît pas
» avoir d'autre art que celui d'exprimer
» avec clarté ce qu'il conçoit avec vigueur.
» Il n'est pas aisé d'imiter son style sérieuse-
» ment ou par plaisanterie, car étant toujours
» égal & toujours varié, il n'a point de
» qualités dominantes ou distinctives. On ne
» peut pas ridiculiser par une imitation char-
» gée, une beauté exactement proportion-
» née dans tous ses traits & dans toutes ses
» parties.

Cependant le mérite de bien écrire en prose n'est que le moindre de Dryden.

» C'est sur-tout pour avoir perfectionné le » langage, l'esprit & l'harmonie de la poésie » angloise que son nom est en vénération par» mi tous les littérateurs Anglois.

» Les pensées les plus forcées, & la versi» fication la plus barbare, avoient regné un » demi-siecle, lorsque Waller & Denham firent » quelques pas vers le naturel & l'harmonie. » Ils firent voir que de longs discours rimés » ne pouvoient plaire, à moins que d'être dis» tribués en phrases bien cadencées, & que » le vers ne consistoit pas seulement dans le » nombre, mais encore dans l'arrangement des » syllabes.

» Mais quoiqu'ils eussent beaucoup fait, qui » peut nier qu'il ne restât encore beaucoup à » faire? Leurs ouvrages n'étoient pas nombreux » ni leurs talents fort étendus, & les exemples » manquoient dans beaucoup de genres de » composition......

» Avant Dryden il n'y avoit pas de lan» gue poétique; on n'avoit pas un systême » de mots également éloignés de la bassesse » des expressions populaires & de la rudesse » des termes consacrés dans les arts. Les ter» mes trop familiers ou trop peu communs, » ne conviennent pas au poëte. Ces sons qu'on » n'entend que dans des phrases triviales ou » qui ne se produisent que dans des occasions » peu importantes, ne sont pas propres à por» ter à l'esprit des images agréables ou des im-

» pressions fortes ; & les mots qui nous sont
» à peu-près étrangers, détournent sur eux-
» mêmes l'attention qu'ils devroient attirer aux
» choses. On avoit rarement essayé chez nous
» ces heureuses combinaisons de mots qui dis-
» tinguent la poésie de la prose, nous avions
» peu d'élégances de diction, peu de gra-
» ces de style..... La nouvelle versification,
» comme on l'appelloit alors, fut établie par
» Dryden, & si bien établie que la poésie an-
» gloise n'a plus couru le risque de retomber
» dans sa premiere barbarie.

M. Johnson cite une lettre de Dryden, écrite à ses fils voyageant en Italie, par laquelle il paroit qu'il croyoit à l'astrologie, & qu'il se piquoit de faire des prédictions lui-même, tant il est vrai qu'on peut avoir un esprit foible avec un très-grand génie, vérité humiliante pour l'humanité, mais dont les exemples sont malheureusement trop communs ! Cependant une erreur mérite plus de pitié que de blâme, même dans un grand homme ; ce qu'on peut reprocher plus justement à la mémoire de Dryden, c'est ce desir de gloire effréné qui lui fit traiter en ennemis tous ceux qui lui firent ombrage, c'est l'aigreur & l'emportement de sa critique, ce sont ses injustices, ses invectives, ses procédés violens & peu généreux contre son adversaire Settle, qu'il attaqua avec toute la fureur d'un rival jaloux.

» La critique où Dryden s'abaissa, tenoit
» de la rage & de la terreur ; rage sans mo-
» tifs, terreur sans danger. Ce doit être une

» consolation pour le vulgaire qu'afflige son in-
» fériorité, & une grande mortification pour
» l'orgueil des sages, de voir les plus grands
» esprits se ravaler ainsi au niveau des plus
» abjects. Mais qu'on se souvienne que les
» grandes ames ne se dégradent dans l'exer-
» cice de leurs facultés, que pour n'avoir pas
» su fixer leurs desirs à la hauteur où la na-
» ture les a placées. Dryden & Settle avoient
» mis tous les deux leur bonheur dans les
» vains applaudissemens de la multitude.

La gloire de Dryden est fondée en partie sur ses belles traductions; M. Johnson en fait un éloge très-juste & très-mérité, mais il y joint une réflexion que nous croyons devoir relever, parce qu'elle intéresse la gloire de notre littérature.

» La richesse & les ressources de notre lan-
» gue, dit-il, ne se montrent nulle part avec
» plus d'éclat que dans nos traductions en vers
» des anciens poëtes, genre d'ouvrage que les
» François ont été obligés d'abandonner par le
» désespoir d'y réussir.....

Il y a quelques années que cela pouvoit paroître vrai; mais l'illustre traducteur des *Géorgiques* a bien vengé la langue françoise du reproche d'impuissance qu'on lui faisoit, & il a prouvé qu'il n'y a rien d'impossible pour le génie. S'il est jusqu'à présent le seul de nos écrivains qui ait traduit des poëtes avec succès, c'est qu'il est le seul poëte qui se soit encore appliqué à traduire.

Les poëtes qui occupent le quatrième vo-

ſume, étant bien moins célebres que ceux dont nous avons parlé, & très-inférieurs, nous ne nous étendrons pas ſur eux ; nous nous contenterons d'en citer quelques uns, avec le jugement que M. Johnſon porte de leurs ouvrages.

SPRAT.

» Il conſidéroit Cowley comme un modele ; » & il ſuppoſoit qu'on devoit approcher d'au» tant plus de la perfection qu'on imitoit cet » auteur plus fidélement..... Le peu d'ouvrages » qu'il a laiſſés, offre un aſſez grand nombre » de ces penſées bizarres qu'il jugeoit excel» cellentes. Il dit de Cromwel que la réputa» tion de cet uſurpateur *blanchira, comme l'hom» me, en vieilliſſant.*

OTWAI

» Parmi ceux de ſes poëmes que cette col» lection admet (*), le plus long eſt une *plainte* » *du poëte à ſa muſe.* Je n'en comprends pas une » partie, & dans celle que je comprends, je » trouve peu à louer. Le ſtyle eſt peu élé» gant, & la verſification dure.

DUKE.

» Il y a de la vigueur dans quelques paſſages

(*) Les ouvrages dramatiques en ſont exclus, & c'eſt pourquoi il n'y eſt pas queſtion de Shakeſpeare.

» de ſon *Review*, quoique cet ouvrage ne ſoit » pas fini. Ses poéſies ne ſont ni au-deſſous » ni au-deſſus de la médiocrité.

Stepney.

» Il ſe donna pour poëte, & il ajouta ſon nom » à ceux des autres traducteurs de Juvenal. Mais » c'eſt un traducteur très-licentieux, & aucunes » beautés de ſon propre fonds ne rachetent ſa » négligence à rendre celles de ſon auteur. Dans » ſes poéſies originales, on trouve quelquefois » un vers heureux ou un paſſage agréable : » mais le tout eſt dénué de grace & de vi- » gueur.

M. Johnſon travaille maintenant aux vies de Pope, de Prior & des autres poëtes modernes.

(*Critical Review ; Monthly Review.*)



MÊLANGES.

Vie de l'empereur CHARLES VI, *pere de l'impératrice-reine. Traduite de l'Allemand.*

LA vie de l'empereur Charles VI, est en même tems l'histoire de presque la moitié du XVIIIe. siecle, durant laquelle tout ce qui s'est passé de plus remarquable se rapporte à lui : ensorte que l'on pourroit donner à cette époque la dénomination d'âge de Charles VI, avec autant de vérité que les François ont appellé siecle de Louis XIV & siecle de Louis XV, les regnes de ces deux monarques.

Charles naquit à Vienne le 1 octobre 1685. Il fut le second des enfans mâles que l'empereur Léopold I eut de sa troisieme femme Eléonore-Magdeleine-Thérese, princesse Palatine, fille du duc de Neubourg, devenu électeur le 6 février 1685, par l'extinction de la branche palatine de Simmeren. Il eut pour parrain le roi d'Espagne Charles II, & pour marraine l'impératrice Eléonore, douairiere de Ferdinand III. Son éducation répondit à sa naissance & à ses hautes destinées. Dès sa tendre jeunesse, il reçut du prince Antoine de Lichtenstein, son gouverneur, un goût exquis pour les sciences & les arts, dont on peut voir encore des témoignages au Belvedere. Mais le ciel ne permit pas au jeune archiduc de ne cultiver

que les arts pacifiques. De grandes vues politiques lui rendirent néceſſaire l'apprentiſſage de la guerre à ſa treizieme année.

En 1697, l'évêque de Lerida & le duc de Moles, ambaſſadeurs d'Eſpagne, vinrent à Vienne concerter les moyens de lui aſſurer l'héritage de cette couronne, & de ſes riches poſſeſſions dans les quatre parties du monde. L'ouverture prochaine de cette ſucceſſion mettoit en mouvement toutes les cours. Tous les yeux ſe portoient ſur Madrid, où la ligne maſculine de la maiſon d'Autriche-Eſpagnole alloit diſparoître avec Charles II, prince foible, ſans poſtérité, à qui la nature avoit tout refuſé. La France en guerre avec lui, conclut la paix à Ryſwick, pour ſe frayer le chemin au trône dont on attendoit la vacance. Elle témoigna beaucoup de modération dans ſes victoires, & rendit aux Eſpagnols ce qu'elle avoit conquis ſur eux.

Le roi infirme étoit importuné de pluſieurs côtés pour qu'il déſignât ſon héritier; comme ſi la diſpoſition d'un prince à peine obéi pendant ſa vie, eût dû être ſans difficulté ſuivie de toute la terre après ſa mort. On comptoit trois principaux prétendans : l'empereur Léopold, en qualité de chef de la ſeconde ligne maſculine de la maiſon d'Autriche, & en vertu du pacte de ſucceſſion réglé entre Charles V & Ferdinand I, auteurs des deux lignes : Maximilien-Emanuel, électeur de Baviere, au nom du prince électoral Joſeph-Ferdinand, qu'il avoit eu de Marie-Antoinette, fille de l'empereur Léopold, née de ſon premier mariage avec Marguerite-Thérèſe, ſœur cadette de Charles II, roi d'Eſpagne : & le dauphin de France, comme fils de Marie-Thérèſe, ſœur aînée du même Charles II.

La France avoit renoncé ſolemnellement à la ſucceſſion au trône d'Eſpagne, par le contrat de mariage entre Louis XIV & Marie-Thérèſe; mais cette renonciation avoit été l'ouvrage du cardinal Mazarin, qui ſe jouoit de la bonne foi, & les publiciſtes François n'en ſoutenoient pas moins qu'un roi de France ne peut, par aucune renonciation, priver ſes deſcendans de leurs droits & de leurs prétentions légitimes.

Une partie de l'Europe avouoit les droits de l'empereur Léopold, qui deſcendoit de mâle en mâle de Ferdinand I, frere de Charles V, & ſon ſucceſſeur à l'empire : mais le ſyſtême de l'équilibre de l'Europe, qui avoit déja allumé pluſieurs guerres, & la crainte du ſurcroît de puiſſance que la maiſon d'Autriche auroit acquiſe, ſi elle avoit uni la monarchie d'Eſpagne à l'Empire d'Allemagne, plongerent les cours dans l'irréſolution.

Pour adoucir la jalouſie & l'oppoſition, Léopold ne demandoit point la ſucceſſion d'Eſpagne pour lui, ni pour ſon fils aîné, mais pour l'archiduc Charles, ſon ſecond fils. Dans ce deſſein il envoya à Madrid le comte de Harrach, qui y trouva la cour partagée & dans une grande perplexité. Les Allemands attachés au ſervice de la reine s'étoient fait haïr par leur faveur. La préférence que cette princeſſe Bavaroiſe leur accordoit dans la diſtribution des graces dont elle s'étoit rendue maîtreſſe, anima ſi fort les Eſpagnols contre toute la nation Allemande, que le ſeul nom d'Allemand leur étoit odieux. Plus le roi & la reine laiſſoient voir d'inclination pour la maiſon d'Autriche, plus les grands travailloient à éloigner la déſignation de l'archiduc Charles.

Sur ces entrefaites, les François prirent Bar-

Sur ces entrefaites

celone, & pénétrerent plus avant en Catalogne; il y eut un soulevement à Sarragosse. Le peuple vouloit hautement la paix. Un courier de l'électeur de Baviere apporta les propositions de la France, qui offroit de restituer toutes ses conquêtes. Les Espagnols qui se croyoient au bord de leur ruine, les accepterent avec transport, & signerent la paix à Ryswick le 20 septembre 1697, sans que la succession fût réglée par le traité, auquel l'empereur, abandonné de ses alliés, acquiesça le 21 octobre suivant.

La cour de Madrid proposa alors à celle de Vienne, d'envoyer l'archiduc Charles avec un corps de 12 mille hommes en Espagne, où, à son arrivée, il auroit été déclaré héritier de la monarchie; mais les conjonctures ne permettoient pas cet envoi. Quand la guerre fut finie avec la France, celle qui dura encore contre le Turc, exigeoit tout l'argent & toutes les troupes de l'empereur. D'ailleurs, à 12 mille hommes harrassés par une longue marche, la France en auroit opposé facilement un bien plus grand nombre, ayant retenu, malgré la paix, trois cents mille hommes sur pied, des flottes armées, & fait voir qu'elle eût regardé comme une rupture l'entrée de l'archiduc en Espagne ou dans le Milanez. Il n'y avoit que la voie des négociations de praticable.

La reine d'Espagne étoit à la tête du parti attaché aux intérêts de la maison d'Autriche. C'étoit une princesse sage & d'un esprit ferme; mais trop d'indulgence & de libéralité envers ses serviteurs Allemands, lui avoient aliéné les cœurs des Espagnols. La comtesse de Perlepsch, avoit monté auprès d'elle à une faveur qui excitoit la jalousie de tout le monde. L'Amirante de Castille, ennemi déclaré du cardinal Porto-

carrero, n'avoit pas une moindre part à ses graces : ce qui irrita si fort ce dernier qu'il s'appliqua sans relâche à traverser le parti Allemand. L'Amirante n'avoit pas assez de résolution & d'activité pour la place qu'il occupoit dans le ministere. Avec peu de puissance, il faisoit encore moins qu'il ne pouvoit. Las des contradictions, il n'eût pas attendu la disgrace, & eût quitté de lui-même la cour, si la reine ne l'y eût retenu.

Le cardinal Portocarrero employa toute l'adresse d'un courtisan consommé pour se former un parti qu'il tourna d'abord du côté de l'électeur de Baviere, & ensuite vers la France. Il savoit affecter le désintéressement & cacher ses desseins jusqu'au moment de les manifester. Avec le génie d'un ministre d'état, en même tems prêtre, il dirigeoit à son gré le monarque dévot & indécis, & par son ascendant sur lui, il chagrina souvent la reine qui le détestoit ouvertement. Ce grand politique qui gouvernoit son souverain, étoit lui-même gouverné par don Uraca, son secrétaire.

La plupart des courtisans lui étoient dévoués & secondoient ses projets. Pour se conserver plus sûrement le maître de la volonté du roi, il lui persuada de renvoyer son confesseur, qui étoit dans les intérêts de la reine & des Allemands, & il le remplaça par deux de ses créatures, les peres Froylan & Moreta, qui, l'un sous le nom de confesseur, & l'autre sous celui de conseil de conscience, venoient à bout de résoudre le roi à tout. Un jour ils ne manquerent pas de raisons pour le convaincre que c'étoit un grand péché de garder à Madrid une nombreuse garnison, & ils mirent, à ce sujet, un si grand trouble dans son esprit, qu'il fallut pour le calmer, en faire

ſortir la garniſon dans le même jour (*). Ce tour joué à l'Amirante fut apperçu de la reine, qui en éprouva elle-même de pareils. Tandis qu'on traitoit de l'envoi de l'archiduc Charles avec un corps de troupes, & que la négociation ſembloit prête de réuſſir, il conduiſit ſubitement le roi de Madrid à Tolede, ſous prétexte de ſa ſanté, & il trouva des moyens de différer la concluſion de l'affaire.

Au milieu de ces intrigues, le marquis d'Harcourt, ambaſſadeur de France, arriva à Madrid, & y déconcerta les meſures qu'on prenoit pour l'archiduc. En vain le comte de Harrach offrit, au nom de l'empereur, que l'archiduc ſe rendît en Eſpagne avec une armée, comme on l'avoit d'abord demandé; le roi tout-à-fait changé, répondit d'abord en termes vagues, & déclara enfin que le prince électoral de Baviere ayant auſſi ſes prétentions, on ne pouvoit rien décider que la cour impériale ne ſe fût auparavant accordée avec celle de Munich. Cette réponſe avoit été ménagée par Harcourt, politique très-délié.

Le prince électoral de Baviere, fils de la ſeconde ſœur du roi d'Eſpagne, avoit à peu près les mêmes raiſons que le dauphin, fils de la premiere ſœur, de prétendre à la couronne d'Eſpagne. Sa mere, comme celle du dauphin, avoit donné une renonciation : ſi la renonciation étoit ſans effet pour les Bavarois, elle ne devoit pas avoir plus de force contre les droits de la France. Les miniſtres du parti de Baviere voyoient la difficulté, & tâchoient de s'en débarraſſer en publiant que la renonciation de la mere du prince

---

(*) *Mémoires du comte de Harrach*, tom. II, pag. 37.

électoral étoit invalide, parce que l'Eſpagne n'en avoit point eu connoiſſance, & qu'elle avoit été accordée uniquement à l'empereur, ce qui n'étoit point le cas du dauphin.

Jamais on ne vit d'ambaſſadeur plus poli, plus agréable & plus adroit que le parut Harcourt à Madrid. Loin de découvrir ſes vues dans les commencemens, il ne tenoit que des diſcours généraux, en reconnoiſſant les prétentions de Baviere pour légitimes, ſans néanmoins négliger l'art de ſe créer des partiſans. Il ſentit qu'il ne feroit rien de bien en ſe mêlant dans les cabales des miniſtres, dont la méſintelligence & l'envie auroit été capable de faire échouer ſes négociations avec eux : c'eſt pourquoi il ne les ſollicita point en ſa faveur, & par-là il s'acquit d'autant mieux l'affection des grands. Son reſpect pour le clergé n'avoit point de bornes, parce qu'il en connoiſſoit l'influence ſur le monarque. Il donnoit aux eccléſiaſtiques de groſſes ſommes d'argent pour être diſtribuées parmi les néceſſiteux, ceux ſur-tout qui avoient du crédit ſur leurs ſemblables. Il ſoutenoit beaucoup de familles, tant des grands que des petits. Sa maiſon & ſa bourſe étoient toujours ouvertes à ceux qui avoient beſoin de ſon aſſiſtance. Il converſoit familiérement avec la nobleſſe ordinaire, étoit honnête vis-à-vis du peuple, courtois envers les dames, & témoignoit aux grands la plus haute conſidération. Son épouſe ſeconda parfaitement ſa politique, en s'inſinuant dans l'amitié de la comteſſe de Perlepſch, & par ſon moyen dans la faveur de la reine. Elle évitoit de parler de la ſucceſſion, & ne s'entretenoit que de plaiſirs, de galanteries & d'amuſemens qui rendoient ſa compagnie tous les jours de plus en plus attrayante, au point que la reine ne

pouvoit plus vivre ſans elle. Quand elle ſe vit établie dans l'eſprit de la reine, la marquiſe commença de lever un peu le maſque, mais avec beaucoup de délicateſſe. Elle orna ſes converſations des louanges du dauphin & du duc d'Anjou, parla à la reine de l'eſtime de ces princes pour elle, lui faiſant concevoir l'eſpérance d'un mariage avec un prince François après la mort de Charles II. Ce fut par des manieres auſſi flatteuſes & auſſi engageantes, que les François, juſques-là ſi haïs en Eſpagne, s'y concilierent la bienveillance du peuple, des grands, de la cour & de la reine.

Dans le tems qu'Harcourt ſervoit ſi bien ſon prince à Madrid, Louis XIV mettoit en action d'autres reſſorts en différentes cours. Le comte de Portland, qui de page du roi d'Angleterre, Guillaume III, étoit devenu ſon favori, ayant été envoyé en ambaſſade à Paris après la paix de Ryswick, la cour de France ſaiſit l'occaſion de gagner ce miniſtre, qui avoit acquis la confiance de ſon maître & ſes dignités par ſon dévouement preſque ſervile, & quelques actions éclatantes. Comme les François poſſedent éminemment la maniere de ſe rendre les hommes favorables, ils réuſſirent à lui faire goûter un plan, propre en apparence à fonder une liaiſon durable d'amitié & d'intérêts entre les deux monarques, qui juſques-là s'étoient haïs perſonnellement. Portland repréſenta au Roi d'Angleterre combien il ſeroit dangereux pour la tranquillité de l'Europe & la ſûreté des poſſeſſions angloiſes, que la maiſon d'Autriche reçût une auſſi grande augmentation de puiſſance que celle qui lui parviendroit de la réuion entiere de la monarchie d'Eſpagne ſur la tête d'un prince Autrichien, & en même tems il lui propoſa un traité de par-

tage. Le monarque Anglois l'ayant agréé, Portland se rendit à La Haye, où il fut signé le 11 octobre 1698, par les plénipotentiaires de France, d'Angleterre & d'Hollande.

Ce traité, fort désagréable à l'empereur, accordoit au dauphin, Naples & Sicile, avec les places & isles d'Espagne sur la côte de Toscane, la partie du Guipuscoa en deçà des Pyrénées, nommément Fontarabie, St. Sébastien & le port de passage : à l'archiduc Charles le duché de Milan : & au prince électoral de Baviere, le reste de la monarchie Espagnole. L'Angleterre & la Hollande s'y engageoient envers la France, de soutenir ce partage par la force des armes, si cela étoit nécessaire. Il étoit conçu de maniere que ces deux puissances maritimes en devoient être satisfaites suivant leurs maximes d'état.

Non-seulement la cour impériale, mais aussi celle de Madrid, se trouva offensée par le partage de La Haye. L'empereur Léopold s'en plaignit, & rien n'étoit plus triste pour le roi d'Espagne que de voir des étrangers partager sa dépouille pendant sa vie. Les princes se réjouissent encore plus que les autres hommes, d'avoir une postérité dans laquelle ils revivent, & quand ils en sont privés, ils ont coutume de se donner l'espece d'immortalité qu'ils peuvent, en se désignant eux mêmes un successeur, qui leur laisse appercevoir une longue suite d'héritiers. Prévoir le démembrement de ses états, est un tourment pour un souverain. Le roi languissant le ressentit vivement. Dès qu'il apprit le traité de la Haye, il recueillit tout ce qui lui restoit de forces pour en détourner le coup ; mais guidé par Portocarrero, ennemi de la maison impériale, la disposition qu'il fit par testament, fut en fa-

veur du prince électoral Joseph de Baviere, qu'il nomma son seul héritier.

Toutes les cours en furent étourdies. La France, l'Autriche, l'Angleterre & la Hollande, craignirent de voir échouer leurs mesures; mais plus les deux dernieres puissances qui n'y perdoient rien, témoignerent d'indifférence pour cet arrangement, plus il y eut de mouvemens à Vienne & à Versailles. Ces deux cours firent leurs protestations contre le testament; mais un accident imprévu les rendit superflues. Car le prince électoral de Baviere, désigné l'héritier, mourut subitement le 6 février 1699. (*)

Il ne paroissoit plus que deux candidats, qui prétendissent à la monarchie d'Espagne : savoir le dauphin & l'archiduc Charles. Leurs partis poursuivirent leurs espérances en redoublant d'efforts. On fut long-tems sans pouvoir rien terminer à Madrid. Le roi, chagrin & découragé par la mort du prince électoral, ne vouloit plus entendre parler de la succession. C'étoit un martyre pour lui seulement d'y penser. *Vous me tuez*, disoit-il au cardinal, *avec vos propositions :* & aux autres : *Vous voulez donc que je meure promptement. Ne m'en parlez plus.*

Tandis que l'irrésolution mélancholique du monarque Espagnol laissoit peu d'espérance de réussir auprès de lui, la France travailloit avec l'Angleterre à un nouveau partage. Guillaume III, glorieux d'être recherché de Louis XIV, & de tenir dans sa dépendance, ce fier monarque, autrefois son ennemi, avoir signé le premier partage avec empressement. La mort du prince électoral de Baviere l'ayant rendu inutile, il de-

---

(*) Moreri dit, non sans soupçon de poison.

ſiroit de ſoutenir ſa conſidération par un autre traité. Les circonſtances fortifierent ce deſir.

Les miniſtres d'Eſpagne firent retentir toutes les cours du mécontentement de leur maître, au ſujet du traité de partage. Entre les autres, le marquis de Canales, ambaſſadeur d'Eſpagne à Londres, qui avoit trop de hauteur & de chaleur pour ſa place, mit dans ſes plaintes une vivacité ſi outrée, que le roi d'Angleterre s'en jugeant bleſſé, lui fit ſignifier de ſortir d'Angleterre en 18 jours. Le marquis n'en rabattit rien de ſon arrogance, & lorſque l'ordre lui fut apporté par Vernon, ſecrétaire d'état, il répondit *Te Deum Laudamus*. Mais les dettes énormes qu'il avoit contractées, le forcerent de prier qu'on lui fît les avances de ſon voyage. Il partit en effet dans l'intervalle preſcrit, les Anglois ayant pourvu à tout ce qui lui étoit néceſſaire. (*)

Il étoit facile au comte de Portland, qui recevoit tous les jours à Paris de nouvelles démonſtrations de l'amitié du roi de France, de faire agréer de ſon ſouverain un nouveau traité avec la France, touchant la ſucceſſion d'Eſpagne. Guillaume s'en occupoit, & la conduite du marquis de Canales l'y portoit encore davantage. Pour Louis XIV, il y étoit d'autant plus incliné, que ſans l'alliance de l'Angleterre, il eût eu à redouter contre lui, l'union de la plus grande partie de l'Europe, quand même les négociations du marquis de Harcourt euſſent obtenu à Madrid le meilleur ſuccès. Le ſecond traité fut dreſſé à Londres, par ceux mêmes qui avoient ſigné le premier à La Haye, & conclu

(*) *Mémoires de Lamberty*, tom. I, pag. 23.

à l'envi le 2 mars 1700. Engager le roi de la Grande-Bretagne, c'étoit s'assurer des Hollandois, Guillaume ayant plus de puissance en Hollande qu'en Angleterre. Guillaume y gagnoit de la gloire, Louis XIV des domaines, & au fond, les intérêts de l'Angleterre & de la Hollande n'en souffroient point.

L'essentiel de ce traité, consistoit en ce que le dauphin devoit avoir pour sa part, Naples, Sicile, les places d'Espagne sur la côte de Toscane, le Final, le Guipuscoa, & la Lorraine. Le duc de Lorraine obtenoit Milan en dédommagement de la Lorraine, & on laissoit à l'archiduc Charles, tout le surplus de la monarchie Espagnole. Il étoit réglé expressément, par un article secret, que l'archiduc n'iroit ni en Espagne, ni à Milan, avant la mort du roi d'Espagne.

L'empereur informé du contenu au traité; l'approuva à cause de la difficulté extrême d'obtenir & de conserver la succession d'Espagne dans son intégrité. Seulement l'article du Milanez ne lui plaisoit pas, il en écrivit au roi d'Angleterre, en l'exhortant à soutenir l'exécution de ce partage.

La nouvelle du nouveau partage agita toute la cour de Madrid. Irrités de ce que des étrangers osassent disposer de leur patrie sans les consulter, les ministres Espagnols redoublerent l'indignation de leur roi contre les auteurs de ces traités, & l'exciterent à les anéantir. Ils remontroient au monarque pieux, qu'ils avoient été ménagés par l'artifice des deux puissances maritimes, pour affoiblir la religion catholique par la division de ses forces, & pour diminuer le commerce de l'Espagne, afin de conserver & d'étendre leur domination sur les mers. Char-

les II, déterminé par ces ſuggeſtions, réſolut de prévenir le mal autant qu'il le pouvoit, en ſe nommant encore un ſucceſſeur. Il penchoit pour l'archiduc, ſon filleul, & il eût ſuivi ſon inclination conforme à celle de la reine, ſi les intrigues de quelques miniſtres & du cardinal Portocarrero, oppoſés aux intérêts Allemands, en haine de la reine, n'y euſſent pas apporté du retardement.

De la part du roi d'Eſpagne, on inſiſtoit toujours à la cour impériale ſur l'envoi de l'archiduc à Madrid, à quoi l'on ajoutoit la demande d'un corps de troupes pour l'Italie, où les gouverneurs Eſpagnols auroient ordre de les recevoir. Il n'étoit pas abſolument impoſſible d'envoyer l'archiduc en Eſpagne, & des troupes en Italie; mais les ſuites de cette démarche étoient à craindre. La France l'eût priſe pour une déclaration de guerre, & l'empereur qui venoit de faire la paix avec le Turc depuis quelque mois, n'étoit point en état d'en ſoutenir une ſeul contre la France. Il n'avoit point d'alliés. Au contraire, la France victorieuſe s'étoit unie avec l'Angleterre & la Hollande, & elles étoient convenues d'oppoſer la force des armes à l'archiduc, s'il entreprenoit d'aller en Eſpagne avant la mort du roi.

A ces difficultés, il s'en joignoit d'autres dont la création d'un neuvieme électorat en faveur de la maiſon d'Hannovre étoit la cauſe. L'empereur en cette rencontre ne pouvoit compter ſur l'aſſiſtance de l'Empire diviſé. La France prenoit ombrage de la cour de Vienne ſur la moindre apparence. Les plus petites choſes, telles qu'un cérémonial de cour auquel on auroit manqué par mégarde, lui fourniſſoient des prétextes de menacer & d'exiger des ſatisfactions;

Louis traitoit toujours toutes les cours, excepté celle d'Angleterre, avec la fierté que le ſuccès des armes de Turenne & de la politique de Louvois lui avoit inſpirée. Quoiqu'en pleine paix, il conſervoit de fortes armées ſur pied, & il ſembloit toujours préparé à venger avec cent mille hommes l'ombre d'une injure.

Ainſi la France formidable & menaçante, l'Angleterre & la Hollande alliées avec la France, ces trois puiſſances décidées à ne pas ſouffrir que l'archiduc ſe rendît en Eſpagne, l'Eſpagne foible & troublée, l'Empire déſuni, les finances autrichiennes épuiſées par une ſuite de guerres malheureuſes, tout étoit contraire à l'exécution du deſſein d'envoyer l'archiduc en Eſpagne.

La ſituation critique des affaires étoit bien apperçue de la cour de Vienne : c'eſt pourquoi elle ſouhaitoit que l'archiduc fût nommé unique héritier, avant qu'il allât en Eſpagne. Alors on eût pu entamer une nouvelle négociation avec les alliés qui avoient ſigné le partage, & s'il eût fallu eſſuyer une guerre, on pouvoit eſpérer de détacher l'Angleterre & la Hollande des intérêts de la France, & les circonſtances pouvoient devenir plus avantageuſes avec le tems. Mais jamais le roi d'Eſpagne ne put être déterminé à nommer l'archiduc ſon héritier, avant qu'il le vît en Eſpagne; parce que Portocarrero s'y oppoſa toujours avec les miniſtres de ſon parti, qui exagéroient continuellement au roi les inconvéniens de la nomination de l'archiduc avant ſon arrivée. Ils ſuppoſoient que le miniſtere de Vienne ne la différoit que par opiniâtreté & par des intérêts perſonnels. Ces inſinuations artificieuſes produiſirent inſenſiblement dans le monarque Eſpagnol, contre

la cour impériale, un refroidissement qui fut porté jusqu'au dégoût par l'adroit Portocarrero.

Tandis qu'à Stockholm & à Copenhague les cours du nord étoient requises d'adhérer au partage, l'intrigue & la cabable continuoient à Madrid. Les objections réitérées de la cour de Vienne sur l'envoi de l'archiduc, fournissoient à ses adversaires un prétexte sans fin d'indisposer contre elle le roi d'Espagne. En même tems qu'on lui faisoit horreur de la seule idée de diviser ses états après sa mort, on lui vantoit les bonnes qualités des princes François; les manieres du marquis d'Harcourt faisoient chérir sa nation de plus en plus; toute sorte de ressorts étoient mis en mouvement pour écarter de la cour l'Amirante de Castille, le comte Oropesa & d'autres grands bien affectionnés pour l'Autriche; & Louis XIV se faisoit excuser par Harcourt, du partage qu'il le rejettoit sur les Anglois. Cette excuse tendoit à confirmer le foible roi, dans l'opinion que le partage étoit un échec porté aux catholiques par les puissances maritimes protestantes. La religion, comme la derniere & la plus sûre machine, servit à achever de subjuguer Charles, qui s'affoiblissant de plus en plus, approchoit toujours plus près de la mort. Après la déclaration du roi de France, qu'il regarderoit l'entrée de l'archiduc en Espagne, comme une infraction de la paix, il ne restoit plus qu'un testament qui pût conserver les états Espagnols dans leur entier. Malgré les préventions dont on cherchoit à remplir le roi contre l'Autriche, il ne se décidoit point encore pour un prince François. La reine ne pouvoit que parler, & elle-même se laissoit ébranler par le tourbillon des circonstances, par les caresses de l'agréable marquise

d'Harcourt, par la crainte de la puissance des François, & par le retardement de l'arrivée de l'archiduc. Il n'étoit pas possible au roi mourant de réfuter les représentations de ses ministres appuyées sur des motifs de religion.

Portocarrero, toujours ennemi de la maison impériale, proposa au roi consciencieux, de faire décider par le pape, si la renonciation de la France à la couronne d'Espagne étoit bonne, ou si elle étoit aussi invalide que la renonciation de la maison de Baviere, qui n'avoit pas empêché le testament fait en faveur du prince électoral. Le pape consulté fut d'avis que les rénonciations des reines de France, Anne & Marie-Thérese, infantes d'Espagne, n'avoient point de valeur dans le cas présent, parce qu'elles n'avoient eu pour cause que la crainte de la réunion de toutes les possessions espagnoles à la couronne de France. Pour en suivre l'esprit, il étoit seulement nécessaire de désigner pour successeur au trône d'Espagne, un prince François qui ne fût pas en même tems roi de France.

Afin de tranquilliser encore davantage sa conscience, le roi choisit un conseil qu'il chargea d'examiner les droits des prétendans. Le conseil fut du même avis que le pape, & reconnut l'invalidité des renonciations françoises, pourvu que le même qui seroit roi d'Espagne, ne fût pas aussi en même tems roi de France.

L'Espagne avec ses domaines se jugeoit assez considérable pour avoir son roi particulier. Dans ces principes, on dressa le fameux testament, qui déclara Philippe, duc d'Anjou, petit-fils du roi de France, seul héritier de toute la monarchie espagnole. Le roi Espagnol, aux prises avec la mort, le signa le 2 octobre 1700,

& le confirma par un codicille particulier le 5 octobre ſuivant. Ce fameux teſtament, en 59 articles, étoit fondé ſur la proximité du ſang, Philippe d'Anjou, ſecond fils du dauphin & d'une princeſſe de Baviere, étant petit-fils de Marie-Thérefe, épouſe de Louis XIV, ſœur aînée de Charles II.

Charles II, roi d'Eſpagne, mourut enfin environ un mois après le 1 novembre 1700. Juſques-là le teſtament avoit été tenu ſecret ou fermé.

(*Pour être continué.*)

ABOUZAID.

Conte Oriental.

MORAD, fils d'Hanut, occupa long-tems le premier rang parmi les viſirs & les émires, enfans du courage & de la ſageſſe, qui environnent le trône de Dehli, & forment les conſeils ou dirigent les armées de la poſtérité de Timur. Après s'être ſignalé dans pluſieurs guerres, il avoit été récompenſé par le gouvernement d'une province. La reconnoiſſance des peuples, qu'il rendoit heureux par ſa ſageſſe & ſa juſtice, porta ſon nom juſqu'à la porte du palais de Dehli; l'empereur l'appella au pied du trône, & dépoſa dans ſes mains la clef de ſes tréſors & le cimeterre de ſa puiſſance. Dès cet inſtant la voix de Morad & ſes ordres ſuprêmes furent entendus du ſommet du Taurus juſ-

qu'aux bords de l'Océan. Toutes les bouches restoient muettes, & tous les yeux se baissoient devant lui.

Morad vécut plusieurs années dans la prospérité ; chaque jour ajoutoit à ses richesses & à son pouvoir ; les sages répétoient ses maximes, & des milliers de guerriers obéissoient à sa voix. L'ambition déconcertée gémissoit dans l'antre de l'envie, & le mécontentement effrayé trembloit de murmurer. Mais les grandeurs humaines ont peu de durée ; elles se dissipent comme l'odeur des parfums qu'on ne renouvelle pas dans le feu qui les consume. Le soleil se lassa de briller sur les palais de Morad ; les nuages de la disgrace s'assemblerent sur sa tête, & la tempête de la haine qui s'étoit formée lentement, se grossit & éclata tout-à-coup.

Morad vit sa ruine s'avancer à pas précipités. Les premiers de ses flatteurs qui prirent la fuite, furent ses poëtes ; tous les artistes qu'il avoit récompensés d'avoir contribué à ses plaisirs, les imiterent ; & il n'apperçut auprès de lui que le petit nombre de ceux dont un mérite réel avoit été le titre à sa faveur. Il sentit le danger qui le menaçoit, & se prosterna au pied du trône. Ses ennemis parloient avec hauteur & avec confiance ; ses amis muets observoient une froide neutralité, & la voix timide de la vérité étoit étouffée par des clameurs bruyantes. Il fut dépouillé de son pouvoir, privé des richesses qu'il avoit acquises, & condamné à passer le reste de sa vie sur le bien de ses peres, qu'on daigna lui laisser.

Morad avoit été ſi long-temps accoutumé au tumulte des affaires, à répondre à la foule empreſſée des ſupplians & des flatteurs, que ſa ſolitude lui devint à charge. L'ennui ſe répandit ſur ſon loiſir, dont les heures s'écouloient avec une lenteur accablante. Il voyoit avec regret le ſoleil en ſe levant, forcer ſes yeux à s'ouvrir à un nouveau jour, dont il ne ſavoit comment remplir la durée. Il envioit le ſort du ſauvage, errant dans les forêts, à qui les beſoins de la nature ne laiſſent aucun moment vuide, & dont la vie ſe paſſe à chercher ſa proie, à la dévorer & à dormir.

Le chagrin & l'ennui altérerent ſa conſtitution; il tomba malade, refuſa tout remede, négligea l'exercice, & végéta triſtement dans une ſituation ſinguliere & terrible, craignant de mourir & ne deſirant pas de vivre. Ses gens pendant quelque temps redoublerent de zele & d'aſſiduités; mais voyant que leurs ſervices étoient dédaignés, que leurs ſoins ne faiſoient que l'aigrir, qu'il leur ſavoit même peu de gré de leur attention & de leur exactitude, ils devinrent négligens; & celui qui n'aguere commandoit à tant de nations, languiſſoit ſouvent abandonné dans ſa chambre, ſans avoir un ſeul eſclave auprès de lui.

Dans cet état fâcheux qui empiroit tous les jours, il dépêcha des meſſagers à Abouzaïd, ſon fils aîné, qui étoit à l'armée. Abouzaïd effrayé de la maladie de ſon pere, ſe hâta de ſe mettte en route pour ſe rendre auprès de lui. Morad vivoit encore; il ſentit ſes forces

ſe ranimer en ſerrant ſon fils dans ſes bras. Après les premieres careſſes, il lui ordonna de s'aſſeoir à côté de ſon lit, & lui parla en ces termes :

Abouzaïd, dit-il, ton pere n'a bientôt plus rien à eſpérer ni à craindre des habitans de la terre. La main de l'ange de la mort eſt étendue ſur lui ; & le tombeau qui l'appelle s'ouvre déja pour engloutir ſa proie. Écoute les derniers avis d'une longue expérience ; & que la voix de l'inſtruction ne frappe pas inutilement ton oreille.

Tu m'as vu heureux & malheureux; tu as été témoin de mon élévation & de ma chûte. Mon pouvoir eſt dans les mains de mes ennemis, mes tréſors dans celles de mes accuſateurs. Mais la clémence de l'empereur a épargné l'héritage de mes peres, & ſon courroux n'a pu m'enlever ma ſageſſe. Tourne les yeux autour de toi ; tout ce qu'ils apperçoivent t'appartiendra dans peu de momens. Écoute mes conſeils ; ils peuvent t'apprendre à te contenter de tes poſſeſſions. Elles ſuffiſent pour te rendre heureux. N'aſpire point aux honneurs publics ; ne mets jamais le pied dans les palais des rois. Ton bien te mettra à l'abri des humiliations inſéparables de la miſere, & ta modération te préſervera de l'envie. Contente-toi de vivre en particulier ; fais jouir tes amis de tes richeſſes ; ſois bienfaiſant. La plus douce jouiſſance du cœur eſt d'être aimé de tous ceux dont on eſt connu : recherche-la. Dans le temps de ma gloire & de ma proſpérité, voyant tous les mortels

au-dessous de moi, & un seul au-dessus, je disois à la calomnie : qui t'écoutera ? Et à l'artifice : que peux-tu ? Mon fils, ne méprise jamais la malice du foible. Souviens-toi que le venin supplée à la force, & que le lion peut périr de la piqûre d'un reptile.

Morad expira peu de momens après avoir tenu ce discours. Le temps du deuil étant écoulé, Abouzaïd réglant sa conduite sur les conseils de son pere, ne s'occupa qu'à mériter l'estime & l'amitié générale par tout ce qu'il jugea propre à se les concilier. Il pensa sagement qu'il devoit commencer par assurer son bonheur domestique. Personne en effet ne peut nous faire autant de bien & autant de mal que ceux qui nous environnant sans cesse, sont témoins de nos négligences, écoutent les saillies d'une gaîté quelquefois inconsidérée, & épient les mouvemens des passions que l'on ne contraint pas toujours devant eux. Il augmenta en conséquence le salaire de tous ses gens ; & il crut exciter leur émulation & fortifier leur attachement par des gratifications extraordinaires dont il payoit les services rendus par le zele de ceux qui ne se contentoient pas de remplir leur devoir.

Pendant qu'il se félicitoit de la fidélité & de l'affection de ses domestiques, des voleurs se glisserent un soir dans sa maison. Ils furent découverts, poursuivis & saisis. Ils déclarerent qu'un valet les avoit introduits ; & ce valet interrogé avoua qu'il leur avoit ouvert la porte par dépit de ce qu'on en avoit confié la clef à un autre qu'il n'avoit pas cru mériter plus de confiance que lui.

Abouzaïd lui pardonna; mais il reconnut avec peine qu'il n'eſt pas aiſé de faire un ami de ſon valet; & que parmi les hommes qui étant dans notre dépendance, aſpirent au premier rang dans notre faveur, on ne peut en préférer un ſans ſe faire des ennemis de tous les autres. Il réſolut de rechercher ſes égaux, qui ſeuls pouvoient lui offrir des amis, & il choiſit des compagnons de ſa ſolitude & de ſes plaiſirs, parmi les principaux habitans de ſa province. Il eut d'abord lieu d'être ſatisfait de ſa nouvelle ſociété; il vécut heureux avec elle pendant quelque temps; mais ce temps ne dura que juſqu'à ce que la familiarité eut chaſſé la réſerve, & que chacun ſe jugea libre de donner carriere à ſes volontés, à ſes caprices & à ſes opinions. Alors ils ſe troublerent mutuellement par leur goûts contraires & l'oppoſition de leurs ſentimens. Abouzaïd ſe vit dans la néceſſité d'en dégoûter pluſieurs, en ſe déclarant pour quelques-uns, ou de les mécontenter tous en ne prenant aucun parti.

Il crut devoir éviter toute liaiſon trop étroite avec des êtres d'une nature ſi diſcordante, & ſe répandre dans un plus grand cercle. On le vit en conſéquence prendre le ſourire d'une politeſſe générale, inviter tout le monde à ſa table, mais ſe diſpenſer d'admettre aucun de ſes convives dans la retraite de ſon cabinet. Pluſieurs perſonnes piquées d'avoir été dédaignées lorſqu'il fit le premier choix de ſes amis, refuſerent de ſe lier avec lui. Ceux que l'abondance, la magnificence & la délicateſſe at-

tiroient à ſa table, aſpirerent bientôt à ſon intimité; & chacun ſe voyant traité comme les autres, murmura de ne l'être pas avec une diſtinction qu'il croyoit mériter. Par degrés, tous firent des avances; Abouzaïd, fidele à ſon plan, n'en reçut aucune, & voulut conſerver l'égalité. Tous le quitterent bientôt. Sa table ſe couvrit vainement des mets les plus exquis; une muſique délicieuſe ſe faiſoit entendre dans ſon palais déſert; il ſe vit abandonné, & libre de former dans ſa ſolitude de nouveaux plans de bonheur & de plaiſir.

Il réſolut d'eſſayer la force de la reconnoiſſance; & s'informant des ſavans & des artiſtes, dont le mérite languiſſoit dans la pauvreté, il les appella auprès de lui, & s'empreſſa de réparer à leur égard l'injuſtice de la fortune. Sa maiſon fut bientôt remplie de poëtes, de peintre & de ſculpteurs, attirés par l'abondance, & empreſſés d'employer leurs talens à célébrer leur protecteur. Mais en peu de temps ils oublierent la miſere dont il les avoit tirés. Ils commencerent à ne regarder leur patron que comme un homme d'une intelligence bornée, devenu grand & riche par le haſard de la naiſſance, & qui étoit plus que payé de ſes bienfaits par leur condeſcendance à les accepter. Abouzaïd les entendit un jour, & n'eut rien de plus preſſé que de les renvoyer. Ses yeux, dès ce moment, ceſſerent de voir le coloris brillant des tableaux où on l'avoit peint, tendant une main protectrice aux-beaux arts, & ſon oreille ſe ferma pour jamais aux éloges

Pendant que les enfans des arts s'éloignoient avec rage, & le menaçoient de le couvrir d'une infamie éternelle, Abouzaïd, qui étoit ſur ſa porte, appella le poëte Hamet.

Hamet, lui dit-il, j'avois des eſpérances cheres à mon cœur; ton ingratitude les a détruites & met fin à mes expériences. Je vois à préſent la vanité des efforts de l'homme de bien qui aſpire à la bienveillance univerſelle. Je me contenterai à l'avenir de faire le bien & d'éviter le mal, ſans m'embarraſſer de l'opinion des hommes; & je ne vais plus m'occuper qu'à mériter les bontés de cet être, à qui ſeul nous ſommes ſûrs de nous rendre agréables en cherchant à lui plaire.

(*Mercure de France.*)

CONJECTURES ſur l'art inventé par Jean de Brit, *relativement à ce qu'en ont dit* M. J. G. *dans ſa* lettre *à M. l'abbé* TUBERVILLE-NEEDHAM, *& M. l'abbé* de St. L.... *dans ſes* Obſervations *ſur cette* lettre. (*)

JE ne rapporterai pas ici le titre françois, ni les ſix vers latins qui ſont à la fin de l'ancienne édition que M. l'abbé G... a vue dans la bibliotheque de feu M. Meerman : on les trouvera

(*) Voy. les mois de *juin* & de *novembre* 1779.

trouvera aux pages 239 & 240 du mois de juin.

Le quatrieme vers de la souscription :

Imprimit hec civis Brugensis Brito Johannes,

a fait croire à M. G.... que le nom de l'imprimeur y étoit désigné ; il infere même de certaines expressions dont se sert *Brito* en parlant de Matthieu Regnault, évêque de Terouane, mort en 1415, qu'il a eu quelque relation avec ce prélat, & en conséquence il fait remonter cette édition jusques vers le milieu du XVe. siecle. M. l'abbé de St. L.... lui objecte. (*Nov.* p. 240.) que les souscriptions des Mss. ont souvent passé dans les éditions qui en ont été faites, que le mot *imprimit* ne se rapporte pas toujours à l'imprimerie proprement dite, & que M. Visser, dont les recherches sur les anciennes éditions des Pays-Bas sont connues, n'en rapporte aucune autre de ce prétendu imprimeur que celle qui est en contestation. Mais il esquive une autre difficulté, qui résulte des derniers vers de la souscription, dont il me semble que dépend le dénouement de la question. Je vais essayer de la résoudre.

Que Jean Briton (car je ne sais pas pourquoi on le nomme de Brit,) n'ait été qu'un simple écrivain, cela paroît clairement par ce début :

Aspice presentis SCRIPTURE gracia que sit
Confer opus opere.

Mais cet écrivain a inventé un art, ou une maniere d'écrire inconnue avant lui :

Inveniens ARTEM nullo monſtrante mirandam
INSTRUMENTA quoque non minus laude ſtupenda.

Or un écrivain n'a beſoin que de plumes & d'encre : quels ſont donc ces inſtrumens merveilleux qu'il a inventés, puiſqu'il ne parle que d'une écriture dont la beauté éclatera davantage, ſi on la compare avec toute autre? *confer opus opere.*

Dans la perſuaſion où je ſuis qu'il ne s'agit pas ici d'une impreſſion en caracteres de fonte, & que *l'in-4to.* de M. Meerman n'eſt qu'une copie exacte de l'original de Briton, dans laquelle on a conſervé les ſix vers latins où il faiſoit valoir l'excellence de ſon invention, il m'eſt venu une idée que je ſoumets au jugement des deux ſavans qui ne ſont pas d'accord ſur cet objet.

Il exiſte une eſpece d'écriture qui juſtifie en quelque ſorte l'*imprimit* de Briton. Elle s'exécute avec de petites feuilles de cuivre minces comme du papier : ces feuilles ſont percées avec toute la préciſion poſſible, & le vuide de chacune repréſente une lettre de l'alphabet initiale, majuſcule, ou ſimple; de différentes grandeurs, & de chacune un alphabet complet : c'eſt le premier inſtrument dont j'attribue l'invention à notre artiſte. Le ſecond eſt un vuide quarré, proportionné à la hauteur des lettres, coupé dans une piece de même métal, mais plus épaiſſe, ſurmontée à angle droit d'un manche

de bois, avec laquelle on aſſujettit le caractere qui vient à ſon tour pour être noirci. Enfin le troiſieme eſt un encrier rempli d'une encre ſiccative preſque ſeche, & une broſſe à poil court & uſé qui ſert à prendre un peu de cette encre & en frotter l'endroit où la lettre eſt percée. Ne feroient-ce pas là ces inſtrumens étonnans que Jean Briton a inventés ?

Cet art tient encore un peu à l'écriture, parce que celui qui l'exerce eſt obligé d'ajouter à preſque toutes les lettres un trait dans les endroits où il a fallu laiſſer à cette ſorte de moule un ſoutient pour tenir les parties enſemble, comme à l'*A*, *a*, au *B*, *b*, au *D*, *d*, *&c. &c.*

Quoique bien des perſonnes connoiſſent ces caracteres percés, qui ſont encore en uſage aujourd'hui, j'ai cru cependant devoir m'étendre un peu ſur la maniere de s'en ſervir, afin qu'un chacun puiſſe juger ſi ma conjecture eſt bien ou mal fondée. Si l'on y trouve quelque vraiſemblance, j'ajouterai qu'il eſt très-poſſible que l'auteur de cette découverte ait *eu quelque relation avec Matthieu Regnault.* Voici ſur quoi je m'appuie. 1°. En ſuppoſant ſur le ſilence de tous les auteurs, & même de ſes concitoyens, que l'art qu'il a inventé n'eſt pas celui de l'imprimerie, je crois pouvoir avancer qu'il a précédé celui-ci de pluſieurs années, ſans en excepter les premiers eſſais qui en ont été faits ; parce que l'invention, dont il ſe glorifie, n'auroit pas été trouvée bien admirable, s'il en eût exiſté alors une autre beaucoup plus expédi-

tive. 2°. Si les inſtrumens que je viens de décrire ſont réellement analogues à ceux qu'il a imaginés, il lui a fallu aſſez long-tems pour les préparer, & acquérir par l'uſage la promptitude néceſſaire pour produire un ouvrage d'aſſez longue haleine. D'où je conclus, 3°. qu'on peut, ſans rien haſarder, placer ſa naiſſance avant la fin du XIVe. ſiecle; alors rien n'empêche qu'il ait pu connoître Matthieu Regnault, & même avoir été attaché à ſon ſervice; mais il s'enſuivra que ce Jean Briton, mort en 1492, dont il eſt fait mention dans les comptes rendus à la communauté des libraires de Bruges, n'étoit que ſon petit-fils, ou tout au plus ſon fils.

Liege, ce 1 décembre 1779.

Le B. D. C.

Lettre aux auteurs du journal de Paris, *ſur deux caracteres ſinguliers.*

Messieurs,

On a dit depuis long-tems, & avec raiſon, que ce monde-ci étoit une comédie pour qui ſavoit l'obſerver. Quoique dans une grande ville le ton établi dans la ſociété, le code univerſel de la politeſſe, y jettent une eſpece de monotonie, en couvrant d'un maſque uniforme tous les viſages, c'eſt-là pourtant que le ſpectacle ſe

varie le plus. L'art des contrastes, si piquant sur la scene dramatique comme sur le théatre du monde, y brille dans toute sa perfection, & quand dans nos spectacles publics on a vu de bonnes copies, on est fort aise aussi d'aller voir des originaux dans la société.

Je vis familiérement avec deux personnes, que j'aime beaucoup. Peut-être, je dois l'avouer, le plaisir qu'ils me donnent entre-t-il pour quelque chose dans mon amitié, car ce maudit égoïsme se mêle par-tout. Il n'est pas extraordinaire de voir deux personnes d'un caractere opposé; mais il est rare d'en voir qui le soient à ce point-là. Ce qui vous surprendra peut-être, c'est que ces deux personnes-là soient dans la plus intime liaison.

Je vis un des deux hier matin. Il étoit dans son cabinet. Mon ami, me dit-il en me voyant entrer, félicitez-moi. Tandis qu'il se disposoit à justifier par ses discours la joie qu'il laissoit éclater sur son visage, ma vue tomba sur un secrétaire ouvert & fracassé. Je lui demandai ce que c'étoit. C'est justement de cela que j'allois vous parler, me répondit-il. J'ai dans un coffre que voici plus de 12000 liv.; des voleurs sont entrés cette nuit dans mon cabinet. Le coffre est resté intact; & ils n'ont ouvert que mon secrétaire, comme vous voyez, où ils n'ont trouvé que deux mille écus, qu'ils ont emporté.

En me racontant ce fait, il étoit vraiment au comble de la joie. Il ne voyoit point dans cette affaire deux mille écus perdus; il ne voyoit

abſolument que douze mille livres de gagnées. Pour moi j'eus de la peine à arranger là-deſſus un compliment de congratulation : je le fis cependant; & après l'avoir félicité ſur un bonheur que j'étois loin de lui envier, j'allai voir l'autre ami, pour lui raconter la ſcene dont je venois d'être témoin. Je le trouvai un papier à la main, avec un air d'humeur, & jurant même entre ſes dents. Cet homme eſt riche en toutes ſortes de biens-fonds; & le papier qu'il avoit ſous les yeux étoit le mémoire de ſes frais de récolte, qui étoit augmenté conſidérablement cette année, parce qu'il a recueilli ſix fois plus que l'année derniere. Que vous êtes heureux, me dit-il dès qu'il m'apperçut : (je dois vous avouer modeſtement, meſſieurs, que je ſuis ſans fortune) que vous êtes heureux! voyez ce que j'ai à payer ou ce que j'ai payé cette année. Enfin je vis que ſans ſe réjouir de l'augmentation de ſon revenu, il peſtoit beaucoup ſur l'augmentation de ſa dépenſe.

Vous ſentez, meſſieurs, combien je fus touché du ſort de ce malheureux. Je lui racontai la joie de ſon ami, touchant l'aventure qui lui faiſoit perdre deux mille écus. Il me répondit que ſon ami étoit fou, & ſon ami m'en a dit autant de lui-même.

Pour moi, meſſieurs, je crois qu'ils ont raiſon tous deux; mais ſi j'avois à choiſir, je ne balancerois pas à adopter la folie du premier, ſi c'en eſt une. Obſervez, je vous prie, qu'ils ſont tels l'un & l'autre, non par projet, mais par caractere. Je crois que ces MM. figureroient

heureusement sur la scene. Je vous prie de vouloir bien en exposer le tableau dans votre journal. J'ai l'honneur, &c.

Éloge historique de M. Dominique Masotti.

Ce célebre lithotomiste, étoit né à Faenza, petite ville de la Romagne. Il vint de bonne heure à Florence, où il apprit la chirurgie à l'hôpital de S. Marie-Nouvelle, sous M. François Tannucci, habile professeur de ce tems-là. Il ne tarda pas à se distinguer parmi les autres éleves, & il eut successivement dans cet hôpital plusieurs emplois de confiance. On lui donna ensuite une chaire de chirurgie & de physiologie, à laquelle on en ajouta depuis une de lithotomie. Il y avoit déja quelque tems qu'il enseignoit cette derniere science, lorsqu'il inventa un nouvel instrument *dilatatoire*, pour extraire la pierre aux femmes, sans avoir recours à l'opération de la taille. Il publia la description de cet instrument & de ses usages, avec la relation de deux opérations faites avec succès par lui sur deux jeunes filles attaquées de la pierre, dans une brochure imprimée à Florence en 1756, chez André Bonducci, & intitulée : *Lettre sur les instrumens nécessaires à la lithotomie des femmes, & sur l'aiguille de Barbette.* Cette *aiguille* sert pour l'opération de la paracentese, & a été décrite par Paul Barbette, dont elle a pris le

nom, quoiqu'il n'en fût pas l'inventeur. M. Maſotti perfectionna cet inſtrument. A l'égard de l'inſtrument *dilatatoire* pour la lithotomie des femmes, l'académie royale de chirurgie de Paris en porta le jugement le plus favorable, ce qui engagea l'auteur à donner une nouvelle édition de ſa lettre, & à la faire réimprimer à Faenza en 1763, ſous le titre de *lithotomie des femmes perfectionnée.* Il enrichit cette édition de quatre obſervations ſur des extractions de pierres faites par lui avec le plus heureux ſuccès à autant de femmes d'âges très-différens. Il y préſenta auſſi ſon inſtrument perfectionné de maniere qu'outre ſa propriété de dilater l'urethre, il eût auſſi celle de ſervir de tenaille pour emporter la pierre. Il fut parfaitement ſecondé à cet égard par M. Coſme Siries, ſavant mécanicien & directeur des travaux en pierre dure pour la galerie royale de Florence, qui ſe chargea de la fabrication de ce nouvel inſtrument.

M. Maſotti fit encore beaucoup parler de lui par un autre ouvrage imprimé en 1772, à Florence, chez Moucke, ſous le titre de *Diſſertation ſur l'anévriſme du jarret.* Il eſt rare qu'on parvienne à guérir parfaitement la tumeur anévriſmatique du jarret ſans avoir recours à une des opérations les plus difficiles & les plus incertaines de la chirurgie. C'eſt en 1744 qu'on a commencé à pratiquer cette opération, ou du moins qu'on en a renouvellé l'uſage. M. Jean Pierre Kayſer, Lorrain de nation, chirurgien-major du régiment des

gardes du grand-duc de Toſcane, & profeſſeur à l'hôpital de ſainte Marie-Nouvelle, fut le premier qui la fit connoître à Florence, & il la pratiqua pluſieurs fois en préſence de pluſieurs gens de l'art qui vivent encore, ainſi que la plupart des ſujets ſur leſquels il opéra. Cependant M. Maſotti, tout en citant honorablement M. Kayſer dans ſon ouvrage, ne convint pas que la méthode de ce dernier fût la même que la ſienne; & il y a en effet cette différence, qu'au-lieu que M. Kayſer vouloit que l'on comprimât avec des plumaceaux & des compreſſes les petits vaiſſeaux qui pouvoient jetter du ſang dans l'opération, après avoir lié l'artere, M. Maſotti, ſans déſapprouver abſolument ce moyen, propoſoit la ligature des mêmes vaiſſeaux.

M. Maſotti avoit recueilli un grand nombre d'obſervations chirurgicales qu'une longue pratique lui avoit fournies. Ces obſervations ſont reſtées manuſcrites; mais il ſeroit peut-être à deſirer que quelque homme de l'art ſe chargeât de les mettre en ordre & de les publier.

Il eſt mort d'un abſcès à Florence, le 20 mars de cette année, à l'âge de quatre-vingt-un ans. Il a laiſſé, avec une fort belle bibliotheque & un cabinet très-bien fourni en toutes ſortes d'inſtrumens de chirurgie, deux jolies collections d'oiſeaux & de fœtus injectés.

(*Novelle letterarie.*)

ÉLOGE historique de M. le docteur PIERRE TABARRANI.

M. Tabarrani naquit le 3 mai de l'an 1702 à Lombrici, annexe de la terre de Camaiore dans l'état de Lucques, de Pierre Tabarrani & de Catherine Bonuccelli, tous deux de familles très honnêtes. Il apprit dans sa patrie la langue latine & les principes de la philosophie. Il alla ensuite à Pise, où il se livra à des études plus sérieuses sous les habiles professeurs de cette université, entr'autres sous le savant pere abbé Grandi, & il y prit le bonnet de docteur en philosophie & en médecine. Il passa de Pise à Florence, où il commença à pratiquer dans l'hôpital de sainte Marie-Nouvelle. Le cardinal Salviati l'emmena avec lui à Rome en qualité de son médecin. Il profita de son séjour dans cette capitale du monde pour s'appliquer plus particuliérement à l'anatomie & aux mathématiques, & il y trouva de grandes facilités pour satisfaire le goût qui le portoit à la premiere science, ayant obtenu par le moyen de Monsig. Levrotti, archiatre de S. S. la permission de choisir à l'hôpital du S. Esprit les cadavres sur lesquels il vouloit opérer, & de les faire transporter chez lui pour les disséquer à son loisir. Ce fut dans ce tems qu'il ouvrit un commerce de lettres avec le célebre Musschenbroek, comme on le voit dans

les actes de l'inſtitut de Bologne. Le cardinal Salviati étant mort, M. Tabarrani publia l'hiſtoire de ſa maladie, avec le rapport de l'ouverture de ſon cadavre ; & il exerça encore quelque tems à Rome ſa profeſſion de médecin, ſans abandonner l'étude particuliere de l'anatomie, ſur laquelle il publia pour lors ſes premieres obſervations, qui furent réimprimées pluſieurs fois. La mauvaiſe ſanté de François Tabarrani ſon frere, le rappella à Lucques, où celui-ci étoit avocat, & il y reſta juſqu'à ſa mort, qui arriva après de longues ſouffrances. M. Tabarrani ne ſe ſouciant plus de retourner à Rome, & n'ayant d'autre objet que de ſe perfectionner dans l'anatomie, alla à Bologne, où l'attiroit la réputation des grands hommes qui y vivoient alors. Il ne tarda pas à s'y faire connoître, & il s'y lia d'une amitié très-étroite avec les célebres docteurs Galeazzi & Beccari. Ce fut à Bologne qu'il retoucha ſes obſervations anatomiques, & qu'il en prépara une nouvelle édition très ſupérieure à la premiere. Le deſir de faire connoiſſance perſonnellement avec le fameux Jean-Baptiſte Morgagni, le fit paſſer à Padoue, où il vit ce grand anatomiſte dont il s'acquit l'eſtime, ainſi que celle des ſavans profeſſeurs Pontadera & Valliſnieri. De retour dans ſa patrie, il y reſta juſqu'à l'an 1759, qu'il fut appellé à Sienne pour y remplir une chaire d'anatomie. Il ſuccéda dans cette chaire au célebre Jean Bianchi de Rimini, plus connu ſous le nom de *Janus Plancus*, qui, après l'avoir occupée pendant

quatre ou cinq ans, la quitta en 1744 pour aller jouir à Rimini des honneurs que lui offroient ses concitoyens. La chaire étoit restée vacante pendant quatorze ans, & dans cet intervalle M. le docteur Octave Nerucci, Siennois, lecteur d'institutions médicales, avoit été chargé par provision du cours d'anatomie. A l'arrivée de M. Tabarrani les choses changerent de face, & l'étude de l'anatomie, qui avoit été fort négligée, reprit faveur à Sienne. Il avoit à triompher de deux grands obstacles, de la paresse des étudians, favorisés par l'espece de discrédit où cette science étoit tombée, & de l'horreur générale qu'on témoignoit pour la dissection des cadavres à laquelle on n'étoit plus accoutumé; mais son zele & son grand savoir triompherent de tout, & il eut la gloire & la satisfaction de former plusieurs savans éleves que nous pourrions citer, si nous n'avions encore à parler de ses ouvrages.

M. Tabarrani est auteur de deux lettres sur la coupe de la forêt de Viareggio, où il fait voir que cette coupe peut être préjudiciable à une grande étendue de pays, en laissant aux vents la liberté de transporter çà & là les exhalaisons des marais. La premiere de ces lettres a eu deux éditions, dont la derniere faite à Bassano, est de l'an 1742; la seconde a été imprimée à Pesaro, in-4to. l'an 1741. Ces deux lettres parurent anonymes; mais M. l'abbé Lami, qui faisoit alors les *novelle letterarie*, les annonça comme l'ouvrage du docteur Tabarrani, & en parla avec éloge.

La plus intéressante de ses productions, est celle dont nous avons déja parlé, qui a pour titre : *Observationes anatomicæ.* Ces observations parurent d'abord dans le tome premier de la collection intitulée *Memorie Dei valentuomini* : la seconde édition a été imprimée à Lucques, in-4to. l'an 1753.

M. Portal, professeur d'anatomie à Paris, dans son histoire de l'anatomie & de la chirurgie, parle de ce livre, comme d'un *ouvrage excellent & rempli d'observations intéressantes pour l'anatomie & la chirurgie.* D'autres savans en ont aussi fait l'éloge, entr'autres, M. de Haller dans ses *Fasciculi*, dans sa *Physiologie*, & dans sa *Bibliotheque anatomique*; Gerard Vanswieten, dans ses *Commentaires sur Boerhave*; & Jean-Baptiste Morgagni, dans son ouvrage *de sedibus & causis morborum per anatomen indagatis.*

M. Tabarrani est encore auteur d'un autre ouvrage composé de trois lettres, l'une sur le flux de sang; l'autre sur l'opération de l'hydrocele; la troisieme sur les ventricules & les cavités du cerveau, sur l'hymen, sur les muscles supercostaux & intercostaux, & sur le larynx. Cet ouvrage, dédié à M. l'abbé Antoine Nicolini, de la famille des marquis de ce nom, a été imprimé à Lucques, in-4to., l'an 1764.

Il a fourni aussi l'an 1760, au premier volume des actes de l'académie des sciences de Sienne, l'histoire d'une petite-vérole particuliere, remarquable par les divers accidens dont elle fut accompagnée, & par les inductions qu'on en peut tirer en faveur de l'inoculation.

Il a publié à Sienne in-4to., l'an 1766, des lettres médico anatomiques, dédiées à M. Jean-George de Lagusius, premier médecin du grand-duc, dans lesquelles il rend compte de plusieurs observations faites par lui, tant sur le corps humain, que sur d'autres corps animés. Ces lettres se trouvent aussi dans le tome troisieme des actes de l'académie des sciences de Sienne. M. Michel Gerardi, professeur d'anatomie dans l'université de Parme, rapportant quelques-unes de ces observations, dans son explication des dix-sept tables de Dominique Santorini, s'exprime en ces termes, sur le compte du docteur Tabarrani : *de hâc ipsâ... Membrana etiam illustris Hallerius, & presse æque ac distincte, celebris Petrus Tabarranus in Senensi academiâ anatomes professor vera docuit.*

On trouve dans le tome quatrieme des actes de l'institut de Bologne, un mémoire de M. Tabarrani, qui a pour titre : *De thermometrorum peculiari correctione nunc primum excogitata*, suivi d'une lettre du même, sur une source particuliere ; & une autre lettre adressée par lui au célebre Musschenbroek, sur les thermoscopes, avec une réponse de ce savant, dont la suscription porte : *Experientissimo viro Petro Tabarrano.* Enfin, on verra dans le tome quatrieme des actes de l'académie des sciences de Sienne, qui s'imprime actuellement, un mémoire de lui, sur deux fœtus monstrueux, dans lequel il prouve que leur conformation est originaire & non accidentelle, & que le fœtus humain, ne reçoit de nourriture dans *l'uterus*, que par le

cordon ombilical, comme c'étoit autrefois l'opinion générale, ce qui lui donne lieu de faire quelques réflexions ſur les membranes qui enveloppent le fœtus.

On a encore de lui pluſieurs écrits polémiques, occaſionnés par les diſputes littéraires dans leſquelles il s'eſt trouvé ſouvent engagé

M. Tabarrani devint aveugle à l'âge de ſoixante-treize ans, d'une double cataracte. Il alla à Lyon, où il ſe mit entre les mains du célebre oculiſte Janin, mais ſans ſuccès. De retour dans ſa patrie, & toujours privé de la vue, il obtint du grand-duc de Toſcane, pour adjoint à ſa chaire d'anatomie, M. le docteur Paul Maſcagni, ſon éleve ; & ne pouvant plus ſe livrer comme auparavant à ſon ardeur pour les recherches anatomiques, il fut forcé de paſſer dans le repos, le peu de jours qui lui reſtoient. Il eſt mort de la gangrene au pied droit, le 5 avril de cette année, dans la ſoixante-dix-ſeptieme de ſon âge, après avoir occupé, pendant dix-neuf ans, la chaire d'anatomie de Sienne. Il a été enterré dans l'égliſe paroiſſiale du couvent *della Roſa*, appartenant aux moines camaldules. Il avoit pris pour femme, deux ans avant ſa mort, la ſignora Marie-Anne Bertagna de Camaiore, à qui il a laiſſé ſa ſucceſſion, montant à quarante mille écus, ce qui prouve que la ſcience n'eſt pas en Italie un titre d'excluſion à la fortune.

(*Novelle letterarie.*)

POÉSIES FUGITIVES.

L'ESPRIT DE PARTI,

CONTE, auſſi vrai que bien d'autres.

UN homme autrefois fit naufrage.
Ce fait eſt vraiſemblable, & le reſte eſt certain ;
Il fut pouſſé vers un rivage
Peuplé d'heureux.... On va douter, je gage ;
L'homme par-tout, dit-on, doit être un peu chagrin.
Quoi qu'il en ſoit, ſur cette plage,
Les cœurs ſont purs & le ciel eſt ſerein.
Les arts en ſont bannis auſſi-bien que l'étude ;
Le culte eſt d'aimer Dieu, point de rangs, point de droits,
On fait tout ſimplement le bien par habitude,
Sans la peur des tourmens & ſans le frein des loix.
Celui que ſur ces bords envoya la tempête,
S'accoutume aiſément aux douceurs du ſéjour.
Comme un concitoyen, on l'accueille, on le fête ;
Il dort, il chante, il fait l'amour ;
D'affaires, de devoirs, ne remplit point ſa tête,
Et ne ſe plaint jamais de la lenteur du jour.
» Ma foi, ce n'eſt qu'ici, diſoit-il, qu'on reſpire. «
C'étoit un bon humain, vrai, joyeux, confiant,
Et paſſablement ignorant,
Très ſociable enfin.... s'il n'avoit pas ſu lire.
Que la ſcience eſt un fatal préſent !

DEUX ans s'étoient paſſés ; ſurvient un autre orage,

Qui jette sur ces bords un de ces novateurs,
De ces doctes brouillons se créant un langage,
Législateurs sans frein, conquérans sans courage,
Espece de brigands sous le manteau des mœurs.
Cet homme avoit sauvé ses livres du naufrage;
C'étoient les contes dangereux
De je ne sais quels fous, determinés sectaires,
Donnant fausses lueurs pour rayons salutaires,
Et plaignant tout mortel qui ne voit pas comme eux.
Du vrai, il faut les croire, ils sont les seuls apôtres.
Rêvent-ils?.... C'est un code utile aux potentats,
Et ces messieurs croiront cimenter les états,
En récrépissant mal ce qu'ont bâti les autres.

Mais venons à mon but: roulant de grands projets,
Mon drôle au loin promene un œil scientifique
Sur cette nation de mortels satisfaits,
Unis sans l'accord politique,
Sans traité maintenant la paix,
Amoureux sans métaphysique,
Jouissant de tout sans procès,
Contens, en un mot, sans logique;
Et la pitié qu'excitent ces objets,
Parle à son cœur philosophique.
» Le ciel m'appelle ici, j'en dois bannir l'erreur:
» Infortunés, dit-il, pour vous le jour va naître;
» Sans les calculs, qu'est-ce que le bonheur?
» Sentir n'est rien; l'homme est fait pour connoître.
» Le fer même fléchit sous le coup des marteaux;
» Le chêne le plus dur cede aux dents de la scie,
» Et moi je vais souffler la vie
» Sur cet amas de végétaux. «
Il cherche, il invente, il combine
Les moyens les plus prompts d'exécuter ses vœux,
Et c'est l'autre étranger que mon savant destine
A semer avec lui ses venins dangereux;
Et qu'il croit en état d'annoncer sa doctrine.

Les voilà donc qui travaillent tous deux
A préparer les maux & la ruine
D'un peuple d'ignorans.... qui savoient être heureux....
Le jeune & crédule Séide
De ce burlesque Mahomet,
En étourdi l'écoute, en dupe se soumet;
De révolutions son espoir est avide,
La gloire enfin qu'on lui promet,
En flattant son orgueil rend son cœur intrépide.
Lui-même il brigue des leçons,
Avale à longs traits l'imposture,
Abandonne une ame encor pure
Aux fureurs des opinions,
Et s'enivre de leurs poisons.
Qui fermentent par la lecture.
Devenant fanatique, il se croit inspiré,
Veut créer, innover, donner un peuple au monde;
Dans cette démence profonde,
Il cesse d'être bon, dès qu'il est éclairé.
Plus de digues, plus de scrupules,
Du remords même il étouffe le cri,
Cabale, intrigue, impose aux plus crédules,
Bavarde effrontément, comme un chef de parti.
La faction triomphe, & la guerre s'allume;
Il faut un autre Dieu, d'autres mœurs, d'autres loix;
Aurons-nous des tribus, des consuls, ou des rois,
Ou des commis? .... On s'arme, on se bat, le sang fume,
La nation est aux abois;
Le laboureur raisonne, & la faim le consume.
Tous les nœuds sont rompus, ou prêts à se briser.
Bref, ces citoyens si tranquilles,
Egarés par deux imbécilles
Conspirant à les diviser,
De leurs savantes mains renversent leurs asyles,
Ensanglantent leurs champs, brûlent leurs domiciles,
Et s'égorgent entre eux pour se civiliser.

VERS faits à Ermenonville sur le tombeau de J. J. ROUSSEAU.

J'AI vu des rois dans l'ombre des tombeaux,
J'ai parcouru de vastes mausolées,
Où par les coups du tems les voûtes ébranlées
Nous laissoient entrevoir la cendre des héros.
Mon ame a respiré : toujours libre & tranquille,
Je n'ai point encensé dans des restes d'argile
L'idole de la gloire & celle du pouvoir,
Tout servoit dans ce triste asyle
A me faire penser plutôt qu'à m'émouvoir ;
Mais à l'aspect touchant de la tombe champêtre,
Où de Rousseau s'est brisé le malheur,
Mes larmes ont coulé. J'ai dit, » O, mon cher maître,
» Ton infortune avoit flétri mon cœur :
» Ta mort me donne un nouvel être,
» Et ton repos adoucit ma douleur. «
Mon ame aussi-tôt consolée,
Le suit vers les détours du moderne Elysée,
Où le nouveau Léthé de ses tranquilles eaux
Baigne sa rive fortunée,
Et je crois voir de fleurs son ombre couronnée
Y boire l'oubli de ses maux.
O peupliers sacrés, harmonieux bocage,
Monument dont la triste image
Offre les feux de l'œil du jour
Mourans à travers le feuillage,
Séjour divin consacré par un sage,
A celui qui connut la sagesse & l'amour,
Si de ces deux vertus qu'il sut rendre si belles
J'ai reconnu le pouvoir enchanteur,
Que l'hommage de mon bonheur
Lui soit porté par vos échos fideles ;

Et vous qui riez de mes vœux,
Ames froides & paisibles,
Fuyez; l'air qu'on respire en ce séjour heureux
Est l'élément des cœurs sensibles.

Par M. DE CHOISY.

RÉPONSE aux couplets insérés dans le journal de novembre de l'année derniere, adressés par une femme à son mari, qui ne la tutoyoit point.

MÊME AIR : *Du vaudeville de la Rosiere.*

OUI j'adopte ton sentiment,
Que *vous* ne soit plus en usage.
Ton époux te fait le serment
De n'être point pour *toi* volage.
Vous n'est point fait pour nos amours,
Toi, seul, *toi* me plaira toujours.

OUI, ma chere, je tiens à *toi*,
Et j'y tiendrai toute ma vie.
Trop froids *vous*, fuyez loin de moi:
Avec *toi* mon ame est ravie.
Vous, &c.

HÉLAS! d'un usage insensé
Je fus trop long-tems la victime;
Avec *vous* j'étois tout glacé:
Toi, je le sens bien, me ranime.
Vous, &c.

SI quelquefois parlant de *vous*,
La paix cessoit dans le ménage,
Pour la rappeller entre nous,
Que *toi* seul soit mis en usage.
Vous, &c.

A *vous* je renonce en ce jour,
Je donne à *toi* la préférence.
Pour *vous* je n'aurai plus d'amour;
J'aimerai *toi* ſans inconſtance.
Vous n'eſt point fait pour nos amours,
Toi, ſeul, *toi* me plaira toujours.

VERS

A M. LÉONARD, d'après la lecture du chant du Matin, dans ſon poëme des quatre parties du jour.

QUE ton Matin me plaît ! ô ! que dans tes bocages,
Je reſpire le frais de tes riants ombrages;
De la nature à peine échapée au repos
Le calme interrompu par le chant des oiſeaux;
Des larmes de Procris, la terre encor mouillée;
Le zéphir qui ſe joue à travers la feuillée;
Dans l'horizon plus pur, par degrés blanchiſſant,
De l'aſtre des ſaiſons, le diſque éblouiſſant
A travers les rameaux jettant par intervalles
De ſes divers rayons les teintes inégales;
Le chant naïf du pâtre, & du réveil du jour,
Tout l'univers en chœur célébrant le retour.
Sous tes doigts créateurs tout me plaît, m'intéreſſe,
Tout porte dans mes ſens cette touchante ivreſſe,
Ce ſilence ſi doux, ce profond ſentiment,
Qu'un cœur tendre ſavoure avec recueillement :
Du ruiſſeau qui ſerpente & mouille la verdure,
Je reſſens la fraîcheur & j'entends le murmure;
Je vois le ſoc tranchant ſillonner les guerets,
Je perce avec effroi l'épaiſſeur des forêts;
Ailleurs, en paix, aſſis ſous l'ombrage des hêtres,

J'entends les sons aigus des musettes champêtres, (*)
Plus loin, parmi les fleurs qui parent ce jardin,
La rose ouvre au zéphir, les trésors de son sein;
C'est peu de voir l'éclat dont elle est animée,
On en respire encor l'haleine parfumée.
C'est ainsi que toujours sous tes riants pinceaux
D'Albane & de Berghem, revivent les tableaux;
Il n'appartient qu'à toi de chanter la Nature;
On l'entreprend en vain, si l'ame n'est pas pure,
Léonard, si le cœur n'est pas calme & serein
Comme l'air d'un beau jour encor à son matin,
Ou comme le crystal d'une claire fontaine,
Qu'Eurus ne trouble point de son obscure haleine.

Il est un doux penchant avoué par les cieux,
Charme heureux, inconnu par les cœurs vicieux,
La vertu par lui-même est encor embellie,
Il parseme de fleurs les routes de la vie,
Et s'il cause en chemin quelque triste soupir,
La peine qu'on ressent est encor un plaisir;
C'est le frere chéri de l'amitié fidelle,
Sans son trouble enchanteur on le prendroit pour elle;
Les pleurs qu'il fait couler, pareils aux tendres pleurs
Que l'aurore distile au calice des fleurs,
Aux roses d'un beau teint prêtent de nouveaux charmes,
Et font de la beauté les plus puissantes armes.
Mais si du tendre amour vous desirez le prix,
On ne le trouve point sous de riches lambris;
Cherchez, amants heureux, les champêtres asyles,
Ce Dieu n'habite point dans le fracas des Villes,
Libre d'habits pompeux, cet enfant ingénu,

(*) Cornemuse, instrument à anche & à vent, dont se servent les bergers, & qui differe de la musette, en ce qu'au lieu du soufflet, l'air s'y introduit par la bouche dans une espece de vessie, qu'ils enflent aussi & pressent sous leurs bras.

A l'ombre des buiſſons chemine demi-nu.
De quoi rougiroit-il ? il a ſon innocence :
Sans crainte dans les champs, ainſi que ſans défenſe,
Il n'a point ſon carquois ni ſon bandeau trompeur,
Des baiſers ſont ſes traits ; la belle dont le cœur
En a ſenti l'atteinte, en chérit la bleſſure,
Elle rend au vainqueur les traits avec uſure,
Et plus foible que lui dans ce combat charmant,
Elle tombe & triomphe aux bras de ſon amant ;
Les champs prennent pour eux une face nouvelle :
Pour les amans heureux, que la nature eſt belle !

Mais quoi ? c'eſt n'être encor fortuné qu'à demi,
Aux champs avec l'amour je voudrois un ami ;
Que peut-on toujours dire à la même Bergere ?
L'amour a quelquefois beſoin de ſe diſtraire ;
Après les entretiens de la douce amitié,
Vers ſa belle on revient plus tendre de moitié.

A l'ombre de tes bois, ô que ne puis-je vivre !
La ſenſible Egérie y conſent à me ſuivre,
Mais le Ciel bienfaiteur auroit tout fait pour moi,
Si l'ami qu'il me faut je le trouvois en toi.

Par M. de St. Peravi.

LE ROI, LE PAYSAN ET L'HERMITE,

CONTE.

Un roi tourmenté d'inſomnie,
(On m'a dit que ce mal étoit le mal des rois.)
Vit à la chaſſe un villageois
Etendu dans une prairie,
Qui repoſoit ſi doucement,
Et dormoit ſi profondément,
Que du triſte monarque il excita l'envie.

Au même endroit un hermite passoit,
Homme sage, & qu'alors par-tout on respectoit,
Faisant peu de sermons, ne prêchant que d'exemple,
De toutes les vertus son cœur étoit le temple.
Le roi l'arrête, & lui dit : Homme saint,
De grace, dites-moi pourquoi ce misérable,
Que le malheur poursuit, que la fortune accable,
Malgré les maux qu'il souffre, & malgré ceux qu'il craint,
Dort comme un bienheureux, & bien mieux qu'un monarque?
Sire, répond l'hermite, un pauvre villageois
Ne condamne personne, & ne fait point de lois.
Jamais l'ambition ne trouble sa pensée.
Des fautes qu'il commet seul coupable & puni,
Ses chagrins sont l'impôt, la taille, la corvée.
Il travaille pour vous, & vous veillez pour lui.
De plaisirs & de maux ce consolant partage,
D'un Dieu juste & clément, est l'immortel ouvrage.
Vous avez tous les biens, ils ont tous les travaux.
Vous avez les remords, ils ont le doux repos.
Rois, qui nous gouvernez, portez mieux vos couronnes :
Que les honnêtes gens soient vos seuls favoris,
Et pour mieux dormir dans vos lits,
Dormez un peu moins sur vos trônes.
Ainsi parla l'hermite; & le roi, furieux,
Le fit punir, & n'en dormit pas mieux.

L'HOROSCOPE ACCOMPLI.

UN astrologue assez brave homme,
Qui, sans être prophète, étoit par fois sensé,
Vit un jour un enfant dormir du meilleur somme,
Couché sur un canon qu'il tenoit embrassé.
Dans une attention profonde,
Il l'observe, soupire, & dit ;

» Ah! cet enfant qui dort d'un ſi bon apétit,
» Empêchera de dormir bien du monde!
» Craindra-t-il du trépas l'inſtrument infernal?
» Comme il l'embraſſe & dort ſur ce bronze fatal?
» A regret j'en fais l'horoſcope,
» Cette ſécurité fera trembler l'Europe .... «
L'heureux pronoſtiqueur ne devina pas mal;
Quoique ceci peut-être vous ſurprenne.
Cet enfant devint homme, il fut un général;
Et ce général fut Turenne.

VERS

A Madame la Comteſſe DE GENLIS, *ſur une repréſentation de ſes Comédies morales, jouées par Meſdemoiſelles ſes filles.*

NON, ce que j'ai ſenti ne peut être un preſtige,
Non, j'ai ſu trop bien en jouir;
Et ſi l'on doute d'un prodige,
Comment douter de ſon plaiſir?
Ces drames ingénus, compoſés pour l'enfance,
Où l'art, ſoumis à l'innocence, (*)
Se défend les reſſorts qu'ailleurs il fait mouvoir,
Avec tant de réſerve, ont-ils tant de pouvoir?
Ton art, belle Genlis, l'emportant ſur le nôtre,
Ne fait parler qu'un ſexe, & charme l'un & l'autre.
Que tes tableaux ſont vrais dans leur ſimplicité!
Tu peins pour des enfans; mais la maturité
Et ſe reconnoît & t'admire;
Le miroir où tu les fais lire,

(*) Il n'y a que des rôles de femme, & le mot d'amour n'y eſt pas même prononcé.

Sur nous de tes leçons réfléchit la clarté.
Jamais, jamais la vérité
N'exerça ſur les cœurs un plus aimable empire.

Mais je parle à l'auteur de ſes ſuccès brillans,
Quand je puis applaudir au bonheur d'une mere!
Je ſuis bien plus ſûr de te plaire,
En te parlant de tes enfans.
Vous, la gloire & l'amour d'une mere attendrie,
O Caroline! Pulchérie!
Des mains de la nature, ô chef-d'œuvres naiſſans!
Elle a ſur votre aurore épuiſé ſes préſens.
Vous ſemblez ignorer, parmi tant de ſuffrages
Et nos plaiſirs & vos talens;
A celle dont les ſoins forment vos premiers ans,
Vous reportez tous nos hommages;
Vous oubliez, enfin, dans vos jeux innocens,
Qu'il n'eſt donné qu'à vous d'embellir ſes ouvrages.

Quel enſemble enchanteur! quel ſpectacle charmant!
Mon cœur eſt encor plein du plus pur ſentiment,
Mon œil encor frappé de la plus douce image,
De ce tranſport flatteur, de ce raviſſement,
Que faiſoient naître à tout moment
Les graces de ſon ſtyle & celles de votre âge.
Je penſois à ſa joie, à ſes félicités,
Aux mouvemens de ſa tendreſſe;
Je ſongeois que ces cris de la publique ivreſſe,
Dans ſon cœur maternel étoient tous répétés.

Digne mere, jouis, jouis de ces délices;
Des vertus, des talens, voilà les plus beaux droits.
Dans toi ſeule aujourd'hui l'on adore à la fois
L'Auteur, l'ouvrage & les actrices.

Par M. de la Harpe.

ÉPIGRAMME.

Le Ténia ou *Ver ſolitaire.*

UN Jouvenceau du ténia rongé,
A ſon chevet tenoit ſa mere en larmes.
Un ami vient un jour qu'il eſt purgé,
Et veut ſavoir d'où naiſſent ces alarmes.
Ah! dit la mere, il court à ſon trépas:
Il fait des vers ſi longs, ſi longs, ſi plats.... (*)
L'ami répond: c'eſt-là ſa maladie?
Conſolez-vous, allez, on n'en meurt pas:
Mille rimeurs ſont dans le même cas,
Qui cependant ſont tous encore en vie.

(*) Le ténia eſt fort plat; & on en a vu qui avoient 15 & 20 aunes de long.



ACADÉMIES.
SÉANCES
DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

I.

ACADÉMIE royale des ſciences de Paris.

L'Académie a tenu le ſamedi 13 novembre, la ſéance publique de la St.-Martin. Après la lecture des deux programmes pour les prix, dont nous rendrons compte dans le journal prochain, on y a lu huit mémoires.

1°. Sur une méthode de reconnoître la fineſſe des laines par M. Daubenton. Ce ſont les fils les plus gros de chaque eſpece de laine qui doivent en déterminer l'eſpece, parce qu'il n'y a pas de flocon de laine groſſe qui ne contienne des fils de la premiere fineſſe. La groſſeur des fils eſt meſurée avec une eſpece de micrometre dont M. Daubenton donne la deſcription. Après avoir trouvé par cette méthode un certain nombre des claſſes de laine, on peut en placer des échantillons ſur une étoffe noire,

& alors l'inſpection ſeule ſuffira pour ranger une laine propoſée dans la claſſe qui lui appartient. Cette méthode ainſi conſidérée, réunit à l'exactitude d'une méthode phyſique, la ſimplicité qu'on exige d'une méthode uſuelle. Le mémoire eſt détaché de l'ouvrage, également utile & intéreſſant, que M. Daubenton ſe propoſe de publier ſur les moutons & ſur les laines.

2°. Sur les réfractions, par M. le Monier. L'objet de ce mémoire eſt de prouver par les obſervations faites à la Nouvelle-Zemble par les Hollandois en 1597, que la condenſation de l'athmoſphere produite par le froid, augmente les réfractions horizontales d'une quantité conſidérable, & qu'ainſi on doit avoir égard à cet élément dans les calculs qu'on fait en mer pour déterminer le lieu du navire.

3°. Sur un inſtrument propre à meſurer la denſité de l'air, par M. de Fouchy. Le barometre donne le poids d'une colonne entiere de l'athmoſphere. L'inſtrument de M. de Fouchy donne les variations du poids de la couche d'air où l'on place ſon inſtrument. Le principe en eſt ſimple. Une boule, remplie d'un air dont on conſidere la denſité comme l'unité, eſt miſe en équilibre avec une balle de plomb, la denſité de la couche d'air de l'athmoſphere où ſe trouve l'inſtrument, étant la même que celle de l'air qui remplit la boule : ſi l'air ſe raréfie, l'équilibre eſt rompu, & la boule d'air devient plus peſante ; s'il ſe condenſe, c'eſt le plomb qui l'emporte. Pour meſurer la quantité de ces

variations, M. de Fouchy place la boule & le plomb aux deux extrêmités du fléau d'une balance; le fléau eſt ajuſté ſur une courbe qu'on poſe ſur un plan uni; lorſque l'équilibre ſe rompt, le fléau quitte la direction horizontale; mais alors le point d'appui change, juſqu'à ce que l'équilibre ſoit rétabli, & la courbe eſt calculée de maniere que les changemens dans la denſité de l'air ſoient proportionnels aux angles que le fléau doit faire avec l'horizon pour être en équilibre.

4°. Sur la comete dont on attend le retour vers 1789, par M. Pingré. Cette comete a paru en 1661 & en 1532 : mais n'a-t-elle été obſervée que ces deux fois? Et dans les années qui répondent à cette période d'environ 128 ans, a-t-elle paſſé ſans être apperçue? M. Pingré a examiné ſous ce point de vue la liſte de toutes les cometes, & de 1532 à l'année 11 avant notre ére, il en a trouvé 10 dont l'apparition s'accorde avec les époques des retours de la comete de 1661. Ce mémoire eſt extrait d'un grand ouvrage que M. Pingré doit publier ſur les cometes.

5°. Expériences ſur la réſiſtance des fluides, par M. l'abbé Boſſut. Ces expériences ont pour objet principal les chocs obliques. La loi que donne la théorie ordinaire eſt défectueuſe; les expériences de M. l'abbé Boſſut lui en ont fait découvrir une autre très-ſimple, & compoſée ſeulement de deux termes; *les réſiſtances obliques ſont, d'après lui, comme le quarré du ſinus de l'angle du choc, plus, la puiſſance trois & un*

quart du complément de cet angle. La découverte de cette loi est très-importante pour la théorie & la pratique de l'hydraulique, & on l'avoit inutilement cherchée jusqu'ici.

6°. Sur des lunettes à double image, par M. Jeaurat. Les images des astres paroissent doubles dans ces lunettes; elles sont égales & opposées. Cette construction peut faciliter un grand nombre d'observations, & même en procurer qui auroient été impossibles avec les constructions ordinaires.

7°. Sur les organes de la voix, par M. Vicq d'Azir. Ce mémoire renferme la description comparée du larinx de presque tous les genres d'animaux. Il en résulte que ceux dont le larinx est de la structure la plus compliquée, sont ceux dont la voix est la moins agréable pour nos oreilles. Les oiseaux, dont la voix est la plus harmonieuse, selon nous, ont au contraire le larinx de la structure la plus simple. En examinant les larinx de l'âne, du singe hurleur, du paragoa (oiseau d'Amérique), &c. il est impossible de se flatter que ce soit pour nous que la nature ait pris tant de peine. Les larinx de la grenouille & du crapaud paroissent mieux disposés pour l'harmonie que ceux du rossignol & du serin. Ce mémoire n'est que le commencement d'un grand travail que M. Vicq d'Azir a entrepris sur l'organe de la voix, de concert avec M. Vandermonde; & nous pouvons espérer de ce travail tout ce que le génie de l'anatomie & celui des mathématiques unis à des connoissances profon-

des en musique, peuvent produire de découvertes.

8°. M. Bucquet a lu un mémoire sur les airs inflammables. Il examine dans ce mémoire la différence qui se trouve entre le gas inflammable des marais, ainsi nommé par M. Volta, & celui qu'on retire de la dissolution des métaux par plusieurs acides. Il prouve par le résultat des expériences qu'il a faites avec M. de Fourcroy, médecin de la faculté de Paris, & dont les détails seront consignés dans des mémoires particuliers, que le premier de ces gas ne differe de l'autre que parce qu'il est combiné avec une quantité plus ou moins grande d'*air fixé* ou *d'acide crayeux*; que c'est à cet acide que le gas des marais doit son peu d'inflammabilité; qu'en le lui enlevant à l'aide de l'eau de la teinture de tournesol, de l'eau de chaux ou des alkalis caustiques, on lui rend sa combustibilité; que plus on l'a agité dans ces fluides, & plus il se rapproche de l'état de gas inflammable pur, c'est-à-dire, qu'il brûle plus rapidement, que sa flamme est plus brillante, & qu'il détonne mieux avec l'air déphlogistiqué. Outre cette analyse du gas inflammable des marais, (gas qui n'est pas particulier aux marais, & qu'on peut extraire d'un grand nombre de substances, telles que le foye de soufre, le pyrophore, le bleu de Prusse, les matieres végétales & animales, &c.) MM. Bucquet & Fourcroy sont parvenus à l'imiter par le mêlange artificiel du gas inflammable ordinaire & de l'acide crayeux, & à lui don-

ner par la proportion différente de ces deux principes les diverses nuances d'inflammabilité que la nature elle-même lui donne. Tels sont les principaux objets sur lesquels roule le mémoire de M. Bucquet, dont le tems ne lui a permis de lire qu'un extrait très-court.

(*Journal* de Paris; *Mercure* de France; *Journal encyclopédique.*)

I I.

Académie royale des inscriptions & belles-lettres de Paris.

L'académie tint son assemblée publique d'après la Saint-Martin, le 12 de novembre dernier.

M. Dupuy, secrétaire perpétuel, ouvrit la séance par l'annonce qu'il fit, que les vues de la compagnie n'ayant pas été remplies pour le prix qu'elle devoit distribuer, elle proposoit le même sujet de l'année derniere, pour le prix de la Saint Martin 1781.

M. l'abbé Ameilhon lut ensuite un mémoire dans lequel il entreprend de prouver, contre les prétentions de quelques modernes, que le télescope n'a pas été connu dans l'antiquité. Il fait voir que les tubes dont les anciens se servoient pour observer les astres, étoient des tubes sans verres; ce qui d'ailleurs ne pouvoit pas être autrement, puisqu'on manquoit alors des connoissances nécessaires pour préparer les verres propres à l'usage des télescopes. Il montre que les verres dont il est fait mention dans

plusieurs passages des anciens, n'étoient point de forme lenticulaire, quoiqu'ils eussent la propriété de grossir les objets, & de mettre le feu aux matieres combustibles, lorsqu'on les présentoit aux rayons du soleil. Ce n'étoient, suivant l'auteur, que de simples spheres ou ballons de verre, le plus souvent remplis d'eau, & qui, par conséquent, ne pouvoient jamais servir au télescope. Enfin, M l'abbé Ameilhon termine son mémoire en opposant aux systêmes contraires à celui qu'il a cru devoir embrasser, le silence unanime & absolu de tous les physiciens & astronomes de l'antiquité, sur un instrument dont ils auroient dû infailliblement parler, s'il eût existé de leur tems.

Après cette lecture, M. Gaillard fit celle de la *notice d'un registre du trésor des chartes.* Ce registre est du tems du roi Charles VIII, & concerne principalement les années 1486 & 1487; il offre différens traits qui intéressent notre histoire, soit pour les événemens, soit pour les usages. M. Gaillard n'en a tiré, pour la lecture publique, que 3 articles principaux : le premier concerne la confiscation des biens de Jean de Doyac, donnés au connétable Jean de Bourbon; fait qui avoit été jusqu'à présent ignoré de tous les historiens, & dont il pourroit résulter des doutes sur la légitimité de la condamnation de Doyac : le second article roule sur des lettres de rémission données à Jacques de Brezé, comte de Maulevrier, qui avoit poignardé Charlotte de France, sa femme, fille naturelle de Charles VII & d'Agnès

Sorel, l'ayant ſurpriſe en adultere. Enfin, le troiſieme & dernier article concerne des lettres de rémiſſion & d'abolition, données à Boffelle de Juge ; elles forment une ſuite & comme un ſupplément néceſſaire à l'hiſtoire du fameux procès de Jacques d'Armagnac, duc de Nemours, décapité aux Halles, à Paris, le lundi 4 août 1477.

Cette notice fut ſuivie de la lecture d'un ſecond mémoire de M. l'abbé Guenée, *ſur la Paleſtine, conſidérée principalement par rapport à la fertilité de ſon territoire, depuis l'empereur Adrien juſqu'au khalif Omar.* Ce mémoire eſt diviſé en deux parties : après avoir expoſé dans la premiere, ce que l'hiſtoire nous apprend de la Paleſtine durant cette époque, l'auteur cite & diſcute les témoignages des écrivains juifs, payens & chrétiens, qui ont parlé de ce pays & de ſes productions ſous cette même époque. Ces écrivains ſont, parmi les juifs, les talmudiſtes; parmi les payens, Galien & Pauſanias, qui y avoient voyagé tous deux, Solin, Ammien Marcellin, &c. & parmi les chrétiens, Euſebe, Saint-Jérôme, Théodoret, Antonin, martyr, Procope, &c. M. l'abbé Guenée conclut de ſes recherches, que ce pays étoit encore fertile & riche, quoiqu'il commençât dès-lors à ſe détériorer & ſes cultures à s'affoiblir.

Le tems ne permit pas à M. de Maizeroy de lire ſon *mémoire ſur la paie des troupes romaines.* L'auteur y détermine la ſolde journaliere du fantaſſin, du cavalier & des différens grades, en ſuivant les variations de cette paie

jusques sous les empereurs, & en comparant la valeur de la monnoie romaine avec celle de notre marc d'argent. M. de Maizeroy développe encore dans ce mémoire plusieurs points très-curieux & très-intéressans de la constitution politique & militaire des Romains, qui se trouvent liés avec l'établissement de la solde, & la proportion établie entre celle des soldats, des centurions, des tribuns & des chevaliers qui composoient la cavalerie.

(*Journal encyclopédique* ;)

III.

Université de Paris.

Le sujet du discours pour le prix d'éloquence latine, fondé dans la faculté des arts de l'université, par M. Coignard, ancien imprimeur du roi, est, pour l'année 1780, cette pensée à développer : *Nobilius est imperium in liberos homines, quàm in servos.*

Ce prix est de 350 liv. Pour y concourir, il faut être maître-ès-arts de l'université, & n'appartenir à aucune communauté religieuse, ou congrégation réguliere. Ce discours doit être en latin, d'une demi-heure au plus de lecture. Il doit être remis avant le premier mai au greffe de l'université, college de Louis-le-Grand.

Il y aura deux prix à distribuer cette année, parce que celui de l'année derniere a été remis. Le sujet est : *Scribendi rectè sapere est & principium & fons.* HOR.

(*Journal de* Paris.)

I V.

Société économique de Vienne.

La ſociété a publié, par ordre de l'impératrice-reine, un programme par lequel elle adjuge un prix de 36 ducats au mémoire portant la deviſe ſuivante : *Semper officio fungitur utilitati hominum conſulens & ſocietati* ; & l'*acceſſit* à un autre mémoire avec cette deviſe : *Hæc docet experientia*. La queſtion propoſée étoit d'indiquer les *raiſons pour leſquelles, dans la Baſſe-Autriche, on négligeoit les prairies naturelles & artificielles, & en général la culture du fourrage.*

La même ſociété propoſe pour l'année prochaine, par ordre de S. M. I. & R., pour le plus grand avantage de ſes états héréditaires, les deux queſtions ſuivantes : 1°. *Quelle eſt la maniere la plus ſûre de connoître & de diſtinguer les differentes eſpeces de marne appellée* ſchlier *dans le pays, de découvrir avec plus de facilité les manieres de former les foſſes nouvelles, & d'entretenir aux moindres frais poſſibles celles déja établies ?* 2°. *Comment peut-on mêler le ſel pierreux hongrois avec d'autres ſels provenant des pays héréditaires d'Autriche, en ſorte que, ſans être propre à ſervir aux boulangeries & dans les mets, ce ſel puiſſe, ſans danger, être léché par les beſtiaux, & ne pas coûter plus cher ? Quelles ſeroient les matieres propres à ce mélange, & par quels moyens pourroit-on empêcher les gens avides de gain de tirer parti de ce même ſel, en le ſéparant par petites

masses, & en l'épurant pour le vendre ensuite aux particuliers.

Les premiers prix affectés à ces questions sont deux médailles d'or, de la valeur de 36 ducats chacune. S. M. I. a de plus établi 30 petits prix de 2 ducats chacun, pour récompenser ceux de ses sujets qui, dans le courant d'une année, à compter de ce jour, auroient été reconnus avoir, selon leur faculté, établi dans leurs possessions le plus de prairies ou de treffles.

Les mémoires, écrits en allemand ou en françois, doivent être envoyés, francs de port, avant la fin d'octobre 1780, au secrétaire de cette société.

(*Journal encyclopédique.*)

V.

ACADÉMIE *des sciences de* Gottingen.

Dans l'assemblée du 17 juillet de l'année derniere, M. Murray a lu pour M. Olof Acrel, directeur général des hôpitaux de Suede, un mémoire qu'il avoit envoyé, contenant l'histoire de certaines tumeurs rares aux environs du poignet & dans la paume de la main, qui se ressemblent, quoiqu'elles soient d'un caractere différent, & qu'elles demandent un différent traitement.

Le 14 août, M. Gatterer lut un mémoire *de linguæ germanicæ epochâ diplomaticâ;* & M. Gmelin lut quelques expériences envoyées par

M. Crell, professeur à Helmstaedt, sur le mêlange de l'huile très-fine avec de l'esprit-de-vin très-rectifié & de l'acide très-concentré.

Le 18 septembre, M. le professeur Meiners lut son troisieme mémoire sur Zoroastre, dans lequel il rapporte les sentimens des écrivains Persans & Arabes touchant la personne, la vie & les écrits de Zoroastre ; puis il poursuit l'examen du *Zend-Avesta*, publié par M. Anquetil. M. Meiners s'imagine que le tableau de Zoroastre, tel qu'on nous le représente aujourd'hui, est nouveau & calqué sur les merveilles empruntées de Moïse, de J. C. & du faux prophête Mahomet. Il paroît tiré presque entiérement d'un poëte Persan vieux d'environ deux siecles, qui a attribué à Zoroastre des prodiges inconnus aux anciens Persans & aux écrivains Arabes. On combat l'authenticité des prétendus ouvrages de Zoroastre par les raisons suivantes.

Les Persans des deux derniers siecles ne prétendoient point posséder les véritables livres de Zoroastre, & ils ont avoué de bonne foi aux voyageurs Olearius, Chardin, Tavernier & Grose, que les monumens de l'homme qu'ils réverent comme le chef de leur religion, se sont perdus avec le tems. Les Persans du XIIe. siecle étoient de la même opinion, ainsi que le prouvent les témoignages des auteurs Arabes cités par M. Anquetil même, qui répete les plaintes des Persans, de ce que la fureur des guerres avoit détruit jusqu'aux ouvrages de leur sage ; c'est pourquoi ils ne pouvoient plus continuer leur culte comme autrefois. Des témoi-

gnages aussi précis suffisent pour affoiblir la foi qu'on pourroit accorder à certains prêtres avec qui M. Anquetil dit avoir fait connoissance. Ces prêtres n'ignoroient pas que depuis le tems de Frater, les Européens cherchoient les écrits de Zoroastre; ils desiroient profiter de cette curiosité, & suivant la relation d'Anquetil même, ils employoient mille artifices pour le tromper.

Quand même tous les Persans se glorifieroient de posseder les vrais livres de Zoroastre, on ne seroit pas obligé de les en croire aveuglément. Presque tous les anciens peuples, même les plus instruits, se sont laissé tromper par des livres supposés, & il auroit bien pu en aller de même du petit reste des anciens Persans, avec d'autant plus de vraisemblance, qu'ils ont perdu le fil de l'histoire de leur nation, avec les mémoires des fameux exploits de leurs ancêtres, & tous les anciens ouvrages, ceux même qui ont été composés entre la chûte des Arsacides & l'invasion des Arabes, si bien qu'ils n'ont point de regle pour distinguer les livres véritables, anciens & authentiques, des apocryphes, nouveaux & supposés.

Cette perte réelle de tous leurs anciens écrits est un puissant argument contre l'antiquité vantée du *Zend-Avesta* de M. Anquetil Les langues dans lesquelles toutes les pieces de ce recueil sont écrites, changent en preuve le soupçon qu'elles ont été composées plus tard qu'on ne le suppose; car dans les dialectes *Zend* & *Pehlvi* il est entré des mots arabes introduits en Perse seulement depuis le VIIe. siecle. En-

fin les livres compris dans le *Zend-Aveſta* par M. Anquetil, témoignent contre lui qu'ils n'ont pour auteur ni Zoroaſtre, ni un contemporain de Zoroaſtre. M. Meiners démontre de chacun de ces livres, qu'ils ne contiennent preſque aucune trace de l'ancienne religion des Perſes, & qu'au contraire ils renferment des caracteres manifeſtes d'indien nouveau, de judaïſme & de chriſtianiſme.

Après avoir établi ſon opinion ſur des raiſons vraiſemblables, M. Meiners réfute, les unes après les autres, celles dont M. Anquetil a fait uſage, en faveur de ſon ouvrage, dans le dernier volume des *Mémoires de l'académie des inſcriptions*, & il conjecture que les prêtres Perſans ſe ſont abſtenus de communiquer leurs livres de religion. Au moins le *Zend-Aveſta* ne s'accorde nullement avec ce que les Perſans du dernier ſiecle donnoient pour les plus anciens & les plus ſacrés monumens de leur croyance, dont lord Chardin & d'autres voyageurs ont publié des relations abrégées.

Il n'eſt pas facile de deviner préciſément l'époque de la fabrication des différentes parties du *Zend-Aveſta* : mais on peut tenir pour certain qu'elles ſont écrites poſtérieurement à la derniere ruine de l'empire des Perſes, & à leur établiſſement dans l'Inde.

Cette diſcuſſion eſt terminée par un jugement ſuccinct de toute l'entrepriſe du docte académicien de Paris, & de la maniere dont il l'a conduite, afin de ramener de leur erreur, par ce jugement, ceux qui penſeroient devoir croire

à l'authenticité du *Zend-Avesta* sur l'unique autorité de M. Anquetil.

M. Anquetil est monté comme un jeune homme encore peu instruit & peu formé, sans préparation & sans secours, sur le vaisseau qui l'a conduit en Asie. Au lieu de prendre la route de Perse, il a débarqué à Pondicheri, où il n'y avoit ni Persans, ni livres persans. Deux ans de dissipation & de courses dangereuses & inutiles, lui avoient fait perdre son but de vue. Revenu à lui même, il alla à Surate, où il fit rencontre de deux prêtres rusés du plus bas rang. Il en obligea un par récompense, & plus encore par menaces, à lui traduire le *Vendidad*, d'une langue ignorée de M. Anquetil, en nouveau persan, dont, de son propre aveu, il ne savoit que le peu qu'il en avoit appris d'un homme qui n'entendoit ni le françois ni le portugais, & qui ne pouvoit se faire comprendre à lui autrement que par signes. Ainsi quand le *Zend-Avesta* seroit de Zoroastre, il y auroit toujours sujet de douter qu'il fût sage de se fier à la version d'un prêtre mal-affectionné, & que M. Anquetil eût bien compris le prêtre. M. Anquetil a beau dire qu'au moyen de quelques dictionnaires, il s'étoit promptement mis en état de n'être pas dupe ; cela tient de la fanfaronnade ; car les dictionnaires dont il s'est servi, sont si pauvres & si défectueux, qu'ils ne peuvent seuls rendre quelqu'un capable d'entendre un seul passage d'un livre écrit en *Zend* ou en *Pehlvi*.

Aussi le 18 septembre, M. le conseiller Kaest-

ner communiqua à la ſociété une couple d'obſervations d'étoiles lumineuſes, faites par M. Olber, aſtronome zélé. Il les a apperçues en obſervant la derniere comete. Le 20 février il vit à la jambe d'Hercule une petite étoile nébuleuſe d'une lumiere aſſez vive, qu'on pouvoit reconnoître avec une lunette de cinq pouces. Elle paroiſſoit aſſez éloignée de toutes celles qui ſont marquées ſur les tables, tellement qu'avec les inſtrumens dont M. Olber étoit pourvu, il en eſtima la longitude au huitieme degré du Sagittaire, & la latitude ſeptentrionale de 65 degrés $\frac{3}{4}$. Suivant la carte qu'il a tracée, cette étoile nébuleuſe forme avec *f* d'Hercule la baſe d'un triangle à peu près équilatéral, où *ϱ* eſt au midi & au ſommet de l'angle oppoſé à cette baſe, & l'étoile nébuleuſe eſt à l'occident des deux autres.

Le 14 avril, environ à 10 heures du ſoir, dans un temps ſerein, M. Olber cherchant encore la comete, recontra une vive étoile nébuleuſe à la cuiſſe de Chiron. Elle reſſembloit ſi fort à une comete, qu'il la prit d'abord pour celle qu'il cherchoit; mais comme ſa latitude lui parut plus conſidérable de 10 degrés au moins, qu'il n'auroit fallu ſuivant ſon eſtime, il conjectura que ce pouvoit être une autre comete. Mais le 16 avril il s'aſſura que c'étoit une étoile nébuleuſe. Elle eſt plus apparente que les étoiles nébuleuſes du cou d'Artérion & de la chevelure de Bérenice, N°. 23 & 24 dans le catalogue des étoiles de M. Bode. Sa longitude lui ſembla à 8 degrés 30 min. de la

Balance, & sa latitude septentrionale de 36 deg. 16 minutes.

(*Annonces de* Gottingen.)

V I.

Société patriotique de Milan.

La société propose pour sujets des prix qu'elle distribuera cette année, les trois questions suivantes : I. *S'il y a des défauts considérables dans le systême de culture de l'état de Milan, & quels remedes on peut y apporter ?* II. *De quelle maniere on peut améliorer les vins du Milanois, & quelle méthode il faut suivre, à commencer par la culture des vignes, & à finir par les vaisseaux où se garde le vin ?* III. *De quelle maniere & suivant quelle méthode on peut construire les ustensiles de cuisine, pour prévenir les inconvéniens & combiner dans leur usage mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent, la salubrité, l'économie & la commodité ?*

Les prix relatifs aux deux premieres questions, consistent en deux médailles d'or, chacune de la valeur de cinquante sequins ; le prix proposé pour la troisieme, sera de soixante-quinze séquins ; on les délivrera en nature ou en médailles d'or, au choix des auteurs couronnés. Les mémoires pourront être écrits en Italien, en Latin ou en François. Il faudra les adresser francs de port dans le courant du mois de juin de la présente année 1780, à M. François Griselini, secrétaire de la société.

La même société promet une gratification particuliere à celui *qui trouvera dans le Milanois, des argilles qui soient de la qualité nécessaire pour les manufactures de* Majolica (*) *de demie* Majolica, &c. *établies dans la ville & le territoire de Crémone, & qui exigent des frais de transport moins considérables que celles dont les manufacturiers sont obligés jusqu'à présent de se servir.*

Elle promet encore en général des prix extraordinaires à toutes les personnes qui indiqueront des moyens vraiment efficaces de faire fleurir l'agriculture, les manufactures & les arts.

Les mémoires couronnés seront imprimés dans les actes de la société.

(*Novelle letterarie.*)

(*) Espece de fayence très-fine & approchant beaucoup de la porcelaine.



SPECTACLES.

PARIS.

OPÉRA.

LE jeudi 18 novembre dernier, on a exécuté, pour la premiere fois, *Mirſa*, ballet pantomime de la compoſition de M. Gardel, l'aîné, maître des ballets du roi.

Ce petit drame-pantomime eſt diviſé en trois actes. Au premier, le théatre repréſente un ſallon préparé pour un concert. Mirſa, fille de Mondor, gouverneur d'une iſle Américaine, écrit à Lindor, colonel d'un régiment François, & ſon amant aimé : elle remet ſa lettre à une négreſſe, ſa gouvernante tout à la fois & ſa confidente. Bientôt après le gouverneur, ſon épouſe, un officier corſaire, & pluſieurs autres perſonnes viennent aſſiſter au concert, qui ne tarde pas à commencer. L'officier corſaire aime Mirſa, dont il eſt dédaigné; lorſque Lindor arrive, il remarque le trouble des deux amans, & ne peut qu'à peine diſſimuler ſa jalouſie. Cependant Mirſa attire ſur elle tous les yeux & tous les hommages par le talent qu'elle déploie ſur la harpe. Un

pas qu'elle exécute enſuite lui concilie de nouveaux ſuffrages. Le gouverneur enchanté danſe avec ſa femme. On avertit qu'on a ſervi, on ſe leve; Lindor profite du tumulte pour remettre une lettre à Mirſa, & reçoit la ſienne des mains de la négreſſe. L'officier corſaire offre ſa main à la fille du gouverneur; celle-ci prend un prétexte pour la refuſer, reſter & lire le billet de Lindor. Dans ce billet ſon amant lui demande un rendez-vous; elle invite ſa négreſſe à l'y accompagner; ce n'eſt qu'après les plus grandes inſtances que celle-ci conſent à ſatisfaire Mirſa, qui ſort alors pour rejoindre ſon pere.

Le théatre change au ſecond acte: il repréſente une campagne, la mer dans le fond, un pont de bois qui en traverſe un petit bras. Mirſa, précédée de ſa gouvernante, vient pendant la nuit au rendez-vous que Lindor lui a indiqué. Le colonel s'y rend un moment après. Leurs tendres careſſes ſont interrompues par le bruit d'un combat que ſoutient un ſeul officier pourſuivi par pluſieurs Negres. Lindor vole à ſon ſecours, & repouſſe les aſſaſſins. Quelle eſt ſa ſurpriſe lorſque dans l'homme dont il a ſauvé la vie il reconnoît le corſaire ſon rival! L'étonnement de celui-ci n'eſt pas moins grand quand il reconnoît Lindor & enſuite Mirſa. Lindor exige de lui qu'il gardera le ſecret ſur cette aventure; le corſaire le promet, mais en ſortant il fait un geſte qui annonce quelque projet de vengeance. Le tambour bat la chamade; l'officier François eſt obligé de quitter

ſa maîtreſſe, au bras de laquelle il attache ſon portrait. A peine eſt-il parti que le corſaire revient, ſuivi de quelques ſoldats; il leur ordonne de ſe ſaiſir de la négreſſe, tandis qu'il enlevera la fille du gouverneur: elle cherche à lui échapper par la fuite, & va ſuccomber, quand ſon amant, attiré par ſes cris, vole à ſon ſecours, arrête le corſaire, le force au combat, le déſarme, eſt déſarmé à ſon tour, ſaiſit ſon adverſaire au corps, lui arrache ſon épée, le pourſuit ſur le pont, & lui porte un coup mortel. Le corſaire en fuyant avoit ſaiſi l'épée du colonel, il la jette du pont ſur la terre, & ſe précipite dans les flots. Mirſa, tourmentée par ſon inquiétude, revient pour chercher Lindor. A la vue de ſon chapeau & de ſon épée, à la vue du ſang dont la mer eſt teinte, elle ne doute pas que ſon amant n'ait perdu la vie; dans ſon déſeſpoir, elle tourne le fer fatal contre ſon cœur; Lindor l'arrête, le ſaiſiſſement qu'elle éprouve la fait tomber évanouie dans ſes bras. Le colonel effrayé appelle du ſecours. Mondor & ſa femme arrivent; la mere s'occupe de rappeller ſa fille à la vie, tandis que Lindor cherche à calmer l'indignation, la colere du gouverneur. Mirſa ſe précipite aux genoux de ſon pere, qui la repouſſe. La femme de Mondor attendrie, ſe joint aux deux amans, & leurs ſupplications réunies déſarment enfin ſa rigueur: il pardonne à ſa fille, reçoit Lindor pour ſon gendre, & rentre avec eux dans ſon château.

Le troiſieme acte eſt conſacré tout entier aux

fêtes

fêtes destinées à célébrer l'union de Mirsa & de Lindor. La scene se passe dans une esplanade immense, située devant une des terrasses du jardin de Mondor. Cette terrasse est occupée par la famille, entourée d'une foule d'Américains, de Créoles & de Negres. Le régiment de Lindor défile & manœuvre sous les yeux de son colonel; un corps d'Américains vient ensuite se placer en face du régiment françois. Le gouverneur fait faire aux deux troupes le simulacre d'un combat, ensuite duquel il unit Lindor & Mirsa, au bruit du canon & des instrumens militaires. Les officiers Américains, les femmes Américaines exécutent plusieurs danses, ce qui forme une fête dans le genre de danse du pays. Une contredanse générale termine le troisieme acte & le ballet.

Cette pantomime a eu le plus grand succès; on peut assurer qu'elle en est digne. On a dit avec raison que l'intrigue étoit peu de chose, peut-être auroit-on dû ajouter qu'une intrigue trop compliquée ne sauroit convenir à un ballet; qu'une action simple, facile à développer par la succession des scenes, où le secours de la gesticulation n'est employé que pour peindre des choses & non pas des mots, doit seule être admise dans des ouvrages de cette espece : peut-être devoit-on ajouter encore que l'auteur a eu l'art d'employer très habilement les contrastes, de présenter des tableaux d'un genre opposé, sans blesser les convenances & sans sortir de son sujet. On rit au premier acte, au second on est vivement ému; au troisieme, on

eſt partagé tour-à-tour entre l'admiration & la joie : il nous ſemble qu'on ne peut exiger rien de plus d'un compoſiteur. Il y auroit ſans doute quelques nuances à deſirer encore, quelques retranchemens à faire; car, où la perfection ſe trouve-t-elle ? Le choix des airs qui ſont mis en action, eſt fait avec beaucoup d'eſprit & de diſcernement ; on ne peut pas en dire autant du choix des airs de danſe. Malgré ces obſervations critiques, M. Gardel n'en méritera pas moins les applaudiſſemens qu'il a obtenus, & les ſuffrages du public françois, dont il connoît l'eſprit & le goût, & qu'il a ſu attacher par des moyens qui lui conviennent.

On ne doit pas de moindres éloges aux ſujets chargés des perſonnages de cette pantomime. Mlle. Guimard a joué le rôle de Mirſa avec toute l'intelligence, toutes les graces qui lui ſont particulieres. Rien de plus gai, de plus vrai, de plus agréable que M. Dauberval dans la forlane qu'il danſe au premier acte ; il a parfaitement ſaiſi le coſtume, le ton, les manieres d'un vieil officier qui cherche à remettre en œuvre la ſoupleſſe, l'aiſance, les habitudes de ſa premiere jeuneſſe. M. Veſtris, fils, a rendu avec beaucoup de chaleur, d'intérêt & de dignité, le moment où il arrête le corſaire cherchant à enlever Mirſa ; & dans le grouppe qui termine le ſecond acte, la vérité de ſes attitudes, ſon expreſſion, ont été ſaiſies & applaudies comme elles le méritoient. Nous n'oublierons pas M. Nivelon, jeune danſeur dont on a encouragé les eſſais, & qui, depuis ce mo-

ment, a fait des progrès très-ſenſibles. Son action pendant le combat avec Lindor, ſon ardeur, ſa colere avoient quelque choſe d'effrayant; il a ſuivi la ſcene avec la même intelligence juſqu'au moment où, ſur le pont, il reçoit une bleſſure mortelle, & ſa chûte dans la mer a produit ſur tous les ſpectateurs une vive impreſſion de terreur.

Les divertiſſemens ont été ſupérieurement exécutés par MM. Gardel l'aîné & Nivelon; Mlles Allard, Pepin & Dorival. Mlle. Théodore, toujours applaudie, mérite toujours de l'être.

Les évolutions militaires ont été rendues comme on pouvoit l'attendre de l'expérience qu'acquierent tous les jours nos troupes en cette partie. Elles ont été dirigées par M. Faydieu, ſergent au régiment des Gardes, homme très-intelligent, & qui a déja fait preuve de talent dans quelques-uns de nos opéras.

Dans le concert du premier acte, dont la muſique eſt de M. Goſſec, on a diſtingué les *ſolo* de violon & de flûte exécutés par MM. Berthéaume & Rault; le public leur a témoigné par des ſuffrages très-flatteurs, combien leurs talens lui étoient agréables.

L'adminiſtration, de ſon côté, paroît n'avoir rien épargné pour donner à ce ſpectacle, toute la pompe & la magnificence dont le ſujet eſt ſuſceptible.

(*Mercure de* France; *Journal de* Paris.)

COMÉDIE FRANÇOISE.

On a donné, le mercredi premier décembre, la premiere repréſentation de *Pierre-le-Grand*, tragédie, par M. Dorat. Cette piece fut jouée en 1760, ſous le titre de *Zulica* : elle eut alors ſept ou huit repréſentations. Imprimée depuis avec le titre qu'elle porte aujourd'hui, & avec de légers changemens, elle reparoît de nouveau, après avoir été *revue, corrigée & même augmentée.* On ſait que l'auteur, n'a voulu montrer dans le Czar Pierre, que » le créateur d'une nation nouvelle, traverſé, » combattu par un défenſeur de l'ancienne conſ- » titution. Il a écarté les nuances de pere, » d'amant & d'époux, pour ne conſidérer en » lui, que le politique & le légiſlateur « Il valoit mieux peut-être conſerver à cette tragédie, les noms tartares que M. Dorat avoit d'abord adoptés : car, ainſi qu'on l'a ſouvent remarqué, lorſqu'on met ſur la ſcene des princes auſſi célebres, des faits auſſi voiſins de notre tems, il eſt difficile de ſe faire pardonner les atteintes que l'on porte à l'hiſtoire. Le public a diſtingué & applaudi quelques beaux vers de cette piece. Son ſuccès a été le même que dans ſa nouveauté. Voici comment M. Dorat en a rendu compte à la tête de la ſeconde édition : » Une premiere repréſentation ramene tout au » vrai.... Je vis diſtinctement que je n'étois pas » auſſi ſublime que je me l'étois imaginé.... L'in- » dulgence du public, qui d'abord fut exceſſive, » ne m'abandonna qu'aux derniers actes, où il

» manqua de force pour m'applaudir, parce que
» je n'avois plus celle de l'intéreſſer. «
(*Journal général de* France.)

COMÉDIE ITALIENNE.

On a donné à ce théatre, le 26 octobre, de l'année derniere, une comédie en un acte & en proſe, ayant pour titre, l'*Abbé de plâtre*.

Une figure de plâtre colorié, repréſentant un abbé aſſis, tenant un livre qu'il lit, a long-tems été admirée à Paris, ſur le Boulevard, pour le ton de vérité qu'on y a trouvé : elle a fait naître l'idée du ſujet de cette petite piece.

M. Lormond a acheté la figure de cet abbé, qui lui a paru charmante, & en a orné le jardin de ſa maiſon de campagne. Saintival, jeune homme, amoureux d'Agathe, fille de M. Lormond, ne ſachant comment parvenir à déclarer ſon amour, ſe propoſe de ſuppléer cette ſtatue, & de l'enterrer, à l'aide de ſon valet, dans un coin du jardin, afin qu'on ne s'apperçoive pas qu'il la repréſente. Ils arrivent tous deux : le valet fait endoſſer à ſon maître un habillement ſemblable à celui de la ſtatue. M. Lormond paroît. Le jeune homme & ſon valet ſe cachent. Il eſt tout étonné de ne point retrouver la figure de l'abbé. Il court après Laurent ſon jardinier, pour lui demander ce qu'elle eſt devenue : pendant ce tems-là, Saintival remplace la ſtatue : Laurent, qui revient avec ſon maître, lui montre qu'elle eſt à ſa place. Celui-ci ne fait que penſer : il veut qu'on mande

un *treillageur* pour faire une niche à cette ſtatue.

Saintival, voyant Agathe, qui vient ſe promener dans le jardin, ſe met à chanter pour attirer ſes regards : la jeune perſonne croit entendre la voix de ſon amant ; mais elle n'apperçoit que la prétendue ſtatue, qui ſe jette à ſes genoux. Lormond ſurvient ; il eſt très-fâché contre ſa fille de ce qu'elle a déplacé la figure de l'abbé. Il appelle Laurent pour la remettre à ſa place : Saintival s'y poſe de lui-même ; & lorſque le pere & le jardinier reviennent, ils trouvent qu'il n'y a rien de dérangé. Laurent s'y attendoit bien ; Lormond reſte confondu, & croit bonnement avoir mal vu. Le valet de Saintival eſt allé au cabaret pour enivrer le *treillageur* qui ne paroît point ; il en revient lui-même afin d'annoncer à ſon maître qu'ils ſont perdus ; qu'un payſan qui a vu enterrer l'abbé de plâtre, a été dénoncer à la juſtice qu'ils avoient aſſaſſiné dans le jardin un homme qu'ils avoient eu ſoin de couvrir de terre, & que déja la maréchauſſée eſt arrivée pour les arrêter. Le pere de Saintival, ancien ami de Lormond, vient lui confier cette cruelle nouvelle, & lui demander conſeil ; tandis qu'il lui fait part de ſon chagrin, il fixe les yeux ſur la ſtatue, & s'apperçoit que c'eſt ſon fils, qui avoue naturellement à ſon pere que l'amour dont il eſt épris pour Agathe, l'a déterminé à prendre la place de la ſtatue, afin de pouvoir parler à celle qu'il adore, & lui faire agréer l'hommage de ſes ſentimens. Les deux peres enchantés de ce que le mal n'eſt pas plus grand, conſentent à leur mariage.

Tout le monde convient que l'idée de cette piece est très-plaisante : elle fournit des situations comiques, qui ont fait beaucoup de plaisir ; mais on trouve que l'auteur, s'il avoit voulu s'en donner la peine, en auroit tiré un meilleur parti. Au reste, il n'a jetté ses scenes sur le papier que pour l'amusement d'une société dont il fait les délices par ses excellens proverbes, petits drames qu'il a mis en vogue. Sa main est très-exercée dans ce genre ; on lui a souvent & inutilement reproché de n'avoir jamais voulu tenter les grandes aventures sur le vrai théatre de la nation. Ses amis l'ont, pour ainsi dire, forcé de donner au théatre italien la petite piece dont nous venons de rendre compte, & certainement il n'a pas lieu de s'en plaindre, par l'accueil qu'elle reçoit du public toutes les fois qu'on la représente.

(*Journal encyclopédique.*)

Le vendredi, 5 novembre, on a donné la premiere représentation d'*Arlequin Roi*, *Dame & Valet*, comédie en trois actes.

Un orage a fait échouer Lélio, Arlequin (son *valet*) & Argentine, sur les bords d'une isle inconnue, dont le roi vient de mourir ; la loi de cette isle est qu'à la mort du roi, le premier étranger qui y aborde est mis à sa place. Arlequin est nommé *Roi ;* mais la même loi porte qu'il faut épouser la veuve du prince ou renoncer à la royauté. L'amour d'Arlequin pour Argentine ne lui permet pas d'écouter les propositions de la reine-douairiere. Sur le

refus d'Arlequin, la reine raſſemble des troupes, le combat & le défait. Il prend la fuite, ſe revêt des habits d'une *femme*, afin d'échapper aux recherches. Malgré ſes ſoins on le reconnoît; il va ſubir la mort, quand Lélio, ſon maître, abordé comme lui dans l'iſle, nommé par la reine général de ſes armées, & choiſi par elle pour partager ſon trône, retrouve en lui ſon valet, obtient ſa grace, & lui fait épouſer Argentine.

Cette comédie n'a point eu de ſuccès, parce qu'une plaiſanterie de cette nature ne pouvoit ſe ſoutenir pendant trois actes. On y a trouvé des choſes très-agréables, & des idées qui prouvent que l'auteur eſt fait pour traiter un genre plus élevé.

(*Mercure de France.*)

Le ſamedi 13 novembre, on a repréſenté pour la premiere fois, les *Événemens imprévus*, comédie en trois actes, melée de muſique; les paroles de M. d'Hell, & la muſique de M. Gretry.

Cette piece avoit été jouée à Verſailles, le jeudi précédent, avec beaucoup de ſuccès, & n'a pas été moins bien accueillie ſur le théatre de la comédie italienne.

Philinte & le marquis *de Verſac* ſont depuis quelque tems à la campagne de *Mondor*, riche financier. Ce Mondor eſt pere d'une très-jolie perſonne (*Emilie*), qui aime Philinte & qui en eſt aimée. Ils ne ſe ſont point encore confiés leurs ſecrets ſentimens. Le marquis, hom-

me à la mode, presque aussi vain de la foule de ses créanciers que du nombre de ses conquêtes, a voyagé en Provence sous le nom de Philinte, trouvant plaisant, dit-il, d'emprunter ce nom & de donner à ce pauvre diable de Philinte, la réputation d'un homme à bonnes-fortunes. Cependant il a quelqu'envie d'*enrayer*, de mettre de l'ordre dans ses affaires, de mener une vie moins dissipée; pour cela il jette les yeux sur Emilie, dont la fortune lui convient beaucoup. Il profite de la timidité, de la délicatesse de Philinte, de l'embarras & de la modestie d'Emilie, pour prouver à Mondor que c'est lui qui a captivé le cœur de sa fille. Mondor la presse de s'expliquer, &, au grand étonnement de Versac, ce que dit Emilie est tout à l'avantage de Philinte. Arrive sur ces entrefaites une lettre de la comtesse *de Belmont*, adressee à Mondor. Elle porte que Philinte n'est qu'un suborneur, un parjure, un perfide, &c. La surprise, le désespoir de celui-ci l'empêchent de s'expliquer. Le quiproquo de nom fait en quelque sorte tout le nœud de la piece. Le marquis est sur le point de parvenir à son but; mais l'arrivée inattendue de la comtesse le déconcerte; il n'ose plus paroître dans le château de Mondor. Il est question aussi d'un certain commandeur qui ne manquera pas de venger l'honneur de Madame de Belmont sa niece. Il vient au commencement du troisieme acte; le marquis reçoit bientôt un cartel de sa part: tandis qu'ils se rendent au lieu indiqué, le valet de Philinte remet aussi, de la part de

ſon maître, un défi à celui du marquis; il invite *Lafleur* à s'y trouver.

De plus, *lui dit-il*, pour couronner l'ouvrage,
Si j'avois l'avantage
D'y trouver Mons Lafleur encor,
Nous pourrions faire un quatuor,
Ce feroit à merveilles;
Vous l'entendrez,
Vous y viendrez
Avec vos deux oreilles.
Oh! c'eſt un rien.
Là, vous comprenez bien.

Cependant on entend deux coups de piſtolet. Le commandeur a tiré le premier & a manqué ſon homme; le marquis a tiré le ſien en l'air. Ce trait de généroſité confond le commandeur; ce n'eſt pas le ſeul par lequel le marquis veuille ſe ſignaler; revenu déſormais de ſes erreurs, il demande avec inſtance la main de la comteſſe qu'il obtient, & Philinte épouſe Emilie.

Quoique cette piece ait réuſſi, on a reproché avec raiſon, à l'auteur des paroles, d'avoir donné un motif trop léger & trop vague au changement de nom; la derniere ſcene du ſecond acte eſt de l'invraiſemblance la plus choquante; il ne tiendroit qu'à Philinte de dire à la comteſſe, d'une maniere intelligible, *eſt-ce de moi que vous parlez?* Et l'explication ſe feroit ſur le champ, & la piece finiroit là. Une pareille inadvertance eſt inconcevable de la part de M. d'Hell, qui a donné dans ſes au-

tres pieces, le *jugement de Midas* & l'*Amant jaloux*, des preuves d'un talent si marqué.

La musique de M. Grétry paroît avoir été faite dans l'idée de lutter ou de se rapprocher du genre des auteurs Italiens, dont on exécute les opéras bouffons sur le théatre de l'académie royale de musique. Si telle a été son intention, il l'a souvent remplie à la satisfaction des amateurs. La finale du premier acte; le *duo* dialogué du second entre Lisette & René; le commencement de la finale du même acte, jusqu'au moment où la comtesse arrive; le *duo* de la scene cinquieme du troisieme acte, entre Lafleur & René : tous ces morceaux sont bien faits, écrits dans le style qui leur convient, & ont mérité tous les suffrages qu'ils ont obtenus. On a trouvé de la confusion & des oppositions un peu brusques dans le quatuor du second acte : *Ah! que je suis à plaindre;* on auroit desiré plus d'ordre, & une distribution mieux entendue dans les parties de chant qui terminent la finale du second acte. On est en quelque façon convenu de ne chercher que des effets de musique dans les opéras bouffons Italiens; nous ne croyons pas qu'on ait encore fait, ni qu'on puisse faire cette convention pour les ouvrages qui appartiennent à notre théatre. Il est donc essentiel que nos musiciens n'emploient qu'avec la plus grande économie ces effets bruyans & prolongés qui ralentissent l'action, privent le spectateur de l'intelligence du drame, & nuisent par conséquent à l'intérêt. M. Grétry est plus fait qu'un autre pour sentir

la justesse de ce principe, auquel il nous semble qu'il a manqué de tems en tems dans l'ouvrage dont il s'agit.

(*Journal de* Paris; *Mercure de France; Journal général de* France.)

LONDRES.

COVENT-GARDEN.

On a remis dernièrement à ce théâtre, *l'Esclave*, tragédie de Massinger, jouée pour la premiere fois en 1638, & reprise avec succès en 1719, par les soins de Betterton. Elle a reparu cette fois-ci avec des changemens, par M. Cumberland, auteur dramatique, qui a retranché plusieurs passages, que le changement des mœurs & des usages ne permettoit pas de conserver. Voici une idée de cette piece, dont le scene est à Syracuse. Les Syracusains, en guerre avec les Carthaginois, éprouvent plusieurs revers, dont la mauvaise administration de leur république est la premiere cause. Dans cette extrêmité, ils offrent à Timoléon le commandement de leur armée, qu'il n'accepte qu'à condition qu'ils réformeront tous les abus qui regnent parmi eux, & contre lesquels il s'éleve avec autant de force que de sagesse. Sur la promesse qu'ils lui font de le contenter à cet égard, il se met à la tête de leur armée, marche à l'ennemi, remporte une victoire complette, & revient à Syracuse en triomphe.

Durant cet intervalle, Marullo, esclave de

Cleora, dame Syracusaine, épris d'une vive passion pour elle, fomente une révolte parmi les autres esclaves de la ville, dans l'espoir d'enlever sa maîtresse à la faveur de la confusion générale. Le complot réussit en partie, & Marullo, encouragé par l'heureux commencement de son entreprise, déclare sa passion à Cleora, mais d'une maniere si respectueuse, que celle-ci, en désapprouvant la hardiesse de son esclave, ne peut s'empêcher de lui savoir gré de ses sentimens.

Cependant Timoléon arrive aux portes de Syracuse avec son armée victorieuse. Les esclaves révoltés lui refusent l'entrée de la ville, & tiennent tête pendant quelque tems à ses troupes; mais enfin, intimidés par les menaces, ou gagnés par les insinuations de Timoléon, ils mettent bas les armes, & rentrent dans l'obéissance. Marullo est réservé au supplice comme le chef de la sédition.

A cette nouvelle, Cleora desirant de le sauver, supplie Leosthene son amant déclaré, de s'intéresser pour ce malheureux. La chaleur qu'elle met dans ses prieres, inspire de la jalousie à Leosthene; il soupçonne que cet esclave est un rival heureux; il n'en doute plus, lorsqu'il apprend que Cleora l'a visité dans sa prison; & n'écoutant alors que sa rage, il offre de le tuer lui-même. Mais l'affaire est portée devant Timoléon, qui doit la juger. Marullo se fait connoître pour ce qu'il est, pour le fameux Pisandre, que sa passion pour Cleora, a fait déguiser en esclave, pour servir

celle qu'il adore, & il reproche en même-tems à Leofthene, d'avoir abandonné fa fœur après l'avoir époufée fecrétement. Leofthene confus de ce reproche, rentre en lui-même, & à reconnoit qu'il eft véritablement marié avec la fœur de Pifandre ; & celui-ci obtient la main de Cleora, pour prix de fon amour.

Il y a dans cette piece quelques allufions qui n'ont pas peu contribué à la faire accueillir favorablement : tels font ces reproches que Timoleon adreffe aux Syracufains. » Ce n'eft point » au bien public que vous êtes attachés, com- » me devroient l'être de vrais patriotes ; vous » ne confidérez que vos intérêts particuliers... » De-là vient que le tréfor public eft la proie » de quelques citoyens avides ; que les coffres » de l'état font vuides, & que des hommes qui » ne donneroient pas un talent pour le bien » général, prodiguent en vaiffelles, en bijoux » & en efclaves inutiles, pour nourrir l'orgueil » & les vices de leurs femmes, des fommes » qui fuffiroient pour entretenir une armée.

On a joué le 10 novembre dernier, fur le même théatre, une autre tragédie, intitulée *le Duc de Milan*, dont le même M. Cumberland eft l'auteur, ou plutôt le compilateur, car il n'a fait que réunir en un feul drame, deux anciennes pieces du théatre anglois, *le Duc de Milan* de Maffinger, & *la Marianne* de Fenton, dont les fujets font à-peu près femblables.

L'armée des François, ayant été battue par Charles-Quint, le duc de Milan, leur allié, fe

trouve enveloppé dans leur malheur. Résolu cependant de montrer de la fermeté dans son désastre, il va négocier en personne auprès de l'empereur, ses propres intérêts & ceux de ses états. Mais avant de partir, comme il est éperduement amoureux de la duchesse son épouse, il charge Francisco, son favori, dans le cas où il apprendroit sa mort, de la faire mourir aussi, ne pouvant se faire à l'idée de la laisser à unautre.

Francisco amoureux lui-même de la duchesse, abuse de la confiance de son maître, en révélant à celle-ci le fatal secret, & lui déclare en même-tems sa passion. La duchesse reçoit sa déclaration comme un outrage; il l'appaise par un feint repentir; mais quand le duc est de retour, après avoir terminé heureusement sa négociation, le perfide accuse la duchesse de lui avoir fait des avances. Le duc enflammé de colere, a une entrevue avec sa femme, qui lui parle du ton de la candeur & de l'innocence, & cependant ne fait que redoubler sa folle jalousie. Enfin, aveuglé par la rage, il la poignarde, & se tue lui même ensuite, après avoir reconnu l'injustice de ses soupçons.

(*Universal magasine.*)

DRURY-LANE.

Le samedi 30 octobre dernier, on a donné sur ce théatre une premiere représentation du *Critique* ou du *Connoisseur*, comédie en trois actes, par M. Sheridan. Le but de cette piece est de tourner en ridicule les mauvais poëtes de Londres, les

prétendus amateurs, & les auteurs de toutes ces annonces bizarres dont les papiers publics d'Angleterre ſont farcis.

On voit d'abord M. Dangle & ſa femme à table pour déjeûner, le mari feuilletant des papiers publics avec empreſſement, pour y trouver des nouvelles de théatre, & la femme le priant de lui lire d'abord des lettres politiques, de celles qui ſont ſignées de noms latins (*), & qui traitent de la deſtruction probable du royaume, & d'autres matieres également amuſantes. M. Dangle, ſans faire attention à ce que lui dit ſa femme, continue à feuilleter ſes papiers, & tombe enfin ſur le *Morning-chronicle*, (chronique du matin), où il trouve ſous le titre de *Theatrical intelligence extraordinary*, (nouvelles extraordinaires du théatre), un article très-emphatique, qui annonce que la tragédie de M. Puff eſt en répétition au théatre de Drury-Lane. Il eſt enchanté de cette nouvelle, & il en témoigne toute ſa ſatisfaction; mais ſa femme le raille du travers qu'il a pris de ſe donner pour connoiſſeur en ouvrages de théatre, ſans autre avantage à eſpérer que de voir ſa maiſon éternellement remplie d'acteurs & de poëtes, & toutes les tables couvertes de manuſcrits. Dan-

(*) C'eſt la coutume des rêveurs politiques qui fourniſſent des articles aux gazettes d'Angleterre, de ſigner ainſi leurs rapſodies; l'un ſe nomme *Germanicus*; l'autre *Britannicus*; l'autre *Propatria*, &c.

gle répond que le titre de connoiſſeur donne une grande influence ſur les directeurs des ſpectacles, qu'un amateur en réputation eſt courtiſé des acteurs & des auteurs, & eſt ſûr d'avoir une loge pour ſa famille à la premiere repréſentation de toutes les pieces nouvelles. La femme replique, & la diſpute s'échauffant de plus en plus, dégénere enfin en querelle, quand on annonce M. Sneer (*). La crainte de lui apprêter à rire à leurs dépens, engage les deux époux à ſigner une trêve. Sneer entre, & ſignale ſon humeur cauſtique en drappant les directeurs des théatres, les auteurs, les acteurs & le public qui les applaudit; il donne enſuite à Dangle deux nouvelles pieces à lire. Alors paroît ſir Fretful Plagiary, qui remplit parfaitement l'idée que Sneer a donnée de lui, par le mépris qu'il marque pour ſes confreres, & l'eſtime qu'il annonce pour lui-même. Sneer & Dangle, pour mortifier ſon amour-propre, lui donnent le faux avis qu'un anonyme l'a attaqué dans un des derniers papiers, & lui a refuſé toute eſpece d'invention, d'originalité & de talent dramatique, ne lui laiſſant que le mérite de piller adroitement les autres auteurs. Sir Fretful entre dans une furieuſe colere à cette nouvelle, puis voyant les deux autres rire, il ſort en leur diſant de bien ſe garder de croire qu'une pareille impertinence lui ait

(*) Ce nom revient à ce que nous appellons en françois, *un rieur*.

causé la moindre émotion. Il est remplacé par M. Puff (*), que Dangle présente à Sneer comme la perle des poëtes tragiques, & qui se fait connoître à lui pour ce qu'il est, pour un vrai faiseur de tours de passe-passe. Il avoue qu'il vit des articles qu'il insere dans les papiers publics ; & que dans les deux premieres années qu'il a fait usage de cette ressource, il a subsisté du produit de ses *infortunes* ; que les *adresses aux personnes charitables & bienfaisantes* l'ont soutenu ; qu'il a été seize fois un pauvre artisan, chargé d'une nombreuse famille, & affligé de fréquentes maladies ; que d'autres fois il a été un pauvre prisonnier ; qu'il lui est arrivé dans d'autres occasions de changer de sexe, & qu'il s'est métamorphosé plus d'une fois en une veuve hydropique, à qui son mari avoit été enlevé par la presse & avoit laissé huit enfans. Il ajoute qu'enfin honteux de tant d'impostures qui pesoient à sa conscience, il s'est mis à traiter la charlatanerie en grand, qu'il l'a réduite en art, & que depuis ce tems son profit a été immense ; que c'est à sa plume que les jurés-crieurs doivent leurs avertissemens poétiques, & que les hommes des autres professions qui se sont le plus distingués par la beauté de leur style, en ont l'obligation à ses talens. Il prétend qu'il y a cinq sortes de charlatanerie ; la charlatanerie

(*) *Puff* signifie littéralement une bouffée de vent c'est ici le nom d'un charlatan.

directe, la charlatanerie préliminaire, la charlatanerie oblique, la charlatanerie-collatérale, & la charlatanerie *collusive*. Il rapporte à la premiere espece ces articles de théatre, où on loue avec emphase & sans restriction, les nouvelles pieces, les directeurs & les acteurs. Il fait voir que son art s'étend à tout ce qui est du ressort de la presse; que c'est lui qui prépare les changemens dans le ministere; qui fait réussir des mariages auxquels on n'avoit jamais songé; qui donne & qui ôte les réputations; en un mot, qu'il est l'homme universel des papiers publics. Après que Puff a dévoilé ainsi tous ses secrets, Dangle lui demande la permission de conduire son ami à la répétition de sa tragédie; il y consent & prend congé d'eux, ayant encore quelques paragraphes à faire pour les papiers du lendemain.

Les deux actes suivans sont consacrés à la répétition de la tragédie de Puff, dont la scene est au fort de Tilbury, & qui est fondée sur l'amour de Tilburina, fille du gouverneur, & de don Ferrolo Whiskerandos, prince Espagnol. Ce prince est tué par son rival, Tilburina devient folle de désespoir, & la piece finit par la destruction de l'*Armada* espagnole, & une procession de toutes les rivieres d'Angleterre.

La variété de décorations qu'exige ce sujet extravagant, n'a pas moins contribué au succès de la piece que les plaisanteries dont elle est semée. La seconde représentation a été encore plus applaudie que la premiere, grace

aux retranchemens que l'auteur a faits & qui portent principalement ſur le rôle de Puff, dans lequel on avoit trouvé des longueurs. Ce rôle ainſi élagué a fait beaucoup plus d'effet, & les plaiſanteries de l'auteur ont été mieux goûtées, à l'exception d'un paſſage auquel les ſpectateurs Anglois n'ont pas fait grace; c'eſt celui où il eſt queſtion des *adreſſes aux perſonnes charitables.* On a vu avec peine tourner en ridicule un moyen auquel les infortunés ont recours pour exciter en leur faveur la commiſération publique; on a ſifflé, & on n'auroit peut-être pas laiſſé finir la piece, ſi l'acteur qui jouoit le rôle de Puff, M. King, n'eût appaiſé le public, en obſervant adroitement à ſes interlocuteurs, comme ſi c'eût été la ſuite de ſon diſcours, qu'il ne prétendoit point les rendre inſenſibles aux plaintes des malheureux; mais ſeulement leur apprendre à placer leurs bienfaits avec diſcernement, & à s'informer de la réalité des infortunes qu'ils voudroient ſoulager avant de ſe livrer à leurs ſentimens charitables. Cette anecdote nous a paru digne d'être rapportée par l'honneur qu'elle fait au peuple Anglois.

(*Univerſal magaſine.*)

NAPLES.

Le jeudi 4 novembre dernier, jour de St. Charles, fête du roi d'Eſpagne, de la reine de Naples & du prince des Aſturies, on repréſenta ſur le théatre de St. Charles, ſuper-

bement illuminé, l'opéra intitulé *Creſo in media*, mis en muſique par M. Schuſter, qui eut un grand ſuccès. On applaudit beaucoup auſſi les ballets de la compoſition du ſieur Picq, & ſurtout celui dont le ſujet étoit don Quichotte à la cour du duc.

Le dimanche 7 du même mois, leurs majeſtés aſſiſterent à une nouvelle repréſentation du même opéra.

(*Notizie del Mondo.*)

MANTOUE.

Le dimanche 7 novembre, on donna *gratis* au théatre de cette ville, en réjouiſſance de la naiſſance du prince dont l'archiducheſſe vient d'accoucher, un bal public qui dura juſqu'au jour. Cette fête fut précédée de la repréſentation d'un prologue relatif à l'occaſion, dans lequel on introduiſit Mantoue, les trois Graces & l'ombre de Virgile. Elle fut auſſi terminée par la repréſentation de la comédie intitulée : *Soliman ſecond.*

(*Notizie del mondo.*)

ALEXANDRIE en Milanois.

On a dû repréſenter ſur le théatre de cette ville, pendant la foire de S. François, qui dure depuis le 4 octobre juſqu'au 15, l'opéra intitulé : *La disfatta di Dario*, mis en muſique par M. Joſeph Ferrero. On annonçoit pour pre-

mier chanteur, le ſignor Thomas Conſoli, & pour premiere chanteuſe la ſignora Marguerite Marigi. Le ſieur Sébaſtien Galet, François, devoit compoſer le premier ballet & le troiſieme; & le ſieur Daniel Curtez, Vénitien, le ſecond, &c.

[*Notizie del mondo.*]



HISTOIRE-NATURELLE.

PHYSIQUE.

CHYMIE. BOTANIQUE.

I.

Essai sur les Longitudes, par M. M. D. P.

Le ſoleil parcourt en 24 heures tous les degrés de l'équateur. Ce mouvement journalier, mais inégal, relativement au point où il ſe leve & ſe couche, ſemble avoir été le grand obſtacle à la découverte des longitudes. C'eſt cependant par le cours de cet aſtre, que j'ai penſé qu'on pouvoit les déterminer avec la plus grande préciſion.

Le moyen que j'ai imaginé pour y parvenir, eſt de conſtruire un cadran général de la terre, dreſſé ſur la bouſſole & coupé en deux parties égales par l'équateur.

Je choiſis un degré dans l'équateur pour établir un méridien. De ce degré je tire une ligne qui paſſant par les deux pôles coupe l'équateur à angles droits, & donne l'heure de midi. De cette premiere ligne j'avance de 15 degrés vers

le couchant, pour tirer une autre ligne où le ſoleil trace une heure après-midi. Je continue la même opération de 15 degrés en 15 degrés, depuis un juſqu'à 24, ce qui compoſe la révolution du jour entier.

Des 24 heures réſultent 24 lignes de longitude, à chacune deſquelles j'attache le nombre d'heures qui lui appartient, ſuivant mon opération de 15 degrés en 15 degrés, & pour rendre leur effet plus ſenſible, j'en forme 24 ſtations ou maiſons.

Ces 24 maiſons ainſi numérotées ne peuvent ſe confondre. Le nombre de leurs heures les diſtingue ſi nettement, qu'il eſt aiſé de connoître la maiſon où l'on entre, ainſi que celle que l'on quitte; de ſorte que les lignes marquées de leurs heures reçoivent leur préciſion de celle de la marche du ſoleil, qui par la régularité de ſon mouvement devient le garant du cadran, comme il en eſt la baſe.

Suivant ce plan, c'eſt le méridien du lieu où ſera le vaiſſeau que le pilote ſaiſira au moment qu'il mettra à la voile. Ainſi lorſqu'il voudra connoître ſon éloignement du méridien du lieu de partance, le lieu où il eſt, & celui où il tend, la maiſon où il ſe trouvera en prenant hauteur, le lui fera connoître dans la plus grande préciſion, puiſque toutes les heures du cadran général correſpondent à toutes les parties de la terre.

Je ſuppoſe le cadran diſpoſé de façon à connoître la latitude par la longitude; le ſoleil, pour ſe rendre aux tropiques, traverſe deux fois

fois l'équateur pendant le cours d'une année. Ce même équateur devient un moyen d'obtenir avec précision la latitude, lorsque l'on prend hauteur. Si le soleil qui part du tropique d'hiver n'est pas arrivé à l'équateur, le pilote ajoute ce qui y manque; si au contraire il le dépasse, il diminue l'excédent, & obtient la latitude précise d'après un cercle que l'œil ne sauroit appercevoir.

Une seule & même opération peut donc faire connoître au pilote, en saisissant l'heure de midi, tant son éloignement de l'équateur que la distance où il est de son premier méridien, & par conséquent le point fixe du globe où se trouve le vaisseau; & même si la boussole qui dirige le cadran varie, elle seroit dans l'instant corrigée par le nord fixe que donne la méridienne.

J'ai dit que les 24 maisons qui indiquent les 24 heures du cours journalier du soleil, étoient disposées de 15 degrés en 15 degrés sur le cadran, en marchant toujours à gauche vers le couchant. Les 15 degrés de chaque maison donnent 60 minutes pour une heure; & ces 60 minutes représentent sur le cadran un espace de 300 lieues marines du globe terrestre.

Je suppose donc un vaisseau en station fixe dans la maison qui marque 12 heures, il est certain que 24 heures après le vaisseau se trouvera sous la méridienne de 12 heures, que le pilote prendra, si l'on veut, pour son premier méridien : si, partant de-là, le vaisseau destiné, par exemple, pour la Martinique, avance

vers la maison qui marque une heure, & qu'il prenne hauteur, lorsqu'il aura fait le chemin de 10 degrés, c'est-à-dire, de 40 minutes, il conclura qu'il est à 200 lieues à l'ouest du méridien d'où il est parti. Il en sera de même si sa destination est pour les Indes-Orientales; & comme la méridienne prise avec précision, donne en même-tems la latitude, dans quelque parage que se trouve le pilote, il sera certain tant de son éloignement du lieu de sa destination, que de la distance où il est de l'équateur, toutes les fois qu'il pourra faire usage du cadran général.

En présentant cet essai au public, j'ai prévu plusieurs observations ou objections relatives sur-tout aux moyens de remédier au mouvement du vaisseau qu'on ne doit pas supposer, même dans un tems calme, sans un léger mouvement qui peut rendre l'opération peu certaine; mais outre que cet inconvénient est commun à tous les systêmes, j'ai cru devoir me borner, quant à présent, à proposer mes idées telles que je les ai conçues, & à les soumettre au jugement du public. Il m'a paru que ce seroit presque annoncer que je les crois à l'abri de toute critique, si je portois mes vues plus loin, ce que je suis bien éloigné de penser.

(*Journal de* Paris.)

II.

Nouvel exemple de la cruelle voracité du loup.

Dans un bois connu sous le nom de *Haut-*

du-toit, ſitué à un quart de lieue du village de Vaubexy, en Lorraine, bailliage de Mirecourt, un loup d'environ 3 pieds de haut ſur 4 pieds de long, ayant la tête groſſe, le poil ras & de la couleur de celui du renard, attaqua, le 23 ſeptembre de l'année derniere, deux femmes du même village, appellées, l'une Jeanne Touſſain, épouſe de Claude Châtelain, l'autre Françoiſe Jacquinet, les dévora preſqu'entiérement, revint trois fois ſur leur cadavres, pour ſe repaître de ce qu'il en avoit laiſſé, déchira le viſage & divers membres au mari de la premiere de ces femmes, bleſſa le nommé Joſeph Lombard à l'œil, aux poignets, &c., & emporta une partie très-charnue, principalement utile lorſqu'on eſt fatigué de reſter debout (*clunes*), à Marie Nivillot, veuve de Charles Conrard; ces cinq perſonnes étoient allées ramaſſer de la faine dans le bois.

Dès que M. François Grand-jean, admodiateur de Vaubexy, eut été informé de cette affreuſe ſcene, qui commença vers midi & finit à 3 heures, il fit ſonner le tocſin: les communautés voiſines accoururent, armées de fuſils, de fourches, de haches, &c., & ſe rendirent au *Haut-du-toit*. On vit le loup revenir encore avec toute ſa fureur & ſa voracité ſur les deux cadavres; on lui tira quelques coups de fuſil qui ne produiſirent aucun effet, & n'empêcherent point l'animal carnaſſier de reparoître. Il s'élança ſur un homme, vers les 5 heures du ſoir, & rentra, au commencement de la nuit, dans le fond du bois,

d'où 150 traqueurs ne purent point le faire ſortir.

Le lendemain, à 2 heures, le Sr. Nicolas Valdajol, brigadier de maréchauſſée de la brigade de Mirecourt, & le Sr. Jean-Baptiſte Routher, cavalier de la même brigade, allerent éveiller M. le comte de Roucy, meſtre-de-camp commandant du régiment de la reine, cavalerie, en garniſon dans la même ville, lui communiquerent le procès verbal qu'ils avoient dreſſé de ce qui s'étoit paſſé la veille au *Haut-du-toit*, & lui demanderent un détachement pour donner la chaſſe au redoutable loup. M. de Roucy, accompagné du lieutenant-colonel, du major & de pluſieurs autres officiers de ſon régiment, ſe mit à la tête de 50 maîtres. Ce détachement, graces aux démarches du Sr. Valdajol, fut renforcé par un grand nombre d'habitans de Mirecourt & des villages voiſins. A 7 heures, on commença de traquer le *Haut-du-toit*, & les autres bois qui l'environnent : le loup, effrayé, prit la fuite; il rencontra le nommé Pariſot, foreſtier de Mirecourt, lequel tendoit des filets aux oiſeaux; il ſe jetta ſur lui, le mordit à la jambe ainſi qu'à la cuiſſe, & lui fit avec la patte une meurtriſſure au viſage. Pariſot, d'un coup de ſerpe, bleſſa l'animal carnaſſier à l'œil, &, de frayeur, laiſſa tomber cet inſtrument. Le loup, pouſſant des hurlemens plaintifs, ſe ſauva entre les vignes & le bois de Girecourt, où il attaqua un jeune homme très-robuſte de ce même village, appellé Girard, âgé de 19

ans, le terrassa, lui enleva la peau de la tête, lui enfonça le crâne, lui arracha un œil, & lui fracassa le pouce, malgré tous les efforts que put faire le villageois pour se défendre avec son couteau. Le détachement trouva partagée en deux sur le lieu de cette horrible scene toute la peau de la tête du jeune homme, dont la guérison est très-incertaine. Enfin, l'animal, toujours poursuivi, rencontra le nommé François, domestique de M. Duparge, auditeur de la chambre des comptes de Nancy, & seigneur de Bertoncourt, lequel tendoit des filets aux oiseaux; il étoit prêt à fondre sur lui, lorsque François le prévint, & lui brisa la machoire d'un coup de fusil; le loup fut renversé; le domestique rechargea son arme à feu, la mit à terre, croyant que la bête féroce étoit morte; mais un moment après, il la vit se relever & accourir avec une nouvelle fureur; il n'eut que le tems de prendre son fusil, & de lui tirer un second coup qui la tua vers les 11 heures du matin. Transportée à Mirecourt, elle fut ouverte; on lui trouva dans le ventre, une touffe de cheveux en *catogan*, d'autres cheveux qui tenoient à la peau de la tête d'un homme, un morceau de crâne & une dent.

Cette notice est tirée de deux procès-verbaux très-circonstanciés, & qui ont été signés par les sieurs Valdajol & Routhier, auxquels on en doit la rédaction, ainsi que par MM. Contal, maire; Dominique Sylvestre, syndic, & François Grandjean, admodiateur de Vaubexy.

La conduite du brigadier & du cavalier de maréchaussée, particuliérement celle du premier, annoncent beaucoup de zele, de prudence, & méritent, à tous égards, des éloges; le domestique de M. Duparge ne s'en est pas rendu moins digne par sa fermeté & son heureuse adresse.

(*Journal encyclopédique.*)

I I I.

EXTRAIT d'une lettre de Saint-Maurice, près Lodeve en Rouergue, le 14 novembre 1779.

Nous venons d'essuyer un orage épouvantable. La pluie y a duré quatre jours sans discontinuer, & pendant tout ce tems nous n'avons point apperçu la terre. La plaine étoit inondée; une nappe d'eau découloit des montagnes; les ravins ressembloient à des bouches de fleuves. Si le jour étoit affreux, la nuit qui le suivoit étoit encore plus terrible. L'eau n'étoit pas le seul élément que nous eussions à craindre; le tonnerre ne cessoit de gronder; tous les habitans de mon village, forcés de quitter leurs maisons inondées, se rendirent avec moi à l'église, où nous avons passé les jours & les nuits dans la priere & les gémissemens. Personne heureusement n'a péri, & nous en sommes quittes pour la perte de nos terres.

Il n'en a pas été de même dans les contrées voisines. Il y a eu des villages entiers emportés par les ravins, & plusieurs personnes ont été

victimes de la fureur des eaux. On a vu entr'autres un pere & une mere fuir leur maison prête à être enlevée; le mari entraîné avec un enfant qu'il portoit; la femme laisser échapper l'autre qu'elle avoit dans les bras, pour courir après le premier, ne pouvoir le ratraper, reprendre heureusement le sien & se sauver contre une meule; mais bientôt cet asyle lui est enlevé, & elle se voit forcée d'en choisir un sur un arbre, où elle a demeuré vingt-quatre heures, l'eau croissant à vue d'œil; enfin on lui a porté du secours; & l'arbre a été enlevé au moment où elle venoit de le quitter.

(*Journal de* Paris.)

IV.

PHÉNOMENES.

Le 8 du mois de novembre dernier, au matin, il y eut à Hambourg un brouillard si épais, qu'on ne pouvoit pas distinguer les objets à 4 pas de distance. Les chevaux & les voitures ne pouvoient s'éviter, & se mêloient ou s'entre-choquoient, même dans les rues les plus larges; les paysans s'égaroient de rue en rue sans pouvoir trouver la porte par laquelle ils vouloient s'en retourner, & les habitans de la ville même n'osoient sortir de leurs maisons dans la crainte de s'exposer à quelque accident. Une circonstance remarquable, c'est que vers deux heures après midi, le soleil se montroit sans nuages près de la bourse & du port, tandis que le brouillard

devenoit plus épais dans d'autres quartiers. A cinq heures du ſoir, ce météore s'éleva & forma vers le ſud un nuage noir, très-étendu en longueur, mais fort étroit. La nuit ſuivante, il tomba une très-forte pluie. Ce phénomene, dont on n'avoit pas eu d'exemple à Hambourg depuis 40 ans, eſt à-peu-près le même que celui qui fut obſervé à Paris, il y a quelque tems, avec cette différence que dans la premiere de ces villes il n'a occaſionné aucun accident.

V.

On a remarqué à Naples un autre phénomene aſſez ſingulier : toutes les terres qui avoient été couvertes de cendres enflammées par la derniere éruption du Véſuve, le 9 août, produiſoient avec une telle force, à la fin du mois d'octobre ſuivant, que les arbres avoient de nouvelles fleurs & de nouveaux fruits. On peut auſſi attribuer à la belle ſaiſon cette végétation extraordinaire.

(*Journal encyclopédique*)

V I.

OBSERVATION phyſico-médicale ; par M. DESAIVE.

Ce ne ſont pas ſeulement les vapeurs de charbons, ou des liqueurs en fermentation, ou celles de matieres putrides qui peuvent cauſer, par leur méphitiſme, des aſphixies ; une

cause très-fréquente & à laquelle on ne fait presque pas d'attention, en peut également occasionner, & en occasionne certainement dont les suites ont peut-être été mortelles pour plusieurs personnes. Le détail qui va suivre, en fournit une exemple, qui, à la vérité, n'a pas eu de suites aussi fâcheuses.

Un pere & une mere avec un enfant de trois ans & demi dans un berceau, couchant dans une chambre bien fermée, où étoit une lampe allumée sous la cheminée d'un fourneau assez ouvert, furent tous éveillés au bout de deux heures de repos, par une toux assez pénible avec une difficulté de respirer. Le mari s'apperçut qu'une fumée épaisse s'étoit répandue dans toute la chambre, & que la flamme de la lampe languissoit; il se leva avec peine & alla ouvrir la porte & les fenêtres de la chambre pour en renouveller l'air, & laisser dissiper le nuage fuligineux qui avoit manqué de suffoquer les trois dormeurs. Leur toux se calma à mesure que l'atmosphere de la chambre se remettoit en équilibre avec l'air extérieur: & finalement cet accident n'a point eu d'autre suite, sinon que le mari s'est trouvé plusieurs jours avec la tête un peu embarrassée. Voici quelques réflexions sur cet événement.

La nuit que cet accident a eu lieu, il ne cessa de pleuvoir, mais la pluie qui tomboit étoit assez fine; ce qui pouvoit empêcher la circulation de l'air par la cheminée, & l'empêcha en effet, puisque la fumée de la lampe, au lieu de se dissiper par ce conduit, fut toute

renvoyée dans la chambre ; de ſorte que l'air en devint plus denſe, plus épais & moins propre à la reſpiration, à meſure que ces vapeurs fuligineuſes en altéroient le reſſort & la fraîcheur : alors les poumons étant irrités par l'inſpiration d'un air auſſi âcre & auſſi nuiſible, la toux en fut une ſuite qui ſervit heureuſement d'avertiſſement du danger imminent qui menaçoit les trois perſonnes, ſi elles euſſent reſtées plus long-tems dans le nuage delétere & meurtrier.

On ne peut douter que les ſuites de cet accident n'euſſent été des plus critiques & des plus funeſtes, ſi on n'avoit pas ouvert promptement la porte & les fenêtres de la chambre pour donner lieu à la diſſipation du brouillard fuligineux, qui occaſionnoit la difficulté de la reſpiration ; parce que ſi on eût négligé de procurer un renouvellement d'air dans la chambre, l'athmoſphere en ſeroit devenue d'autant plus méphitique, que la reſpiration ſe faiſant un peu de tems dans le même air, celui-ci s'altere & ſe vicie au point de devenir dangereux à reſpirer, outre que dans le cas dont il eſt queſtion, il y avoit encore la vapeur empyreumatique de l'huile de la lampe, qui augmentoit l'inſalubrité de l'air.

Cette obſervation doit faire ſentir l'utilité du renouvellement de l'air dans les places & dans les appartemens où il ſe trouve de nombreuſes aſſemblées, & où il y a beaucoup de lumieres. Elle préſente également un avertiſſement aux perſonnes qui tiennent des chandelles ou

des lampes allumées dans leur chambre pendant la nuit. La même obſervation pourroit encore fournir des idées ſur la cauſe de beaucoup de morts ſubites dont on s'épouvante avec tant de raiſon, ſans cependant uſer de précaution contre les abus qui peuvent les occaſionner.



MÉDECINE.

CHIRURGIE.

I.

Extrait d'un mémoire *relatif à l'art des accouchemens*, où *l'on démontre par une* observation *frappante, les abus que commettent la plupart des ſages-femmes en pêtriſſant la tête des enfans nouveaux-nés ; par M.* Dehousse, chirurgien; de la ſociété d'émulation de Liege: lu dans la ſéance publique de la ſociété, tenue le 18 juillet 1779.

S'Il réſulte un bien de l'établiſſement des académies & des ſociétés, c'eſt ſur-tout lorſque les perſonnes qui les compoſent dirigent leurs travaux vers l'utilité publique. C'eſt à ce titre que M. Dehouſſe mérite la reconnoiſſance de ſes concitoyens. Il les a éclairés ſur un abus dont il a démontré les ſuites funeſtes, avec cette préciſion, cette clarté néceſſaires lorſque l'on parle devant une aſſemblée compoſée de tous les ordres de citoyens. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que l'on s'eſt élevé contre l'uſage

barbare de pêtrir la tête des enfans nouveaux-nés : les hommes de l'art ont recueilli des observations, ils les ont consignées dans leurs ouvrages : mais ces ouvrages sont-ils lus par les gens du monde ? & les sages-femmes, elles-mêmes, en ont-elles seulement quelque connoissance ? M. Dehousse parle, en commençant son mémoire, de l'ignorance de la plupart d'entr'elles.

» Tout le monde sait, dit-il, combien l'art des » accouchements (dans presque tous les cas) » exige de l'application, de l'adresse & de la » prudence de la part de ceux qui s'y dévouent » & qui l'exercent ; nous voyons cependant » tous les jours de nouvelles victimes de l'im» péritie, de la mal-adresse & de l'ignorance » meurtriere de la plupart des sages-femmes, » qui, non-seulement, n'ont pas la moindre » connoissance des parties sur lesquelles elles » travaillent ; mais qui, le plus souvent, par » une routine mal-entendue, au lieu de se» conder la nature dans ses opérations, s'op» posent au contraire, par une manœuvre bar» bare, à l'heureux effet que cette même na» ture ne manqueroit pas de procurer d'elle» même, si on la laissoit agir seule & sans se» cours. «

L'enfant sorti du sein de sa mere, semble exiger par ses cris, que quelqu'un s'empresse à lui donner des soins. La ligature du cordon ombilical, en est un qu'on ne peut négliger sans doute ; mais que de precautions ne faut-il pas pour faire cette opération si essentielle,

& qui paroît si facile & de si peu de conséquence dans son exécution?

Après la ligature du cordon ombilical, après avoir donné à la mere ses autres soins, un accoucheur s'occupe particuliérement à observer si l'enfant n'a point quelque défaut de conformation, soit naturel, soit accidentel, pour tâcher de corriger l'un & d'apporter du remede à l'autre. Le devoir d'une sage-femme, ou de celle qui veut en remplir les fonctions, est le même dans ce cas: » mais combien n'en » voit-on pas, qui négligeant tout le reste, » paroissent ne s'occuper que de la tête de » l'enfant? Elles la trouvent toujours difforme, » elles s'attachent avec scrupule à vouloir ar- » rondir bien réguliérement une tête qui n'est » certainement pas créée pour avoir une figu- » re tout-à-fait ronde.

» C'est alors que ces femme cruelles par » leur ignorance, guidées par un faux préju- » gé, & souvent engagées par les sollicita- » tions & les recommandations expresses des » meres, qui deviennent elles-mêmes cruelles » par tendresse; c'est alors que ces matrônes » ignares & inhumaines, pressent en tous sens, » moulent & pêtrissent avec beaucoup de soin, » d'opiniâtreté & de force, une tête molle & » délicate, dont les os cedent au moindre ef- » fort, & qu'elles veulent conformer à leur » gré, au-lieu d'abandonner ce soin à la na- » ture, qui, aidée de la seule pression de l'at- » mosphere & des battemens réitérés des ar- » teres que cette tête renferme, ne manque-

» roit pas de rendre à cette partie la figure
» qu'elle doit avoir, & qu'on ne peut changer
» sans occasionner les accidens les plus funestes.

» Qu'arrive-t-il en effet de ces pressions
» fortes & mal dirigées? Les pieces d'os si
» multipliées dans le crâne du fœtus, pressées
» mal-adroitement, enjambent les unes sur les
» autres; quelques uns des petits vaisseaux ten-
» dres & délicats qui rampent sur la pie-mere,
» se rompent & se déchirent, ils distillent peu-
» à-peu quelques gouttelettes de sang qui s'ac-
» cumulent insensiblement, & font sur le cer-
» veau une compression d'abord légere ; de-
» là cet assoupissement qu'on observe dans les
» premiers jours de la naissance, & qui se
» dissipe, si la résolution du sang épanché peut
» se faire entiérement sans être refourni par
» le vaisseau déchiré : mais si le contraire ar-
» rive, si ces vaisseaux rompus continuent à
» verser du sang, la compression augmente, de
» légers mouvemens convulsifs paroissent, l'as-
» soupissement continue, l'enfant ne paroît sor-
» tir de cet état létargique, que par de nou-
» velles convulsions qui deviennent plus lon-
» gues, plus fortes & plus fréquentes à pro-
» portion que le volume du sang épanché,
» augmente, & qui donnent enfin la mort en
» peu de jours à un enfant très-bien cons-
» titué d'ailleurs, sans qu'on puisse non-seule-
» ment apporter le moindre remede au mal;
» mais sans qu'on puisse même s'appercevoir à
» l'extérieur de la cause meurtriere de la ma-
» ladie. «

A ce tableau effrayant des accidens qui suivent la manœuvre criminelle que l'auteur combat dans son mémoire, il fait suivre l'observation qui y a particuliérement donné lieu.

» Au mois de septembre dernier, le sieur » de la Croix, marchand confiseur en cette » ville, me fit appeller pour voir son enfant » le 9e. jour après sa naissance; il avoit com» mencé la veille à avoir des mouvemens con» vulsifs aux muscles de la face & à la poi» trine; on avoit déja administré à cet enfant » les remedes généraux qu'on avoit cru con» venables, il étoit assoupi & refusoit de » prendre le sein; je n'apperçus aucune con» vulsion ce jour-là, elles étoient encore » rares : le lendemain, elles se rapprocherent » & devinrent plus fortes, l'enfant ne pou» voit plus tetter, il étoit très-assoupi; si on » lui faisoit distiller quelques gouttes de lait » dans la bouche, il ne les avaloit plus, & » les convulsions redoubloient en rejettant ce » qu'on avoit voulu lui faire prendre; il mou» rut enfin le 3eme. jour sous mes yeux, tour» menté par une espece de hoquet qui avoit » précédé les convulsions d'un jour.

» Dès ma premiere visite, j'avois examiné » s'il n'y avoit point quelque plis au bonnet » de l'enfant, qui auroit pu faire une com» pression, j'avois trouvé que tout étoit fort » lâche : mais j'appris que la sage-femme s'étoit » d'autant mieux appliquée à arrondir la tête de » cet enfant, lorsqu'elle l'avoit mis au monde, » que la mere même, lui avoit spécialement

» recommandé de ne rien négliger, pour faire
» ce que les femmes appellent vulgairement,
» *une belle tête*; je ſoupçonnai d'abord que
» la cauſe des convulſions étoit un épan-
» chement de ſang ſur le cerveau; je commu-
» niquai mon ſoupçon au pere, qui ne ba-
» lança point à m'accorder l'examen du cada-
» vre, en me priant d'en faire l'ouverture;
» ce que je fis ſous ſes yeux, parce qu'il ſou-
» haitoit ſe convaincre lui-même du mal qui
» pouvoit réſulter d'une pratique auſſi perni-
» cieuſe, qu'elle eſt réguliérement obſervée
» par ces femmes ignorantes.

» Je diſſequai les tégumens, & bientôt j'ap-
» perçus à la partie moyenne latérale droite
» de l'occiput, une eſpece d'échimoſe au péri-
» crâne, & je reconnus parfaitement avec le
» doigt, que la portion inférieure de l'occi-
» put étoit engagée ſous la portion ſupérieu-
» re; j'en fus convaincu par mes propres yeux,
» lorſqu'ayant ouvert le crâne, je trouvai
» que ces deux portions d'os étoient vraiment
» paſſées l'une ſur l'autre, que la dure-mere
» faiſoit un plis d'a-peu-près une ligne d'épaiſ-
» ſeur, & qu'il y avoit du ſang épanché,
» partie coagulé & partie encore fluide, mais
» en quantité ſuffiſante, pour avoir fait une
» dépreſſion dans la ſubſtance du cerveau de
» la largeur du pouce de la main, & du dou-
» ble en longueur, ce qui avoit cauſé les ac-
» cidens dont j'ai parlé, & enfin la mort d'un
» enfant moiſſonné, dès les premiers jours de
» ſa vie, victime d'un préjugé barbare & deſ-
» tructeur.

» C'eſt à mes confreres, c'eſt aux hommes » de l'art à démontrer les effets d'une ma- » nœuvre dont les ſuites ſont auſſi funeſtes ; » c'eſt aux hommes bienfaiſans & éclairés qui » veillent au bien public, à prendre des me- » ſures efficaces pour les prévenir. Puis-je » douter un inſtant que les uns & les autres » ne faſſent tout ce qui eſt en leur pouvoir » afin d'y parvenir !

» Qu'il me ſoit permis de faire, en finiſſant, » une réflexion, dont le développement dé- » montrera d'une maniere ſenſible, le bien » qui doit réſulter de l'établiſſement de la ſo- » ciété d'émulation. Mes confreres & moi, » gémiſſions ſur la manœuvre barbare qui fait » l'objet du mémoire dont je m'occupe, nos » obſervations ſe perdoient pour ainſi dire dans » des plaintes vagues. Aujourd'hui qu'une inſ- » titution auſſi utile réunit les citoyens de tous » les états, raſſemblés pour recueillir les fruits » qu'elle doit produire, nos obſervations ſe » multiplieront ; excités par une noble émula- » tion, nous les offrirons au public, qui ſe » raſſemble pour les entendre, & nous aurons » pour témoins de nos généreux efforts, les » hommes reſpectables que leur place met à » portée de prévenir les abus, & les peres de » famille, dont l'intérêt le plus cher eſt d'être » éclairé ſur un objet auſſi eſſentiel que celui » dont j'ai eu l'honneur de vous entretenir.

II.

*Observation sur l'inconvénient de lier trop tôt le cordon ombilical, par M***.*

Le 6 novembre 1778, on me fit voir un enfant mâle né du jour précédent, dont on vantoit la grosseur & la bonne constitution. Cet enfant me parut très-replet & extrêmement sanguin. Je le jugeai ainsi à la couleur de la peau de son visage, qui étoit plutôt violette que rouge. Il étoit né d'une mere fort pléthorique, laquelle après son accouchement avoit même eu une perte de sang considérable qu'on arrêta heureusement par les moyens ordinaires. Je dis à la sage-femme qu'elle auroit dû laisser saigner suffisamment le cordon avant de le lier, afin de diminuer une pléthore qui pouvoit porter quelque préjudice à cet enfant. On auroit pu même en ce moment, délier le cordon pour remplir cette indication, car il n'est pas à présumer que dans un tems aussi court les arteres ombilicales se fussent déja cicatrisées. Je connois des exemples d'après lesquels on pourroit assurer le contraire. Mais cet avis ne fut point reçu. Je conseillai donc de ne point trop serrer cet enfant dans ses maillots, & de ne pas lui présenter trop fréquemment le sein, afin qu'un peu de diete pût suppléer à ce que la saignée du cordon auroit fait plus efficacement. On suivit ce que je proposai, & il parut venir très-bien ; mais au mois d'avril suivant, il lui

ſurvint des convulſions ſi violentes qu'on ne put venir à bout de les faire ceſſer, quoiqu'à cet effet, on employât les remedes les plus connus & les plus accrédités pour ce cas. L'enfant périt en moins de trente-ſix heures.

N'auroit-on pas prévenu un accident auſſi fâcheux ſi, après avoir coupé le cordon au moment de l'accouchement, on eût laiſſé ſortir une ſuffiſante quantité de ſang, qui auroit utilement diminué une pléthore, que l'on peut regarder avec aſſez de fondement, comme la cauſe éloignée de cet accident, qu'on ne pouvoit raiſonnablement attribuer en ce moment ni au vice du lait de la nourrice, ni à la dentition? Cette queſtion, dont le ſujet me paroît très-intéreſſant, mériteroit d'être examinée, & votre gazette pourroit être le dépôt des obſervations des praticiens & des réflexions qu'elles pourroient faire naître.

(*Gazette de Santé.*)

III.

OBSERVATION ſur l'inflammabilité du cerveau d'un homme mort ivre, &c. Par M. NOEL, membre du collège & de l'académie royale de chirurgie de Paris, &c.

Au mois d'octobre 1760, on apporta à l'hôpital militaire de Nancy un ſoldat trouvé mort dans les priſons, & qu'on ſoupçonnoit s'être empoiſonné. Je commençai par l'ouverture du cerveau, parce que le viſage étoit bouffi & de

couleur plombée & basanée. Lorsque j'eus scié & enlevé le crâne, je trouvai tous les sinus de la dure-mere extrêmement engorgés, & beaucoup de sang épanché sur la surface du cerveau. Je crus devoir assurer par ces indices, que le malade étoit mort d'une attaque d'apoplexie, ou d'une secousse violente qu'il avoit reçue à la tête ; mais ce qui me surprit davantage, pendant que je détachai la substance médullaire du cerveau, c'est que je sentis une odeur très forte d'esprit-de-vin, que je soupçonnai venir d'abord des infirmiers qui me servoient; mais sur ce qu'ils m'assurerent qu'ils n'avoient ni bu, ni touché de cette liqueur, je restai dans le doute, jusqu'à l'arrivée d'un soldat qui m'apprit que la cause de la mort de son camarade venoit d'avoir bu la veille une bouteille d'eau-de-vie, pour se consoler de ce qu'il ne pouvoit sortir de prison. Curieux de savoir jusqu'à quel point cette liqueur spiritueuse pouvoit avoir pénétré la substance médullaire du cerveau, qui continuoit à frapper fortement l'odorat, je fis apporter une chandelle allumée, que je présentai à la substance du cerveau, & qui produisit des flammes blanches, pâles & violettes, à-peu-près comme celles qui arrivent quand on brûle l'esprit-de vin ou d'autres liqueurs inflammables. Ce fait, aussi singulier que difficile à décider, si ce fluide spiritueux avoit pu pénétrer la substance médullaire & l'origine des nerfs dans le cerveau, par une simple imbibition, ou en suivant les routes naturelles du fluide nerveux, me détermina à tenter sur des animaux, des

expériences qui puſſent m'inſtruire ſur cet objet; c'eſt ce que j'ai fait effectivement en différens tems & ſur pluſieurs animaux, mais avec peu de ſuccès, ainſi qu'on va le voir par les obſervations ſuivantes.

Pendant l'été de 1775, aidé de M. Roſe, éleve en chirurgie très-inſtruit, de cette ville, nous enivrâmes pluſieurs chiens de différentes groſſeurs, avec de l'eſprit-de-vin très-rectifié & de la plus forte eau-de-vie, que nous leur fîmes avaler forcément & prendre en lavemens, par rapport à la répugnance qu'ils ont pour les liqueurs ſpiritueuſes. Ces animaux tomboient plus ou moins promptement dans la léthargie, qui étoit continuellement interrompue par des plaintes, des ſoupirs, des convulſions de leurs membres, du canal inteſtinal, de l'eſtomac & ſur-tout du diaphragme. Pour qu'ils ne puſſent rejetter les liqueurs qu'on leur avoit fait prendre, il fallut leur ſerrer les machoires & l'anus avec des linges. Le cerveau de ces animaux découvert & expoſé à la flamme de la chandelle, ne donna aucun ſigne d'inflammabilité, & les vaiſſeaux ſanguins de la dure-mere & du cerveau ne nous parurent guere plus engorgés que dans l'état naturel; preuve que les liqueurs ſpiritueuſes avoient fait beaucoup plus d'impreſſion ſur les membranes des premieres voies qu'elles n'avoient pénétré dans le ſang pour faire réuſſir nos expériences.

Nous remarquâmes ſeulement que ceux de ces animaux à qui nous avions enlevé & détaché le cerveau, le cervelet & la moëlle al-

longée, pendant qu'ils étoient encore vivans, continuerent de donner des ſignes de vie près de deux heures après cette opération, c'eſt-à-dire, que le cœur conſerva ſes battemens; ils reſpirerent, ſe plaignirent; le diaphragme & leurs pattes étoient ſans ceſſe agités de mouvemens convulſifs.

J'ai répété les mêmes expériences ſur des poules, des canards, des pigeons & des corbeaux; tous ces animaux, après avoir péri de léthargie, ne m'ont fourni, dans l'examen de leur cerveau, aucune marque d'inflammabilité, d'où il faut conclure que, s'il étoit poſſible de faire réuſſir cette expérience, il faudroit peut-être la tenter de longue-main ſur des animaux plus gros que ceux dont je me ſuis ſervi, comme, par exemple, ſur le cheval, l'âne, le bœuf & le cochon, qui ont moins de répugnance pour les liqueurs ſpiritueuſes, & beaucoup plus de cerveau. Je laiſſe aux phyſiciens & aux naturaliſtes le ſoin de tenter de nouveau cette voie d'obſervations, ſi d'ailleurs ils jugent qu'elle puiſſe être de quelqu'utilité dans la connoiſſance de l'économie animale.

(*Gazette ſalutaire.*)



AGRICULTURE.

ÉCONOMIE.

INDUSTRIE. COMMERCE.

I.

NOUVEAUX succès des moyens indiqués contre les incendies.

LE mémoire sur l'incendie, par M. l'abbé Mann, de l'académie I. & R. des sciences & belles-lettres de Bruxelles, imprimé à Bruxelles au commencent de 1778, & réimprimé dans le *Journal de physique* de M. l'abbé Rozier, pour octobre 1778, & dont on a rendu compte dans l'*Esprit des journaux*, pour décembre 1778, (pages 150—160.) ayant été envoyé à la cour de Russie par M. le prince de Gallitzin, ministre-plénipotentiaire de S. M. l'impératrice de toutes les Russies, auprès de leurs Hautes-Puissances les Etats-Généraux des Provinces-Unies, accompagné d'un supplement manuscrit à ce même mémoire, qui a été depuis imprimé à Bruxelles, ainsi que dans le *Journal de physique*, pour avril 1779, le prince de Gallitzin,

zin, aussi illustre par ses connoissances que par son rang, écrivit de La Haye, le 9 juin 1779, à M. Needham, directeur de l'académie I. & R. de Bruxelles, ce qui suit :

» M. Domaschnew, me mande de Pétersbourg, le 18 mai : *Nous sommes à la » veille de faire l'expérience de mylord Mahon, & je veux lui donner autant de publicité » qu'il dépendra de moi. La premiere chose que » je ferai après, c'est de vous en mander le succès.* Vous devez bien juger, monsieur, » (continue M. le prince de Gallitzin,) que » j'attends avec beaucoup d'impatience, le résultat de cette expérience. Si elle a du succès, nous aurons rendu par là un service à » l'humanité, & cette façon de bâtir les maisons » en bois, se répandra promptement en Europe, » sur-tout en Russie. «

EXTRAIT d'une seconde lettre écrite par son excellence M. le prince DE GALLITZIN, à M. NEEDHAM, datée de La Haye, *le 16 novembre 1779.*

» J'étois impatient, Monsieur, d'apprendre » le résultat de l'expérience de mylord Mahon » à Pétersbourg. Elle avoit été retardée jusqu'au mois d'octobre dernier, à cause de la » maladie du constructeur. Enfin j'ai eu la satisfaction d'apprendre avant-hier, par une » lettre de M. Domaschnew du $\frac{11}{22}$ octobre, » qu'elle a été exécutée & vérifiée le $\frac{7}{18}$ octo-

» bre en présence de toute la ville, avec un
» succès qui a surpassé l'attente de tout le monde.
» L'ouvrage a été dirigé par le professeur Kraft,
» sous l'inspection immédiate de M. Domasch-
» new. Il consistoit en une chambre de 14
» pieds d'Angleterre en quarré, & de la même
» hauteur, armée selon la méthode de mylord
» Mahon : l'enduit, cependant, en avoit été
» un peu modifié, c'est à-dire, il n'y entra
» qu'$\frac{1}{6}$ de chaux, $\frac{2}{6}$ de sable, & $\frac{3}{6}$ de foin ha-
» ché. — Pour ne pas donner lieu à des *si*
» & des *mais*, M. Domaschnew a fait enve-
» lopper & remplir la chambre de bois sec :
» le feu en étoit si violent, qu'à peine les
» spectateurs pouvoient-ils tenir à 100 pas de
» distance de la chambre en question. Et il
» m'assure, que de toutes les épreuves qu'on
» avoit faites sur des constructions pareilles,
» aucune n'avoit été aussi forte. — La cham-
» bre reparut saine & sauve, & les plus in-
» crédules même ont été obligés de convenir
» que le moyen est certain. Il paroîtra une
» description de tout, de la façon de M. Kraft,
» & je vous la communiquerai sans délai. En
» attendant faites-moi l'amitié de la faire an-
» noncer dans tous vos papiers publics, de
» même que je le ferai ici. Vous pouvez mê-
» me, si vous le jugez à propos, donner l'ar-
» ticle de ma lettre qui regarde cette expé-
» rience. «

II.

OBSERVATIONS sur la nourriture des chevaux & sur les écuries.

Lorsque le fourrage est rare ou de médiocre qualité, on devroit faire hacher de la paille mêlée avec un peu d'avoine, & donner à chaque cheval trois livres de carottes. Cette nourriture est très-saine & très-appétissante. En Espagne, on cultive cette racine, & on en nourrit les chevaux, en la joignant à la paille de froment. On devroit donc cultiver en France cette utile racine qui vient abondamment dans tous les climats.

Il est rare que les chevaux soient logés sèchement & commodement, excepté chez les grands-seigneurs. La cavalerie du roi, en quartier, est très-souvent mal logée. Les écuries sont basses & trop étroites pour la quantité de chevaux qu'on y rassemble; elles ne sont pas assez aérées, elles sont mal pavées & trop voisines du fumier.

Pour qu'une écurie soit commode & saine il faut qu'elle ne contienne que vingt-quatre chevaux sur deux rangs, si on peut; chaque cheval doit occuper quatre pieds six pouces d'espace. Il est à propos que le ratelier & la mangeoire soient élevés, ainsi que le pavé, pour accoutumer le cheval à porter la tête haute. Une écurie doit avoir vingt pieds de large sur dix de hauteur, avec un ruisseau bien en pente, pour l'écoulement des urines & des eaux.

Les écuries à un ſeul rang de chevaux ſont plus commodes & plus ſaines. Dans ce cas, il ſuffiroit qu'elles euſſent treize pieds de largeur ſur dix de hauteur, & cent trente-cinq pieds en longueur pour trente chevaux. Les écuries doivent être plafonnées ou voûtées, ſans trappes ni ouvertures, pour éviter que la vapeur de l'haleine des chevaux & du fumier ne corrompent le fourrage. On devroit ſur-tout s'abſtenir pendandant l'hiver de brûler de mauvaiſe huile dans les écuries. Il faudroit que les lanternes fuſſent pratiquées dans le mur, ou poſées ſur les fenêtres, afin que la vapeur & la fumée puſſent ſortir facilement. On ne ſauroit trop renouveller l'air des écuries en toute ſaiſon.

Si on ne donnoit au cheval que peu de foin à la fois, il le mangeroit toujours avec appétit, & on économiſeroit deux livres de fourrage par jour ſur chaque animal.

Le cavalier ne devroit jamais ſecouer le foin ni vanner l'avoine dans l'écurie, ni y panſer ſon cheval. La propreté eſt indiſpenſable pour la conſervation de cet animal. Tous les mois on doit nettoyer & laver rateliers, mangeoires, murs & pavés de l'écurie, lorſque les chevaux ſont allés à la riviere ou à la promenade. Quelque tems qu'il faſſe, on doit promener un cheval au moins une heure & demie par jour, & le laiſſer enſuite ſellé une demi-heure avant que de lui donner à manger.

On doit préférer l'eau de riviere, lorſqu'elle n'eſt pas limoneuſe, à celle des puits & des ſources, pour abreuver les chevaux.

La ration complette d'un cheval d'escadron, en campagne ou en quartier, doit être toujours de douze livres de foin, douze livres de paille, & d'un demi-boisseau d'avoine.

Lorsque le fourrage manque ou qu'il est mauvais, on pourroit, pour y suppléer, fabriquer du pain d'orge & d'avoine, mêlées avec les issues de la racine de froment. Dix à douze livres de ce pain, bien travaillé, bien cuit, nourriroit plus substantiellement un cheval que la ration ordinaire, & le pain coûteroit encore moins que la ration de cavalerie. Ce seroit une ressource nouvelle pour les embarquemens, pour les voyages de longs cours, pour les marches & retraites précipitées; car un caisson de ce pain tiendroit lieu de douze chariots de fourrage.

Enfin on ne sauroit trop veiller à la conservation du cheval qui est si utile à l'homme, & qu'on abandonne trop facilement à la merci d'un palfrenier ignorant, brutal ou négligent. La plupart des maladies & des accidens qui surviennent aux chevaux, sont occasionnés par le manque de litiere & la mal-propreté des écuries, ou par les fourrages mauvais & *pulvereux*. Par *un employé dans les fourrages des troupes du roi.*

(*Gazette d'agriculture, commerce, arts & finances.*)

I I I.

Lettre sur les moyens de conserver l'eau dans les citernes.

Monsieur,

Vous savez qu'il y a plusieurs villages en Lorraine, situés sur des hauteurs, qui sont dépourvus de fontaines, ou du moins qui en sont fort éloignés. Les habitans sont obligés de s'abreuver d'eau de pluie qu'ils amassent dans les citernes. Cette eau qui, par elle-même, est assez impure, ne parvient dans ces réservoirs, qu'après avoir parcouru une étendue de toiture qui, pour l'ordinaire, est fort mal-propre, sur-tout après une longue sécheresse. Les insectes & l'ordure amassés dans les coulans, sur les tuiles, &c. sont entraînés par le fil de l'eau dans la citerne; le plus épais va au fond, mais il reste au-dessus, des vermisseaux, de petites coques remplies d'œufs qui se mêlent dans la boisson & dans la nourriture de ceux qui sont dans la nécessité de se servir de cette eau. Je suis très-persuadé, M., que cela occasionne souvent des incommodités & même des maladies dont on ignore la vraie cause; j'en douterois d'autant moins, que je sais par expérience que cet amas d'ordure est fort considérable. J'ai fait couvrir, au moment d'un orage, une de ces citernes, avec une auge de bois, crevassée dans plusieurs en-

droits ; la pluie dura deux heures, l'auge étoit remplie à la hauteur de deux à trois lignes, non-ſeulement d'excrémens de chats, de pigeons & d'oiſeaux, mais encore d'une infinité de petits inſectes ailés, & d'une prodigieuſe quantité de petits vers blancs qui provenoient ſans doute de deux ſouris à moitié pourries qui étoient tombées dans l'auge avec le reſte. L'eau filtra à travers les fentes du bois, & étoit très-claire & très-pure.

Voici ce que j'ai imaginé pour rendre l'uſage d'eau de citerne moins pernicieux, & pour procurer un mieux être aux pauvres habitans de la campagne.

Il faudroit poſer au-deſſus de ces réſervoirs un chaſſis de planches de chêne, un peu moins grand que leur embouchure, afin que l'on pût y puiſer avec un ſeau ſans les déranger. Sur le fond de ce chaſſis qui ſeroit percé comme un crible, on étendroit un lit de ſable de riviere pour faire filtrer l'eau, on donneroit à ce chaſſis plus ou moins de profondeur, ſuivant le plus ou moins d'eau qui ſe rend dans la citerne, & l'on empêcheroit, par le moyen de ces eſpeces de fontaines ſablées, que l'eau ne ſe corrompît auſſi vîte, & ne devînt une boiſſon auſſi déſagréable & auſſi dangereuſe.

Je ſuis, &c. *R. D. M.*

(*Journal* de Nancy.)

I V.

Moyen pour empêcher un navire de faire eau lorsque son fond ou sa carene est tellement percée par les vers, qu'il n'est plus en état de tenir la mer : proposé en Angleterre, par le colonel WILLAM COOK.

» Faites bien calfater les planches qui forment le bordage intérieur de votre navire; & remplissez ensuite l'espace qui se trouve entre les membres de ce vaisseau, le bordage intérieur & les planches qui forment le bordage extérieur, avec de la poix ou de la résine bouillante, jusqu'à la hauteur de la premiere batterie. La poix étant coulée très-chaude dans cet espace, elle s'introduira jusques dans les plus petits trous & les plus petites fentes, & rendra le vaisseau aussi clos & aussi inaccessible à l'eau qu'une bouteille. Par ce même moyen, votre navire se trouvera lesté, & il n'y aura pas le moindre asyle pour les rats & les souris, ni pour toute autre vermine. Enfin, la poix que vous aurez employée pourra servir à d'autres usages, dès que vous l'aurez retirée d'entre les membres & les bordages du vaisseau. Quelque considérable que paroisse, au premier coup-d'œil, cette mise dehors, on voit que le parti qu'on peut ensuite tirer de cette poix, dédommagera de la plus grande partie des frais. «

(*Journal général* de France.)

V.

Lettre à M. Morand, médecin de la faculté de Paris, & de l'académie des ſciences.

Liege, ce 20 Novembre 1779.

Monsieur,

Je viens de lire votre lettre dans l'*Eſprit des Journaux* d'octobre, pag. 294, juſqu'à celle 301; & dans celui de novembre, pag. 311, juſqu'à celle 322; où vous annoncez la déciſion de la faculté de médecine *en faveur de l'innocence de la fumée du charbon de terre. Ce qui a donné lieu à cette nouvelle déciſion, c'eſt l'établiſſement d'une machine à vapeur, dite vulgairement, pompe à feu.*

Vous entrez, Monſieur, dans des détails qui prouvent la facilité théorique que vous avez de ramaſſer des matieres pour vous délaſſer des grandes études que la médecine exige; mais vous me permettrez de donner quelques obſervations fondées ſur une pratique de plus de 50 ans, dans la conſtruction des fourneaux à brûler du charbon de terre, de bois, & même de bois ſans être mis en charbon: j'ai vu auſſi travailler les mines de charbon de terre, & j'y ai prêté la main. Mais avant que de parler de la fumée, (que je ne crois pas auſſi innocente que la faculté de Paris l'a décidé) je ne puis m'empêcher de faire une remarque ſur ce que vous dites que *pompe à feu* eſt un terme *vulgaire*, & qu'elle doit être regardée comme *machine à vapeur.*

Je conviens, Monſieur, que *ſteam engine*, que vous traduiſez de l'anglois en françois, eſt vulgairement nommée ainſi en Angleterre, pour

diſtinguer cette machine de celle dont on ſe ſert pour éteindre les incendies ; mais quand on parle de machine pour extraire l'eau des mines, &c. par la force du feu, on nomme cette machine *fire engine*, c'eſt-à-dire, machine à feu, comme on diroit machine à bras, à cheval, à vent, à eau, à cauſe du principe qui donne le mouvement, & non du réſultat du principe ; ainſi je ne dirai pas, machine à vapeur, ni machine à meules, ni machine à marteaux, ni machine à vis, &c. ſi je veux que mes mots s'accordent avec mes idées.

Pour revenir, Monſieur, ſur l'innocence de la fumée du charbon de terre, je vous dirai que je ſuis de l'opinion de M. le curé de Chaillot ; néanmoins je ſuis ami, autant que l'on puiſſe l'être, du charbon de terre, parce que cette matiere eſt un don très-précieux de la nature, & j'oſe même dire que toute la proſpérité de l'Angleterre eſt dûe à ce minéral, & qu'il n'y a que les ignorans en agriculture, commerce & arts, qui peuvent contredire ce que j'avance ; cela n'empêche pas que M. le curé & ſes paroiſſiens n'aient raiſon dans leurs craintes, car une grande quantité de fumée de charbon de terre ne ſent certainement pas la roſe ni la violette ; & quoique je ne haïſſe pas une petite odeur ſoufrée de cette fumée au loin, néanmoins l'abondance me déplaît très-fort ; auſſi je ſuis ſouvent reſté à la maiſon à Londres, pour ne pas aller au centre de la ville, en tems de gelée, ſur-tout quand il n'y avoit point de vent, pour chaſſer cette fumée *innocente*, tant elle me prenoit à la gorge & nuiſoit à ma reſpiration ; j'en ai même eu le viſage enflé. Je vous dirai de plus, Monſieur, que tous les gens aiſés à Londres quittent la ville deux & trois jours de

la ſemaine, pour s'éloigner de cette fumée, & que toutes les denrées qui croiſſent dans l'atmoſphere de cette capitale en ſont altérées, témoins les arbres dans les jardins du temple de Lincol's Inn, les cimetieres, ceux même du parc de St. James, où il y a encore moins de fumée que dans la cité, ſe ſentent auſſi de ce mauvais effet; l'égliſe & le beau dôme de St. Paul en ſont noirs, s'il y a quelques pierres qui n'en ſoient pas teintes, c'eſt du côté où le vent ſouffle l'eau de la pluie pour les laver: il en eſt de même de toutes les égliſes de Londres, mais plus elles ſont au milieu, plus elles ſont noires, ainſi que leurs clochers.

Mais un autre exemple du peu d'innocence des exhalaiſons noires du charbon de terre, eſt celui des habitans de York-Bueldings, qui tiennent toujours leurs fenêtres fermées pour ne pas être pris à la gorge, & pour ne pas avoir leurs meubles gâtés par la fumée de la machine, quoique les cheminées aient 50 pieds de haut.

A Chelſea auſſi il y a deux machines à feu, & quoiqu'elles ſoient à plus de 400 toiſes du palais de la reine, on ſe plaint de l'incommodité de la fumée. Ainſi, Monſieur, vous voyez que le curé du village de Chaillot a raiſon, ſans peut-être avoir vu ce que je viens de citer.

Vous dites, Monſieur, que j'ai établi au Kokum à La Haye *une machine à vapeur avec balancier :* excuſez, ſi je vous dis encore que vous avez été mal informé, je n'ai point établi de machine à balancier; mais pour que vous ne tombiez pas en erreur quand vous voudrez mettre mon nom en impreſſion, écrivez-moi auparavant de le faire, & je vous répondrai de bonne foi, comme je l'ai fait quand je vous ai dit *combien peu on doit être bien informé des correſpon-*

dans qui vous écrivent de loin : ce ſont vos propres paroles ; mais très-à-propos quand on veut faire des recueils de ce qui ne ſe paſſe pas ſous nos yeux.

Comme vous m'avez encore cité, Monſieur, ſans ma participation, je vous dirai qu'à la ſortie de la maiſon où étoit ma petite machine, j'ai eu une maiſon & un jardin fort aérés, où j'ai monté une machine avec un cylindre de deux pieds de diametre ; mais quand je la faiſois marcher, & que le charpentier du roi, mon voiſin, avoit ſon linge tendu pour ſécher dans ſon jardin, la fumée de ma machine n'avoit pas plus de reſpect pour la blancheur de ſon linge, que pour les légumes ou meubles des autres quartiers ; auſſi il m'en avertit ; & comme je me pique de ne pas être un mauvais voiſin, je ne faiſois pas du feu quand ſon linge étoit ſur les cordes. Ce que je viens de dire, Monſieur, peut ſervir d'avertiſſement aux habitans de Chaillot.

J'ai l'honneur d'être, &c.

W. BLAKEY.



TRAITS DE BIENFAISANCE, DE PATRIOTISME, DE COURAGE, DE JUSTICE ET D'HUMANITÉ.

I.

ROUEN, ce 14 novembre 1779.

MESSIEURS,

TOut ce qui intéreſſe l'humanité, tout ce qui peut conſtater que l'homme eſt naturellement bon & généreux, doit être publié & tranſmis à la poſtérité; c'eſt pour remplir ce devoir que je vous annonce que le ſamedi 6 de ce mois, à quatre heures après-midi, M. Perrier, l'entrepreneur des pompes à feu qu'on doit établir ſur la Seine à Paris, étoit occupé ici à faire décharger d'un navire pour faire recharger dans un bateau de la diligence les tuyaux de fer qui doivent être employés à cette machine. Les deux bateaux étoient poſés vis-à-vis le chantier de M. Hubert, charpentier-conſtructeur; le grand bateau contre l'abattage de ce chantier, & le navire en travers le long de ce bateau; ils ſe joignoient à la diſtance d'environ ſix pieds. M. Perrier veut paſſer de

l'un dans l'autre, il perd l'équilibre & tombe à la renverſe dans la riviere entre les deux bateaux; un enfant, un jeune-homme de quatorze ans, ſe précipite après lui & le racroche par la baſque de ſon habit au moment qu'il couloit à fond. Un inſtant plus tard il n'y avoit plus de reſſource, il périſſoit ſous le bateau. Les ſoldats d'artillerie, les matelots, les mariniers travaillant à ce chargement, & témoins de cette chûte, ne pouvoient lui donner aucun ſecours. L'enfant n'avoit point calculé qu'il n'y avoit pas aſſez d'eſpace pour nager, & qu'il couroit lui-même le plus grand péril; il n'avoit conſulté que ſon cœur. On les retira tous deux de la riviere très-froide dans ce moment. On tranſporta M. Perrier dans la cabane du bateau où l'on fit bon feu, & où il changea de linge & d'habits; l'enfant reprit gaîment ſon poſte pour hâler ſur la corde où il étoit employé; ce ne fut qu'avec peine que nous l'obligeâmes d'aller chez le conſtructeur changer de chemiſe. L'action qu'il venoit de faire lui paroiſſoit toute ſimple, il en rioit & n'en étoit pas plus glorieux. M. Perrier, qui a bien ſenti qu'il lui devoit la vie, lui a préſenté une récompenſe très-honnête en argent, il l'a refuſée généreuſement. M. Perrier inſiſtant vivement, il lui a répondu que ſon pere étoit pauvre, chargé d'une nombreuſe famille, que s'il vouloit lui faire du bien il en étoit le maître. M. Perrier, enchanté de la conduite de ce jeune homme, a mandé le pere, l'a gratifié noblement, lui a demandé ſon fils, l'a

conduit à Paris & s'eſt chargé de ſon éducation & de ſa fortune. Le pere s'appelle Henri Roguer, c'eſt un pauvre ouvrier paſſementier, honnête homme & très-eſtimable.

Le maître charpentier qui, par commiſération, avoit pris gratuitement ſon fils en apprentiſſage, ainſi que tous ceux qui ont employé cet enfant, atteſtent qu'il eſt plein d'intelligence & de bonne volonté. C'eſt une plante précieuſe qui va s'élever ſous les yeux d'un bon cultivateur.

J'ai l'honneur d'être, &c. G****.

(*Journal de* Paris.)

L'adminiſtration de l'entrepriſe des eaux, voulant donner à M. Perrier des témoignages de ſon attachement, & marquer, en même tems, ſa reconnoiſſance au jeune Roguet, excitée d'ailleurs par l'exemple du gouvernement, qui ſaiſit toutes les occaſions de récompenſer les actes d'humanité & de courage, a délibéré de faire à cet enfant, une penſion de 300 livres.

(*Journal général de France.*)

I I.

Les papiers anglois reprochent aux échevins de Londres, d'être les ſeuls qui ne prennent point de part au danger commun, & de renoncer à tout intérêt national pour un morceau de tortue & de daim, dont ils ſe régalent ſouvent entr'eux aux dépens de la caiſſe

publique. Ce que le patriotisme qui commande les plus grands sacrifices, n'a point obtenu des aldermans de Londres, dans un instant de crise, les officiers municipaux de la ville de Nancy, viennent de le faire, par les seuls sentimens d'humanité : par une délibération ils ont décidé qu'on remettroit au receveur de l'hôpital des enfans-trouvés, la somme qui leur est allouée pour un repas d'usage, le lendemain de l'Assomption, fête de saint Roch. Ils vont ce jour-là à *Bon-Secours*, église consacrée à la sainte Vierge, acquitter, au nom de la ville de Nancy, le vœu qu'elle a fait à cette puissante protectrice de la France, pour le secours qu'elle en a reçu lorsque la peste ravageoit la Lorraine.

C'est par les mêmes sentimens d'humanité que ces officiers munipaux emploient depuis plusieurs années, à faire distribuer du pain aux malheureux, l'argent qui, auparavant, étoit destiné à un feu d'artifice, le jour de la saint Louis, patron de notre auguste monarque. Ils croient que la meilleure maniere de célébrer la fête d'un souverain qui ne s'occupe que du bonheur de ses sujets, c'est d'imiter sa bienfaisance.

(*Journal de* Nancy.)

III.

Un homme dont Paris applaudit les talens depuis plusieurs années, alla derniérement faire visite à une personne que ses succès dans un tout autre genre n'ont guere rendue moins célebre. Le chagrin étoit peint sur la physionomie du premier, & s'y faisoit d'autant plus remarquer, que sa vue seule inspire ordinairement le sentiment contraire. *Qu'avez-vous, mon cher* **, lui demanda le maître de la maison? *Vous êtes triste, & sûrement ce n'est pas sans cause.* Le Sieur ** refuse de s'expliquer; M***. devient plus pressant. — *Enfin, puisque vous voulez absolument le savoir, je vous confierai donc qu'un événement imprévu vient de m'enlever la plus grande partie de ma fortune; je la devois à mes travaux & à mon économie; c'étoit le bien de mes enfans, & mon âge ne me laisse pas l'espérance de le leur rendre. — Tranquillisez-vous, mon cher* **; *je vous dédommagerai de cette perte autant qu'il sera en moi. Vous avez un enfant infirme; il ne sera plus à votre charge; dès aujourd'hui je le prends à la mienne, & m'engage à le doter. Peut-être dans un autre tems*.... Ici les larmes de la reconnoissance & celles qui naissent du plaisir d'obliger se confondirent ensemble. Nous ne croyons pas qu'il soit nécessaire d'entrer dans de plus grands détails sur la fin de cette scene touchante : il est plus facile de les deviner que de les écrire.

(*Journal de* Paris.)

I V.

M. d'Arnaud s'exprime ainſi dans une lettre écrite le 9 du mois de novembre dernier. » Un homme » de condition, de mes amis, qui a pu conſerver » dans l'ivreſſe du jeune âge, de la fortune & » du rang, une ame facile à s'émouvoir, m'in- » vite à dîner; nous n'étions que nous deux; il » ſait que ce qui attache la ſociété n'eſt guere » de mon goût; que j'ai le malheur de ne point » m'amuſer de ces propos légers, l'entretien » de nos cercles brillans; nous venons à par- » ler de l'inhumanité très-réelle qui exiſte ſous » cette agréable écorce de politeſſe & de dou- » ceur dont ſe parent nos gens du monde. Le » comte.... (ſa modeſtie m'empêche de le nom- » mer) me cite pluſieurs exemples connus de » leur indifférence barbare ſur les peines d'au- » trui; entr'autres, il me dépeint avec force » la miſere accablante de quatre étrangers que » le peuple enviſage avec quelque étonnement, » parce qu'ils ſont habillés à la turque, & cette » multitude hébétée en reſte à ſa curioſité ſtu- » pide, ſans donner le moindre ſecours à ces » pauvres gens. Ce récit me touche juſqu'aux » larmes : mon ami me propoſe d'aller avec lui » viſiter ces infortunés; nous nous tranſportons » rue de l'Egoût, chauſſée d'Antin (à Paris), » chez un aubergiſte de peu d'apparence, nom- » mé Lepoux. Le premier objet qui nous frappe » ſont quatre malheureux plongés dans la dou- » leur la plus profonde; un d'eux, qui ſait à

» peine quelques mots de françois, nous fait en-
» tendre qu'ils ſont Aſiatiques chrétiens maro-
» nites; qu'ils expirent de beſoin, & que tous
» leurs ſouhaits ſeroient d'aller mourir dans leur
» patrie. L'aubergiſte nous rend un compte avan-
» tageux de ces pauvres gens : ils ſupportent
» leur miſere avec beaucoup de douceur & de
» patience; tous les jours ils rentrent à la nuit
» tombante; leur ſouper eſt un malheureux
» morceau de pain; ils ſont preſque tout nuds,
» ayant été obligés de ſe défaire de leurs ef-
» fets pour ſubſiſter. Le comte tire ſa bourſe,
» leur donne de l'argent : auſſi-tôt ils ſe préci-
» pitent ſur ſa main charitable, l'arroſent des
» larmes de la reconnoiſſance, & le comblent
» de bénédictions. Tous mes vœux en ce mo-
» ment auroient été de jouir d'un ſort plus
» heureux pour m'abandonner au plaiſir déli-
» cieux de ſoulager la ſituation cruelle de ces
» pauvres étrangers; ne pouvant faire une bonne
» action, je deſirerois du moins l'inſpirer. «

V.

Boston, *le* 10 *août*.

» On ſe rappelle les malheurs qu'eſſuya, il
» y a quelque temps, le commodore Manly,
» à qui l'on avoit confié le commandement
» d'une partie de nos forces navales naiſſan-
» tes, & qui fut battu deux fois, & fait pri-
» ſonnier. Cet événement n'avoit pas laiſſé
» d'influer ſur l'opinion publique qui rejette

» presque toujours sur la faute du général ; » les événemens dont l'issue n'a pas répondu » à son attente. Quelques particuliers de cette » ville persuadés qu'elle étoit injuste, se sont » empressés de lui fournir l'occasion de réta- » blir entiérement sa réputation. En conséquence » ils ont armé le *Jason* de 6 canons de 19 & » de 14 de six, pris récemment par le com- » modore Hopkins, & amené dans notre port, » dont ils lui ont confié le commandement. » M. Manly n'étoit parti d'ici que depuis quel- » ques jours, lorsqu'il rencontra à la hauteur de » New-Yorck deux brigantins armateurs de 20 » canons de 6 liv. chacun, appartenant à l'en- » nemi. Après avoir reçu les bordées de tous » les deux sans y répondre, il porta directe- » ment entre les brigantins à la portée du pis- » tolet, & dans cette position il lâcha ses deux » bordées d'un côté & de l'autre à chacun d'eux, » avec tant de vigueur & de succès, qu'il leur » tua plus de 30 hommes, & les détermina à » amener sur le champ. Il rentra dans ce port » le 25 juillet, amenant ses deux prises & 14 » prisonniers ; l'une est l'armateur le *Hasard*, » de Glascow, & l'autre une lettre de marque » de Liverpool. Cette action de M. Manly est » comptée parmi les plus courageuses de nos » annales maritimes.

V I.

De Livourne, le 1er. Novembre.

On mande de Bagnone un événement inté- ressant. Le 22 du mois dernier, une femme

de la paroisse de Colleffino, qui dépend de ce district, apprit que le feu étoit à sa maison. Le salut de quatre enfans qu'elle y avoit laissés, la fit voler à sa chaumiere, qu'elle trouva déja toute en feu. Rien n'arrête une mere tendre; elle s'élance à travers les flammes, prend ses enfans dans ses bras, & revient avec ces quatre infortunés qu'elle venoit d'arracher à la mort, en s'y dévouant elle-même. Le ciel a récompensé cet acte courageux; elle n'a eu ainsi que ses enfans, que quelques brûlures peu dangereuses en différentes parties du corps : le nom de cette digne mere est Marie, femme de Paul Paolini.

(*Mercure de France.*)



ANECDOTES.

SINGULARITÉS.

I.

UN magiſtrat de province, homme ſavant & modeſte, étoit fort négligé de ſes concitoyens; il devint l'unique héritier d'un partiſan qui lui laiſſa cinq cens mille livres d'un bien net & ſolide. A cette nouvelle, toute la ville ſe hâte de l'en féliciter. » Meſſieurs, dit-» il, à la foule qui vint chez lui, l'honneur » que je reçois m'étonne; je ne le mérite pas » plus aujourd'hui qu'hier : ſi l'opulence don-» noit le mérite & les vertus, je ſerois atten-» dri juſqu'aux larmes du compliment que vous » me faites; mais puiſque ce ſont les richeſſes » qui me l'attirent, adreſſez-le à ce coffre; il » renferme toute cette ſucceſſion. «

II.

Milton, qui, de ſon vivant, eut beaucoup de réputation, comme écrivain politique, & qui en a une très-grande aujourd'hui dans toute l'Europe, comme poëte, fut auſſi muſicien. La plupart de ceux qui ont écrit ſa vie ont

glissé, si nous pouvons nous exprimer ainsi, sur cette particularité. Son goût pour cet art étoit, en quelque sorte, héréditaire; son pere étoit non-seulement un amateur, mais un compositeur de musique; la plupart des airs qui forment les carrillons qu'on sonne dans les campagnes, & ceux dont la moitié des nourrices de l'Angleterre bercent leurs enfans, étoient de sa composition. Il fit aussi plusieurs chants à 4 & à 5 parties : on en trouve plusieurs dans différens recueils, & entr'autres, dans celui intitulé : *Les Triomphes d'Oriane.* On lit dans la vie de Milton, écrite par son neveu Philippe, que le pere composa encore un *In nomine patris* sur 40 tons, & que l'ayant présenté à un prince Polonois, il en reçut un présent d'une chaîne & d'une médaille d'or. Le fils, dans le cours de ses voyages, recueillit plusieurs morceaux de musique des meilleurs maîtres qui florissoient dans ce tems en Italie, & entr'autres, de Luc Mareuzio, Monte Verde, Horatio Vecchi, Cisa, le prince de Venasa, &c. Law & Milton étoient très-liés ensemble. Le premier composa la musique de *Comus*, dont le second fit les paroles. La musique étoit en train de faire les plus grand progrès vers la perfection, depuis le milieu du 16e. siecle jusqu'au commencement du 17e. Alors un goût vicieux s'introduisit en même-tems qu'une variété d'instrumens de dessus, & elle reçut une blessure mortelle.

I I I.

Quelques grandes qualités qu'eût d'ailleurs Elisabeth, reine d'Angleterre, elle n'étoit pas exempte de coquetterie. » On prétend que vo» tre souveraine est fort belle, disoit cette » jalouse princesse à un ambassadeur Ecossois, » en parlant de *Marie Stuard* : l'est-elle plus » que moi ? — Madame, elle est la plus belle » femme de son royaume, comme vous êtes » la plus belle du vôtre. — Ses yeux sont-ils » plus beaux que les miens ? — Elle a les » plus beaux yeux que puisse avoir une bru» ne, comme vous avez les plus beaux que » puisse avoir une blonde. — Est-elle plus » grande que moi ? — Un peu plus, mada» me. — Elle n'est donc pas bien, car je suis » précisément comme il faut être. «

I V.

La superstition est un défaut très-ordinaire aux joueurs. On voit tous les jours des hommes, très-sensés d'ailleurs, s'en prendre de leur perte aux personnes qui les environnent, souvent même aux choses insensibles. On en a vu employer les pratiques religieuses pour conjurer le sort qui leur étoit contraire : on en a vu remettre leur jeu à d'autres, tandis qu'ils alloient aux portes d'une église prier Dieu de faire changer leur chance. Saint-Evremont exprime ainsi le grasseyement & le propos scandaleux d'un gros joueur nommé *Morin* :

Ze fais avant le zeu le ſigne de la croix,
Et ſi ze n'ai zamais pu gagneř une fois.

V.

Sous le regne d'Elizabeth, le lord Thomas Howard ayant fait voile vers les Açores, dans l'eſpérance d'intercepter la flotte eſpagnole à ſon retour d'Amérique, fut preſque ſurpris par Alphonſe Baſſon qui commandoit cinquante-trois vaiſſeaux deſtinés à convoyer cette flotte. L'amiral Anglois gagna le large avec cinq vaiſſeaux de ſon eſcadre, mais ſir Robert Grenville, le vice-amiral, qui commandoit la *Vengeance*, fut enveloppé par la flotte ennemie. Il fit tous ſes efforts pour s'ouvrir un paſſage au travers, & il ſoutint un combat furieux de quinze heures, dans lequel il repouſſa quinze gallions qui vinrent ſucceſſivement à l'abordage. A la fin voyant tout ſon équipage tué ou bleſſé, ſes mâts emportés, & le corps de ſon vaiſſeau percé de huit cents coups de canon, n'ayant plus de poudre & étant lui-même couvert de bleſſures, il ordonna au canonnier de faire ſauter le vaiſſeau, pour éviter l'affront de tomber entre les mains de l'ennemi. Mais il fut prévenu par ſon lieutenant, qui s'étant preſſé de capituler, obtint la vie & la liberté de tous ſes compagnons, en donnant des ôtages pour le paiement de leur rançon, & Grenville ayant été tranſporté à bord de l'amiral Eſpagnol, y mourut trois jours après de ſes bleſſures. Les Eſpagnols eux-mêmes furent forcés

d'admirer cet excès de valeur qui leur coûta deux mille hommes tués dans le combat, deux de leurs gallions coulés à fond, deux autres mis hors d'état de ſervir. La flotte d'Amérique ayant été enſuite diſperſée par la tempête, il en tomba pluſieurs vaiſſeaux dans les mains des Anglois.



BIBLIOGRAPHIE DE L'EUROPE.

ITALIE.

Le vicende di Milano, &c. *Les révolutions de Milan, durant la guerre avec Frédéric I, empereur, éclaircies par des anciens titres de ces tems, avec des notes; à quoi on a ajouté la description topographique de cette ville. Ouvrage critico-diplomatique, publié pour pressentir le public sur un ouvrage plus considérable, que préparent les moines de Citeaux.* Milan. *In-4to.* imprimé par Antoine Agnelli, dans le monastere impérial de St. Ambroise *Maggiore.*

La Lombardie, où des guerres fréquentes & désastreuses, & le changement continuel de souverains, avoient fait languir si long-tems les sciences & les arts, commence enfin à sortir de son obscurité, & à rivaliser la gloire littéraire des autres contrées d'Italie. Cette heureuse révolution, produite par la magnificence royale de Marie-Thérese, & par les soins éclairés de M. le comte de Firmian, s'est déja annoncée par plusieurs excellens ouvrages imprimés dans ce pays, & entre lesquels celui que nous annonçons, ne doit certainement pas tenir le dernier rang. Un des réglemens utiles, auxquels le gou-

vernement a eu recours pour faire fleurir dans le Milanois tous les genres de connoiſſances; eſt celui qui aſſigne aux divers ordres religieux, des branches particulieres de littérature à cultiver. La diplomatique eſt échue en partage aux moines de l'ordre de Cîteaux, établis dans cette province. Ils ſe ſont empreſſés de répondre aux vues ſages de S. M. en entreprenant une hiſtoire complette de l'Italie, & particuliérement de la Lombardie, dans le moyen-âge; & ils en ont détaché ce morceau, tant pour donner une idée de l'ouvrage entier, que pour faire connoître au public la magnifique imprimerie établie par leur congrégation, dans leur monaſtere impérial de St. Ambroiſe. Quoique les révolutions de Milan, durant la guerre contre l'empereur Frédéric Ier. ſoient généralement connues, & que cette partie de l'hiſtoire de l'Italie, comme M. l'abbé Denina l'a remarqué, ait été traitée par un grand nombre d'auteurs, cependant les ſavans moines Lombards ont trouvé beaucoup de choſes neuves dans les anciens titres qu'ils ont feuilletés, & ils ont répandu un nouveau jour ſur les événemens de cette fameuſe époque. Leur ouvrage tire encore un grand prix des notes raiſonnées, dont ils l'ont enrichi, & parmi leſquelles on diſtingue la ſeconde, ſur la conſtruction des deux canaux de Milan, dont les eaux viennent du Ticino & de l'Adda; la cinquieme, ſur les camps que les empereurs d'Allemagne établiſſoient à Roncaglia, & les dietes qu'ils y tenoient lorſqu'ils venoient ſe faire couronner en Italie; la ſeptieme, ſur le ſyſtême politique des villes d'Italie, & particuliérement de Milan, au douzieme ſiecle; la neuvieme, ſur le célebre *Carroccio*, &c. A la ſuite des notes, eſt l'explication d'une carte topographique de

l'ancien Milan, du tems de l'empereur Frédéric I.

(*Efemeridi di Roma.*)

PHILIPPI Caulini Neapolitani progymnaſma de veterum jureconſultorum philoſophiâ ad L. 10. §. 2. de Juſt. & Jur. Neapoli, 1779.

La plupart des érudits ont cru que les anciens juriſconſultes Romains avoient ſuivi la philoſophie ſtoïque. Le ſeul Gaudentius a prétendu, mais ſans le prouver d'une maniere bien démonſtrative, qu'ils s'étoient conformés aux principes de la philoſophie péripathéticienne, ou plutôt de la platonicienne. M. Caulini examine de nouveau cette queſtion, & établit une opinion qui n'eſt celle ni des uns ni des autres, & qui pourroit bien être la véritable. Il rapporte & diſcute dans ſon premier chapitre, les commentaires des ſix plus fameux interpretes, ſur la définition de la juriſprudence donnée par Ulpien : *Divinarum & humanarum rerum notitia, &c.* Dans le ſecond, il montre que les Romains adonnés entiérement à la ſcience des armes, n'eurent que des notions fort vagues de la philoſophie des Grecs, & qu'ils n'eurent d'autres regles dans leurs inſtitutions civiles, que l'exemple de leurs peres, l'expérience du gouvernement & l'amour de la patrie. Dans le troiſieme, il prouve d'une maniere plus directe, que la philoſophie des juriſconſultes Romains, n'étoit pas la philoſophie ſtoïque. Dans le quatrieme, qui eſt le dernier de l'ouvrage, il fait voir que les juriſconſultes Romains n'eurent d'autre philoſophie que celle que la nature enſeigne à tous les hommes.

(*Efemeridi di Roma.*)

NOVELLE venticinque, &c. *Nouvelles, au nombre de vingt-cinq, composées par M. le marquis* François Albergati Capacelli ; *& M. l'abbé* Jean-François Altanesi. *In-8vo. ayant pour épigraphe* : Intenui labor, at tenuis non gloria. *Virg. Georg.* Venise, 1779, de l'imprimerie de Gaspar Storti.

MM. les présidens des écoles publiques de Brescia, avoient proposé un prix de cent sequins, ainsi que nous l'avons annoncé dans le tems, pour celui qui réussiroit le mieux à composer en italien, vingt-cinq nouvelles propres à servir aux enfans d'amusement & d'instruction tout à la fois. Cette proposition faisoit beaucoup d'honneur au zele & aux lumieres de ces Messieurs ; mais c'est dommage qu'aucun effet ne l'ait suivie. Le mois de novembre de l'année 1778, époque fixée pour la distribution du prix, s'est passé sans qu'on ait parlé de rien, & le dépôt des cent séquins a été jusqu'à présent religieusement gardé, & le sera probablement toujours. M. le marquis Albergati & M. l'abbé Altanesi, s'étant partagé la tâche par moitié, avoient envoyé, comme beaucoup d'autres, leur ouvrage au concours, & ils ont été obligés de même de le retirer. Ils ont cru cependant que cet ouvrage pouvoit être utile, quoique non-couronné, & ils ont jugé à propos de le publier tel qu'il a été soumis à l'examen des juges de Brescia. Leur espoir n'a pas été frustré, & l'accueil favorable que le public a fait à leurs nouvelles, les a bien dédommagés de n'avoir pas obtenu un prix qui ne devoit être donné à personne. Celles que M. le Marquis Albergati a fournies à ce recueil, suivent dans l'ordre pair celles de M. l'abbé Altanesi, c'est-à-dire, que ce sont les

feconde, quatrieme, fixieme, &c. ainfi M. l'abbé Altanefi en a fourni une de plus. Elles font toutes également bien écrites; mais le mérite des premieres paroît confifter principalement dans la conduite & dans l'art d'entremêler le dialogue au récit, & celui des fecondes dans l'originalité de l'invention & dans l'agrément & la vivacité des defcriptions.

(*Efemeridi di Roma.*)

OSSERVAZIONI full'ufo, abufo, & trafcurazione de' rimedi, &c. *Obfervations fur l'ufage, l'abus & la négligence des remedes; par M.* Thomas Withers, *docteur en médecine, traduites de l'anglois en italien; par M.* Pierre-Jofeph Cerafoli, *profeffeur en chirurgie. In-8vo.* Rome, 1779, chez Benoît Francefi; & fe trouve auffi chez Noël Barbiellini.

Nous avons annoncé dans le tems l'ouvrage original. Cette traduction eft faite par un homme de l'art; c'eft un grand préjugé en faveur de fon exactitude.

(*Efemeridi di Roma.*)

OPUSCOLI del fignor abbate Giacinto Ceruti, &c. *Opufcules de M. l'abbé* Hyacinte Ceruti, *directeur de l'académie royale de Carthagene, dédiés à S. A. le prince Louis de Gonzague, marquis de Caftiglione, &c. Tome I. In-8vo.* Sienne, 1779.

Les opufcules contenus dans ce volume, font deux differtations fur l'éternité des peines de l'enfer & fur le purgatoire : une differtation théologique fur la crédibilité évidente du chriftianifme; la traduction de l'inftruction du clergé

de France, ſur les ſuites funeſtes & les dangers de l'incrédulité; celle de l'ouvrage intitulé : *la nouvelle philoſophie*, coupable de leze-majeſté divine & humaine; & celle du mémoire du clergé préſenté au roi en 1770. Ces opuſcules avoient déja été imprimés, à l'exception des deux premiers.

(*Eſemeridi di Roma.*)

ARITHMETICÆ vulgaris, & ſpecioſæ, necnon geometriæ planæ & ſolidæ elementa ab autore P. M. *Joſepho Tamagna* Romano ord. Min. S. Fran. conv. olim in ſeminario, & collegio montis Faliſci phil. & Matheſ. nunc vero in Romano archigymnaſio S. Theol. ordinario profeſſore, in eademque ad theol. & phil. laurum promovendam XII viro & academiæ theol. cenſore, in tres partes diſtributa, atque ſpectatiſſimis adoleſcentibus *Joanni* & *Tiberio Piccolomineis* patriciis dedicata. *In-8vo.* Romæ 1779, ex typographiâ Pauli Junchi, proviſoris librorum bibliothecæ Vaticanæ. (Se trouve chez Grégoire Settari.)

Ces élémens de mathématiques doivent faire ſuite aux inſtitutions de logique & de métaphyſique du Pere Tamagna, que nous avons annoncées dans le tems avec éloge, & nous font eſpérer un cours complet de phyſique du même auteur.

(*Eſemeridi di Roma.*)

L'EPIGRAFIA, o ſia l'arte di comporre le iſcrizioni latine, &c. *L'épigraphie, ou l'art de compoſer les inſcriptions latines, réduit en regles, à l'uſage de la jeuneſſe; par M. l'abbé* Gaetan Buganza, *de Mantoue; ouvrage dédié à*

Don Charles-Octave de Colloredo, *comte du St. Empire-Romain*, *&c. In-8vo.* Mantoue, 1779, chez l'héritier d'Albert Pazzoni.

M. l'abbé Buganza dit dans sa préface qu'il a entrepris cet ouvrage, parce que celui d'Octave Boldonio sur ce sujet est trop volumineux pour les lecteurs ordinaires, & contient d'ailleurs, avec beaucoup de choses inutiles, des regles qui ne sont pas toujours exactes. Il paroît qu'il n'a pas eu connoissance de la lettre de M. l'abbé Passeri sur *le goût & le style des inscriptions lapidaires*, insérée l'an 1770 dans le tome vingtieme de la *Nuova raccolta* de Calogera, lettre remplie d'excellens préceptes exposés avec beaucoup de précision. Quoi qu'il en soit, l'ouvrage que nous annonçons, composé en 1764, par l'auteur, alors professeur d'éloquence, pour l'utilité de ses écoliers, est utile, sage, savant & composé avec méthode. Il est divisé en cinq chapitres; le premier sur la matiere de l'inscription; le second sur les pensées propres à ce genre; le troisieme sur la forme & la distribution de cette espece d'ouvrage; le quatrieme sur le style qui lui convient; le cinquieme sur la délinéation mécanique, la forme des caracteres & la disposition des lignes. L'ouvrage est terminé par un appendice sur les inscriptions métriques, dans lequel l'auteur examine combien il y a de sortes d'inscriptions de ce genre, dans quelles occasions on peut en faire usage, & comment il faut les composer.

(*Efemeridi di Roma.*)

Della successiva produzione de' monti, &c. *Dissertation académique sur la production successive des montagnes, par* Nautilo Lemnio,

berger arcadien, membre des académies de Roveredo & des Aborigenes. In-4to. Rome, 1779, chez les freres Lazzarini.

Cette dissertation dont l'auteur caché sous le nom académique de *Nautilo Lemnio*, est le pere Gabrini, a été déja plusieurs fois imprimée; mais comme elle pourroit n'être pas encore assez connue, nous profitons de cette réimpression pour l'annoncer à nos lecteurs. Le pere Gabrini pense que les montagnes se sont presque toutes formées successivement & dans un laps de tems plus ou moins considérable; *car*, dit-il, *on admet une production successive, par-tout où l'on trouve une cause successive; il y a une cause successive par rapport aux montagnes; donc leur production est successive.* C'est à prouver la mineure de ce syllogisme que l'auteur s'attache dans cette dissertation, en démontrant l'opération successive des causes qui concourent à la formation des montagnes, comme les sédimens des eaux de la mer & des fleuves, les explosions des volcans & du feu central, les vents impétueux qui entraînent & accumulent des amas de sable, qui, durcis peu-à-peu par la pluie & le soleil, se convertissent en roches pierreuses; les excavations produites par les fleuves & les torrens, &c. Le pere Gabrini prouve encore la même proposition *a posteriori*, comme on dit en termes de l'école, par les bois fossiles & les corps marins qui se trouvent dans les entrailles des montagnes, & qui n'ayant certainement pas été placés là par le créateur, démontrent qu'elles se sont formées par des accumulations successives. Il répond par occasion aux objections de ceux qui ne veulent pas regarder ces corps étrangers

comme des *médailles inconteſtables du déluge*, fondés ſur l'obſervation qu'on a faite que les productions marines ſont étroitement attachées aux rochers, & que dans les tempêtes les huîtres & les autres zoophytes tendent plus que jamais vers le fond de la mer, d'où il ſuit que ces productions n'ont pas pû être tranſportées par le déluge ſur le ſommet des montagnes. Le pere Gabrini obſerve d'abord avec Ariſtote, Pline & les autres naturaliſtes, que quelques teſtacées en s'accouplant au printems, forment des eſpeces de petites bourſes nommées en latin *favagini*, à cauſe de leur reſſemblance avec des rayons de miel, qui ſervent d'enveloppe & d'aliment aux œufs fécondés; que ces *favagini* ſont ſouvent détachés des rochers par la plus légere agitation de l'onde, & qu'à plus forte raiſon ils ont dû l'être par le déluge. A l'égard des poiſſons à coquilles qu'on trouve en ſi grande abondance ſur les montagnes, le pere Gabrini fait voir que la commotion prodigieuſe de l'océan à l'époque du déluge, a été plus que ſuffiſante pour les arracher du fond de la mer, & les porter dans les creux & ſur le ſommet des montagnes. Quant aux plantes marines, le pere Gabrini nie que ce ſoient des plantes, comme les anciens l'ont cru, & prétend avec la plupart des naturaliſtes modernes, que les coraux, les madrépores, &c. ſont le réſultat du travail d'inſectes imperceptibles, qui enlevés par les ondes agitées & tranſportés dans les creux & ſur la cime des rochers, y ont conſtruit leurs habitations & y ont dépoſé ces corps marins qui ont tant embarraſſé les naturaliſtes. C'eſt ainſi que le pere Gabrini réſout une des plus fortes objections qu'on ait propoſées contre les preu-

ves physiques du déluge, & à ce titre seul sa dissertation mérite d'être lue.

(*Efemeridi di Roma.*)

POESIE sagre, &c. *Poësies sacrées du P. M.* Timothée Bottonio, *de Perouse, religieux de l'ordre des prêcheurs; publiées maintenant pour la premiere fois, &c. II vol. in-8vo.* Perouse. 1779.

Le pere Timothée Bottonio, naquit à Perouse l'an 1530; il reçut une éducation honnête, & telle qu'on la donnoit alors aux jeunes gens bien nés. Son goût pour la dévotion le fit entrer de bonne heure dans l'ordre de S. Dominique, où il se distingua par son esprit, ses connoissances & ses talents, & il y fut honoré successivement de tous les emplois qui sont l'objet ordinaire de l'ambition d'un religieux. Son mérite lui fit trouver hors de son couvent des amis & d'illustres protecteurs. Le cardinal Moron le produisit & le favorisa dans toutes les occasions. S. Charles-Borromée le proposa pour confesseur au duc Charles de Savoye. Sixte V lui donna la commission glorieuse & délicate de visiter & de réformer un ordre monastique dans toute l'Italie; & le pere Bottonio s'acquitta de cette commission avec autant de zele que de sagesse. Les affaires importantes dont il fut chargé durant le cours de sa vie, soit dans son ordre, soit au dehors, ne l'empêcherent pas de donner une grande partie de son tems à l'étude; il étoit très-versé dans la philosophie & la théologie de son tems; il savoit l'hébreu, le grec, le françois & l'espagnol, & il cultiva avec succès la littérature agréable. Il avoit du goût & du talent pour la

poésie, mais il ne s'y livra jamais que d'une maniere convenable à l'austérité de sa profession. Il traita toujours des sujets pieux, & il donna un exemple que les religieux Italiens, qui ont eu comme lui le goût ou le talent des vers, n'ont pas assez imité. Il mourut l'an 1591, dans la soixantieme année de son âge. Il avoit eu la modestie de ne pas faire imprimer ses poésies, & le manuscrit qui les contenoit s'étoit perdu depuis sa mort. M. Cesar Orlandi l'a retrouvé, & nous a donné cette édition que les amateurs ont accueillie favorablement. Les poésies du pere Bottonio ne sont pas toutes d'un égal mérite; il y en a sur lesquelles on sent qu'il auroit pu encore passer la lime; mais en général elles ne sont pas indignes de son siecle. Il a composé aussi divers ouvrages en prose, dont on trouve le catalogue dans cette édition.

(*Efemeridi di Roma.*)

ANGLETERRE.

SKETCHES from nature, &c. *Esquisses d'après nature, tracées & coloriées, dans un voyage à Margate. Publiées d'après les dessins originaux; par M.* George Keate, *écuyer.* 2 *vol. petit in-8vo.* Londres, chez Dodsley.

Ce titre à prétentions & d'assez mauvais goût, ne prévient pas en faveur de l'ouvrage, imitation du *voyage sentimental* de Stern, qui mérite d'être distinguée dans la foule des mauvaises copies de cet excellent original. L'auteur a de l'esprit, du sens, du naturel, & sa maniere ne manque pas d'agrément, à quelques mauvaises plaisanteries près. Voici par exemple un tableau

aſſez agréable des gens que leur mauvaiſe ſanté amene aux bains de mer.

» En entrant dans les ſalles où les malades » ſe raſſemblent & font la converſation en at- » tendant leur tour pour prendre les bains, je » fus agréablement ſurpris à la vue de deux » ou trois viſages que j'avois rencontrés ſouvent » dans le même endroit, trois ans aupara- » vant.

» Nous eûmes tous une joie égale de nous » revoir. C'eſt une grande ſatisfaction pour des » malades de ſe rencontrer après une abſence » conſidérable; cela ranime leurs eſpérances, » & ils commencent alors à concevoir que leurs » maladies ne ſont pas ſi mortelles qu'ils l'a- » voient imaginé.

» On complimenta ma pauvre carcaſſe ſur » l'embonpoint qu'on prétendoit qu'elle avoit » gagné depuis que nous ne nous étions vus; » je rendis le compliment à la figure bilieuſe » du gentilhomme qui m'avoit dit cette honnê- » teté; mais je crains bien qu'il n'y ait eu plus » de politeſſe que de vérité dans nos félicita- » tions mutuelles.

» Un pauvre impotent dont les regards ex- » primoient la langueur, s'extaſioit ſur l'air de » ſanté d'une dame qui avoit le teint le plus » livide qu'on puiſſe voir, & un vieux gen- » tilhomme attaqué d'une maladie de nerfs, » appuyoit ce compliment de toute ſa force, » en faiſant des contorſions ſur ſa chaiſe com- » me une poſture chinoiſe.

» Les gens flegmatiques & froids pourront » taxer de flatterie & de menſonge ces petites » attentions, mais je ſoutiendrai toujours que » ce ſont de ces choſes qui contribuent à met- » tre les gens bien avec eux-mêmes; & je

» sais par ma propre expérience que c'est le
» plus sur moyen de les mettre bien avec les
» autres; ce sont des riens qui font couler la
» vie plus doucement. Je conviens qu'à bien
» analyser ces politesses, elles se réduisent à
» de véritables flatteries; mais ce sont des flat-
» teries purgées de tout fade ingrédient, accom-
» modées à notre goût, & d'une saveur agréa-
» ble pour nous. . . . .

» Presque tout le monde parloit de sa mala-
» die, car c'est l'entretien favori des malades,
» & tous portoient leur jugement sur les bains
» de mer. Mais ces jugemens étoient si con-
» tradictoires, que si j'avois voulu en former
» un d'après ceux-là, j'aurois été obligé de
» conclure, que les bains de mer raréfioient
» le sang & l'épaississoient; fortifioient & af-
» foiblissoient; engraissoient & maigrissoient;
» resserroient & relâchoient; étoient bons pour
» toutes sortes de maux, & n'étoient bons à
» rien. «

(*Critical Review.*)

A restitution of the geometrical treatise, &c. *Restitution du traité géométrique d'*Appollonius de Perge *sur les inclinaisons. A quoi l'on a ajouté la théorie de l'artillerie ou la doctrine des projectiles dans un milieu non-résistant; par M.* Reuben Burrow. *In-4to.* Londres, 1779, chez Nourse.

Cette restitution d'Apollonius de Perge est, au jugement des journalistes Anglois, la plus élégante qu'on ait donnée jusqu'à présent, la plus conforme aux lemmes de Pappus, & en un mot, la plus satisfaisante, quoiqu'on ne puisse pas encore dire qu'elle soit absolument exacte. On

donne les mêmes éloges à la théorie de l'artillerie qui est entiérement géométrique ; mais en rendant justice au talent & au savoir de M. Burrow, on lui reproche avec raison le ton suffisant de ses préfaces, & la maniere outrageante dont il traite plusieurs géometres estimables, & entre autres le docteur Horsley qui a travaillé avant lui à la restitution d'Apollonius.

(*Monthly Review.*)

GULSTONIAN lectures, &c. *Leçons Gulstoniennes lues au college des médecins, le* 15, *le* 16 *& le* 17 *février*; *par M.* Samuel Musgrave, *docteur en médecine. In-8vo.* Londres, chez Payne.

La premiere de ces leçons a pour objet la *Dypsnoée*, à l'égard de laquelle M. Musgrave s'écarte en quelques points de l'opinion du baron de Haller, principalement sur cet état particulier des organes de la respiration, que le premier appelle expiration obstruée. Cet état existe lorsque les muscles abdominaux agissent avec force pour chasser le souffle dont l'issue est arrêtée par une contraction de la glotte volontaire ou convulsive; cela peut s'observer dans les personnes qui entreprennent de soulever de lourds fardeaux. M. de Haller pense que c'est une longue inspiration accompagnée d'une descente considérable du diaphragme ; M. Musgrave suppose au contraire, que le diaphragme, au lieu d'être contracté de maniere à former une surface plane, est forcé par l'action des muscles abdominaux, à présenter une surface d'une convexité considérable vers le thorax. Ses raisons sont, premiérement, que la force des muscles ab-

dominaux, eſt beaucoup plus grande que celle du diaphragme ; ſecondement, que ſi le diaphragme arrêtoit l'action des muſcles abdominaux, le reſſerrement de la glotte ſeroit une choſe indifférente, parce que l'air contenu dans le thorax, n'éprouvant aucune preſſion, ne ſeroit pas en danger de s'échapper ; troiſiémement, que ſi dans les efforts des muſcles, le diaphragme deſcendoit & laiſſoit à la cavité du thorax, plus de place pour s'étendre, comme M. de Haller le prétend, il ſeroit impoſſible de rendre raiſon de l'obſtruction que ces efforts occaſionnent à la circulation du ſang dans les poumons, & de l'accumulation qui s'en fait en conſéquence, dans l'oreillette droite, le ventricule, la veine cave & les jugulaires, comme pluſieurs ſymptômes le démontrent.

La ſeconde leçon traite de la pleuréſie & de la péripneumonie, pour le traitement deſquelles l'auteur recommande la méthode de Sydenham, attribuant les mauvais ſuccès en ce genre à l'inobſervation des préceptes de ce célebre médecin.

Dans la troiſieme leçon ſur la conſomption pulmonaire, l'auteur prétend que ceux qu'emporte cette maladie ne meurent pas d'épuiſement, par une ſuite de l'expectoration, des ſueurs, &c. mais que leur mort eſt l'effet d'une foibleſſe continuelle & toujours croiſſante, que la fievre en tant que fievre produit.

Cet ouvrage mérite l'attention des médecins.

(*Critical Review.*)

A Supplement to D. Swift's works, &c. *Supplément aux œuvres du docteur* Swift ; *contenant un mêlange de proſe & de vers, par le doyen, le docteur* Delany, *le docteur* Sheridan, *M.*

Johnson, & *d'autres amis intimes du même. vol. II. Avec des notes & une table des matieres, par l'éditeur. In-8vo.* Londres, chez Conant.

Nous avons annoncé dans le tems le premier volume de ce supplément. Celui-ci contient plusieurs morceaux intéressans. Le premier est intitulé *état actuel de l'esprit* (*wit*) il a été composé en 1711, & on l'attribue à M. Gay. Il y donne son jugement sur plusieurs écrits périodiques de ce tems, & il parle ainsi du *Tatler.*

» Au commencement de l'hiver, à la grande » surprise de tout le monde, M. Stéele abandonna son *Tatler*; & au lieu d'*Isaac Bickerstaff, écuyer*, il signa Richard Stéele au bas de la » derniere feuille, après un petit remerciement » au public de l'accueil qu'il avoit fait à son » ouvrage. La principale raison qu'il donna de » sa résolution, fut qu'étant connu par-tout pour » l'auteur de cette feuille, il remarquoit que ses » amis & ses connoissances étoient contraints » avec lui, & n'osoient pas agir & parler librement en sa présence. Le public ne se paya pas » de cette raison; beaucoup de gens jugerent » que la véritable étoit qu'il se sentoit épuisé, » ou qu'il renonçoit à son ouvrage par soumission pour le gouvernement & pour expier » quelque offense passée, ou enfin qu'il abandonnoit son premier personnage pour en prendre un autre. Quoi qu'il en soit, ce fut comme » une calamité générale, & la privation d'un » amusement si agréable, fut sensible à tout le » monde.... Pour donner mon sentiment sur les » écrits de ce gentilhomme, j'observerai, en premier lieu, qu'il y a cette différence avantageuse entre lui & nos autres auteurs galans

» & polis, que ces derniers ont cherché à plaire
» à leur ſiecle, en flattant ſes vices & en pré-
» coniſant ſes erreurs. Il a été un tems, où
» l'on auroit tourné en ridicule celui qui auroit
» avancé qu'on pouvoit dire quelque choſe d'in-
» téreſſant en faveur du mariage, ou qui auroit
» ſoutenu la néceſſité de la vertu & la religion
» pour former un gentilhomme accompli. Bic-
» kerſtaff oſa dire aux habitans de Londres qu'ils
» n'étoient qu'une troupe de foux, de ridicules
» & de vaines coquettes; mais il le dit de ma-
» niere qu'il ſut leur plaire, & preſque leur per-
» ſuader qu'il diſoit vrai.... Les bons effets que
» ſes écrits ont produits ſont incroyables. On ne
» ſauroit imaginer combien de folies ils ont fait
» ceſſer ou arrêtées dans leurs progrès; combien
» ils ont fait regagner de conſidération à la re-
» ligion & à la vertu; combien ils ont rendu
» de gens heureux, en leur montrant que c'étoit
» leur faute s'ils ne l'étoient pas; combien de
» jeunes gens ignorans & diſſipés ils ont con-
» vaincu des avantages du ſavoir.

La plupart des morceaux contenus dans ce re-cueil, ſont de ce genre de plaiſanterie qui caractériſe les ouvrages de Swift. Parmi les articles ſérieux, on doit diſtinguer des anecdotes ſur ſa vie, qui ſont d'autant plus curieuſes qu'elles donnent des ſentimens & du caractere de cet homme célebre, une idée toute différente de celle qu'on en a eue juſqu'à préſent. L'auteur prétend que le mariage de Swift avec Miſſ Eſther Johnſon, célebre dans ſes ouvrages ſous le nom de *Stella*, eſt une fable deſtituée de fondement; & il le prouve d'une maniere très-plauſible.

(*Critical Review.*)

SELECTA quædam *Theocriti* idyllia. Recensuit, variorum notas adjecit, ſuas que animadverſiones partim latine, partim anglice ſcriptas. immiſcuit, *Thomas Edwards. In-8vo.* (Londres, chez Payne.)

On croit que Théocrite vivoit dans la cent trentieme olympiade, c'eſt-à-dire, deux cens ſoixante ou ſoixante-dix ans avant Jeſus-Chriſt. Si l'on s'en rapporte à une épigramme imprimée parmi ſes petites pieces, il étoit de Syracuſe, & c'eſt à quoi Virgile fait alluſion lorſqu'il invoque dans ſes églogues les muſes de Sicile. Il quitta la cour d'Hieron, à qui il avoit adreſſé ſa ſeizieme idylle, & dont probablement il ne ſe crut pas aſſez bien récompenſé, pour paſſer à celle de Ptolémée Philadelphe, & il paroît qu'il fut plus content de ſa généroſité, car il l'appelle dans ſes idylles l'ami des muſes, le plus excellent des hommes, & il lui donne même le titre de demi-dieu. Il eſt à remarquer que c'eſt ſous le regne de Ptolémée Philadelphe, qu'on prétend que fut faite la traduction des Septante, & cette obſervation rend très-probable l'opinion de Blacwall & de pluſieurs autres critiques, qui prétendent qu'un grand nombre d'images poétiques qu'on trouve dans les idylles de Théocrite, & ſur-tout dans la ſeizieme, qui eſt un épithalame ſur le mariage de Menelas & d'Hélene, ſont empruntées du cantique des cantiques.

Quoi qu'il en ſoit, Théocrite eſt un poëte d'un grand mérite; il a excèllé dans le genre paſtoral, où il n'a eu d'autre rival que Virgile; & ſes ouvrages recherchés des ſavans & des littérateurs, méritoient bien les peines que M. le docteur Edwards s'eſt données pour publier cette belle édition.

Le premier volume que nous annonçons contient ſix idylles.

Dans la premiere, Thyrſis, berger Sicilien, déplore le ſort de Daphnis qui eſt mort d'amour. C'eſt une des plus belles de Théocrite ; elle eſt pleine de ſentiment & d'images, & elle réunit tous les genres de beauté qui conviennent à ce genre de poéſie.

La quatrieme eſt une converſation entre Battus & Corydon, que Virgile a imitée dans ſa troiſieme églogue. Les deux premiers vers de celle-ci ſont traduits preſque mot pour mot des deux premiers vers de l'idylle de Théocrite.

Dans la ſixieme, Damætas & Daphnis, chantent les amours de Polypheme & de Galatée.

La huitieme eſt un combat de chant entre deux bergers Siciliens. Virgile a imité cette idylle dans ſa ſeptieme églogue. La neuvieme idylle eſt du même genre.

Le ſujet de la dixieme eſt Battus amoureux.

L'éditeur a ſuivi dans l'impreſſion du texte grec, les éditions d'Oxford de 1676 & 1699, excepté dans quelques endroits qu'il a marqués.

Il a adopté la verſion latine commune, mais il l'a tellement perfectionnée, qu'on peut dire que c'eſt une traduction nouvelle.

Les notes ſont tirées des ſcholiaſtes grecs & des meilleurs commentateurs, tels que Scaliger, Caſaubon, Palmérius, Heinſius, Reiskeus, Warton, Toup, &c. Il y en a joint beaucoup d'autres tant de lui que d'un anonyme.

Il a raſſemblé à la fin du volume, les différentes leçons, & il y a mis deux courts appendices, l'un contre l'uſage des accens, l'autre, contre la méthode ordinaires de ſcander les vers grecs & latins, par dactyles & ſpondées.

Quoique M. Edwards ſoit ennemi des accens, cependant il les a conſervés dans le texte & dans les notes, excepté dans celles de Warton, qui ont été imprimées à Oxford ſans accens, & dans les ſiennes, d'où il a cru avoir le droit de les bannir.

(*Critical Review.*)

A diſcourſe delivered tothe ſtudents of che royal academy, &c. *Diſcours adreſſé aux éleves de l'académie royale, à l'occaſion de la diſtribution des prix, le 10 décembre 1778; par le préſident. In-4to.* Londres, 1779, chez Cadell.

Nous avons annoncé, il y a déja quelque tems, la traduction des autres diſcours de M. Reynolds, préſident de l'académie royale de peinture de Londres, & nous obſervâmes alors que le plus bel éloge qu'on eût pu faire de ſes diſcours, ç'avoit été de les traduire en Italie. Celui-ci mérite aſſurément le même honneur. L'auteur y développe les principes fondamentaux ſur leſquels portent les regles de l'art de la peinture, & ſes réflexions ſont très-propres à agrandir les vues des jeunes artiſtes. Il reconnoît que la poéſie a un pouvoir bien plus étendu ſur l'eſprit humain que la peinture. La poéſie, dit-il, procede en excitant notre curioſité, en intéreſſant peu-à-peu l'eſprit à ſon objet, en ſuſpendant les événemens, & en ſurprenant à la fin par une cataſtrophe inattendue; la peinture eſt plus bornée dans ſes moyens; elle montre tout à la fois, & ſatisfait la curioſité à la premiere vue. L'homme a cependant des goûts auxquels la peinture peut s'adreſſer auſſi-bien que la poéſie, comme le goût de la nouveauté, celui de la variété, & celui des contraſtes. M. Rei-

nold indique les moyens de contenter ces différents goûts, ſans en choquer d'autres qui ne ſont pas moins naturels à l'homme, tels que le goût de la ſymmétrie, le goût de la ſimplicité, &c.

Les exemples par leſquels l'auteur éclaircit ſes préceptes, ne ſont pas ce qu'il y a de moins intéreſſant dans ce diſcours; voici la critique judicieuſe qu'il fait des défauts oppoſés de deux artiſtes célebres.

» La maniere de Rembrant eſt l'unité abſo-
» lue; il n'a ſouvent qu'un groupe, & il n'offre
» guere qu'un ſeul endroit éclairé au milieu
» d'une grande quantité d'ombres; s'il a une
» ſeconde maſſe elle n'eſt pas proportionnée à
» la principale.

» Il eſt rare au contraire que le Pouſſin ait
» une maſſe pricipale de lumiere, ſes figures
» ſont trop diſperſées, & il n'a pas aſſez de ſoin
» de les grouper. «

» La conduite de ces deux peintres eſt abſo-
» lument l'oppoſé de ce qu'on devoit attendre
» du ſtyle & du caractere général de leur com-
» poſition; les ouvrages du Pouſſin étant re-
» marquables par leur ſimplicité; & ceux de
» Rembrant par la combinaiſon. Peut-être le
» Pouſſin a-t-il été égaré par une fauſſe idée
» de ſimplicité, en voulant éviter de montrer
» l'art dans la diſtribution de l'ombre & de la
» lumiere, ce qui étoit au contraire l'objet de
» Rembrant; cependant ils ont tous deux donné
» dans deux excès contraires, & il eſt difficile
» de décider lequel eſt le plus répréhenſible.

A propos d'un précepte de Dufreſnoy, qui veut que la principale figure ſoit placée au milieu du tableau & dans le principal jour, M. Reynolds obſerve que ſi on ſuivoit exactement cette regle, il en réſulteroit une grande mono-

tonie dans la composition, & qu'on seroit privé de grandes beautés qui sont incompatibles avec une pareille sujettion. Il cite l'admirable tableau de la famille de Darius par Lebrun, dans lequel Alexandre est dans l'un des côtés du tableau, & où le principal jour tombe sur la fille de Darius. Mais en rendant justice à la superbe composition de Lebrun, il le blâme plus bas d'avoir donné à Statira, un habillement qui n'a pas assez d'éclat pour donner de l'effet au tableau. Ce reproche vient à la suite de réflexions sur le choix des couleurs, par lesquelles nous terminerons cet article.

» Quoique mon objet ne soit pas d'entrer » dans les détails de notre art, cependant je » profiterai de cette occasion pour vous indi- » quer un des moyens de produire ce grand » effet qu'on observe dans les tableaux de l'é- » cole vénitienne, moyen qui je crois n'est pas » connu : il faut avoir pour principe général, » que les masses de lumiere dans un tableau doi- » vent être d'une couleur chaude & nourrie, » jaune, rouge ou d'un blanc jaunâtre; le bleu, » le gris & les couleurs vertes doivent être ban- » nis de ces masses, ou si on en fait usage, ce » ne doit être que pour soutenir & relever ces » couleurs chaudes, & pour cela des couleurs » froides dans une proportion très-petite seront » suffisantes. «

(*Monthly Review.*)

ALLEMAGNE.

ALLEMAGNE.

MOSES Mendelsfohns probe einer judifchdeutſchen neberfetzung der V bucher Mofis, &c. *Echantillon d'une traduction juive, allemande des cinq livres de Moïſe; par* M. Mofes Mendelsfohn, *avec des notes de* M. Meyer. A Gottingen, chez Dietrich, 1779. *In-8vo.* de 8 feuilles.

L'auteur juif de cette verfion, deja connu des curieux de la littérature hébraïque, comme le traducteur de la *Maſſora Hammaſſoreth*, demeure à Gottingen, où il donne des leçons particulieres de rabbinifme. Il a joint à cet échantillon, auffi une traduction d'une très-belle élégie de l'auteur du *Cofri*, fur le malheureux état de fa nation.

MOCHAMMADS lehre von gott. *La doctrine de Mahomet touchant la divinité, expoſée ſelon l'Alcoran; par* M. Guill. Haller. A Altembourg. *In-8vo.* de 515 pages.

La doctrine de l'unité de Dieu, eft la capitale de l'Alcoran. Mahomet y parle de la création & de la confervation du monde avec dignité, & en employant fouvent des images fublimes; mais il a des idées fauffes de la trinité & du culte des chrétiens, par exemple, lorfqu'il les accufe d'adorer trois dieux, le Pere, Jefus-Chrift, & Marie : car pour le St.-Efprit, il paroît n'en avoir pas eu la moindre notion. Ses commentateurs, mieux inftruits, favent tirer de nos propres livres facrés des objections contre nous, à la maniere des Sociniens, fur la

divinité de J. C. M. Haller doit exposer dans la suite la doctrine de Mahomet sur les anges & les hommes, avec une histoire & une critique de Mahomet & de l'Alcoran.

Vom dem endzweck des evangelischen predigtamts. *De la fin de la prédication évangélique; par M.* Sixt. A Altdorf, 1778. *In-8vo.* de 160 pages.

Traité dont on recommande la lecture aux théologiens & aux prédicateurs sur-tout.

Seculi XVIII bibliotheca ecclesiastica authorumque notitiæ biographicæ. *Bibliotheque ecclésiastique du XVIIIe. siecle, & notices sur la vie des auteurs; par* Pierre François Agricola, *licencié en théologie, & pasteur de l'église de S. Clément d'Hannovre.* A Hildesheim, chez Tuchtfeld, 1779. Tom I. de 15 feuilles.

L'auteur se borne aux écrivains de sa communion; il suit l'ordre des années, & ne va pas dans ce volume plus loin que 1708. Il fait revivre bien des gens inconnus avec le catalogue de leurs écrits; il prétend que la défense de la déclaration du clergé de France est un livre supposé à Bossuet; & en toute rencontre, il s'éleve contre ceux qui ne sont pas de son avis dans son église, en leur appliquant des dénominations proscrites par la police de plusieurs états.

Entwurf einer vollstændigen geschichte der gelehrsamkeit. *Essai d'une histoire des sciences, à l'usage de la jeunesse studieuse; par M.* Mertens, *recteur du college évangélique & garde de la bibliotheque publique d'Augsbourg.* 1 vol.

A Augsbourg, chez la veuve Klett, 1779. *In-8vo.* de 372 pag.

On avoit beſoin en Allemagne d'un livre de ce genre, qui plaçât la jeuneſſe comme au milieu du champ des ſciences, afin qu'elle fût en état de choiſir elle-même ce qu'elle en voudroit cultiver. M. Mertens ne ſe contente pas d'indiquer les livres; il donne de plus une idée de chaque ſcience & de ſes progrès. Sa diviſion eſt la même que celle des facultés d'études. Ainſi la théologie, la juriſprudence, la médecine & la philoſophie occupent le I. vol. Le ſecond, qu'on attend, eſt deſtiné aux mathématiques, &c. M. Mertens ſoutient dans cet ouvrage, la réputation d'un des plus excellens maîtres de la jeuneſſe. Il a eu l'attention de déſigner les livres qui ſont dans la bibliotheque confiée à ſes ſoins.

Gedanken ueber die einrichtung des ſchulweſens. *Penſées ſur l'établiſſement des écoles; par feu* M. de Heſſ, *profeſſeur d'hiſtoire dans l'univerſité de Vienne.* A Halle, 1778. *In-8vo.* de 168 pag.

On nous dit que les réglemens pour les colleges des états héréditaires de l'impératrice-reine, ont été la plupart puiſés de cet écrit, avant qu'il fût imprimé: ce que la comparaiſon ſemble juſtifier.

Institutum facultatis theologiæ Vindobonenſis. *Réglement pour la faculté de théologie de Vienne; dreſſé par M.* Rautenſtrauch, *prélat mitré de l'ordre de St. Benoît en Bohême, préſident & directeur de la faculté de théologie.* A Vienne, 1778. *In-8vo.* de 43 pag.

Ce petit écrit instruit le public des changemens & de l'état actuel de la faculté de théologie de Vienne. En 1754, on y vit la nécessité d'une réforme, mais les gens qu'on en chargea étant les seuls maitres, ne firent presque rien qui méritât le nom d'amélioration. On alla un peu plus avant en 1759, en leur associant des religieux d'autres ordres, qui commencerent à enseigner la théologie thomistique. Enfin l'ordre qui mettoit obstacle au progrès desiré n'existant plus, on a établi un président & un doyen de la faculté de théologie, avec huit professeurs ordinaires, qui sont tous les dix à la nomination de la cour. On ne parvient plus aux chaires qu'après avoir donné des preuves manifestes de sa science. Toutes les branches de la théologie sont partagées entre les professeurs, dont aucun ne se peut écarter du réglement qui lui est prescrit ; les questions inutiles sont bannies. Le cours de théologie dure cinq ans, pendant lesquels les éleves reçoivent ordinairement trois heures de leçons par jour.

1°. On attribue à la main du même prélat une méthode d'enseigner la théologie, intitulée : *Theologiæ dogmaticæ tradendæ methodus & ordo.* 1778. *In-8vo.* de 62 pag. Les propositions suivantes n'ont pas manqué d'y être remarquées : *Theologiam ad divi Augustini, Thomæ Aquinatis aut Scoti mentem inscribere instruereque abusus est. Dogmatica est scientia systematica dogmatum Jesu Christi ; itaque & ad mentem Jesu Christi pertractanda est.*

2°. Tabellarische grundriss der in deutsches sprache, &c. C'est-à-dire, *plan de la théologie qui doit être enseignée en allemand par les pasteurs.* 1778. *In-8vo.* de 19 pag. Il n'y a qu'à Vienne que cette science est enseignée en Allemand. Comme des étrangers y viennent aussi étudier,

le même livre a été mis en latin pour eux, avec le titre de *Theologiæ paſtoralis & polemicæ delineatio tabellis propoſita.* 1778. *In-8vo.* de 24 pages.

ORATIO, &c. *Diſcours fait à l'occaſion de l'établiſſement de l'univerſité royale de Bude, en 1777*; par M. Paul Mako, *abbé de Ste. Marguerite de Bela.* A Vienne, chez Trattner. *In-8vo.* de 32 pag.

On y repréſente avec éloquence les avantages de la tranſlation de l'univerſité de Tyrnau à Bude ou Ofen. L'inſtruction eſt uniforme dans tous les colleges de Hongrie. Aucun profeſſeur n'y a le droit de ſuivre & de dicter les ſyſtêmes qui lui plaiſent. Il doit ſe conformer aux livres qui lui ſont mis entre les mains par l'autorité publique. Les biens de l'ordre ſupprimé, ont ſervi à doter richement l'univerſité de Vienne, & on a admis parmi les profeſſeurs, les anciens membres de cet ordre, qui en ont été jugés dignes.

BESCHREIBUNG der geſetze, &c. *Deſcription des loix, de l'ordre, & des leçons des grandes écoles de Gottingen.* A Gottingen, 1779. *In-8vo.* de 54 pag.

Cette inſtruction intéreſſante ne peut qu'augmenter l'opinion qu'on a de cette célebre univerſité. Un article qui mérite attention, c'eſt qu'un jeune homme qui vient pour y étudier, trouve aiſément le logement & la table dans de bonnes maiſons pour 50, 40, 35 ou même 30 rixdalers, les rixdalers évalués à environ 50 ſols de France. M. Ebell, ſavant coopé-

rateur aux *annonces* de Gottingen, se fait un plaisir d'en avoir toujours plusieurs sur ce pied: ce qu'on assure dans les *annonces* mêmes de Gottingen du 20 novembre 1779.

FORTSETZUNG der nachricht, &c. *Suite des nouvelles touchant le séminaire établi à Halle par le roi de Prusse.* A Halle, chez Gebauer, 1779. *In-8vo.* de 36 pag.

Nous avons annoncé cet établissement, sur lequel M. le docteur Semler fournit de nouveaux détails dans ce petit écrit qui aura une suite.

Nous sommes informés par le *Mercure* allemand des nouveaux progrès de la maison d'éducation de Dessau, sous le nom d'*Institut d'éducation philantropique.* Cette maison a commencé d'être ouverte le 27 décembre 1773. M. Basedow, son fondateur & son premier directeur, n'en est aujourd'hui que l'ami & le conseil. On sait que M. Campe, co-directeur, s'est retiré à Hambourg, & que la direction est uniquement entre les mains de M. Wolke. Le prince de Dessau protege cet établissement, qu'il a admis dans un de ses châteaux, & auquel il fait présent de 2000 rixdalers par an. Il a même promis de contribuer aux honoraires des maîtres, en cas que leur recette n'y suffise pas. M. Pidou, neveu du célebre Tissot médecin de Lausanne, y a été reçu au mois d'avril dernier en qualité de professeur de littérature françoise. Les autres maîtres sont Mrs. Wolke, Neuendorf, Feder, du Toit, Busse, Jasperson & Huot; sans compter les maîtres de chymie, de dessin, d'équitation, de danse, de musique, &c. La pension est de 50 louis d'or par an, non compris l'entretien.

ALTEN und neuen aus den herzogthumern Bremen und Verden eilfte band. *Onzieme volume des mémoires anciens & nouveaux sur les duchés de Brême & de Verden ; par M.* Pratje. A Stade, 1779. *In-8vo.*

Avec l'extrait des ouvrages récens des savans de Brême & de Verden, les réglemens, les morts & les promotions, on a ici un mémoire touchant la noble maison de Holle, & plusieurs circonstances de la vie d'Eberhard de Holle, célebre évêque de Lubec, & administrateur de Verden; la description des districts de Bederkesa & de Himmelpfort; un extrait singulier des actes du conseil de Brême sur l'exécution de l'édit de rétablissement de 1629; l'histoire du droit de patronage du conseil de Brême sur l'église de St. Nicolas, &c.

ACTA Osnabrugensia, ou *mémoires pour servir au droit & à l'histoire de Westphalie, & en particulier de l'évêché d'Osnabruck.* A Osnabruck, chez Kiffling, 1779. *In-8vo.* Iere. partie.

M. Lodtmann, éditeur de ces mémoires, se propose d'y instruire de l'état ecclésiastique & civil du pays, de ses divers gouvernemens, de ses loix, de ses revenus, de ses révolutions, de ses villes, cloîtres, familles, des décisions de jurisprudence qui les concernent. Il fournit dans ce volume un mémoire touchant l'évêché & principauté d'Osnabruck, ses évêques, ses libertés impériales & sa constitution; un ancien registre des fiefs & vassaux, plusieurs cas de droit, un commencement de description topographique de cet évêché, dont la population étoit en 1772, de 116,664 personnes, suivant un dénombrement exact.

VERSUCHE und Bemerkungen zur erlauterung der Hohenlohischen ælteern und neuern geschichte. *Essais ou observations propres à éclaircir l'histoire ancienne & moderne de Hohenlohe ; par M. le conseiller* Zapf. A Francfort & à Leipzig, 1778. *In-8vo.* de onze feuill.

C'est ainsi que M. Zapf commence les mémoires qu'il doit donner pour servir à l'histoire de la maison des princes de Hohenlohe. On trouve ici un catalogue des titres en ordre chronologique, depuis l'an 960 jusqu'en 1744, accompagné d'extraits, tant de ceux qui sont imprimés, que d'autres qui n'ont point encore été publiés. Ce catalogue est suivi de deux mémoires sur la plus ancienne histoire de Hohenlohe, dont le premier expose l'origine de cette maison, & le second concerne un diplome de l'empereur Conrad III, de l'an 1138, dans lequel Berthe, abbesse de Kitzingen, est qualifiée de parente de l'empereur & de fille & sœur des comtes de Hohenlohe. Il faut chercher l'origine de la maison de Hohenlohe, suivant M. Zapf, dans la branche impériale de Hohenstauf, étant vraisemblable qu'Hermann, souche de Hohenlohe, est la même personne que le comte Hermann, allié de l'impératrice Gisele, parce que le Kochengau qui a appartenu à l'empereur Conrad III, avant qu'il parvînt à la couronne, & le château d'Hohenlohe avec les terres voisines, héréditaire dans la maison d'Hohenstauf, est aussi ce qui forme le plus ancien héritage de la maison d'Hohenlohe, & parce que les seigneurs d'Hohenlohe ont été les plus zélés partisans des empereurs & des princes de Hohenstauf. On a obligation à M. Zapf, de recherches aussi curieuses, qui re-

nouent la généalogie d'une des plus illuſtres maiſons impériales dont le fil ſembloit perdu.

GRUNDLINIEN der heutigen reichshofrathspraxis im allgemeinen. *Idée générale de la pratique en uſage aujourd'hui au conſeil de la cour impériale.* A Nordlingen, chez Becken, 1778. *In-4to.* de 232 pag.

L'anonyme qui a ſéjourné à Vienne, pendant pluſieurs années, donne ici le méchaniſme général de la pratique de la cour aulique, ſans entrer dans les cas de procès particuliers. Tout s'y fait par écrit en allemand ou en latin. Une ordonnance impériale de 1654, a ſupprimé les plaidoiries de bouche. Les textes des loix & des auteurs cités ne doivent point être mis dans le corps des écritures, mais bien à la marge. Chaque feuille de copie eſt taxée à 15 kreuzers, ſuivant l'ordonnance de 1766, qui preſcrit que chaque ligne contiendra au moins ſept mots, & chaque page 21 lignes. Les principales pieces doivent être préſentées triples en cauſe d'appel. Le rapporteur doit écrire lui-même ſon rapport définitif & l'extrait des pieces : mais cet article eſt mal obſervé. Aucun conſeiller ne doit lire la gazette ni s'amuſer à quoi que ce ſoit de capable de le diſtraire pendant le rapport. On ne recueille les voix que de ceux qui ont aſſiſté au rapport. Cet ouvrage eſt terminé par un exemple ou protocole des formules d'actes les plus uſités. L'auteur promet un plus grand détail, dans l'introduction à cette pratique qu'il ſe propoſe de publier.

GRUNDSÆTZE der wiſſenſchaft rechnungen vollkommen einzurichten. *Principes de l'art de*

dreſſer parfaitement des comptes ; par M Klipſtein, *conſeiller des finances du prince de Heſſe-Darmſtadt.* A Leipzig, chez Weygand, 1778. *In-8vo.* de 244 pag.

On diſtingue deux ſortes de comptes, ceux de finance & ceux de commerce. Tous deux ſont l'objet de ce traité recommandable par l'ordre & la clarté.

ABHANDLUNG vom holzanbau. *Traité de la plantation du bois ; par M.* Heſſe, *profeſſeur de mathématique & de phyſique à Erfurt.* A Gotha, chez Ettinger, 1779. *In-8vo.* de 16 feuilles.

M. Heſſe a fait ce traité en vue d'exciter ſes compatriotes à planter du bois, par la conſidération des avantages qui leur en reviendront ; & qu'ils procureront à leurs contemporains & à la poſtérité. Il remonte juſqu'aux principes de la végétation des plantes, & deſcend aux conſeils particuliers ſur le choix & l'amélioration du terrein, le tems de ſemer & de planter, la taille. Il ſeme le gland plus volontiers au printems qu'en automne, élague les jeunes arbres pour donner plus de vigueur aux meilleures branches, conſeille les aulnes pour enclore les bois, & s'étend ſur la multiplication des ſaules & des peupliers. Il prétend que quoique ceux d'Italie paroiſſent fort différens, les autres ne ſont pas pourtant plus lents à croître. Il fonde ſa doctrine ſur ſes propres obſervations & eſſais.

THESAURUS diſſertationum juridicarum ſelectiſſim. in academiâ Moguntinâ habitarum. *Tréſor de diſſertations choiſies entre celles qui ont été publiées à Mayence.* Second volume de la

premiere partie. A Francfort-ſur-le-Mein, chez André, 1779. *In-4to.* de 256 pages [1 thlr. 4 gros.]

Ce ſecond volume contient huit articles. Le 1er. du for compétent dans les cauſes féodales des princes & des états de l'Empire, dans les regales & leurs autres droits & prérogatives; 2e. du droit de ſuite; 3e. du devoir & des prérogatives de l'électeur de Mayence; 4e. de ce qui eſt de juſtice concernant l'exemption des impôts qui appartient aux biens des princes; 5e. de la liberté de la navigation dans l'empire-Romain-Germanique; 6e. de la juriſdiction des tribunaux ſuprêmes de l'empire, &c.; 7e. diſcours ſur la conſtance & le courage; 8e. diſcours ſur la cauſe du mépris des ſavans. Ces deux derniers diſcours n'avoient jamais vu le jour de l'impreſſion. M. Hartleben, éditeur de ce recueil, promet de n'y plus donner place aux mémoires qu'on rencontre dans les autres collections, comme le *Theſaur. jur. ecclef.* de Schmidt & les *Opuſcul. rem judic. imp. illuſtr.*

VON verbrechen und ſtrafen. *Des délits & des peines.* A Leipzig, 1779.

M. Schott, profeſſeur à Tubingen, a fait imprimer & ſoutenir cette année une theſe avec ce titre : *Obſervationes de delictis & pœnis ad recentiorem librum italicum de hoc argumento.* C'en eſt la traduction en allemand : elle eſt dirigée contre le livre du marquis Beccaria, & on y examine pluſieurs autres écrits ſur le même ſujet.

De ruderibus Laconici Caldariique romani & nonnullis aliis monumentis, &c. *Des ruines d'un bain romain & de plusieurs autres monumens découverts dans le territoire de Bude, en 1778, ou qui n'avoient point encore été publiés; par M.* Schoenvilner, *garde de la bibliotheque royale de l'université de Bude.* In-folio d'un alphabet 8 feuill. A Bude, de l'imprimerie de l'université, 1779.

Un paysan creusant au haut de l'ancienne Bude, pour faire une fosse à chaux, a rencontré à huit pieds de profondeur les bains chauds qui sont ici décrits & comparés avec la description du bain de Pise, qu'on lit dans le *Thes. antiq. rom.* tom. XII, & avec le chapitre 10 du Ve. livre de Vitruve. Les autres monumens sont des inscriptions & des médailles.

De novo ducatu Oldenburgico. *Discours sur l'érection du nouveau duché d'Oldenbourg; par M. le professeur* Hoffman. A Tubingue, chez Heerbrandt, 1779. *In-4to.* de 71 pages.

M. Hoffmann en quittant le prorectorat le 18 novembre 1777, avoit prononcé ce discours, qu'il publie aujourd'hui avec des additions considérables. Le traité de partage de 1767 entre le roi de Danemarck & le grand-duc de Russie ayant été exécuté, les comtés d'Oldenbourg & de Delmenhorst ayant passé à l'évêque de Lubec Frédéric-Auguste en 1773, & l'agrément de l'empereur & de l'Empire ayant été obtenu pour leur érection en duché, on remarque que depuis l'empereur Maximilien I, il n'y a point d'exemple d'érection d'une terre impériale en duché, & on croit ici que les états évangéli-

ques de l'Empire ont perdu un puiſſant appui par une ceſſion qui relâche lés liens du grand-duc avec l'Empire.

Ueber die geſchichte der erfindung der buch-druckerkunſt, &c. *Mémoire touchant l'hiſtoire de l'invention de l'imprimerie à l'occaſion de quelques nouvelles opinions particulieres ; par M.* Breitkopf. A Leipzig, chez lui-même, 1779. *In-4to.* de 56 pag.

Ces opinions particulieres ſont, 1°. celle de Dominico Manni en faveur de Florence, dans ſa *Lezione iſtorica della prima promulgazione de' libri in Firenze*, *Flor.* 1761 : il ne remonte pas au-deſſus de 1471. 2°. Celle de Joſeph Vernazza, dans ſa *Lezione.... ſopra le ſtampe*, *Cagliari* 1778, qui prétend avec le P. Paciaudi, qu'un *Concilium Wuerzburgenſe*, a été imprimé en 1453, à Wurzbourg : leurs raiſons ſont ſi pitoyables, que c'eſt leur faire trop d'honneur que d'y répondre ſérieuſement. 3°. Celle de M. des Roches, ſecrétaire de l'académie de Bruxelles, qui eſt réfutée victorieuſement à-peu-près avec les mêmes argumens que M. l'abbé de S. Léger a employés dans ſa lettre inſérée dans l'*Eſprit des journaux* pour le mois de novembre dernier, pag. 236--349. M. Breitkopf a ajouté à ſon mémoire un précis de l'hiſtoire de l'imprimerie qu'il prépare.

Vollstaendiges faerbe-und bleichbuch, &c. *Le parfait teinturier & blanchiſſeur à l'uſage des fabricans*, &c. Ier. vol. A Ulm, chez Stettin, 1779. *In-8vo.* de 463 pag.

Ce Ier. vol. contient une nouvelle théorie

des couleurs opposée à celle de Newton. Il y a apparence que ce qui doit être utile aux fabricans & aux teinturiers est réservé pour les volumes suivans.

AUSZUGE aus den neuesten und besten militaerischen schriften, &c. *Extraits des plus nouveaux & des meilleurs ouvrages militaires, concernant la maniere de former pour la guerre chaque homme en particulier, & de pratiquer les évolutions des bataillons & des régimens entiers, avec une addition dans laquelle il est traité de l'ordre d'un combat défensif.* A Gottingen, chez Dietrich, 1779, avec 24 planches de figures.

La préface est de M. le lieutenant Meyer; le livre même de M. Hellmold, officier Hanovrien, bons tacticiens.

ANLEITUNG zur anordnung.... der gebrauchlisten maschinen. *Traité de la construction des machines le plus en usage; par* M. Moennich, *professeur ordinaire de mathématique & de physique à Francfort-sur-l'Oder.* Iere. partie, contenant la classe des moulins. A Augsbourg chez la veuve Klett, 1779. *In-8vo.* de 354 pag. avec fig.

La théorie est tirée des livres de Karsten, de Belidor & de Kraft, elle est habilement liée à la pratique d'une maniere qui n'épouvante pas ceux qui aspirent aux connoissances de la méchanique. Pour les roues & les arbres de mouvement on a suivi les regles de Polhem, adoptées déja à cause de leur facilité, par le professeur Busch.

Fundamenta geographiæ & hydrographiæ ſubterraneæ. *Principes de geographie & d'hydrographie ſouterraines* ; *par* M. Baumer, *conſeiller des mines du Langrave de Heſſe.* A Gieſſen, chez Krieger, 1779. *In-8vo.* de 234 pag. avec fig. [16 gr.]

M. Baumer s'eſt livré à la ſcience des mines depuis pluſieurs années, il a entrepris des voyages pour l'accroître, a conſulté les meilleurs auteurs qui en traitent & les a comparés avec la nature. C'eſt une ſcience encore au berceau. Les ſavans ont connu trop peu la nature, & les ouvriers des mines trop peu la ſcience.

Beschreibung und nachrichten von der in Herzogthum Schleſwig belegenen Landſchaft Stapelholm. *Deſcription du pays de Stapelholm dans le duché de Schleſwig* ; *par* M. Botten, *prédicateur à Woehrden.* A Woehrden, 1777. *In-8vo.* d'un alphabet 3 feuilles, avec une carte topographique.

Le pays de Stapelholm eſt un petit diſtrict particulier de 3 milles & demi de long ſur 2 de large, entouré de l'Eider, la Trée & le Sorg, rapportant tous les ans au prince environ 17000 rixdales, monnoie de Danemarck, ſéparé du gouvernement de Gottorf, depuis 1711, & ayant ſa légiſlation & ſes juges ſéparément. La deſcription en a été entrepriſe à la réquiſition de M. le conſeiller d'état, Langebeck, pour l'Atlas danois, & elle ſatisfera la curioſité des habitans & des étrangers qui déſirent d'en connoître en détail tous les établiſſemens civils & eccléſiaſtiques. Les habitans y gardent plus ſoigneuſement leurs papiers qu'ailleurs, & ils ont

fourni les principaux matériaux. La Iere. partie traite en général de l'état géographique & politique du pays; la seconde de chaque église, & de chaque village en particulier.

PHILOSOPHISCHE ueberſicht von Sud-Irland. *Revue philoſophique de l'Irlande méridionale, traduite de l'anglois.* A Breſlau, chez Loewe, 1779. *In-8vo.* d'un alphabet 2 feuilles.

Ce ſont des lettres adreſſées au médecin Watkinſon, dans un voyage fait en 1775, qui intéreſſent par la connoiſſance peu commune qu'on y prend des lieux & des perſonnes.

BESCHREIBUNG der... Berlin und Poſtdam. *Deſcription des villes de Berlin & de Poſtdam, réſidences royales; par* M. Nicolai. Nouvelle édition. A Berlin, 1779, 2 vol. *In-8vo.*

Il n'y a perſonne qui ne trouve des matieres de ſon goût dans cet ouvrage auſſi diverſifié que les villes qui y ſont décrites. Les établiſſemens civils, militaires, littéraires, y ont leurs articles, ainſi que les arts, &c. Il eſt exact.

BEYTRAEGE zur naturgeſchichte der Niederlauſitz, &c. *Mémoires pour ſervir à l'hiſtoire-naturelle de la Baſſe-Luſace, particuliérement du regne minéral; par M.* de Caroſi. A Leipzig, chez Breitkopf, 1779. *In-8vo.* de 68 pag.

Quoique M. Charpentier ait depuis peu jetté beaucoup de jour dans ſes excellentes obſervations ſur la minéralogie de cette province appartenante à l'électeur de Saxe, ces mémoires ne feront pas inutiles au moins aux curieux des

pétrifications. La reſſemblance du territoire de la Pologne, avec celui de la Baſſe-Luſace, & d'autres motifs, font conjecturer que l'un & l'autre furent jadis couverts par la mer Baltique. On n'y trouve aucun métal que du fer, mais il y a abondance de pierres à feu, de calcédoinès, de jaſpes, d'agathes, de porphyre, de granite, de toute ſorte de coraux pétrifiés, &c.

AUSFURLICHE Beschreibung des gegenwartigen Zuſtandes des konigl. Preuſſiſchen herzogthums Vor-und Hinterpommern. *Deſcription étendue de l'état préſent de la Poméranie citérieure & ultérieure appartenante au roi de Pruſſe ; par* M. Bruggemann, *conſeiller conſiſtorial & prédidicateur du château de Stettin.* Premiere partie. A Stettin, 1779. *In-4to.* de 3 alphabets.

La premiere diviſion de cette premiere partie contient l'examen des cartes de Poméranie, ſa meſure en longueur, largeur & circuit, un abrégé de ſon hiſtoire-naturelle, l'éloge du caractere de ſes habitans, le dénombrement de ſes ſavans, ſes antiquités, ſes colleges, ſes finances, ſes manufactures, les armoiries de ſa nobleſſe, ſa conſtitution eccléſiaſtique où l'on obſerve qu'il n'y a que quatre égliſes catholiques de ville & vingt-quatre de campagne, ſes forêts, ſa navigation, le produit de ſon commerce ſur-tout de ſoierie & de ſavon, ſes poids & meſures, &c. L'autre moitié de cette premiere partie contient une topographie complette de la Poméranie citérieure, où toutes les villes, bourgs, villages, terres, ſont décrits avec la plus grande exactitude. L'hiſtoire des villes eſt auſſi touchée légérement. Anclam n'a que 447 maiſons dans la ville, & 115 dans les fauxbourgs, avec 3152 habitans,

non compris la garnison. La citadelle en a été démolie en 1762. On n'oublie pas les nouveaux villages exempts de service, ni le beau bien que M. Winkelmann a conquis sur un marais. La ville de Stettin a 1558 maisons & 14670 habitans, sans compter la garnison. Le cabinet d'histoire-naturelle de M. Mayer, apothicaire de la cour, savant chymiste, fait un de ses principaux ornemens. Elle est éclairée la nuit par 315 lanternes. En 1777, il s'y est importé 10041 quintaux de café, pour 2490 rixdalers de terre à verre d'Angleterre & d'Hollande, 28971 tonnes de hareng, 5766 quintaux de salpêtre, la plus grande partie de France & d'Espagne; 13475 livres de thé, la plus grande partie de Danemarck; 15986 muids de vin de France, &c. Pour l'exportation le bois est l'article le plus considérable, & il surpasse 10000 rixdalers; il va du verre en Russie, & bien aussi 12948 pieces d'étoffes. La construction des vaisseaux est devenue depuis quelque tems une branche lucrative de commerce. Il s'envoie du houblon dans la Marche, le Mecklenbourg & en Suede. A Pecun on vend bien pour 2000 rixdalers de chapeaux de paille.

La partie suivante traitera également de la Poméranie ultérieure. L'intelligence avec laquelle ce livre est écrit fait fort desirer qu'on en publie souvent de pareils pour l'instruction des gens curieux d'apprendre la géographie à fond & en détail, & de connoître précisément les établissemens formés par les souverains, & surtout le roi de Prusse, dans leurs états, ainsi que la police de leur gouvernement.

GESCHICHTE des Herzogthums Wurtenberg, &c. *Histoire du duché de Wurtenberg; par M.* Statt-

ler. A Francfort, Leipzig & Ulm, 1764 — 1779. *In-4to.*

Cet ouvrage commencé en 1764, ſous le titre d'*Hiſtoire générale de Wurtenberg*, des diſtricts limitrophes & de ſes révolutions civiles & eccléſiaſtiques, a été continué en 1767 & 1768, ſous le titre d'*Hiſtoire du duché de Wurtenberg*, pendant le gouvernement des comtes, & s'acheve ſous celui d'*Hiſtoire du Wurtenberg*, pendant le gouvernement des ducs. Comme M. Sattler préſide au chartrier ducal depuis 42 ans, en qualité d'archiviſte ſecret, & qu'il a compoſé cette hiſtoire, non-ſeulement avec la permiſſion du duc, mais par ſes ordres; elle doit être d'une exactitude peu commune. Il ſe plaint que certaines perſonnes ont ſouſtrait des titres pour tâcher d'abolir la honte de leurs actions & de leurs conſeils. Les hiſtoires de Wurtenberg par Gabelkover & Steinhofer lui ont été utiles, ainſi que celles du monaſtere de Blaubeuren, & du monaſtere de St. Jean près de Teck. Le premier volume de tout l'ouvrage traite en cinq chapitres, des mœurs, conſtitution, droits, mythologie & hiſtoire des anciens habitans du Wurtenberg, avant & depuis la conquête des Romains, ſous la domination des rois Allemands & Francs; & des empereurs juſqu'au gouvernement du fils du comte Ulrich, à la fin du XIIIe. ſiecle. Ce volume & les ſuivans ſont ornés de quantité de figures de dieux, d'autels, d'inſcriptions, de médailles, de monnoies, de ſceaux, de tombeaux, d'édifices, & des comtes. Dans le cinquieme volume, on a mis l'hiſtoire eccléſiaſtique du pays, avant la réforme de Luther, & l'hiſtoire littéraire de la même époque. Eberhard-le-Barbu, commence l'hiſtoire des ducs

en dix parties. Celle d'Ulrich occupe une place aussi dans la premiere de ces dix, & toutes les seconde & troisieme; celle de Christophe, la quatrieme; celle de Louis & de Frédéric, la cinquieme; celle de Jean Frédéric, la sixieme; celle d'Eberhard, la septieme, jusqu'en 1740; la huitieme, jusqu'en 1648, & la neuvieme, jusqu'à sa mort en 1674; & enfin celle du duc Guillaume-Louis, jusqu'en 1677, la fin de la même neuvieme partie. Les volumes qui touchent la réforme de Luther, & la guerre de trente ans, sont les plus intéressans pour les étrangers. On suit l'ordre chronologique dans la narration, & on fait connoître les particuliers qui ont honoré l'état. Il y a beaucoup de choses nouvelles & curieuses dans toutes les parties. A l'âge de 74 ans, M. Sattler est heureux de conserver la vigueur de corps & d'esprit, nécessaire pour achever son entreprise.

Bemerkungen eines reisenden durch die koenigl. pr. staaten, &c. *Observations d'un voyageur dans les états du roi de Prusse, en forme de lettres.* Ire. partie. A Altenbourg, chez Richter, 1779. *In-8vo.* [1 thlr. 8 gr.]

Le talent de voyager sans sortir de sa maison, étoit encore inconnu en Allemagne, il n'y a pas long-tems. Marschal, écrivain Anglois, l'ayant inventé, il a trouvé aussi enfin des Allemands pour imitateurs. Tel est l'auteur de ces observations. Quiconque en doutera, n'aura pour s'en convaincre qu'à lire la relation du voyage de M. Busching à Rekahn, la description de Berlin par M. Nicolai, & la chronique du cercle de la Sale par Dreyhaupt. Les observations ne contiennent rien d'essenciel qui

ne ſoit tiré de ces livres & autres pareils, dont il ſeroit à ſouhaiter que les narrations n'euſſent point été altérées quelquefois au préjudice de la vérité & de l'honnêteté. C'eſt l'inconvénient de trop écrire ſans aſſez de réflexion. Il ne s'agit encore que de Halle, Magdebourg & Berlin dans ce premier volume, qui eſt du même écrivain que l'*état de la religion dans les états du roi de Pruſſe*.

VERSUCH einer naturgeſchichte von Livland. *Eſſai ſur l'hiſtoire-naturelle de Livonie ; par M.* Fiſcher. A Leipzig, chez Breitkopf, 1778. *In-8vo.* de plus de 400 pages, avec figures.

Morceau d'un obſervateur ſavant & ſoigneux, qui fait connoître aux étrangers un pays qui l'étoit peu de ce côté phyſique.

Idea aſtronomiæ, &c. *Idée de l'aſtronomie; par M.* Sajnovics, *adjoint à l'aſtronome royal de Bude.* A Bude, chez la veuve Landerer, 1779. *In-8vo.* de 86 pag.

Cette courte inſtruction a été compoſée pour répondre à ceux qui s'informent de l'uſage & de l'utilité de l'obſervatoire conſtruit à Bude. On y traite des obſervations aſtronomiques, des ſupputations d'aſtronomie phyſique & de l'utilité de l'aſtronomie. François Borgia Keri a le premier de Hongrie érigé un obſervatoire; c'eſt celui de Tyrnau. L'évêque Charles Eſterhazy en a établi auſſi un à Erlau. Le 3ème. eſt à Bude ou Ofen, où M. Weiſſ a la qualité de premier aſtronome. M. Sajnovics eſt d'avis que trois obſervatoires ne ſuffiſent pas

dans un royaume aussi étendu que la Hongrie, où il y a 4 universités & 39 colleges. M. Sajnovics a accompagné M. Hell en 1769, dans son observation du passage de Vénus. On a aussi de lui un écrit intitulé : *Idioma Ungarorum & Lapponum idem esse.*

NEUE sammlung, &c. *Nouveau recueil de mémoires de la société des physiciens de Dantzig.* A Dantzig, chez Wedel, 1778. *In-4to.* de 316 pag.

La société n'avoit point fait imprimer de mémoires depuis 1756. Il y a 16 articles dans ce recueil : entr'autres une vue du monde apperçu de Vénus & de la Lune ; un mémoire sur la chûte des corps dans l'eau pure & dans l'eau salée ; un sur les phosphores ; un sur l'électrum des anciens, estimé être la calcédoine jaune ; les vies de Paul Swietlicki & de Balthasar Hagemeisters ; & l'éloge de Jacques-Théodore Klein. On y trouve aussi une liste des associés reçus depuis 1756.

BIBL. med. pract. Alb. de Haller. *La bibliotheque des médecins de feu M. de* Haller, tom. IIIeme. depuis l'an 1648, jusqu'en 1695. A Berne, chez Emanuel Haller, 1779. Grand *in-4to.* de 650 pag.

La préface est de M. le docteur Wibolet, qui nous avertit que le tome IV paroîtra à pâques 1780, sur les manuscrits de Haller.

ANTONII de Haen, tomus tertius rationis medendi continuatæ. *Continuation de la méthode de guérir d'*Antoine de Haen *tome III. ou tome I de*

ses œuvres posthumes recueillies par M. Floll, *médecin de l'impératrice.* A Vienne, chez Graeffer, 1779. *In-8vo.* de 469 pag.

Entre plusieurs histoires de maladies, on finit celle d'un malade de la pierre commencée dans les autres vol. A cause de sa pierre, il avoit pris à plusieurs fois dix-sept livres de savon de Venise, 1500 livres de lait, autant d'eau de chaux, & étoit mort d'un violent point de côté. En ouvrant son cadavre, on ne trouva point de pierre dans la vessie qui parut fort froncée.

De limitandâ laude librorum medicorum practicorum usui populari destinatorum. *Discours sur la nécessité de modérer les éloges prodigués à plusieurs livres de médecine destinés à l'usage du peuple, prononcé le 17 septembre 1779, dans l'université de Gottingen, par M. le professeur* Murray. A Gottingen, chez Dietrich. *In-4to.* de 4 feuilles.

Mrs. Tissot, van Swieten, Osterdinger, Buchan, de Storck, & entre les Suédois, Mrs. de Rosenstein, de Darelli, Hartmann, ont tâché de mettre la médecine à la portée de tout le monde, en évitant dans des livres populaires les termes grecs & le jargon scientifique. En rendant justice à leurs vues, M. Murray accumule les raisons & les exemples, pour prouver que leurs livres ne dispensent pas du besoin de recourir aux médecins expérimentés, sans l'assistance desquels on court des dangers mortels dans les maladies ordinaires.

Pathologie oder wissenschaft von den krankeiten. *Pathologie ou traité de la connoissance des*

maladies; *par M.* Nicolai. VIe. & dernier lume. A Halle, chez Hemmerde, 1779. *In*-8 de 758 pag. [1 thlr. 4 gr.]

Ce dernier volume fournit d'abord la suite huitieme chapitre des défauts des sensations des mouvemens. Ainsi on y traite de l'hydı phobie, des longs sommeils & des insomni de la typhomanie, de la léthargie, des songe du cochemar, des noctambules, des possédés sorciers, &c. La IIIeme. partie traite des d fauts des évacuations, & en particulier des fl de sang, & de leurs especes. L'ouvrage est te miné par des additions pour les volumes pré dens. Il est fort instructif, très-clair, & il ma feste dans son auteur une grande lecture, mêr des livres les plus nouveaux & les plus rar C'est dommage qu'il soit imprimé si incorre tement.

GRUNDLICHE erlauterung und vertheidigung, & *Défense du traité latin de l'usage des emplâtı de cantharides dans les fievres*; *par M.* Tralle A Breslau, chez Meyer, 1778. *In-8vo.* 200 pag.

M. Aepli, ayant fait des objections cont l'application des cantharides dans les fievres, ell sont ici réfutées, & leur usage est même con seillé dans d'autres maladies, suivant les expérie ces qui sont rapportées.

PYROMETRIE oder vom maasse des feuers u der wærme. *Traité de pyrométrie ou de mesure du feu & de la chaleur*; *par feu* Lambert. A Berlin, chez Haude & Spener, 177 Grand *in-4to.* de 359 pag. avec fig.

Il est divisé en VIII parties principales. I. L

feu & de la chaleur en général, de ce que nous appellons chaleur suivant nos sensations & nos expériences, des noms grecs des phénomenes du feu. II. De la raréfaction causée par la chaleur, des thermometres de Drebbel & de Florence, des loix de la condensation de l'air suivant Sulzer, Muller, Mariotte. III. De l'échauffement & du refroidissement des corps. IV. Du mouvement de la chaleur, de son expansion, de sa répercussion, de son exaltation. V. De la force de la chaleur pour joindre & désunir les corps, & de la fusion. VI. Encore des observations sur la mesure de la force de la chaleur, & de la quantité des particules de feu. VII. Du sentiment de la chaleur. VIII. De la chaleur du soleil. On doit à M. le conseiller Karsten d'avoir contribué à finir cet ouvrage quelques mois avant la mort de l'auteur.

ORYCTOGRAPHIA Carniolica, ou *description physique du duché de Carniole, d'istrie, & d'une partie des districts voisins.* A Leipzig, 1778, Iere. partie. *In-4to.* de 162 pag.

L'auteur ne s'est pas nommé; mais il est facile de voir que c'est un savant en minéralogie, chymie & métallurgie, qui a parcouru souvent avec attention les pays qu'il décrit, & qui s'est appliqué à en connoître la langue & les mœurs. Il ne dément point la profession qu'il fait d'écrire librement; & comme son ouvrage est dédié à l'impératrice-reine, il ne peut qu'engendrer de bons effets. Il commence par la description des côtes où l'on rencontre l'ancienne Aquilée, qui n'est plus qu'un misérable village dans un lieu marécageux, où l'on a permis aux Grecs du Levant

en 1777 de venir s'établir. La ville de Fiume prospere mieux depuis qu'elle a été annexée à la Hongrie, &c. L'intérieur du duché sera la matiere de la seconde partie.

On cultive les lettres en Carniole, & la société d'agriculture & des arts utiles établie à Laybach, vient de publier la quatrieme partie de ses mémoires, sous le titre de *Sammlung Nutzlicher Unterrichte.*

COMMENTATIONUM in Æschyli tragædiam quæ inscripta est Agamemnon libellus primus. *Commentaires sur la tragédie d'Eschyle, intitulée* Agamemnon, *livre I. par* M. Schutz, *professeur d'éloquence & de poésie, à Jena.* A Jena, chez Fickelscheer, 1779. *In-4to.* de 5 feuill. & dem.

La corruption du texte est la cause des grandes difficultés de cette ancienne tragédie d'Eschyle, duquel M. Schutz prépare une édition complete qui sera ornée d'un précieux commentaire dont ce petit livre est un échantillon.

M. T. Ciceronis epistolarum libri quatuor à J. Sturmio olim collecti, &c. *Les quatre livres des épitres de Ciceron recueillies autrefois par* Sturmius, *& rendues maintenant plus correctes, avec des sommaires, des notes & quelques lettres choisies de Pline.* A Cobourg, chez Ahl, 1779. *In-8vo.* de 15 feuill.

On y a fait usage des remarques de Cellarius, Cortens & Ernesti.

CHRIST. SPECCII praxis declinationum & conjugationum. *La pratique des déclinaisons & des*

conjugaisons de Speçcius, *réformée par M.* Esmarch, *co-recteur du college de la cathédrale de Sleswick.* A Flensbourg, chez Korten, 1779. *In-8vo.* de neuf feuil. & dem.

Les exemples y sont des maximes ou des faits instructifs.

RÉCRÉATIONS ou fleurs de bons-mots, contes à rire, valeur héroïque. *Kurze erzaehlungen und sinnreiche einfaelle.* A Berlin, chez Pauli, 1779. *In-8vo.* de 283 pag.

Ce recueil est imprimé dans les deux langues pour l'usage des jeunes Allemands qui apprennent le françois. Il peut également servir aux françois qui apprennent l'allemand.

SUEDE.

AMINNELSE-TAL ofver... Herr Carl de Geer, &c. *Eloge funebre du baron* de Geer, *grand-croix de l'ordre de Vasa, lu dans l'académie royale des sciences; par M.* Bergman. A Stockholm, 1779. *In-8vo.* de 40 pages.

La généalogie du baron de Geer remonte jusqu'en 1170. Sa famille passa de Hollande en Suede, sous Gustave-Adolphe, à qui elle prêta de grosses sommes. Louis de Geer apporta avec lui l'art de forger à la maniere des Pays-Bas, de fabriquer des armes, de fondre des canons, & de préparer l'acier. Ces services lui mériterent l'honneur d'être mis au rang de la noblesse suédoise. Il procura aussi 30 vaisseaux hollandois armés qui furent fort utiles aux Suédois contre les Danois. Il acquit de grands biens en

Suede. Le baron de Geer, célébré dans ce discours, naquit en 1720 de Jean-Jacques de Geer, retire dans sa terre de Finspang, & de Jaqueline-Cornelie Affeudelst, Dame d'une maison noble des Provinces-Unies. A l'âge de quatre ans il alla en Hollande avec ses parens, d'où il ne revint en Suede qu'à dix-huit ans. Son goût pour la connoissance des insectes lui vint à six ans, lorsqu'on lui eut fait présent de vers-à-soie. Il étudia à Utrecht, où sa liaison avec Musschenbroek, fortifia l'inclination qu'il avoit pour la physique, & qu'il entretint par un fréquent commerce de lettres avec ce savant jusqu'en 1761. Son oncle paternel lui laissa ses biens par testament comme fidéi-commissaire. En attendant sa majorité il poursuivit ses études à Upsal sous Klingenstierna, Celsius, Linné, Hiorter: après lesquelles il fut nommé chambellan. L'orateur prend occasion de la part qu'il avoit aux ouvrages de fer de Dannemara, pour parler de ces mines. Le maniement des eaux y est fort difficile; c'est pourquoi M. Triewald y fit construire une machine à feu qui puisoit tous les jours 20060 tonnes d'eau: mais la machine étant tombée en désordre, on la supprima pour épargner les frais de réparation. Cependant on en a fait construire une pareille en 1769. Le voisinage de la mer est cause de l'abondance des eaux & de la dépense inévitable en fossés & en digues pour les conduire. Malgré ces embarras, le revenu net est toujours considérable, parce qu'il n'y a pas moins de 15 grands fourneaux toujours occupés, que le fer en est excellent, connu des étrangers sous le nom d'Oregrund, & recherché des Anglois pour les plus fins ouvrages d'acier. M. de Geer tenoit de sa propre main les livres de recette & de dépense. Il a su

profiter de l'invention de M. Waſtroms d'employer la chaleur des forges qui ſe perdoit, à ſécher les grains. Tous les ans il en faiſoit ſécher 12 à 14 mille tonnes. Les pauvres avoient part à ſes largeſſes. Les égliſes qu'il a bâties ou ornées, & les écoles qu'il a établies, ſont des monumens durables de ſa munificence. Tant d'occupations ne l'empêchoient pas de trouver encore du tems à cultiver l'hiſtoire-naturelle. On connoît ſon ſuperbe ouvrage en 8 volumes ſur les inſectes, qu'il a fait imprimer à ſes dépens, & dont il faiſoit préſent aux amateurs. Les mémoires de l'académie de Stockholm & d'Upſal ſont enrichis de ſes obſervations. Sa veuve a fait préſent de ſa collection d'inſectes & de ſon précieux microſcope à l'académie de Stockholm. M. de Geer n'a point dédaigné les graces de la cour. En 1761 il a été fait maréchal de cour, & chevalier de l'étoile polaire, & en 1772, baron, commandeur & grand-croix de l'ordre de Vaſa. De ſon mariage avec la baronne de Ribbing, il laiſſe quatre garçons & autant de filles qu'il a ſoumis à l'inoculation avec ſuccès. La goutte l'a enlevé le 8 mars 1778. Deux jours avant ſa mort il corrigeoit encore une épreuve de ſon ouvrage ſur les inſectes qui étoit ſous preſſe. L'académie a honoré ſa mémoire d'une médaille.

MANHEIM.

NOUVELLE édition des anciens auteurs claſſiques; par les éditeurs des *Beaux-eſprits des nations étrangeres.*

Selon le plan par lequel on propoſe cette collection, elle doit faire la gloire de l'Allema-

gne, & être utile à toutes les nations. Les princes en orneront leurs bibliotheques, les amateurs la rechercheront, & elle servira aux étudians dans les colleges & les écoles.

Les éditeurs donneront de chaque auteur, une édition plus parfaite que celles qui ont paru jusqu'à ce jour; & chaque volume sera d'un prix très-modique. On imprime chaque auteur, d'après les meilleures éditions qui existent, revues & collationnées entre elles avant que de servir à l'impression. Des gens-de-lettres connus avantageusement dirigent le travail, & la derniere correction de chaque feuille est exposée publiquement avec l'offre d'un prix pour celui qui y découvre une faute. Si malgré ces précautions il s'en glisse quelques-unes, la feuille est réimprimée une seconde fois. Pour orner un ouvrage déja si recommandable par lui-même, on donne les portraits des anciens auteurs, parvenus jusqu'à nous, & ils sont gravés par les plus habiles artistes : faute de portrait on met à la tête du volume, une estampe à l'antique.

Chaque volume, de format *in-8vo.* est imprimé sur beau papier, avec un caractere agréable & qui ne fatigue point l'œil.

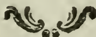
Les amateurs seront à même de se procurer à peu de frais & en peu d'années, un recueil de livres précieux, puisque le prix de chaque volume d'environ 20 feuilles, est seulement de 24 sols, & qu'il en paroît un toutes les cinq ou six semaines au plus tard. On en tire quelques exemplaires en papier de Hollande, dont le prix est de 40 sols. Celui qui souscrit pour dix exemplaires a l'onzieme *gratis ;* & en souscrivant pour 100 exemplaires on en a 15 également *gratis*. Les entrepreneurs n'exigent point

de payement d'avance ; il s'agit ſeulement de donner ſon nom & d'indiquer la quantité d'exemplaires que l'on deſire ſe procurer : *Aux éditeurs* des beaux-eſprits des nations étrangeres, & des anciens auteurs claſſiques, *à Manheim*, en affranchiſſant les lettres & l'argent : on peut auſſi s'adreſſer dans tous les bureaux des poſtes; & à Liege, chez Lemarié, libraire ſur la place.

LIEGE.

LES chef-d'œuvres de POPE, *contenant* : les eſſais ſur l'homme, ſur la vie humaine, ſur la critique ; la Boucle de cheveux enlevée, & le Temple de la Renommée. *Traduits de l'Anglois en vers François*, *par* MM. du Reſnel, Marmontel, & Mde. du Boccage. A Liege, chez de Boubers, imprimeur-libraire; à l'homme ſauvage, rue du Pont; Lemarié, libraire, ſur la place; à Bruxelles, chez de Boubers, imprimeur-libraire, petit *in*-12. de 300 pages. 1780.

Les pieces qui forment ce joli recueil, dédié à la ſociété d'émulation établie à Liege, ſont trop connues des littérateurs pour que nous cherchions à en relever le mérite par une annonce faſtueuſe, preſque toujours déplacée lorſqu'il s'agit des productions d'écrivains juſtement célebres.



GRAVURES.

LA Sainte Famille, gravée par J. Barbier, d'après le tableau original du Corrége, appartenant à l'auteur. A Paris, chez l'auteur, rue de Savoie, la premiere porte cochere en entrant par la rue Pavée; & chez Isabey, marchand d'estampes, rue de Gêvres.

La Peinture chérie des Graces, estampe de 18 pouces de haut sur 13 de large, d'après le tableau de M. Lagrenée l'aîné, peintre du roi, par M. Dennel. Prix, 4 liv. A Paris, chez l'auteur, au coin de la rue du Petit-Bourbon, près la Foire S. Germain.

Le titre de cette estampe en explique suffisamment le sujet. On voit en effet la Peinture environnée des Graces, dont l'une lui présente un pinceau, l'autre des couleurs, & dont la troisieme lui apporte le cordon du mérite.

M. Dennel, déja connu avantageusement par *le triomphe de la Peinture* & *Pigmalion amoureux de sa statue*, prouve, par l'estampe que nous annonçons, qu'il fait des progrès dans son art. Son burin, gracieux & facile, acquiert de la force & de la hardiesse, & M. Lagrenée, qu'on se plaît à nommer l'Albane de nos jours, ne peut qu'être flatté de voir les productions aimables de son pinceau rendues avec une vérité aussi frappante.

Trois estampes gravées par Lempereur, d'après trois des plus beaux tableaux de Boucher,

dont M. le duc de Penthievre eſt poſſeſſeur. Ces ſujets ſont tirés de l'*Aminte* du Taſſe. Le premier repréſente l'inſtant où, témoin de la guériſon de Philis, Aminte forme le projet, pour ſatisfaire ſon amour, de feindre d'avoir auſſi été piqué par une abeille. Tandis que Sylvie eſt occupée à ſecourir ſa compagne, il déſigne par un geſte le ſtratagéme amoureux qu'il lui prépare.

Le ſecond offre l'inſtant où Aminte déſeſpéré de la mort de Sylvie, vient de ſe précipiter du haut d'un rocher. Un médecin lui adminiſtre les ſecours de ſon art. Sylvie, juſqu'alors inſenſible, s'attendrit en ſa faveur, elle le reçoit dans ſes bras, il eſt ranimé par ſes larmes, & l'Amour aſſure le bonheur des deux amans. Ces deux eſtampes ont chacune environ dix-huit pouces de hauteur & autant en largeur.

La troiſieme, de 16 pouces de large ſur 20 de haut, repréſente Sylvie fuyant le loup qu'elle a bleſſé, & laiſſant ſon voile dans les broſſailles.

Pour faire l'éloge de ces nouveaux ouvrages, il ſuffit d'annoncer qu'ils ſortent du burin de M. Lempereur.

La Marchande de Pommes, d'après un deſſin de M. Amant, peintre du roi; & *la Marchande de Marons*, d'après un tableau de M. Schall; deux eſtampes faiſant pendant, toutes deux gravées par François Guérin. Prix, 1 liv. 4 ſols chacune. A Paris, chez l'auteur, rue de Tournon, maiſon du *Journal de littérature*.

La nymphe Io changée en vache, ſe fait reconnoître d'Inachus ſon pere, & de ſes ſœurs: eſtampe exécutée par M. Miger, graveur du roi, d'après le tableau de M. Hallé.

L'effet, le ton, l'harmonie, l'expreſſion de ce grand morceau, ne peuvent qu'ajouter à la réputation de l'artiſte; il mérite d'être encouragé à continuer un genre de gravure qu'on abandonne depuis quelque tems, pour ſe livrer à des eſpeces de miniatures, où les talens & le génie ne ſe déploient qu'à demi.

Cette eſtampe eſt de même grandeur que celle d'*Apollon & de Maſias*, du même auteur. Elle ſe vend 6 liv.

La Valeur récompenſée, eſtampe allégorique à la guerre préſente, gravée par Janinet, d'après Barbier. Se vend 1 liv. 4 ſols. A Paris, chez Janinet, place Maubert, hôtel de la Limace.

Vue d'un port de mer après la tempête, gravée d'après un tableau original de la Croix, par J. Ouvrier. Cette belle eſtampe fait le pendant de la tempête du même auteur, que nous avons annoncée précédemment. Elle ſe vend chez lui, place Maubert, maiſon d'un marchand bonnetier, au ſoleil d'or.

Portrait de Sully, gravé par P. Fricſelhem, d'après le tableau original de Probus. A Paris, à la Ville de Rouen, rue Saint-Jacques.

Portrait de J. J. Rouſſeau, gravé par Ingouf, le jeune, d'après le buſte. A Paris, chez l'auteur, rue St. Jacques, maiſon de la veuve Ducheſne.

Dans une fouille qu'on a commencée dans le jardin dit de *Sancta ſanctorum*, derriere l'apothicairerie de l'hôpital-général de Rome, on a découvert une ancienne chambre ornée de belles

peintures repréſentant des enfans & divers points de vue. Le ſieur Camporeſi, architecte, s'occupe maintenant à en lever le plan pour le faire graver.

GÉOGRAPHIE.

Carte générale des iſles de Jerſey, Greneſey, Aurigny, &c. pour ſervir à connoître leurs poſitions ſur la côte de Normandie, avec une carte particuliere & très-détaillée de l'iſle de Jerſey, de celles de Greneſey & d'Aurigny, levée ſur les lieux par les ingénieurs de ſa majeſté Britannique. Les forts, châteaux & batteries ſont exactement marqués, ainſi que les courans, fondes, bancs, rochers, &c. L'auteur a joint une deſcription hiſtorique & géographique à chacune deſdites iſles. Cette collection forme cinq feuilles, & ſe vend douze liv. A Paris, chez M. Beaurin, rue Git-le-cœur Saint-André.

Le chevalier de Beaurain, géographe & penſionnaire du roi, auteur d'une carte très-détaillée de la Manche, & d'un tableau hidrographique des ports d'Angleterre, vient de publier une nouvelle *carte des royaumes d'Angleterre, d'Ecoſſe & d'Irlande, diviſée & ſubdiviſée en provinces, comtés & baronnies, avec le tracé des routes principales, & des bayes, ports, havres, pointes, bancs de ſable les plus conſidérables.*

Cette carte, de feuille grand-aigle, eſt dédiée à M. le prince de Montbarey, miniſtre de la guerre. Prix 4 liv.

Carte nouvelle de la baye de Breſt, & la côte depuis Porſal juſqu'à Quimper, avec l'iſle d'Oueſ-

ſant; par M. Moithey, ingénieur-géographe du roi, & profeſſeur de mathématiques de MM. les pages de LL. AA. SS. Mgr. & madame la princeſſe de Conty.

Cette carte, qui eſt rédigée & gravée avec beaucoup de ſoin & de netteté, ſe vend à Paris, chez l'auteur, rue de la Harpe, porte cochere vis-à-vis la Sorbonne. Prix 1 liv. 10 ſols.

Plan de la ville de Breſt, faiſant ſuite à la carte ci-deſſus. A Paris, chez le même. Prix, 1 liv. 4 ſols.

Carte de l'iſle de la Grenade, diviſée par ſes quartiers, avec ſes ports & montagnes, d'après celle levée par ordre du gouverneur Scott. A Paris, chez Lattré, graveur ordinaire du roi, de monſeigneur le duc d'Orléans & de la ville, rue S. Jacques, la porte-cochere vis-à-vis celle de la Parcheminerie. Prix, 1 liv. 4 ſols.

MUSIQUE.

SIx ſonnates pour la harpe, avec acccompagnement de violon, par M. Hinner, maître de harpe de la reine. A paris, chez Nanderman, facteur de harpes, rue d'Argenteuil, butte ſaint-Roch; & à Verſailles, chez l'auteur, rue Satory. Ces pieces méritent d'être diſtinguées de la foule; elles ſont agréables, ſavantes & compoſées dans le vrai genre de l'inſtrument.

Recueil d'airs choiſis pour la harpe, par P. P. Dufeuille. Prix 7 liv. 4 ſols. A Paris, chez Nanderman, rue d'Argenteuil, &c.

Deuxieme recueil d'airs avec accompagnement

de guittare, par M. Boyer, maître de chant & de guittare. Œuvre IIIe., prix 6 liv. A Paris, chez Cousineau, luthier, bréveté de la reine, rue des Poulies.

L'Amant jaloux, comédie en trois actes, dédiée à M. le Noir, conseiller d'état, lieutenant-général de police, mise en musique par M. Grétry, partition gravée avec les paroles, 18 liv. & les parties séparées pour les accompagnemens, 12 liv. A Paris, chez l'auteur, & aux adresses ordinaires de musique.

Le succès prodigieux & constant de cette comédie lyrique en atteste le mérite & la perfection. La musique en est vraiment dramatique & pittoresque, avec un chant toujours agréable, expressif & varié. Ce nouveau chef-d'œuvre du génie fécond qui en a produit tant d'autres, plaît & revit dans les concerts de même que sur le théatre; preuve bien sensible que la bonne musique est comme les bons vers, dont tout le charme ne dépend point de l'illusion de la scene.

Solfeges d'Italie, avec la basse chiffrée, composés par Léo, Durante, Scartati, Hasse, Porpora, Mazzoni, Caffaro, David, Perez, &c. recueillis par les sieurs Levêque & Beche, ordinaires de la musique du roi.

Cet ouvrage, le plus complet & le meilleur qui existe en ce genre, est divisé en quatre parties, qui peuvent se relier séparément. La premiere contient les élémens de la musique, avec des solfeges du chant le plus simple, accompagnés d'une basse également simple, & très-propre à disposer l'oreille des éleves à l'harmonie. La seconde offre les différentes clefs, les trois mesu-

res en uſage, avec leurs compoſés. La troiſieme préſente des ſolfeges ſur tous les tons, ſuivant l'ordre des diezes & des bémols, dans leſquels ſe ſuccédent graduellement toutes les intonations, toutes les modulations & toutes les eſpeces de difficultés. La quatrieme renferme douze ſolfeges en trio, compoſés chacun de trois morceaux.

Dans cette nouvelle édition les auteurs ont rectifié toutes les fautes qui s'étoient gliſſées dans celle de 1772 ; ils ont ſubſtitué de nouveaux morceaux à ceux qui avoient paru trop anciens, & ont gradué les leçons dans un ordre plus naturel. L'ouvrage eſt compoſé de 300 planches & de 226 leçons. Il ſe vend 18 liv. chez Blaiſot, libraire à Verſailles, rue Satori ; chez le ſieur Levêque, maître des pages de la muſique du roi, rue des Bourdonnois à Paris ; & chez Couſineau, luthier ordinaire de la reine, rue des Poulies. Les perſonnes de province peuvent s'adreſſer à ce dernier pour avoir cette méthode, en affranchiſſant leurs lettres & l'argent, & il ſe charge de la leur faire parvenir.

On trouve chez le même luthier, 1°. les deux derniers *Recueils d'Airs choiſis*, avec accompagnement de harpe, par le ſieur Couarde, maître de harpe & de chant. Prix, 9 liv. 2°. *Le premier Recueil des plus jolies Ariettes*, avec accompagnement de harpe, par M. Deleplanque, maître de harpe. Prix, 7 liv. 4 ſols. 3°. Un autre *Recueil d'Airs choiſis pour le ciſtre ou guittare Allemande*, par M. Devillers, fils, maître de ciſtre. Prix, 6 liv. Les airs de ces trois ouvrages ſont bien choiſis, & leurs accompagnemens faits avec goût.

CATALOGUE
DES
LIVRES NOUVEAUX.

COnférences eccléſiaſtiques du dioceſe d'Angers, tome XX, contenant ce qui a été ajouté dans l'édition de 1778 : in-12. de 632 pages, relié. 3 l. 12 ſ.
Paris, chez P. Fr. Gueffier, Lib.-Impr. au bas de la rue de la Harpe.

Eſſai hiſtorique ſur la maiſon de Savoie : in-8vo. broché. 1 liv. 16 ſ.
Paris, chez L. Jorry, Libr.-impr. rue de la Huchette, près le petit Châtelet.

Eſſai ſur l'hiſtoire générale des tribunaux des peuples tant anciens que modernes, ou dictionnaire hiſtorique & judiciaire, contenant les anecdotes piquantes & les jugemens fameux des tribunaux de tous les tems & de toutes les nations ; par M. Des Eſſarts, avocat, membre de pluſieurs académies, tome V : in-8vo. broché. 4 liv.
Paris, chez l'auteur, rue Dauphine, à l'hôtel de Mouy, près le Pont-neuf ; Mérigot jeune, Lib. quai des Auguſtins ; Durand neveu, Lib. rue Galande ; & Nyon ainé, Libr. rue du Jardinet, quartier St. André-des-Arcs.

Almanach de Gotha pour 1780, contenant diverses connoissances curieuses & utiles. 3 l.
Gotha, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Essai sur les élégies de Tibulle, auquel on a joint quelques poésies légeres; par M. Guys, secrétaire du roi, de l'académie de Marseille : in-8vo. br. 1 l. 16 s.
La Haye, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Histoire du chevalier du Soleil, de son frere Rosiclair & de leurs descendans, traduction libre; avec la conclusion tirée du Roman des Romans, du sieur du Verdier : 2 vol. in-12. br. 5 l.
Amsterdam, & à Paris, chez Pissot, L. quai des Augustins.

Réflexions historiques & politiques sur le commerce de France avec ses colonies de l'Amérique; par M. Weuves le jeune, négociant, &c. in-8vo. br. 3 l.
Geneve, & à Paris, chez Cellot, L.-Impr. rue Dauphine, la seconde porte cochere à droite en entrant par le Pont-neuf, au fond de la cour.

Chansons & autres poésies posthumes de M. l'abbé l'Attaignant, contenant des annotations sur chaque piece qui en expliquent le sujet & l'occasion; suivies des particularités singulieres de la vie de madame de C** : in-12. broché. 3 l.
Londres, & à Paris, chez la Ve. Duchesne, L. rue S. Jacques.

Nouveaux contes orientaux, par M. le comte de Caylus, nouvelle édition : 2 vol. in-12. de plus de 300 pages chacun, avec figures, brochés. 4 liv.

Amſterdam, chez la veuve Merkus, Lib. & à Paris, chez Mérigot jeune, Lib. quai des Auguſtins, au coin de la rue Pavée.

Almanach pittoreſque, hiſtorique & alphabétique des riches monumens que contient la ville de Paris, pour l'année 1780, à l'uſage des artiſtes & amateurs des beaux-arts, contenant une deſcription exacte de ce qu'il y a de plus curieux dans cette capitale, relatif à l'architecture, peinture, ſculpture & gravure, précédée d'un diſcours ſur chacun de ces arts; par M. Hébert, amateur, & ſervant de ſuite à l'*Almanach des beaux-arts*, publiée par le même auteur en 1762 & années ſuivantes, tome II, broché. 1 liv. 16 ſ.

Paris, chez l'auteur, place du chevalier du guet, maiſon de M. Chauvin; Muſier, Lib. rue du Foin St. Jacques.

L'Art de la vigne, contenant une nouvelle méthode économique de cultiver la vigne; avec les expériences qui ont été faites, & l'approbation de l'académie royale des ſciences de Paris; par M. Maupin, auteur de l'*Art des vins* : in-8vo. broché. 2 liv 8 ſ.

Paris, chez Muſier, Lib. rue du Foin St. Jacques.

TABLE

DES

MATIERES

Contenues dans ce Volume.

MÊLANGES.

POÉSIES FUGITIVES.

ACADÉMIES. SÉANCES DE DIVERSES SOCIÉTÉS.

SPECTACLES.

HISTOIRE-NATURELLE. PHYSIQUE. CHYMIE. BOTANIQUE.

MÉDECINE. CHIRURGIE.

AGRICULTURE. ÉCONOMIE. INDUSTRIE. COMMERCE.

Dans le dernier Journal.

Page 210, *ligne* 22, Colons, *lisez*, Colonies.
Page 214, *ligne* 16, se trouverent, *lisez*, le trouverent.

